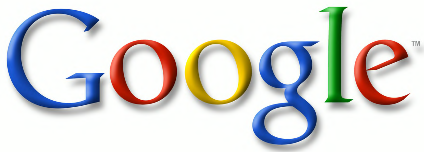
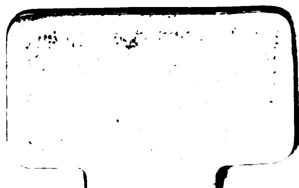
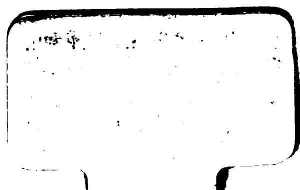



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LES MALHEURS

DE L'INCONSTANCE,

OU

LETTRES

DE

LA MARQUISE DE SYRCÉ,

ET DU COMTE

DE MIRBELLE.

PREMIERE PARTIE.

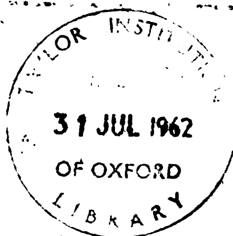




A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXV.


31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

En écrivant les lettres de madame de Sénanges, j'ai voulu prouver que l'amour & le devoir ne sont pas toujours incompatibles. Le but de celles-ci est tout-à-fait opposé, & peut-être n'est-il pas moins intéressant. Les foiblesses d'un cœur honnête attirent des malheurs, choquent des préjugés, mais ne détruisent point la vertu. J'espere que cette vérité qu'on peut attaquer, qu'on peut encore mieux défendre, paroîtra sensible après la lecture de cet ouvrage. La femme qui cede est souvent plus courageuse que celle qui résiste; elle s'immole, se condamne aux craintes, aux alarmes, cache des pleurs, dévore des soupçons, risque tout, & ne jouit que du bonheur de son amant.

Je n'entrerai dans aucun détail; le public jugera le motif & l'exécution.

J'ai suivi les principes que je me suis faits sur

ce genre d'écrire. J'ai tracé des caracteres, je leur ai donné des passions, j'ai eu des souvenirs, & j'ai pris la plume. Nul échafaudage dans les événemens, nulle épisode qui interrompe l'action principale. La morale, autant que je l'ai pu, est fondue dans l'intérêt. C'est ainsi qu'elle persuade; étalée avec faste, elle effarouche, & reste sans effet.

Tel se met à narrer des historiettes, les unes après les autres, le tout enluminé de la couleur du jour; tel autre se jette dans la complication des incidens, s'abandonne aux fougues d'une imagination désordonnée, accumule les invraisemblances: & tous deux croient avoir fait un roman. Peut-être ferai-je moins bien qu'eux; mais je ne ferai pas comme eux. Tant que la raison n'est pas contente, le cœur n'est que surpris, & ses impressions sont bientôt effacées. Avant tout, j'ai tâché d'être vrai, de n'exposer que des événemens possibles, d'offrir aux lec-

teurs un coin du grand tableau qu'ils ont tous les jours sous les yeux, & de le rendre utile, en couvrant l'instruction du charme de la sensibilité. On ne rejette point la leçon qui s'insinue par les larmes. Elle se fait jour, & pénetre à l'insu même de l'esprit, que l'ame trompe alors, pour n'être point contredite dans ses plaisirs.

J'ai peint dans le duc cette espece d'hommes qui ont érigé le vice en systême, la frivolité en principe, qui méprisent les femmes, sont à la fois leurs délices & leur fléau, amusent leur tête, ne croient point à leur cœur, les prennent avec projet, les quittent par air, & masquent leur corruption profonde d'une sorte de gaîté factice qui fait des dupes, parce que la société est pleine de sots qu'on subjugue, & de folles qu'on éblouit. Le marquis, dans *les Sacrifices de l'amour*, n'a aucun plan; c'est un étourdi sans mœurs: le duc raisonne, combine, agit en

conséquence ; il est consommé dans l'art où l'autre s'essaie. L'un est un fat inconséquent, l'autre un *scélérat* méthodique ; les modeles ne m'ont pas manqué.

Quant au style, je l'ai soigné le plus qu'il m'a été possible, & j'ai tâché d'éviter quelques-uns des reproches que l'on a faits à celui des lettres de madame de Sénanges.

Cette qualité si négligée aujourd'hui, est pourtant, on ne peut trop le répéter, celle qui assure aux fruits de nos veilles l'approbation de tous les tems. Il est bien étrange, qu'entourés de chefs-d'œuvre & de modeles, nous ayons si peu d'écrivains qu'on lise avec intérêt, qui connoissent, je ne dis pas ces finesses innombrables, ces combinaisons d'harmonie, cette *métaphysique* des mots que possédoit si bien l'auteur de *Britannicus*, mais seulement le mécanisme de la langue, ses premiers & ses plus simples élémens. Avant qu'elle fût fixée, avant les *Féne-*

lon, les *Boſſuet*, les *Boileau*, les *Labruyere*, Paſcal écrivoit les lettres provinciales, il devinoit, & nous ne ſommes plus même en état d'imiter. Cette dépravation preſque générale n'auroit-elle point ſa ſource dans la manie que nous avons depuis quelque tems d'être des *penſeurs*, dans ce bel-eſprit épidémique, qui, ſans rajeunir le fond, traveſtit les idées, leur imprime des formes plus bizarres encore que nouvelles, donne au ſtyle de la contrainte & de la morgue, ſi l'on peut le dire, lui ôte ſa naïveté, ſa grace, ſa chaleur, le roidit, le deſſeche, le prive de tous ſes ſucs, & devient pour nous ce que fut à l'éloquence latine la diction ſautillante & *hachée* du moraliſte Séneque? Une des cauſes encore de notre décadence dans ce genre, eſt peut-être l'exceſſive facilité du public; ſurtout ſon indulgence pour certaines productions barbares, qui, à l'aide de quelques effets mal amenés, de la magie de la ſcene & de l'adreſſe des

acteurs (*), usurpent l'admiration du moment. Quand les juges ne sont pas difficiles, les écrivains cessent de l'être. Le travail du goût est lent, on s'en affranchit; un cerveau vaporeux & sombre enfante sans peine quelques funebres absurdités; on s'en contente; & la petite vanité d'avoir créé des monstres, éteint jusqu'au talent de les polir.

Le théatre doit être une espece de sauvegarde pour la pureté du langage. Dès qu'il s'y dégrade, la contagion gagne bientôt les autres parties de la littérature. Chacun aspire à la gloire

(*) Il est certain que les auteurs dramatiques influent beaucoup plus qu'on ne croit sur la perfection ou la corruption d'une langue. Racine a peut-être plus contribué à former la nôtre que tous les écrivains du siecle de Louis XIV réunis. C'est au théatre qu'on parle directement à la nation. C'est là sur-tout que ses jugements sont loi, portent coup, & perdent les lettres, ou servent à leurs progrès. Ainsi le morceau qu'on va lire, loin d'être une digression, n'est que la suite immédiate de mes idées.

aiſée ; on voit que la nation ſe paſſionne pour des ouvrages informes, où quelques beautés ſont confuſément éparſes. La pareſſe ſaiſit cette amorce ; la tête fermente, met au jour ſes délires ; & l'amour-propre, étourdi par les applaudiſſemens, n'eſt plus jaloux des ſuffrages. De là ce déluge d'écrits qui répugnent à la raiſon. L'art dégénere dès qu'on lui ôte ſes entraves ; & la palme n'eſt plus glorieuſe, dès qu'il ne faut plus d'efforts pour l'atteindre.

La verſification de *Phedre* coûta deux ans à *Racine*. En ſix ſemaines on peut arranger tant bien que mal de pompeuſes extravagances, faire une tragédie à la *maniere noire*, ſuppléer à l'éloquence par la pantomime, jeter quelques faux-brillans ſur une verſification lugubre, être bien atroce, bien lamentable, bien ſépulcral, en un mot, réuſſir : mais, quand il s'agit d'être pur, élégant, noble ſans emphaſe, énergique ſans dureté, harmonieux ſans enflure ; quand il

faut déployer les richesses d'un dialogue plein, facile & serré, cacher adroitement les fils d'une exposition qui prépare tout sans rien montrer, graduer des passions, développer des caracteres, varier par le jeu des situations & des contrastes un intérêt qui ne fatigue pas, quoique toujours le même; lorsqu'on veut n'employer que les ressorts qui pressent la marche, supprimer ceux qui la retardent; ne point entasser dans un acte la matiere de cinq, faire passer la tragédie dans le cœur, au lieu de la peindre aux yeux, & n'oppresser l'ame par la terreur, que pour la soulager par les larmes; lorsqu'enfin on prétend satisfaire à la fois la sensibilité, le goût & le bon sens: c'est alors que les succès coûtent des années, & que les années ne peuvent rien sur les succès.



LES MALHEURS DE L'INCONSTANCE.

LETTRE PREMIERE.

De ladi Sidley, au comte de Mirbelle.

De *** à une lieue de Paris.

Vous me demandiez hier d'où venoit ma trifteffe, & fi j'avois à me plaindre de vous. Eft-ce vous qui m'avez fait cette queftion ? eft-ce à moi que vous deviez la faire ? Vous le favez, je fuis naturellement férieufe. L'habitude du malheur, contractée dès ma plus tendre enfance, a donné à mes traits cette expreffion involontaire, qui ne fignifie rien, & qu'il ne vous eft pas permis de mal interpréter. Moi ! de la trifteffe quand je fuis avec toi, quand je jouis de ta préfence, & que je lis mon fort dans tes yeux ! Ai-je un autre bien que celui-là, d'autres plaifirs, d'autres liens qui m'attachent

à la vie? Je l'ai soufferte; c'est te dire à quel excès tu m'es cher. Ta passion est plus foible, si tu doutes de la mienne. Ai-je à me plaindre de toi, me dis-tu? Peux-tu le craindre? dois-tu le penser? as-tu donc mérité que je m'en plaigne? Ecoute.

Le ciel semble m'avoir fait naître pour les chagrins les plus sensibles; & s'il me donna le courage, ce fut pour l'exercer par l'infortune. J'ai perdu, après six mois de l'union la plus douce, un époux tendrement aimé. J'ai vu mon vertueux pere en bute aux persécutions de sa patrie; je l'ai vu mourir entre mes bras défaillans, tandis que ses bourreaux frémissoient autour de sa prison. Mes premieres larmes ont coulé dans un cachot, sur un vieillard qui méritoit un trône.

Ma mere me restoit, une mere adorée, & qui mêloit ses pleurs aux miens; je l'ai perdue. Tu en as été le témoin; c'est elle qui nous a unis à son dernier soupir: je n'ai plus que toi au monde. C'est sur une tombe que le flambeau de l'hymen s'est allumé pour nous; hymen sacré, quoiqu'il n'ait point la sanction des loix, & que l'appareil des autels ne l'ait pas confirmé! Va, je suis loin de rougir de ma foiblesse, & des droits que je t'ai donnés sur mon cœur. Je ne sais point me soumettre à ces petites bienséances qui n'enchaînent que les ames ordinaires; & dans tes bras même, où je m'enivre d'amour, j'oserois prendre l'Etre suprême à témoin de mon innocence, & lui offrir ton bonheur,

comme le garant de ma vertu. Ne crains donc pas que je t'importune par des impatiences & des craintes qui nous humilieroient tous deux. Je suis à toi, je t'appartiens jusqu'à mon dernier souffle; je chéris mon sentiment, je m'y attache, & je desire que tu ne sois lié que par le tien. Tu dépends de ta famille; tu as des devoirs à remplir; remplis-les tous. Je veux que mon souvenir se mêle à tout, & ne soit obstacle à rien. Connois l'ame d'une Angloise. La sécurité est dans mon cœur; elle est le fruit de l'estime. Si je pouvois te soupçonner un instant, cet instant seul empoisonneroit tout le cours de ma vie. Le calme dont je jouis n'est que le recueillement d'une sensibilité profonde; si l'orage y succédoit, il seroit affreux.

O mon ami! quel barbare peut travailler lui-même à détruire le charme de ses bienfaits? Tu as créé pour moi un nouvel univers. Tu m'as placée où tu as voulu; j'y demeure, & n'y regrette rien. Ce jardin, ces fleurs que je cultive, ces bosquets dont l'ombre nous cache à tous les yeux, voilà mes trésors; je foule les autres aux pieds; je dédaigne tout ce qui n'est pas toi. Ma solitude m'enchante; quand tu parois, j'y trouve tous les plaisirs; dans ton absence, ton image les remplace. Je me pénetre de ton idée; elle amene sur mes levres le sourire du bonheur; elle consacre tous les instans du jour, se mêle aux songes de la nuit, & fait le charme de mon réveil. Je me fécilite de t'avoir connu, de t'aimer, de n'exister que pour

toi, d'habiter aux portes de Paris, & de vivre insensible à son tumulte. Voudrois-tu changer en deuil éternel la félicité que je te dois ? Voudrois-tu noyer de larmes, des yeux que tu remplis d'amour ?

Non, je n'ai point, je n'aurai jamais de reproches à te faire : j'ai l'orgueil de ne point craindre de rivales. Eh ! quelle femme me ressemble ? Adieu : je t'attends, à ton retour de ***. Je relis Clarice pour la troisieme fois. La malheureuse !....

Mais pourquoi donc ton absence a-t-elle été plus longue cette fois-ci ? Je ne puis te quitter. Adieu.

LETTRE II.

*Du duc ***, à la marquise de Syrcé.*

DEPUIS quinze jours, madame la marquise, j'ai fait de profondes réflexions. Votre conduite avec moi, les rigueurs soutenues, dont vous avez payé la passion la plus décidée & une constance à toute épreuve, auroient pu laisser dans mon cœur quelque secret dépit, & faire succéder le ressentiment à la surprise. Rien de tout cela. Vous avez, dans le caractere, je ne sais quoi qui désarme le mien. Ma résolution est prise ; elle est violente, mais stable. Je m'immole à votre caprice, à votre raison, si vous l'aimez mieux ; &, puisque l'amour vous est antipathique,

antipathique, je consens à me réduire pour vous aux langueurs de l'amitié.

C'est la premiere fois que j'accepte un partage si modeste avec une femme de votre âge & de votre tournure. Le sacrifice est pénible, je le sais ; n'importe, je m'y soumets ; & ce nouvel hommage doit vous paroître d'autant plus délicat, que je suis l'homme du monde qui sens le plus vivement l'amertume des privations. Me voilà donc votre ami ! le singulier titre ! Vous me trouverez un peu gauche les premiers jours. Un rôle qu'on n'a jamais joué effarouche d'abord : mais on s'y accoutume avec le tems ; & nous n'aurons pas exercé dix ou douze ans, que c'en sera fait pour la vie. Convenez donc que vous en êtes quitte à bon marché. Je ne suis pas si dangereux que bien des femmes voudroient le faire accroire. Elles n'ont qu'à vous interroger ; vous les désabuserez, n'est-ce pas ? & vous aurez grand soin de m'enlever une réputation que je mérite si peu ?

Eh bien, avez-vous encore mauvaise opinion de moi ? me refuserez-vous inhûmainement la confiance que je réclame ? Je la paie assez cher pour en être jaloux. J'ai dans la tête, qu'un homme un peu intelligent, pour ressembler à quelque chose auprès d'une femme, doit avoir ses bonnes graces, son cœur ou son secret ; & je ne crains point qu'on me taxe de présomption, quand je ne demande que le simple aveu du vôtre.

Vous sentez à merveille que la malignité pour-

roit prêter des motifs à votre résistance. Les femmes (tout ceci n'est que philosophique & général) ne sont guere capables de cet héroïsme désintéressé, de ce courage triste qui repousse les soins, & se courrouce contre les intentions. Ces efforts gigantesques sont trop loin d'elles. Elles ne sont rien moins que dupes. Quand la raison nous trompe, l'instinct les dirige, & j'imagine qu'il leur faut des vertus d'un usage facile. Ainsi, toutes les fois qu'elles se défendent contre un homme qui sait attaquer, ne seroit-ce pas qu'elles sont occupées d'une foiblesse qui leur donne la force de vaincre, & leur prête les armes dont on fait honneur à leurs principes? N'est-ce pas toujours par l'attrait d'une jouissance, qu'elles se privent d'un triomphe? Au reste, ce sont mes doutes que je propose. Je crois excessivement à la vertu : mais il est des incrédules (on voit des monstres), & ceux-là, par exemple, ne verroient dans mon désastre que le sûr garant de la félicité d'un autre.

Cependant, madame, si vous aviez fait un choix (car tout est possible), qui pourroit contraindre l'union vraiment céleste de nos ames, & l'innocence de leurs épanchemens? Qu'on dissimule avec un amant, cela se peut, cela se doit même; les femmes ont, sur cet article, une politique aussi ancienne que respectable: mais l'ami, j'aime à le croire, regne sur un cœur ouvert de toutes parts. Il est admis dans le secret des arriere-pensées; il se fait jour à travers la complication des motifs, la dignité

des dehors, & les réſerves de ſa coquetterie. Tel eſt l'emploi auquel je me borne. Il eſt juſte de m'en laiſſer jouir; & plus vous êtes avare de faveurs, plus vous devez être prodigue de confidences. Comptez ſur ma diſcrétion. Toute celle que j'aurois eue comme amant préféré, je vous l'offre à un autre titre, malgré la ſéchereſſe du rôle, & la différence des honoraires. Qu'il ſeroit digne d'envie le mortel que vous diſtingueriez! Plus je parcours votre cercle, moins je vois ſur qui je pourrois arrêter mes ſoupçons. Ce n'eſt ſûrement point le grand colonel. Auriez-vous été touchée par haſard de ſa taille chevalereſque, de ſa prodigalité bête, de ſon *dégingandage* odieux, de ſon importance burleſque, & de ſa profonde érudition ſur l'époque des étiquettes? Pour le petit prince de ***, il a de la jeuneſſe, de la fraîcheur, & cette ineptie naïve qui, dans les hommes, dégénere quelquefois en ſentiment. Il eſt doué d'ailleurs d'un bégaiement tout-à-fait gracieux; & quelquefois il n'en faut pas davantage pour déterminer. Un homme qui balbutie, a toujours l'air du déſordre de l'amour; & le petit prince, quoiqu'il ſoit une heure à expédier une phraſe, peut avoir une éloquence de ſituation qui ne laiſſeroit pas que d'être un dédommagement.

Je ne vous parle point du comte de Mirbelle. J'ai même refuſé dans le tems, de le préſenter chez vous. Je ne me charge point de pareilles commiſſions. Je ſais tout ce qu'on s'attire de plaintes & de reproches, quand on ſe mêle de

ces jeunes gens-là ; & si vous en êtes mécontente, je n'aurai pas du moins le remords de vous en avoir embarrassée. Ce n'est point qu'il n'ait des avantages, infiniment de graces, & même des qualités : mais, malgré tout cela, je doute qu'il réussisse à vous plaire. Il est trop couru, trop fêté ; l'homme de toutes les femmes n'est pas l'être qu'il faut à votre cœur. Je vous connois mieux que vous ne pensez, & j'applaudis sincérement à de si louables dispositions. Adieu, madame la marquise. Je compte aller vous faire ma cour, & commencer avec vous les graves fonctions d'un ami.

Si vous m'honorez d'un mot de réponse, cela me disposera au style de l'amitié, & m'ôtera l'embarras que doit avoir un malheureux qui n'est pas initié dans les mysteres de cet auguste sentiment. Je suis avec respect, &c.

LETTRE III.

*De la marquise de Syrcé, au duc de ***.*

Je vous avoue, monsieur le duc, que votre lettre m'a beaucoup amusée. Mais pourquoi donc n'est-elle pas de votre écriture ? Sans votre coureur, j'étois tout-à-fait dépaysée ; je n'aurois pu vous reconnoître qu'à la légéreté de votre persifflage, sur-tout à votre prudence. Oh ! oui, vous auriez craint, en m'écrivant vous-même,

de laiſſer dans mes mains un titre qui dépoſât contre vous en faveur de ma conduite : mais, Dieu merci, vous ne connoiſſez pas plus mon cœur que mon caractere. Mon honnêteté me ſuffit ; je n'ai pas beſoin d'armes étrangeres pour la défendre. Faites, dites tout ce qu'il vous plaira ; je vous le pardonne d'avance, & n'ayez pas peur que je me juſtifie.

Revenons au genre de votre ſtyle. Encore une fois, c'eſt ſur ce ton là que je vous aime. Vous ne valez rien quand vous parlez d'amour. Vous y êtes gauche à force d'adreſſe ; & je vous ai trouvé beaucoup trop ſavant pour moi. La vraie ſcience d'un homme qui aime, c'eſt d'être pénétré de ce qu'il dit, de ne rien chercher, de ne rien feindre, de s'abandonner, & de peindre ſans art le ſentiment qui l'occupe. Le faſte des mots ne ſupplée pas à la ſéchereſſe du cœur ; & tant que l'émotion ne nous gagne pas, nous ſommes toujours armées contre le projet. Un ſoupir, une larme, un ſilence expreſſif doit être plus puiſſant ſur nous que ce vain étalage de galanterie avec lequel on n'a ſéduit que des femmes qui ne valoient pas la peine de l'être. Toutes vos phraſes amoureuſes n'étoient que les réminiſcences d'un eſprit très-cultivé ; & je ſuis ravie de vous voir rendu à votre naturel. Vous êtes ſublime dans l'ironie. Il faut bien que cela ſoit, puiſqu'étant l'objet de la vôtre, je n'en conviens pas moins de votre ſupériorité dans ce genre intéreſſant.

Je ne vous reproche qu'une choſe ; c'eſt de

n'avoir pas enveloppé, sous des expressions plus adroites encore, le dépit qui vous tourmente. Sérieusement, vous voilà donc furieux, parce que j'ai eu l'esprit de ne pas croire à un amour que vous ne sentiez pas? Je vous enleve le plaisir de me tromper; cela crie vengeance, & je ne conçois pas comment, après un pareil tour, vous avez la bonhommie de m'offrir votre amitié. Vous, mon ami! vous, l'ami d'une femme qui a vingt ans, & dont on cite la figure! Réfléchissez donc, monsieur le duc, aux suites de cette humble résignation. D'ailleurs, je suis assez malheureuse pour n'avoir aucun secret à confier. Prenez-y garde: après avoir été un amant sans conséquence, vous courez le risque d'être un ami sans exercice; ce seroient trop de disgraces à la fois. Vous finiriez par me haïr à la mort; le moyen de s'en consoler?

Je m'attends bien à votre incrédulité. On ne vous fera jamais convenir qu'une femme à mon âge, emportée dans le tourbillon où je vis, n'ait pas besoin de reposer son cœur dans le sein de la confiance intime & de l'indulgente amitié. Vous n'avez rencontré jusqu'ici que des femmes à secrets. Ces dames en ont beaucoup à dire, & plus encore à cacher: mais permettez-moi de vous représenter qu'il ne faudroit pas juger tout mon sexe d'après quelques idées générales. Vous êtes étranges, vous autres hommes à brillantes aventures (c'est ainsi que vous les appellez): parce qu'une demi-douzaine de folles, sans retenue, sans décence, tendres

par inſtinct, libertines par habitude; parce que ces femmes-là, dis-je, vous prennent & vous quittent, & vous reprennent pour vous quitter encore; parce que la publicité de vos perfidies & de leurs déſordres les enchaîne à l'opprobre qu'elles oſent braver, vous ne manquez pas de nous comprendre toutes dans ces flétriſſantes exceptions. Apprenez de moi, monſieur le duc, & retenez ſi vous pouvez, qu'il eſt encore des femmes eſtimables, dont les charmes méritent vos hommages; & les mœurs, vos reſpects. Les unes combattent leur penchant, & en triomphent; les autres, moins courageuſes & plus ſenſibles, ſavent honorer juſqu'à leur foibleſſe, parviennent à faire de l'amour un ſentiment ſacré, & ne perdent jamais cette pudeur ſecrete de l'ame, cette honte délicate qui, même dans leurs écarts, ſemble toujours les rendre à la vertu.

Ah mon dieu! pardon. Ne voilà-t-il pas que je raiſonne? Vous ne vous y attendiez ſûrement point, & je vous proteſte que je n'en avois pas le projet. Adieu, monſieur le duc. Vous êtes vraiment plus ſuſceptible d'amitié qu'on ne penſe; mais je ne veux qu'une preuve de la vôtre. Ménagez les perſonnes qui compoſent ma ſociété. Entre nous, l'eſprit ſatyrique ne fait jamais d'honneur. Quoiqu'étourdie en apparence, je n'en ſuis pas moins très-bonne amie; & je vous pardonnerai vos jolis ſarcaſmes, pourvu qu'ils ne tombent que ſur moi. J'ai la vanité de me croire en fonds pour y répondre.

Je n'en pouvois dire autant de votre amour.
P. S. Bien des femmes à ma place ne vous auroient point écrit, je le fais : mais que voulez-vous ? c'eſt une fantaiſie, & je ne la crois pas dangereuſe.

BILLET
*Du duc de***, au ſieur le Blanc.*

EH bien, mons le Blanc, que devient l'expédition dont je vous ai chargé ? Vos *griſons* ſont-ils en campagne ? Viendrons-nous à bout de la charmante Angloiſe ? Tâchez de vous ménager des intelligences au dehors, au dedans. Apoſtez vos argus, payez des eſpions, débauchez les valets. Employez auprès des femmes-de-chambre, cette ſéduction que vous poſſédez ſi bien. Semez l'or à pleines mains, il ne vous manquera pas. Voilà les circonſtances où il faut être prodigue ; & vous ſavez que je ſuis reconnoiſſant des bontés qu'on a pour moi. Sur-tout ne me compromettez pas. Si l'intrigue échoue, je ne veux point avoir la honte du revers. Ne nommez ni Mirbelle, ni moi. Vous vieilliſſez, monſieur le coquin. Vous n'avez plus cette légéreté, cette effronterie active, qui ont ſignalé vos beaux ans. Vous vous repoſez ſur vos lauriers ; & l'on m'a dit hier un mal horrible de vous. On prétend que vous avez des remords. De quoi diable

vous avisez-vous ? Terminez mon affaire ; vous serez honnête après tant qu'il vous plaira. J'ai besoin de votre intrépidité ; & je la paie assez cher, pour que vous remettiez à un autre tems vos retours à la vertu. J'attends de vos nouvelles. Servez-moi un peu mieux qu'auprès de la petite chanteuse. Sans vos odieuses lenteurs, je l'aurois eue quinze jours plus tôt.

Du zele, monsieur, du zele. Cette aventure-ci peut vous faire un honneur infini. Adieu, mons le Blanc. Nous verrons si vous êtes encore sensible à la gloire, & capable d'émulation.

LETTRE IV.

*Du duc de ***, au comte de Mirbelle.*

Mon petit cousin, je vous ai cherché hier inutilement dans plus de vingt maisons. Je suis retombé au spectacle ; vous n'étiez nulle part. Je n'ai pas apperçu non plus la marquise, & cela me fait croire que vous pourriez bien être tous deux dans la crise des préliminaires. Tâchez de les abréger, s'il vous plaît, & de ne pas vous en tenir une éternité à la monotonie d'une même attitude : elle a beau être heureuse, il faut de la diversité. C'est la devise des femmes ; ce doit être la nôtre. Voilà, monsieur, ce que je vous ai dit cent fois, & ce qu'il ne faudroit jamais perdre de vue. On doit brusquer les

conquêtes tardives, & ne temporiser qu'avec celles qui sont trop brusques. Un peu d'emportement sied à votre âge. De la délicatesse dans le propos, de la promptitude dans l'action, tel est l'art d'intéresser quand on a vingt ans. J'ai réfléchi à votre Angloise. Je le vois, cette passion-là n'est plus qu'un lien d'habitude. Il doit vous peser, & je vous conseillerois de prendre un parti sérieux. Une intrigue de cette nature peut nuire à votre avancement, contrarier vos fantaisies, vous croiser dans vingt aventures toutes plus saillantes les unes que les autres, & vous donner auprès des femmes un vernis de fidélité qui vous feroit prendre en aversion. Si vous ne voulez pas la quitter durement (& c'est ce qui s'appelle une bonne foiblesse), commencez du moins à éloigner vos visites. Préparez-la, puisque vous n'osez la surprendre, & défaites-vous de cette beauté britannique, ne fût-ce que par un zele national, & un mouvement de patriotisme. De quelle espece peuvent donc être vos engagemens avec elle ? Je ne connois avec les femmes d'autre lien que le plaisir. On cesse d'être engagés, dès qu'on cesse de se plaire. Tâchez de vous pénétrer de ces principes.

Je pars demain pour S. Hubert. Si vous me faites réponse, donnez ordre à vos gens qu'on me l'apporte de bonne heure : tranquillisez-moi sur les inquiétudes que vous me causez. J'ai rompu avec mon lutin lyrique. Je l'ai cédé au prince de ***, qui a gagné ces jours-ci

deux mille louis au *vingt-un*. Je me débarraſſe, & leur rends ſervice à tous deux. Laiſſez là votre Angloiſe, & fiez-vous à mon amitié.

LETTRE V.

*Du ſieur le Blanc, au duc de ***.*

MONSEIGNEUR,

Je n'oſe me préſenter devant vous. J'ai déjà épuiſé toutes les reſſources de l'art, ſans que vos affaires ſoient en meilleure poſture. Le logis de l'Angloiſe eſt une eſpece de fort inacceſſible à toutes nos ruſes de guerre. Les domeſtiques n'entendent pas le françois; les femmes-de-chambre ſont ſages; tout eſt vertueux dans cette maiſon-là; il n'y a pas de l'eau à boire. Pour comble de malheur, elle eſt gardée par un gros dogue anglois, qui a pris mes émiſſaires en déplaiſance. Il a penſé ces jours-ci en déviſager un qui s'étoit déguiſé en porte-balle. On croiroit que ce vilain animal a deviné vos intentions. J'ai pourtant déjà bien écorné les fonds que monſeigneur m'a confiés. Tout cela ſe diſſipe en menus frais, & je vois avec douleur que nous ſerons contraints de renoncer à cette grande entrepriſe. Je me flatte, monſeigneur, que vous ne m'accuſerez pas de négligence. Quant aux remords dont on vous a parlé, ſoyez tranquille; je ſuis trop philoſophe

pour m'y abandonner. Avec l'aide du ciel, j'espere finir comme j'ai commencé. Mon siecle m'a trop bien traité, pour que je sois ingrat envers lui; & si Dieu me prête vie, je blanchirai dans une profession qui enrichit celui qui l'exerce, & assure les plaisirs de tant d'honnêtes citoyens.

Je suis dans ces sentimens, & avec le plus profond respect, monseigneur, &c.

LETTRE VI.

*Du duc de***, au vicomte de***.*

Eh bien, mon cher vicomte, comment vous trouvez-vous du beau ciel de l'Italie? Au milieu des chefs-d'œuvre dont ce sol précieux est semé, parmi ces monumens antiques qu'un homme aimable voit souvent mieux qu'un lourd voyageur de profession, regrettez-vous notre Paris, nos spectacles, nos soupés qui ne sont gais qu'à force de bouffons, notre corruption si perfectionnée, notre galanterie si commode, nos scandaleuses historiettes, l'étourderie de nos honnêtes femmes, & la pruderie de nos catins? Quoique fort jeune encore, je le suis moins que vous. J'ai de l'expérience, je vous aime; & avant les grandes confidences que j'ai à vous faire, je vais me hasarder à vous donner quelques conseils.

Je ſuis entré dans le monde preſqu'enfant; mais j'y apportois une organiſation ardente, des ſens actifs, une envie démeſurée de plaire, & tous les moyens d'y parvenir. Grace à ces heureuſes diſpoſitions, j'ai tout vu, tout dévoré, tout approfondi (le mot n'eſt pas trop fort); & par la multiplicité même de mes ſenſations, j'ai acquis une foule de connoiſſances qui ſont à moi, qui tiennent à moi, & ne reſſemblent point à ces peſantes excurſions que des pédans font ſur l'eſprit des autres. La fineſſe du tact s'émouſſe par l'étude oiſive du cabinet. Ces prétendus ſavans ſont toujours un peu plus bêtes le lendemain qu'ils ne l'étoient la veille. A meſure que la mémoire ſe charge, la penſée ſe ralentit, le feu du talent s'éteint. On ſe noircit la tête de dates, de faits, de graves balivernes; on attrape par haſard quelques vérités que mille erreurs étouffent; en ſe jetant ſur le paſſé, on laiſſe échapper le préſent; on analyſe le gouvernement de Licurgue, les loix de Solon, le code antique de Confutzée, & l'on eſt inepte dans la politique de ſon tems; en un mot, on converſe familiérement dans le ſallon des Léontium, des Flora, des Aſpaſie, & l'on entre gauchement dans le boudoir d'une jolie femme du dix-huitieme ſiecle. Vivent les contemporains! C'eſt avec eux, c'eſt relativement à eux, qu'il faut s'inſtruire. Tout le reſte n'eſt que chimere, incertitude & ſottiſe. J'ai peſé ſur ce préambule, afin de ne vous point trop ſurprendre par la morale qui va ſuivre. Frivole créature que vous

êtes, je ne vous invite pas à vous abymer dans la méditation ; elle n'eſt faite ni pour votre état, ni pour votre âge ; mais je vous exhorte à voir beaucoup & à voir bien. Il ne vous en coûtera que quelques regards attentifs, & chacun de ces regards enrichira votre raiſon, ſans enlever rien à la diſſipation de votre caractere. Puiſque vous voilà en Italie, faites-y légérement les moiſſons utiles que peut fournir cette terre brillante, qui fut la patrie des héros, devint le berceau des arts, & eſt encore le ſiege de la politique. Ne baiſez point la mule du pape, je ne vous le pardonnerois pas : mais informez-vous des détails de ſa puiſſance. Connoiſſez les mœurs du peuple, ſur-tout celles de la bonne compagnie. Chaque pays a la ſienne, & c'eſt là que les gens de notre ordre apprennent tout ce qu'ils doivent ſavoir. Moquez-vous des monſignors, & tâchez de ſéduire leurs femmes. Trompez-en le plus que vous pourrez. Il n'eſt pas queſtion de les aimer, mais de les connoître. C'eſt une étude plus eſſentielle qu'on ne l'imagine. Toute la fleur de l'eſprit d'une nation eſt en quelque ſorte répandue ſur ce ſexe charmant, qui en eſt toujours la moitié la plus intéreſſante. Celles qui ſont paſſionnées vous diſent leur ſecret ; celles qui ne le ſont pas vous accoutument à le deviner. En un mot, quel que ſoit leur caractere, il y a toujours à profiter beaucoup dans leur commerce ; & à tout prendre, les femmes ſont les vrais précepteurs du genre humain. Tout conſiſte à ne leur pas de-

mander plus qu'elles ne peuvent. Quelques ſots qui les adorent en exigent de la conſtance. Un homme inſtruit, qui ſait trop bien ce qu'elles ſont pour s'y attacher à un certain point, les abandonne à leur pente naturelle, ne s'apperçoit de leurs caprices que pour en rire, & les enchaîne ſouvent par l'affectation même de ne point attenter à leur liberté. Ce ſont des êtres que l'on gouverne en dédaignant l'empire. Ne jamais ſe concentrer dans une, eſt l'art d'être toujours bien avec toutes. Inſupportables dans la monotonie d'une paſſion, elles ſont divines pendant l'éclair d'une fantaiſie. Les délices, le charme, la féerie de l'amour ſont dans les tourmens de l'eſpérance, dans les premiers jours du bonheur, & les projets de la rupture. Voilà, je crois, les trois points fondamentaux ſur leſquels s'appuient volontiers ces philoſophes aimables qui entendent trop bien leurs intérêts, ceux des femmes même, pour les fatiguer d'un amour tenace, pour ne laiſſer à l'avidité des aſpirans que les ruines d'une vieille intrigue, & des goûts affadis par l'habitude.

Vous vous tromperiez fort, mon cher vicomte, ſi dans ce moment-ci vous vous aviſiez de me croire léger. Cette frivolité apparente n'eſt en effet que l'expérience déguiſée ſous des formes qui en ôtent la rudeſſe & l'ennui. Il faut fuir le monde, ou s'en moquer. J'ai pris le ſecond parti comme le plus amuſant, & je me voue de bonne grace aux conjectures malignes qu'on pourra former ſur mon caractere. Par exemple, je me

trouve actuellement dans une position délicate, mais dont je veux tirer tous les avantages que l'esprit d'ordre & de conduite peut arracher à la bizarrerie des circonstances. Croiriez-vous bien qu'à l'instant où j'écris, j'échappe à peine au ridicule d'une passion sérieuse? J'en ai eu les symptomes les plus effrayans. Mon étoile étoit à bout, mon ascendant vaincu. J'étois la dupe du moindre manege, le martyr de la coquetterie la plus manifeste; je redevenois un homme ordinaire, & je ne dois ma guérison qu'à l'un de ces coups de maître, qui changent les disgraces du cœur en triomphes pour la vanité.

Comme je ne vous crois pas excessivement occupé, & que la tête calculante de votre oncle éternel n'a pas encore amené la vôtre aux jouissances diplomatiques, vous aurez le tems de me lire. Envoyez-moi votre journal, & faites votre profit du mien. La femme qui m'a mis à deux doigts de ma perte, est la jolie madame de Syrcé. Cette épithete de jolie, que l'on prodigue tant, & qu'on applique si mal, semble avoir été imaginée pour elle. On ne l'est pas davantage, & l'on n'a point l'art de l'être plus constamment. Sa séduction est prompte & durable; j'en ai fait la cruelle expérience. Je l'ai aimée trois mois avec un acharnement qui n'a pas d'exemple. Figurez-vous une bouche qui ne fait que de naître, & des yeux qui ne finissent point, presque bleus, quoiqu'elle soit brune, & armés de longues paupieres noires, servant

comme

comme de voiles aux rayons qui s'en échappent ; un teint d'une blancheur éblouissante & qui lui appartient ; des bras arrondis par les graces, un pied que la Chine envieroit, une taille au-dessus de tout, légere, élégante, pleine de mollesse, & majestueuse en cas de besoin. A ce physique victorieux, joignez un moral céleste, l'esprit de tout dire, de tout appercevoir, de tout orner ; cette folie qui n'ôte rien à la décence, une coquetterie qui déséspere & qui plaît, des bouffées d'humeur, de ravissantes petites bouderies, des lueurs de sentiment, quelques nuances de mélancolie, d'autant plus piquantes qu'on n'en devine pas la cause ; une ame généreuse, bienfaisante & noble, une imagination ardente, vagabonde & magique, qui lui crée des plaisirs où les autres en cherchent, & la promene toujours dans un monde enchanté.

Elle n'avoit que treize ans quand elle a épousé Syrcé. Au bout de deux années d'une constance assez équivoque, pendant lesquelles il s'est fait deux héritiers, il s'est livré à son goût pour ces beautés faciles qu'on paie, qu'on idolâtre & qu'on méprise ; citoyennes précieuses & utiles, qui vont de mains en mains, amusent la tête, n'entreprennent point sur les cœurs, & reçoivent dans leurs bras complaisans les jeunes gens oisifs, les époux tansfuges, & les étrangers crédules qu'elles sont en conscience obligées de ruiner pour se faire un nom, & encourager leurs successeurs.

Syrcé est libertin ; cela est tout simple. Mal-

heur aux imbécilles qui se passionnent pour le lien conjugal, s'assoupissent dans les langueurs de cette crapule domestique, & deviennent les tyrans des beautés malheureuses dont ils ne sont tout au plus que les dépositaires! Les mariages aujourd'hui ne doivent être & ne sont que des especes d'échanges, des reviremens de parties qui facilitent la circulation, & tournent au profit de la communauté.

Syrcé s'est convaincu de ce principe, & sa conduite en est la conséquence. Mais s'il a le bon esprit de n'être point fidele à sa femme, ce qui seroit atroce dans un siecle de lumieres, il a de plus le mérite des meilleurs procédés avec elle. Il n'est ni jaloux, ni tyrannique; il vit avec la marquise comme un ami qui cherche à plaire. Il a même quelques-unes de ces prévenances que nos mœurs n'exigent point, mais qu'elles tolerent; & après ses chevaux, ses chiens & ses maîtresses, madame de Syrcé est assurément ce qu'il affectionne le plus. D'ailleurs son grade militaire l'oblige à des voyages fréquens, qui le rendent un des plus adorables maris que le ciel ait fait naître pour la commodité des amans. Aussi emporte-t-il toutes les fois qu'il part, non pas des regrets (cela seroit trop touchant), mais une foule de bénédictions. C'est alors que se raniment les prétentions, les projets, les espérances de tous ceux qui disputent le cœur de la marquise. Cette cour déplaît un peu à sa bonne femme de mere, chez qui elle loge depuis qu'elle est mariée, qui est, dit-on, la plus vénérable

perſonne du monde, & qu'auſſi je reſpecte au-delà de toute expreſſion, pour rendre à ma maniere hommage à la vertu : mais elles ont leurs appartemens ſéparés, & l'on apperçoit rarement cette longue figure édifiante, qui me donne des vapeurs pour quinze jours, quand j'ai le malheur de la rencontrer.

Vous voyez d'ici que madame de Syrcé eſt auſſi indépendante qu'une jolie femme puiſſe l'être, & je vous aſſure qu'elle en profite. Elle court de fêtes en fêtes, de plaiſirs en plaiſirs. On la voit aux ſpectacles, aux bals, dans les cercles, aux ſoupés. Elle ſe multiplie, eſt par-tout à la fois, & par-tout adorée par les hommes, enviée par les femmes, attirant les uns, ſe moquant des autres, & jouiſſant de la jalouſie de ſon ſexe, bien plus que de l'amour du nôtre.

D'après ces qualités ſympathiques à moi, pouvois-je m'attendre qu'elle fût l'écueil où devoit échouer l'orgueil de mes premiers ſuccès? Voilà pourtant ce qui m'arrive. J'ai dreſſé toutes mes batteries ; j'ai fait pour cette attaque les diſpoſitions les plus ſavantes ; rien ne m'a réuſſi. On m'accordoit quelques attentions particulieres ; & le moyen qu'on fît autrement ! Mais avec les femmes, je n'aime point à m'en tenir aux ſurfaces, & je me dépêche de les approfondir, afin d'en être plus vîte débarraſſé. Madame de Syrcé ne m'a pas laiſſé le tems d'en venir là. Les fats ſubalternes ſe vantent des conquêtes qu'ils n'ont jamais eues. Les hommes ſupérieurs trouvent une ſorte de dédommagement dans l'aveu même

de leurs revers ; ils se rejettent sur leurs anciens trophées ; la gloire du passé leur garantit l'avenir & les console du présent. Je ne suis donc pas très-mécontent de moi, & je pardonnerois volontiers à la marquise, sans la nécessité de faire un exemple. Il seroit dangereux, vicomte, d'accoutumer les femmes à de pareilles défenses, & à ne pas distinguer des agresseurs d'un certain genre. Autre raison de sévir. Quelques personnes prétendent que sous des dehors évaporés elle cache des principes solides, une sagesse de réserve, & une vertu sournoise qui la possede à l'heure qu'on y pense le moins. Il est essentiel pour elle-même de ne pas l'exposer plus long-tems aux soupçons d'un pareil travers. Qu'elle ait résisté par caprice, très-bien ; mais que la vertu en soit, je ne le souffrirai point, & c'est par un excès d'estime pour elle que je travaille à la convaincre d'une foiblesse. Je n'ai pu la déterminer en ma faveur, je veux la séduire par procuration. Ne l'ayant point eue, il est de toute décence que je la fasse avoir. Par-là je me tranquillise, je sauve ses mœurs de l'affront d'être suspectées, & rends à mon siecle une femme qui doit en être à la fois le modele & l'ornement. Le projet est beau, je me charge de l'exécution ; le succès n'est pas équivoque. Notre jolie révoltée ne se doute pas de l'embuscade, & elle sera trop heureuse d'y tomber. Je lui ai détaché depuis deux mois le comte de Mirbelle. Il a de la jeunesse, une taille parfaite, une de ces physionomies douces, sensibles, romanesques, qui

trompent les femmes, leur perſuadent ce qu'on leur dit, même ce qu'on ne leur dit pas, allument leur imagination, les diſpoſent enfin à tout entendre, à tout croire & à tout accorder. A ces avantages il réunit une foule de talens. Il excelle dans tous les exercices qui occupent ſon âge. Pour ſon caractere, il eſt ſublime, divin, puiſqu'il quadre à mes vues. Facile, un peu foible, confiant ſur-tout, & ſouple à la main qui le gouverne, le comte eſt juſtement ce qu'il me faut.

Sa naiſſance eſt illuſtre, nous ſommes même un peu parens; mais depuis quelques années ſa famille étoit privée des graces de la cour: j'ai profité de la faveur où je ſuis, pour le préſenter, & le mener chez les femmes qui donnent le ton. Il prend très-bien; ces dames lui trouvent de la gaîté dans l'eſprit, de l'expreſſion dans les yeux; elles ſe flattent d'en faire quelque choſe. Il vient d'avoir une affaire d'honneur, dont il s'eſt tiré avec la plus grande diſtinction. Mirbelle en un mot m'écoute, me croit, eſt reconnoiſſant de ce qu'on fait pour lui; il doit aller très-loin.

Vous conviendrez que c'eſt punir bien doucement la marquiſe, que de lui ſuſciter un pareil adorateur, adorateur comme nous l'entendons. Elle a, quoi qu'on en diſe, mis plus d'une aventure à fin, mais décemment, à petit bruit. Ce n'eſt point là mon compte. Il eſt important que celle-ci l'affiche. Le ſuccès n'eſt rien; c'eſt la publicité que je veux, c'eſt l'éclat

qui me venge. J'ai introduit mon vengeur dans toutes les maiſons où elle ſoupe. La vieille préſidente de ***, qui eſt toujours auſſi vicieuſe qui ſi elle avoit toujours le droit de l'être, l'a préſenté chez elle à ma priere ; & ce qu'il y a de charmant, c'eſt que la petite de Syrcé eſt déjà ſur la défenſive. Elle affecte de l'humeur ; elle n'a pas l'air de prendre garde à lui, le boude ſans motif, ou rit aux éclats avec le premier imbécille qui lui tombe ſous la main, croyant maſquer ainſi ſa tendre préoccupation. Elle ne voit point qu'avec ces manieres-là elle va directement à mon but. J'avois beſoin de ſes froideurs apparentes, pour aiguillonner Mirbelle anéanti depuis dix-huit mois dans les langueurs d'un autre ſentiment. La marquiſe, qui ne parle point à ſon cœur, irrite ſon amour-propre ; & les illuſions de ce dernier me ſerviront mieux peut-être que les mouvemens naïfs d'un véritable amour.

Eh bien, à travers tant de fils compliqués, commencez-vous à entrevoir la pureté de mes intentions ? La chere marquiſe raffolera d'un homme à peu près indifférent, & elle ſera punie du ridicule de m'avoir combattu, par l'obligation de me regretter. Ce n'eſt pas tout. En embarquant Mirbelle avec la femme qu'il n'aime pas, je me facilite les moyens de lui enlever celle qu'il aime, & vraiment elle vaut les frais de l'entrepriſe.

C'eſt un roman perſonnifié que cette femme-là. Elle eſt jeune, ſvelte, blonde, veuve &

angloiſe. Je l'ai quelquefois apperçue à la ſortie du ſpectacle, où elle ne va qu'en loge grillée. D'autres fois j'ai rodé le matin autour de ſa maiſon ſituée à une lieue de Paris, & je me ſuis enivré du plaiſir de la voir. Elle reſſemble pour la taille, à ces jeunes Grecques que le pinceau de *Vien* nous repréſente. Sa phyſionomie eſt ſérieuſe, mais noble; ſon regard eſt impoſant, mais on entrevoit qu'il peut devenir tendre. Il regne dans tous ſes traits une certaine fierté qui imprime le reſpect, & une mélancolie qui invite à l'amour. Elle a dans ſa perſonne quelques détails qui dépayſent; mais ſon enſemble eſt voluptueux, & il ſeroit poſſible d'avoir avec elle un commerce très-attachant. Ce qui me paroît encore très-piquant chez elle, c'eſt une forte d'énergie qui contraſte merveilleuſement, dit-on, avec les graces touchantes & la molleſſe de ſon extérieur. En bonne foi, je ne ſuis pas trop ſurpris que l'honnête Mirbelle ait quelque peine à la tromper. J'ai cru que je ne parviendrois jamais à le tirer de là, pour lui faire prendre un certain vol. On a beau lui repréſenter qu'aimer une Angloiſe à une lieue de Paris, c'eſt s'expatrier cruellement; il me répond par des ſoupirs, & c'eſt une réponſe d'enfant, qui ne laiſſe pas que d'embarraſſer mon éloquence. Il prétend que tout lui convient dans cette maîtreſſe, figure, eſprit, caractere; qu'elle ſe livre à lui avec un abandon dont il ſeroit horrible d'abuſer; qu'elle n'a plus au monde

de consolateur que lui. Que sais-je enfin ! il ne finit plus, quand il s'agit de justifier la constance de son attachement. Tout le fixe, dit-il, jusqu'au mystere répandu sur cette intrigue. Son Angloise, demeurant hors de Paris, n'est point en bute aux regards de sa famille. Elle lui laisse d'ailleurs la plus grande liberté ; fruit de la confiance qu'elle a dans son amour. Il va, vient, sans qu'elle s'en plaigne, & voilà sur-tout ce qui m'a tenté. J'abhorre les femmes inquietes & plaintives. Ces tourterelles-là sont excédentes. Quelqu'amoureux qu'on soit, on est bien-aise de n'être pas si curieusement recherché sur l'article des perfidies.

Enfin, vicomte, vous voyez d'ici quel est le genre d'intrigue que j'ai à conduire. Vengeance d'une part, séduction de l'autre. Pardonnez la longueur de ma lettre, en faveur de la gravité de son objet. Une légere indisposition m'a forcé depuis deux jours de rester chez moi, & je ne puis mieux occuper cette inaction qu'en causant avec vous. Mandez-moi ce que vous faites, & rendez-moi confidence pour confidence. Vos aventures ne peuvent avoir la même consistanoe que les miennes ; elles suivent les inégalités de votre marche. N'importe : un vrai François fait des conquêtes en courant. Moi qui suis à poste fixe, je trompe avec plus de méthode, & mes mémoires doivent se ressentir nécessairement du séjour où je les écris.

Répondez-moi, aimez-moi. Des détails de

grace ſur vos beautés romaines. On les dit voluptueuſes ; les nôtres ne le ſont guere ; mais elles ſont fauſſes, coquettes & crédules ; tout eſt compenſé. Bonjour.

LETTRE VII.

*Du comte de Mirbelle, au duc de ***.*

VOUS vous trompez fort, monſieur le duc. Non ſeulement je n'en ſuis pas aux *prélimi-naires*, comme vous avez l'air de le croire ; mais je vous avoue franchement que je ſuis découragé, & par les difficultés que je trouve auprès de la marquiſe, & par les obſtacles ſecrets que mon cœur m'oppoſe. Je ne ſuis point encore aguerri contre les dégoûts d'une intrigue malheureuſe, ou les repentirs inſéparables d'une perfidie. Je ne me ſuis que trop apperçu de tous les agrémens de madame de Syrcé. C'eſt une enchantereſſe. Elle ne dit pas un mot qui ne ſoit un trait à retenir ; elle n'a pas un mouvement qui ne ſoit une grace, & ne jette pas un regard qui ne donne à rêver. Les heures, ſi longues par-tout ailleurs, volent auprès d'elle. On ne les compte plus, on les regrette. Mais plus elle me paroît intéreſſante, moins je la trouve faite pour être ſacrifiée à la fantaiſie du moment.

Dans une effuſion de cœur, dont je ſens

tout le prix , vous m'avez avoué que sa conquête vous étoit échappée. Je vous en fais juge, irois-je attaquer une femme qui s'est défendue contre vous? & si elle a déconcerté votre expérience, puis-je m'attendre, moi qui débute, à un succès plus heureux? Non; il vaut mieux faire une retraite honorable que de constater ma disgrace. Encore une fois, plus la marquise est dangereuse, plus elle m'avertit de n'être pas inconsidéré. Elle n'a pas même avec moi cette coquetterie vague qu'elle se permet avec beaucoup d'autres. Elle me boude souvent, me brusque quelquefois, & me contrarie toujours. C'est moi qu'elle destine apparemment à être victime de son caprice. Je conviens avec vous que pendant quelques jours la tête a pensé m'en tourner. L'amour-propre, le dépit, la honte d'être maltraité, tout cela peut-être m'auroit tenu lieu d'amour, & m'auroit exposé à bien des peines, si la voix du sentiment, celle de l'honnêteté, si la probité même ne m'eût tout-à-fait r'engagé dans les liens que j'aime, & ramené vers un objet qui doit me devenir d'autant plus cher que j'ai été sur le point de le trahir. Madame de Syrcé est charmante. Son souvenir plaira toujours à mon imagination. Il ne sera pas même indifférent à mon cœur. Mais quelle femme que ladi Sidley! Quoiqu'elle n'ait rien perdu de ses attraits, je l'avouerai pourtant, je n'éprouve plus auprès d'elle ce tumulte des sens, cette fievre dévorante, cette ardeur inconcevable & pres-

que douloureuſe par ſon excès, qui accompagne les premiers tranſports de l'amour. Ce qu'elle m'inſpire eſt moins vif & plus recueilli. C'eſt un attendriſſement intérieur, une émotion douce, un je ne ſais quoi qui me fait un beſoin des larmes toutes les fois que je me trouve ingrat, ou moins réſolu à lui reſter fidele. L'amour peut s'affoiblir dans une ame honnête; mais qu'il s'y éteint difficilement! Il eſt trop pénible de briſer l'idole qu'on s'eſt faite, de changer en froideurs humiliantes les adorations d'un cœur bien épris, & de dépouiller ſoi-même de tous les charmes qu'on lui prêtoit, l'être qu'on avoit choiſi pour le rendre heureux. On lui enleve tout, en le privant d'un ſeul des hommages auxquels on l'avoit accoutumé.

Je vous ouvre mon ame, & ne crois pas pouvoir mieux placer ma confiance. La légéreté de votre ton ne prouve point ſans doute celle de votre caractere. Les ſervices que vous m'avez rendus, ainſi qu'à ma famille, les marques d'amitié que j'ai reçues de vous, tout m'aſſure de votre diſcrétion.

Vous avez trop d'uſage du monde & du cœur humain, pour ne pas ſaiſir d'un coup-d'œil les inconvéniens de ma ſituation. Mon extrême jeuneſſe, la facilité de mon caractere, une tête vive, un cœur honnête, les illuſions de l'amour-propre, l'aſcendant des principes, l'amour vrai des procédés, tout cela m'agite, ſe combat en moi, & finira par me rendre malheu-

reux.... Non ; j'écouterai la voix du ſentiment. C'eſt lui, lui ſeul que je veux ſuivre. Je me fixe à cette idée : elle m'eſt douce, elle ne laiſſe point de remords. Je préfere des peines même cruelles, à ces plaiſirs triſtes qui empoiſonnent le cœur, & n'ont rien de durable que les regrets qu'ils traînent après eux. Vous me demandez quelles raiſons ſi fortes m'attachent ladi. Eh bien, apprenez donc tous mes ſecrets. Vous m'arrachez un aveu que je n'ai jamais fait qu'à vous. Je conſens à le dépoſer dans votre ſein, perſuadé qu'il n'en ſortira pas.

Ladi eſt d'une famille diſtinguée en Angleterre, & connue ſur-tout par un caractere d'inflexibilité & de hauteur républicaine. Milord Sidley en fut la victime. Dans un de ces momens orageux, ſi fréquens chez les Anglois, il fut opprimé par la cour, ſans être protégé par la nation. On le mena à la tour, où il mourut en héros dans les bras de ſa fille & de ſon épouſe, qu'il avoit ſuppliées de ne point s'avilir juſqu'à demander ſa grace à ſes perſécuteurs. Après avoir recueilli les derniers ſoupirs de ſon pere, ladi, pour honorer ſa mémoire, jura une haine immortelle à la patrie injuſte qui l'avoit abandonné. Cette ame faite pour l'amour, ſut haïr avec cette énergie courageuſe que les grands cœurs impriment à toutes leurs affections. Sa mere partagea ce ſentiment, & toutes deux réſolurent de quitter l'Angleterre. Elles ramaſſerent les débris d'une fortune que de longs déſaſtres avoient endommagée. Quoi-

que médiocre, elle suffisoit pour les mettre à l'abri des secours intéressés des soi-disant bienfaiteurs, especes d'assassins qui dégradent en obligeant, & versent à la fois l'opprobre & l'or. Contentes de ce qui leur restoit, rejetant toutes les ressources étrangeres à elles, ladi & sa mere sortirent de Londres, & vinrent s'établir près de Poitiers. Mon régiment n'en étoit pas loin. Dans les momens que me laissoient mes exercices militaires, j'allois souvent chez le vieux commandeur de S. Brisson, qui rassembloit chez lui la bonne compagnie. C'est là que je rencontrai Sidley pour la premiere fois; elle étoit veuve, & n'avoit pas vingt ans. Jusques-là je n'avois éprouvé que l'ivresse du desir; je la vis, & je connus l'amour. De quels touchans caracteres la nature se plaît à marquer les premieres impressions d'une ame sensible! Tous les objets me parurent changés autour de moi. Le jour avoit plus d'éclat, la nuit plus de volupté. Aussi jamais femme ne fut mieux faite pour réaliser les chimeres d'une imagination ardente, & justifier tous les délires du cœur. Figurez-vous ce que les graces ont d'attraits, & la beauté d'imposant. Une modestie noble, une décence naturelle, cette fierté intéressante dont peu de femmes ont le secret, un esprit sage & pénétrant, susceptible à la fois & des finesses du goût, & de la sévérité des réflexions, voilà Sidley. Tels sont les charmes qui m'enlevent à moi. Mes regards s'échappoient furtivement vers elle; & lorsque

par hasard je rencontrois les siens, mon front se couvroit d'une rougeur involontaire. Elle s'apperçut bientôt du souverain empire qu'elle exerçoit sur moi, & sentit elle-même quelques étincelles du feu qu'elle avoit allumé. Elle ne me regardoit plus : mais ses yeux, quoique baissés, me laissoient encore deviner leur expression. Il se répandit sur tous ses traits une mélancolie qui en relevoit la beauté. Ce n'étoit point ce sérieux austere qui effarouche le sentiment, & qui décele la sécheresse de l'ame ; c'étoit cette douce tristesse qui ne va jamais sans quelques dispositions à l'amour, & qu'il nourrit après l'avoir produite.

Au bout de six mois de langueur, de contrainte, d'efforts, de combats & de tourmens, n'osant avouer ma passion à ladi elle-même, je me jetai devant elle aux pieds de sa mere. Je lui parlai avec cette éloquence de l'ame qui vaut les discours les plus étudiés. Je ne dis pas un mot qui ne fût profondément senti. D'abord elle voulut s'armer de courroux ; mes yeux se remplirent de larmes, je lui montrai ladi, & elle n'eut plus la force de me trouver coupable. Me croyant à demi pardonné, je me livrai à l'égarement, aux transports, à cette joie effrenée qu'autorisoient mon âge, mes espérances, la vivacité de mes feux, & la présence de Sidley. Témoin de cette agitation qu'elle partageoit en secret, & que sa modestie augmentoit encore, elle ne put retenir quelques pleurs ; j'étois trop attentif à tous ses mou-

vemens pour les laiſſer échapper, je m'élançai vers elle. Dans l'excès de mon trouble, je la ſerrai dans mes bras ; & comme inſpiré par l'amour, par la force du moment, Sidley, m'écrirai-je, adorable Sidley, ſi votre ame eſt libre, & qu'elle ne dédaigne pas l'hommage de la mienne, je jure ici par l'honneur, votre mere & le ciel, de contracter avec vous des engagemens que rien ne pourra rompre. Je n'ai pas encore atteint l'âge heureux où l'on eſt maître de ſoi ; mais un ſentiment légitime & vrai ne connoît ni les degrés de l'âge, ni les entraves de la loi, ni les caprices de l'autorité. Ma famille peut ſuſpendre mon bonheur, non me le ravir. Je vous garderai cette foi dont en vain elle voudroit diſpoſer pour une autre. C'eſt dans votre cœur, dans ce cœur qui palpite ſous ma main tremblante, que *j'en dépoſe le ferment. Si je le viole*, que l'infortune s'attache à mes jours, ou qu'une mort ſoudaine les termine !.....

Cet élan d'une ame pénétrée, la flamme qui étinceloit dans mes yeux, la vérité de mon émotion, la candeur de mes diſcours, & plus que tout cela, les diſpoſitions favorables de Sidley tournerent à mon avantage l'indiſcrétion d'un ſentiment qui n'avoit pu ſe commander. Elle ſoupira, rougit, ſerra ma main dans la ſienne, & accepta mon ſerment. Sa mere y conſentit ; & j'eus, pour conſacrer mon amour, un ſoupir de la beauté, & l'aveu même de la nature.

Deux mois s'écoulerent. Chacune de mes

heures durant ce rapide intervalle étoit marquée par un plaisir. Satisfait de celui d'aimer, à peine osois-je en souhaiter un autre ; ou du moins mes desirs étoient si bien voilés par le sentiment, que je les confondois avec lui, & que je n'en remarquois plus la différence. Pour qu'une femme honnête puisse se croire adorée, il faut, je crois, qu'elle puisse se dissimuler qu'on la desire. J'assujettissois mes sens à ces sacrifices d'une ame délicate ; j'apprenois de Sidley à jouir même de mes privations.

Je n'avois eu jusques-là qu'un bonheur sans mèlange. Mais quel sort humain est à l'abri des peines ? Voici l'époque où les miennes commencent. Ma famille me rappella ; il fallut apprendre cette nouvelle à ladi ; il fallut m'en séparer. Avant de partir j'obtins d'elle à force de larmes, de prieres & d'instances réitérées, qu'elle viendroit bientôt s'établir à Paris. Sa mere y consentit enfin, & me chargea de lui chercher un logement, à condition qu'il seroit à quelque distance de la ville. Mon premier soin à mon retour ici fut d'exécuter les ordres que j'avois reçus. Je fis arranger cette maison que Sidley occupe aujourd'hui. Sa mere m'avoit forcé de prendre des lettres de change pour subvenir à tous les frais de l'ameublement. J'eus soin d'orner l'asyle qu'elle devoit embellir, de tout ce que je savois lui être agréable. Le jardin sur-tout fut l'objet particulier de mes attentions. Je l'enrichis des fleurs les plus rares. Pouvoient-elles être trop précieuses ? Sa main devoit les cultiver

cultiver ou les cueillir. Quand je fus à peu près content, je leur écrivis que tout étoit prêt pour les recevoir. Elles arriverent, & Sidley me parut entrer avec une joie bien vraie dans le temple champêtre dont son amant avoit été l'architecte. Jugez de mon enchantement! sans être en bute aux regards, ni aux propos, je voyois tous les jours ma belle maîtresse. Le nuage répandu sur mon amour sembloit lui donner un nouveau prix. Je jouissois à la fois & de l'attrait du mystere & des charmes de la liberté. Je croyois, hélas! que ma félicité ne pouvoit plus finir. L'événement le plus cruel me détrompa.

La mere de ladi, depuis la mort de son époux, n'avoit pas eu un jour serein, & l'espece de langueur dont elle étoit consumée nous fit bientôt craindre pour sa vie. Son terme approchoit. Une fievre lente s'attacha au corps affoibli de cette infortunée; elle fut en moins d'un mois aux portes du tombeau. C'est alors que je vis l'ame entiere de Sidley. Tout ce que la piété filiale offre de consolant, tout ce que la tendresse a d'héroïque, fut prodigué dans ces instans douloureux. Après avoir épuisé les soins, elle s'affligeoit de n'en pouvoir rendre davantage. Elle veilloit chaque nuit auprès de sa malheureuse mere qui se ranimoit en vain pour l'inviter à prendre du repos. Quelquefois elle imprimoit sa bouche sur les yeux éteints de cette femme expirante, & ne s'en détachoit qu'avec des torrens de larmes. Quel tableau! d'un côté, un fantôme à peine animé; de l'autre, les

graces & la jeunesse luttant contre la mort même, & tâchant de lui enlever sa proie ! Avec quels transports je partageois le zele infatigable de ma chere Sidley ! de quelles inquiétudes j'étois déchiré ! Parmi ces objets lugubres, enseveli dans le deuil, frappé sans cesse de l'image du trépas, combien je regrettois peu les plaisirs de la dissipation ! Je ne souffrois que quand j'étois absent ; & j'avois besoin, pour me croire heureux, d'être de moitié dans l'infortune de mon amante.

Voici l'instant fatal & redouté ; toute espérance est évanouie. La mere courageuse de ladi rassemblant ses forces, & retenant son dernier soupir, nous fait approcher tous deux. Nous tombons à genoux auprès de son lit. Ma Sidley, dit-elle à sa fille, dont le visage étoit collé sur sa main, ma chere Sidley, le sort nous sépare ; mais si ton amant est vertueux, il peut réparer ma perte. Il n'oubliera point ses sermens, il n'oubliera point la voix mourante d'une mere qui les lui rappelle. Le ciel en fut le témoin ; son honnêteté m'en est le garant. Il t'aimera, il t'aimera toujours ; tu seras heureuse, tu le seras par lui, & sans moi. O mes enfans, venez que je vous unisse ! Que ce lit de mort soit pour vous l'autel de l'hymen ! Mon cher Mirbelle... Jurez-moi... Je meurs.

A ces mots ses yeux se ferment ; sa fille jette un cri, elle veut se précipiter sur elle, & retombe dans mes bras : elle y resta près d'un quart-d'heure sans connoissance ; & moi-même j'étois

trop troublé pour la secourir. Muet, immobile, les yeux noyés de pleurs, je soutenois ce fardeau précieux près du lit funebre, dont je n'avois point la force de m'arracher. Enfin, reprenant par degrés l'usage de ses sens, ô mon ami! me dit Sidley avec un profond sanglot, vous me restez seul dans l'univers.

Ces mots sacrés sont toujours au fond de mon cœur; il est impossible qu'ils s'en effacent. Dès que les distractions m'emportent plus loin que je ne veux, je revois Sidley dans ce moment cruel, j'entends les dernieres paroles de sa mere, elles retentissent à mon oreille, effraient mon imagination, & jettent dans mon ame un attendrissement dont rien ne peut triompher.

Voilà, monsieur le duc, sous quels auspices s'est affermie ma liaison avec ladi. Quel homme peut oublier une pareille scene, & sacrifier à des séductions passageres un amour appuyé sur des motifs si respectables? Celui qui le voudroit seroit un monstre... & combien je plaindrois le malheureux qui s'y verroit entraîné! La force d'un attachement dépend, sans doute, des circonstances qui l'ont vu naître. Autant que je puis m'en fier à ma foible expérience, la sensibilité se nourrit plus encore dans l'agitation des peines, que dans le calme du bonheur. Les plaisirs ne laissent dans l'ame qu'une foible trace, les sensations déchirantes s'y approfondissent. On aime à se rappeller les chagrins dont le cœur s'est applaudi, & l'on songe avec une sorte de charme aux larmes ameres qu'ils ont coûté.

Pardon, monsieur le duc, pardon mille fois ! Quoique vos réflexions vous aient armé contre ce que vous appellez les *foiblesses* du sentiment, il est impossible que vous ne soyez pas touché du récit que je viens de vous faire. Je ne me repens pas de ma confiance. D'ailleurs j'avois besoin, j'en conviens, de revenir sur tous les événemens qui peuvent me ramener à ladi. Le monde que vous m'avez fait connoître & que je fuyois, le manege des femmes coquettes, l'orgueil de les rendre sensibles, la variété des amusemens, tout cela n'avoit point changé mon cœur, mais commençoit à inquiéter ma tête. L'envie de plaire à mille êtres à la fois me rendoit moins attentif au bonheur d'un seul, & insensiblement me désaccoutumoit d'aimer. Autrefois le jardin de Sidley étoit pour moi l'univers. Sous le berceau où je lui parlois de mon amour, où je recevois des gages du sien, je n'eusse point souhaité l'empire du monde. Depuis quelque tems je n'éprouvois plus cet oubli de tout, & cette préoccupation charmante qui tient lieu de tout. Auprès de Sidley, je me surprenois rêvant à ce qui n'étoit pas elle. Dans mon cœur entr'ouvert à mille idées que je craignois de m'expliquer à moi-même, il se glissoit d'autres images que la sienne, & je ne les repoussois pas. J'étois toujours tendre & fidele ; mais je n'étois plus heureux. Tel fut l'état de mon cœur, dès que j'eus connu madame de Syrcé. Ce qu'elle m'inspira n'étoit point de l'amour, sans doute ; mais c'étoit, après l'amour,

l'impreſſion la plus vive que l'on puiſſe éprouver. J'oſai la comparer à Sidley ; j'oſai entrevoir les avantages qu'elle pouvoit avoir ſur elle. Pendant quelques jours elle m'a ſéduit au point de me familiariſer avec le crime ... ou le malheur d'être inconſtant. Que dis-je ! Moi, j'abandonnerois ladi ! J'affligerois le cœur qui ne s'ouvre qu'à moi, qui n'a que moi pour confident & pour appui ! Je trahirois mes ſermens, ces ſermens que la probité fit à l'innocence ! Non, non, toutes les jouiſſances de la vanité ne compenſent pas le tourment de déſeſpérer ce qu'on aimoit... ce qu'on aime encore. Affermiſſez-moi dans ma réſolution, au lieu de m'en diſtraire. Le roi, dit-on, revient demain à Choiſy. Je tâcherai de vous y voir. Je vous ai tout dit, mon cœur s'eſt épanché. Ma lettre eſt longue ; mais elle contient mon ſort ; à ce titre, j'eſpere que vous aurez la patience de la lire.

Adieu, monſieur le duc ! Madame de Syrcé... n'eſt que jolie. Mon Angloiſe eſt belle & ſenſible. L'une juſqu'ici n'a parlé qu'à mon amour-propre, l'autre a tous ſes droits dans mon ame. Je rougirois de balancer. Ne me *perſiflez* point trop, je vous prie ; & pardonnez-moi d'être fidele.



LETTRE VIII.

De la marquise de Syrcé, à madame de Lacé.

VOTRE mari eſt cruel avec ſa jalouſie. Apparemment qu'il vous fait celer même pour les femmes. Vous avez dû me trouver bien des fois écrite à votre porte. Mon amie, je voulois cauſer. Hélas ! preſque toujours ce beſoin qu'on nous reproche prend ſa ſource dans notre ame. Que la mienne eſt fatiguée des riens qu'il faut dire ! Je ne m'en dédommage qu'avec vous, & l'on ne vous trouve point ! Mais je ſuis ſûre, bien ſûre que vous partagez mes regrets.

Élevées dans le même couvent, nées à peu près avec les mêmes goûts, liées par toutes les circonſtances qui invitent les cœurs honnêtes à ſe rapprocher, nous nous ſommes promis, vous le ſavez, de n'avoir jamais rien de caché l'une pour l'autre, & d'adoucir ainſi nos peines. Les ſermens du premier âge ſont ordinairement frivoles ; le nôtre ne l'a pas été. Tout ce qui déſunit les femmes n'a point eu de priſe ſur nous deux, & le lien de l'enfance s'eſt fortifié par la raiſon. Je vous ai pardonné d'être jolie ; vous n'avez pas ſouhaité que je fuſſe plus laide ; enfin, nous avons fait de part & d'autre nos preuves de généroſité.

Mon amie, avec les apparences de la légéreté, nous valons mieux que les pédantes qui nous

jugent. L'évaporation de l'esprit est souvent la sauve-garde du cœur, & l'effroi d'un sentiment ne jette que dans des écarts de simple étourderie qui valent mieux que des foiblesses. Malheureuse! j'élude malgré moi l'objet de ma lettre; j'éloigne ce que j'ai à vous dire. Je tremble.... Ah, que l'on me juge mal! que je suis peu connue!

J'étois encore enfant quand j'ai épousé M. de Syrcé. Pendant les premieres années de notre union, vous en fûtes témoin, je l'adorois en dépit de nos mœurs, des folies de mon âge, & de la vanité des conquêtes. Ma sensibilité étoit alors recueillie sur un seul objet. Je fus mere deux fois dans l'espace de deux ans; ces nouveaux liens ne firent que resserrer l'autre; & mon ivresse auroit duré, si M. de Syrcé n'avoit cherché bientôt à la détruire. Ah, sans doute, il m'auroit moins ôté en m'arrachant la vie. Tant que je le pus, je m'abusai sur ses torts, & m'attribuai le crime de son changement. L'éclat & le scandale de ses désordres dissiperent mon erreur. Je sus qu'il me sacrifioit à ces viles créatures qui se jouent de la santé, de l'honneur, & de la fortune de leurs amans. Ce fut le tems alors des reproches timides, des larmes secretes, de tous les tourmens que l'hymen apprête aux épouses abandonnées. Sous les yeux d'une mere respectable, & qui joint aux principes les plus séveres l'ame la plus tendre, je cultivois les fruits d'un amour si mal récompensé; je veillois moi-même à l'éducation de mes enfans,

& j'espérois par cette maniere de vivre, ramener M. de Syrcé. Espoir inutile ! plus on le trompoit ailleurs, plus il eût trouvé ignoble d'être heureux chez lui. La tranquillité d'un bonheur domestique l'auroit rendu trop étranger à son siecle. D'ailleurs je n'avois point à me plaindre de ses procédés. Jamais un nuage sur son front, jamais de défiance dans son cœur ! Toujours serein, toujours tranquille, pourvu que je ne m'avisasse point de contrarier sa conduite, il me laissoit absolument maîtresse de la mienne. Je n'abusois point de cette liberté ; mais insensiblement l'ennui me gagna, l'humeur me prit, mon ame ardente & vive s'échauffa par la contrainte, & s'indigna d'aimer sans retour. Fatiguée de souffrir, effrayée de l'abandon, ne trouvant autour d'elle qu'un vuide affreux, elle chercha au-dehors toutes ces illusions qui ne dédommagent point de la perte des vrais plaisirs. Je volai vers un monde que j'avois fui ; ne pouvant prétendre à la félicité, j'avois besoin d'ivresse ; j'avois besoin (il faut bien tenir à quelque chose) des adorations de ces mêmes hommes que je me promettois de ne jamais aimer. Je lus des romans pour amuser mon cœur, j'écoutai les hommages pour étourdir ma tête, & j'appellai la coquetterie à mon secours, pour tromper ma sensibilité. Je voulois être fidele à mes devoirs ; mais je voulois en même tems profiter de tous les droits de mon âge, de ma figure & de mon caractere. Avec de pareilles dispositions, j'eus bientôt une cour brillante & nombreuse. Lors-

qu'on ne les effarouche pas trop, les hommes arrivent en foule, & on les garde tant qu'on ne leur accorde rien. Ce fut là tout mon art; les femmes toujours bien intentionnées m'en soupçonnerent un autre. Il est vrai que j'eus quelques apparences contre moi. Plus je me fiois à ma sagesse, moins je m'observois sur les indiscrétions : ce sont elles qui nous perdent. Le désordre décent s'attire le respect, & l'on se croit toute accusation permise contre celles qui tiennent plus à la vertu qu'aux bienséances. J'avois vingt adorateurs; on me donna vingt amans. Personne n'excita plus que moi cette sorte de déchaînement qui flatte les unes, afflige les autres, en aigrit quelques-unes, & que toutes devroient éviter. Je respirois l'encens; je marchois sur les fleurs, tout prenoit à mes yeux un air de fête, & cet enchantement naissoit de mon indépendance. Que ne l'ai-je conservée! Que ne puis-je la reprendre! Hélas! hélas! combien elle est loin de moi! Voilà ce qui oppresse mon cœur, ce que je veux vous avouer, ce que je crains de vous dire, ce que peut-être vous saviez déjà. O mon amie, je pleure dans votre sein; & mes larmes sont un aveu. J'aime!... oui, j'aime, mais j'aurai la force de le cacher. D'où vient que je frémis? Je ne sais quel présage intérieur m'annonce que ce sentiment aura pour moi des suites funestes! Il troublera mes jours; il les abrégera sans doute. N'importe; je m'y livre d'autant plus qu'il m'alarme davantage.

Je n'ai pas besoin de vous nommer l'objet

de mon idolatrie. Il me ſemble que tout le monde doit le deviner ; que lui ſeul dans la foule de nos jeunes gens peut attirer les regards, &, s'il eſt poſſible, juſtifier une foibleſſe. Une foibleſſe ! ah, dieu ! ne le craignez pas. Félicitez-moi plutôt de mon courage ; il eſt égal à mon amour. Du moment que j'ai vu le comte de Mirbelle (ſon nom m'échappe, il eſt toujours ſur mes levres), de ce moment j'ai ſenti ce déſordre involontaire, avant-coureur des grandes paſſions. Il s'eſt accru de jour en jour, il eſt à ſon comble ; mais j'ai ſu le renfermer. Plus mon ame eſt agitée, & plus je lui montre de froideur. Je cours plus que jamais ; je porte avec effort dans le tourbillon d'un monde indifférent la bleſſure d'un cœur enflammé ; je n'y cherche que le comte de Mirbelle, & j'ai l'air de ne l'y pas appercevoir. A peine reçois-je ſes viſites. J'aime mieux le rencontrer, & même le fuir, que de l'attendre. En un mot, il me croit injuſte pour lui, lorſque lui ſeul m'occupe. Telle eſt ma ſituation, il ne la ſaura jamais. Vous êtes la ſeule dans l'univers à qui j'oſaſſe la confier. Jugez de ce que je ſouffre, & de ce que je vais ſouffrir ! Aimer & ſe taire ! Aimer, & ne ſavoir pas même ſi l'on obtiendra du retour ! Craindre cent rivales, & n'avoir le droit de ſe plaindre d'aucune ; aimer pour ſon tourment, & s'y complaire ; dévorer ſes larmes, ſes inquiétudes, ſes jalouſies, & mourir lentement d'un feu dont on ne veut pas guérir ! Telle eſt pourtant la réſo-

lution de cette femme ſi légere, ſi frivole, qu'on a jugée ſi cruellement, & que la nature, ſous des dehors ſuperficiels, a rendue ſuſceptible des plus profondes impreſſions.

Dans l'état de contrainte où je ſuis, je n'entrevois qu'une lueur de conſolation. Le comte juſqu'ici n'a rendu à aucune femme des ſoins ſuivis. Il les voit toutes ſans préférence décidée. Je ne puis vous exprimer à quel point cette idée adoucit mes maux. Soulagement paſſager! il faudra bien qu'il aime..... & ce ſeroit une autre que moi! une autre jouiroit du bonheur dont je me prive! une autre recevroit dans ſes bras l'être adoré que le devoir écarte à jamais des miens!...... Ma tendre amie, unique confidente de mes peines, je ſacrifierai tout, pourvu que je ſois innocente à mes yeux, que ma gloire ſoit entiere, & qu'il ſe mêle de l'héroïſme au ſeul attachement qui m'ait jamais préoccupée. Je vous inſtruirai du ſuccès de mes efforts; je ne parlerai qu'à vous de ma tendreſſe, de mes combats. Le comte de Mirbelle les ignorera toujours. J'affecterai d'être encore plus diſſipée, de peur qu'il ne ſoupçonne combien je ſuis ſenſible; & ſi je l'éloigne, je m'applaudirai en le pleurant, d'un triomphe.... dont il faudra mourir. Vous allez vous récrier ſur l'extravagance de mon projet. Que voulez-vous? les extrêmes en tout, voilà mon élément. Ah! laiſſez-moi rêver; laiſſez-moi me repaître de chimeres. Ma prétendue folie cache peut-être un fonds de raiſon, qui

n'attend que des circonſtances pour ſe développer. Je ne puis vous rendre compte de tout ce qui ſe paſſe en moi. Si je lutte contre mon penchant avec tant de vivacité, c'eſt parce que l'inſtant où je lui céderois ſeroit pour moi l'époque de tous les malheurs... peut-être des plus grands écarts. Il n'eſt rien que je n'immolaſſe à l'amant auquel je me ſerois donnée. Quel ſentiment que l'amour! ſous quels traits il ſe peint à mon imagination! C'eſt là que ſon pouvoir eſt abſolu, qu'il jouit de lui-même, & s'épure par la délicateſſe; c'eſt là qu'il eſt vraiment un dieu. Inſenſée! que fais-je? que dis-je? Ah! je ne me repens de rien; je ſuis ſûre d'augmenter votre eſtime, par la peinture vraie de ce que j'éprouve. La paſſion, au degré où je la reſſens, ne dégrade point, elle éleve. L'énergie des femmes eſt toute dans l'amour. Ne me conſeillez rien.... Je vous dirai tout; je n'ai que vous qui puiſſiez lire dans mon ame. Mon délire, tout violent qu'il eſt, n'affoiblira jamais l'éternelle amitié que je vous dois; & ſi mes preſſentimens ſe réaliſent, elle partagera mes derniers ſoupirs, entre vous & le mortel que j'aime.

LETTRE IX.

Du duc, au comte de Mirbelle.

En vérité, mon pauvre comte, vous êtes d'un pathétique auquel on ne s'attend pas.

Votre lettre eſt une tragédie toute entiere. Quoique je ne ſois pas fait aux romans lugubres, le vôtre m'a profondément touché ; & ſi par haſard vous aviez encore quelques hiſtoires dans ce genre dramatique, je vous prierois de m'en faire grace, & d'épargner mon extrême ſenſibilité. Vous avez raiſon ; mon extérieur trompe. Quoique je plaiſante aſſez volontiers de tout, je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans le détail que vous m'avez fait de votre intrigue avec l'Angloiſe. J'en ai encore l'ame toute obſcurcie. Je ne ſavois pas, monſieur, que la vieille mere ladi vous eût donné en mourant la bénédiction nuptiale. Aſſurément la choſe n'eſt pas gaie ; mais elle eſt édifiante, & cela vaut bien mieux. C'en eſt donc fait ; vous voilà réduit à votre merveille de Londres. Je vous vois avec un pareil amour percer bien avant dans les *ſiecles*. Je veux croire qu'on n'a point trompé votre *inexpérience*, & qu'on ne s'eſt point arrangé exprès une pompeuſe infortune pour amorcer votre compatiſſante jeuneſſe. Je ſuis bon homme ; j'ai la foi d'un enfant. Le vieillard, la tour, les perſécuteurs, les bourreaux, je laiſſe tout paſſer. Je n'examinerai pas non plus ſi cette paſſion peut nuire à votre avancement, & vous couvrir d'un ridicule ineffaçable. Qu'eſt-ce que le ridicule, quand on s'en dédommage par les plaiſirs du cœur ? Que vous font les biens de la fortune, pourvu que vous poſſédiez à une lieue de Paris une belle étrangere qui n'a ni parens, ni amis, &

s'oublie avec vous dans un nouvel éden que vos mains ont planté? Cette vie eſt vraiment attendriſſante; c'eſt l'âge d'or reſſuſcité. Etois-je aſſez fou de vouloir détourner votre attention ſur la petite marquiſe? En conſcience, elle n'eſt point de force pour lutter contre Sidley. Une femme frivole, dont tout le monde parle, qu'on cite par-tout, bien venue à la cour, fêtée à la ville, courue de nos jeunes gens les plus à la mode, brillante enfin de tout l'éclat de la jeuneſſe, de la réputation des *entours!* Quelle horreur! le moyen de ſe charger d'une pareille maîtreſſe! Auſſi ne vous preſſé-je plus de lui rendre vos hommages. Il faut vous enterrer avec votre Angloiſe, ne voir qu'elle, ne priſer qu'elle, filer la paſtorale, & mépriſer bien fort tout ce qu'on en pourra dire. Votre famille criera un peu; mais qu'importe? On ſe ſauve dans ſon jardin, on s'y barricade avec ſon ange, & l'on ſe moque de l'univers. Il vaudroit mieux que les parens ſe mêlaſſent de contrarier nos goûts, & d'enlever à l'innocence d'une vie champêtre, de jeunes cœurs qui ſemblent nés pour elle! Je ſuis ſûr, par exemple, que le chevalier de Gérac vous entretient de toute ſa force dans ces louables diſpoſitions. C'eſt bien le petit pédant le plus auſtere que j'aie encore rencontré; & je ne ſais quel mauvais vent nous apporte ici ces minces gentillâtres qui, du fond de leurs châteaux gothiques, viennent nous affliger par des vertus plus gothiques encore. C'eſt une véritable irruption que la nuée de ces gens-là. Je

les compare à ces coups d'air qui nous arrivent du nord pour attrister notre horizon. Vous me trouverez sans doute bien osé de vous dire mon sentiment sur le monsieur de Gérac; mais, ne vous contestant rien sur vos amours, j'ai cru qu'il m'étoit permis de critiquer un peu vos liaisons d'amitié : celles-là n'ont point d'excuses. Il a des vertus, me direz-vous ? Des vertus ! dites des préjugés bourgeois, qui tiennent à la rouille de la province, & au défaut d'éducation. Ces vertus-là ne datent de rien, ne prouvent rien, ne menent à rien. Avec cela on recule, au lieu d'avancer. Elles font des pédagogues de garnison, & à la longue de vieux capitaines mutilés, qui, après après s'être fait casser bras & jambes sans que la cour s'en doute, s'en vont dans leur chaumiere natale guerroyer, s'ils le peuvent, contre un pauvre diable de curé qui les maudit de leur vivant, & les enterre avec délice. En voilà trop sur cet article. Au reste, monsieur le comte, vous êtes bien le maître de votre conduite. Le zele ne doit point être une tyrannie. Le mien se plie aux circonstances. J'avois cru entrevoir en vous les plus heureuses dispositions pour aller au grand, marquer dans votre siecle, & faire adroitement servir la frivolité au succès des plus hautes prétentions. J'imaginois sur-tout que vous auriez la sorte d'esprit qui subjugue les femmes, les pique, les désole, les ramene tour à tour, les assujettit au plan général qu'on s'est tracé, tourne au profit de l'ambition la mobilité des intrigues,

& fixe le sort par la variété des plaisirs. Le commandeur de *** vous a mieux jugé que moi. L'autre jour, dans *l'œil de bœuf*, il me soutint que vous ne prendriez jamais un certain essor. Je lui dis que je vous avois presqu'arrangé avec madame de Syrcé : il voulut parier contre le succès. J'acceptai la gageure ; elle est perdue pour moi, & je ne regrette que mon opinion. Madame de Syrcé, dites-vous, m'est échappée ; donc vous ne devez pas l'entreprendre. Excellente logique ! Si vous étiez d'humeur d'entendre, je vous répondrois que le moment est d'autant plus favorable pour vous qu'il ne l'a pas été pour moi. Les femmes, monsieur le comte, n'ont point des forces de reste ; & quand elles viennent d'être fatiguées par une résistance douloureuse, c'est une raison de plus, je crois, pour qu'elles ne tiennent pas à une seconde attaque. D'ailleurs, que prouve un caprice ? Ne diroit-on pas qu'avec elles les rigueurs de la veille signifient quelque chose pour le lendemain ? Si j'avois eu deux jours de plus à perdre, vous n'auriez pas à me faire une pareille objection. Croyez-vous de bonne foi à la sagesse de la marquise ? J'ai fait une faute, je l'avoue. J'ai trop affiché mes intentions ; ma célébrité lui a fait peur, & c'est le public qu'elle a craint. Otez le scandale, il n'y aura plus de cruelles, & les femmes seront tout aussi complaisantes qu'on voudra. Elles ne sont jamais sages par sentiment.

Encore une fois, les inconvéniens qui m'ont nui n'existoient plus pour vous ; & vous auriez fait

fait taire la médifance, ou plutôt la calomnie qui vous limite aux intrigues fubalternes. Il ne faut plus penfer à tout cela. La mere de ladi, du creux de fa tombe, vous crie d'être fidele; & les mânes de mylord s'éleveroient contre vous, fi vous ceffiez de l'être.

Adieu, mon cher comte. Je ferai toujours fort aife de vous voir, malgré vos lamentables amours, & la vénération que je ferai forcé d'avoir pour vous.

LETTRE X.

Du comte de Mirbelle, au duc.

QUE vous êtes cruel! que vous entrez mal dans tous les embarras de ma fituation! Le perfifflage n'eft bon qu'avec ceux qui font affez tranquilles pour y répondre: il aigrit les cœurs bleffés. Permettez-moi de vous le dire, le ton que vous prenez n'eft celui, ni de la fupériorité, ni de la raifon. L'une cherche des moyens, l'autre en fournit: vous ne faites ni l'un ni l'autre, & je n'eus jamais plus befoin de reffources ou de confolations. Je vous en veux, je ne puis le taire. Vous m'avez conduit dans le piege, & vous m'y laiffez; & c'eft du bord même de l'abyme que vous raillez le malheureux que vous y avez précipité! Sans vous, je n'aurois point connu madame de Syrcé. Dou-

cement enchaîné par mes premiers nœuds, je n'en aurois point desiré d'autres. C'est vous qui m'avez peint cette conquête sous des traits dont la plupart ont séduit ma vanité, & dont quelques-uns peut-être sont arrivés jusqu'à mon cœur. Vous n'êtes pas à vous en appercevoir. Toute ma lettre décele les combats d'un homme honnête qui lutte contre lui-même, prend ses repentirs pour des résolutions, se dissimule sa foiblesse, pese exprès sur les motifs qui la rendroient coupable, & s'applaudit du moins d'en méditer le sacrifice. Oui, oui, si je me suis reposé avec complaisance sur les détails qui font paroître ladi Sidley plus intéressante encore, c'étoit pour vous appeller à son secours, ouvrir votre ame à son infortune, lui acquérir un défenseur; & vous, au lieu de m'interpréter comme je le voulois, vous cherchez à me remplir de défiances injurieuses, vous outragez la candeur même! Ah! le mensonge n'approcha jamais de l'ame de Sidley. Tout ce que je vous ai dit m'a été confirmé par les personnages les plus respectables. Mais c'est elle seule que je veux croire: son cœur est le sanctuaire de la vérité. O caprice inexcusable de l'homme! on rend justice à l'objet, on sent la force du lien, & l'on auroit le triste courage de le briser! Quel est donc ce vuide éternel du cœur? quelle est cette inquiétude que rien ne peut fixer? Attrait du changement, tu promets le bonheur! Hélas, que d'amertume te suit! que de regrets t'empoisonnent! Je les préviendrai... je m'accou-

tumerai à voir la marquiſe d'un œil indifférent, à ne plus ſentir ſes dédains, à rire de ſes abſences ſimulées, à vaincre en un mot une fantaiſie qu'on pourroit changer en paſſion par l'adreſſe des obſtacles, le jeu des caprices, & le ſavant emploi de la coquetterie. Avec la ſagacité que je vous connois, comment ne voyez-vous pas qu'on n'a nulle idée ſur moi, & qu'on ſe moqueroit de mon amour, ſuppoſé que j'euſſe la folie d'en prendre? Sur quatre viſites on me reçoit une; & pendant une froide converſation qui expire à chaque inſtant, on a des yeux diſtraits qui ſemblent m'éviter. S'il entre un autre homme tandis que je ſuis là, vîte la gaîté renaît, les regards s'animent, il ſemble qu'on ſoit ſoulagé d'un fardeau; & j'afflige au point que tous ceux qui ſurviennent ont l'air d'être autant de conſolateurs. Voilà pourtant où j'en ſuis, & je m'en félicite. J'en ſens mieux le charme de ladi, de cette ame ouverte & franche, que le manege n'a jamais déshonorée. Peut-être auſſi que je ſuis injuſte; peut-être n'entre-t-il point d'art dans la conduite de la marquiſe. Je ne lui inſpire rien, & elle ne ſait point feindre; je la crois étudiée, elle n'eſt que naturelle... Voilà tout le ſecret de ſa contrainte avec moi, de la réſerve de ſes diſcours, & des eſpeces de querelles que ſouvent elle me fait ſans que je les aie méritées. Heureuſement je n'ai pour elle qu'un goût très-équivoque, & qu'il me ſera facile d'éteindre. Le petit dépit qu'elle me cauſe m'épargnera des peines cruelles; & dans ce

moment-ci, ſa cruauté eſt un bienfait! Que devenois-je, ſi ma tête s'étoit allumée, & qu'un penchant invincible.... Je ne puis m'arrêter à cette idée. Que ſeroit devenue Sidley, à qui j'ai fait quitter ſon premier aſyle, que j'ai entraînée ici, qui n'y connoît que moi, n'y veut connoître que moi, & qui s'accuſeroit d'un crime, ſi elle oſoit former un ſoupçon? Sa ſituation n'auroit pu être qu'affreuſe; la mienne l'eût été davantage. C'en eſt fait: malgré l'amertume de vos ironies, la malignité de vos repréſentations, & toute la ſoupleſſe de votre éloquence, je m'applaudis de mon entier retour vers l'objet dont il eſt impoſſible que je me détache, ſans la plus noire ingratitude. Vous ne vous êtes point trompé. Le chevalier de Gérac m'affermit dans mes ſentimens. Cenſeur inflexible de tout ce qui n'eſt pas honnête, il s'enflamme pour tout ce qui l'eſt; & le titre ſeul de mon ami auroit dû le mettre à l'abri, monſieur le duc, du portrait cruel que vous m'en faites. Je ne m'amuſerai point à défendre ſa naiſſance. Sans être illuſtre, elle eſt ancienne: elle a fourni de tout tems à l'état, de braves gentilshommes qui ont verſé leur ſang pour lui. Tant pis pour la cour, ſi de tels ſervices ſont reſtés ſans récompenſe: mais ce qu'il m'importe de défendre, c'eſt ſon ame, ſon caractere, & mon choix: il m'honore, & le juſtifie. Si Gérac dédaigne les honneurs, c'eſt par amour pour la gloire; & s'il n'eſt pas né pour être un courtiſan, il a ſûrement les qualités qui forment le

citoyen. Pour peu que vous le connoissiez mieux un jour, vous rougirez de l'avoir jugé si mal, & d'avoir employé des expressions de mépris en parlant d'un homme qui mérite vos égards, les miens, & que son noble désintéressement met au-dessus des protecteurs. Pardonnez la chaleur de mes expressions au mouvement d'un cœur que vous avez affligé, en cherchant à dégrader ce qu'il aime. Malheur au lâche qui ne sent pas l'outrage qu'on fait à son ami!

LETTRE XI.

Du chevalier de Gérac, au comte de Mirbelle.

J'AI été désespéré, mon cher colonel, de ne m'être pas trouvé chez moi quand vous y avez passé. J'étois occupé de visites fort ennuyeuses. A mon retour on m'a remis votre lettre; je l'ai lue avec le plus vif intérêt. Vous voilà donc ce que vous devez être! vous voilà rendu à vous-même, aux principes qui sont en vous, & dont un mouvement étranger peut seul vous distraire. J'étois bien affligé de vous voir hésiter entre deux sentimens, dont l'un étoit si peu fait pour balancer l'autre.

Je ne connois ni madame de Syrcé, ni votre charmante Angloise; mais, vous le savez, j'ai toujours plaidé en faveur de celle qui vous a donné son cœur, & qui a des droits sur le vôtre.

Je sais qu'ici les hommes ne se font point un scrupule de séduire les femmes sans les aimer, de leur prodiguer les hommages tant qu'elles résistent, les affronts dès qu'elles succombent, & de les enivrer pour les avilir. Cette cruauté est trop étrangere à votre ame pour que je vous en soupçonne jamais. Ce sexe que nous opprimons mérite nos égards à proportion même de sa foiblesse.

Voyez, mon cher comte, quel est le pouvoir de la contagion. Sans penser comme les autres, vous étiez près d'agir comme eux. Les malheureux ! ils prétendent à la félicité, & commencent par en empoisonner la source. Qu'ils essaient d'estimer les femmes : ils verront si elles ne deviendront pas estimables. Ont-ils le droit de mépriser les mœurs qu'ils inspirent, & de punir ce qu'ils conseillent ? Quand nos maîtresses nous trompent & se dégradent, l'opprobre en est à nous. Elles devinent, & leur inconstance n'est que le pressentiment de notre perfidie. J'ai toujours détesté nos soi-disans *hommes à bonnes fortunes*. L'aspect d'un seul me rappelle malgré moi l'image de vingt infortunées. Sous l'aménité des dehors, ces êtres-là cachent une ame féroce. Ils ressemblent aux conquérans : comme eux, ils se repaissent de pleurs, & verseroient le sang comme eux, s'ils n'étoient pour l'ordinaire plus lâches encore que vains. Leur ame est glacée, leur esprit aride ; & sans le mouvement de leurs petites intrigues, ils ne seroient plus que des automates accablés

de honte, de ridicule & d'ennui. Peut-être, mon cher comte, le tableau est-il un peu chargé; mais il est bon d'exagérer quelquefois, pour arriver au but qu'on se propose. Quand l'écueil est marqué, on ne va pas se briser contre.

Vous allez me trouver bien moralisant pour mon âge; & cette circonstance auprès de tout autre, ôteroit peut-être un peu de crédit à mes conseils : mais vous avez trop d'esprit pour que cet inconvénient soit à craindre avec vous. Un mentor de vingt-cinq ans, quand il est bien né, peut être aussi utile qu'un pédagogue de soixante. La raison qui ne se soutient que sur des ruines, effarouche; & le sentiment de ce qui est bien, vaut quelquefois mieux que les lenteurs de l'expérience. D'ailleurs, quand la vieillesse instruit, on lui suppose toujours le chagrin des privations. Elle défend ce qu'elle ne peut plus faire, & dès-lors sa rigueur paroît intéressée : mais que l'instruction acquiert de force, quand elle part d'un esprit susceptible de toutes les illusions, & d'un cœur en proie à tous les sentimens ! Alors plus de subterfuges pour l'éluder; il faut en croire son ami, ou s'accuser soi-même.

Je n'ai jamais conçu, mon cher comte, pourquoi l'on refusoit à notre âge le droit des avis & des leçons même, s'il le faut. Dans l'effervescence de la jeunesse, si l'on n'est point honnête par raisonnement, on l'est par instinct; les traces de l'innocence sont plus fraîches; on n'a point encore avancé dans la vie, on ne s'est

point endurci par ſa propre infortune; l'ame n'eſt point ouverte aux calculs qui la ſechent; moins limitée à ſoi, elle a plus beſoin de ſe répandre; elle aime davantage, parce qu'elle croit au retour, & les fruits empoiſonnés que les ans amenent ne mêlent aucune amertume à la pureté des impreſſions. Les années forment des ſages : la jeuneſſe eſt la ſaiſon des vertus; vous en êtes la preuve. Pardonnez-moi cette digreſſion. Elle eſt arrivée ſous ma plume, & je ne rejette jamais rien de ce qui m'eſt inſpiré par le ſentiment. Oui, mon cher comte, à tout âge nous portons en nous-mêmes une regle invariable : c'eſt d'après elle que vous revenez à vos premiers liens, & que je vous affermis dans ce projet. En agiſſant autrement, nous ſerions injuſtes tous deux. La femme qui doit vous être la plus chere, eſt celle qui vous a le plus ſacrifié, dont le cœur eſt éprouvé par le tems, & qui, n'ayant rien perdu de ſes charmes, ne doit rien perdre de ſon bonheur. Quand le deſir a ſa ſource dans l'ame, il eſt éternel; & l'eſpece de calme où ladi Sidley vous a laiſſé quelque tems, étoit votre tort beaucoup plus que le ſien. Combien elle me paroît intéreſſante! Pour juger à quel point elle vous aime, rappellez-vous la confiance qu'elle vous montroit dans le tems que vous étiez à la veille de la trahir. C'eſt de vous-même que je l'ai ſu : elle ſe refugioit avec ſécurité dans des bras qui étoient prêts à s'ouvrir pour une autre. Vous lui teniez lieu de l'univers; nulle alarme, nul

ſoupçon : elle croit qu'auprès de vous rien n'eſt à craindre pour elle.

O mon cher comte, récompenſez l'amour par l'amour, l'eſtime par l'eſtime. Ne ſoyons jamais inhumains avec un ſexe foible, avide de bonheur, & ſi bien fait pour le ſentir. Arracher une femme à l'enchantement d'une paſſion tranquille, c'eſt plonger le poignard dans le ſein d'un enfant qu'amuſe un ſonge agréable.

Je ne nuis point à madame de Syrcé en défendant ſa rivale. La premiere n'agit que ſur votre imagination : elle n'a aucuns droits à votre reconnoiſſance. Vous l'avez rencontrée, vous avez même été chez elle; elle vous a paru jolie, votre tête s'eſt allumée, ſon amour-propre en a joui, ſon cœur s'en eſt moqué : voilà ce qu'elle vouloit; elle n'a plus rien à vous demander, & elle doit être fort contente de vous.

Le ſeul article que je n'ai pas aimé dans votre lettre, c'eſt celui où vous m'en parlez. Vous ne tariſſez point ſur ſon éloge. Dans la crainte que je ne la viſſe pas telle que vous la voyez, vous m'avez fait ſon portrait vingt fois. Je ne me conduis guere par l'opinion publique; mais, vous le ſavez, elle n'eſt pas très-favorable à la marquiſe. Elle eſt, dit-on, étourdie, diſſipée, ſe montrant par-tout, ivre de conquêtes, vouée aux imprudences. Je n'en ſais rien; il eſt poſſible qu'on la calomnie. Auſſi ne ſont-ce point tous ces défauts que je vous oppoſerois ſi vous étiez libre, & réſolu à lui rendre des ſoins. J'aurois alors des raiſons au moins auſſi

fortes pour contrarier votre amour.

Mon cher comte, si la marquise n'y prend garde, son regne ne sera pas long; sa figure passera, ses torts (supposé qu'elle en ait) n'auront plus de voile, & son esprit lui restera pour la punir. Ces sortes de femmes sont des éclairs. Leur éclat est trop vif pour être durable; & quand il cesse, la trace même en disparoît. . . . Je ne finis pas, je vous imite; il faut que madame de Syrcé ait un charme pour faire parler d'elle.

Je vous remercie de vos offres obligeantes. Songez à votre bonheur; ce sera ne point négliger le mien. Vous me connoissez, je sers depuis quatre ans sous vos ordres; & pendant ce tems, je ne crois pas que vous ayez découvert en moi la moindre avidité pour les récompenses. Je me partage entre les soins de mon métier, & ceux que je dois à mon pere, vieillard respectable, qui vit dans ses terres, chargé de blessures, au-dessus des honneurs, ignoré de la cour, & adoré de ses vassaux. Je me suis nourri de ses principes. Tant que les actions ne parleront pas pour moi, je ne veux pas que les distinctions déposent contre. Je préfere la patience laborieuse de l'homme courageux à l'oisive activité du courtisan : l'un a de la honte à couvrir, il lui faut des titres; l'autre ne veut que de la gloire, & il attend les occasions.

Adieu, monsieur le comte : encore une fois, songez à vous; parlez un peu moins de madame de Syrcé, soyez fidele à votre Angloise, & faites

si bien que je ne sois jamais obligé de la défendre.

LETTRE XII.

*Du vicomte de***, au duc.*

CELA vous plaît à dire, mon cher duc : mais quand on s'ennuie, on n'a la force de rien. Avec ses indulgences & ses cérémonies éternelles, Rome est bien le plus maussade séjour que je connoisse. Mon oncle, qui est très-chaud politique, est encore amateur plus zélé des rites religieux ; de sorte que je suis obligé, trois ou quatre fois par semaine, d'être dévot à mon corps défendant. Je suis philosophe moi ; je généralise mes idées, & j'envisage les choses sous un certain rapport dont mon oncle ne s'est jamais douté. Quant aux monumens, vous m'avouerez que c'est une vue bien froide pour un homme de mon âge, qui n'est pas fou de toiles peintes, & qui n'aime pas plus les femmes de marbre, qu'un C.... n'aimeroit des pages de bronze. Que m'importent les allégories de *Paul Véronese*, la transfiguration de *Luc*, & la chûte des anges de *Raphaël ?* Je crois que je confonds.... N'importe, il faut toujours citer. Je voudrois bien, vous qui parlez, vous voir réduit à admirer la noce *Allobrandine*, & les statues de *Bernin*, ou de *Bandinelli*.

Je ſaute à pieds joints ſur les ruines & les tombeaux. Je ne vous entretiendrai pas non plus des ſpectacles meſquins de cette auguſte ville. J'aime mieux nos petits intermedes, nos ballets elégans, & notre opéra, tel qu'il eſt, que les longues repréſentations qu'on nous donne ici. Je vais un peu vous ſurprendre; mais, je vous le dis confidemment, ce que j'y trouve de mieux, ce ſont les filles de joie & les arlequins. Voilà, mon cher duc, le fruit de mes obſervations.

Ne croyez pas cependant que j'aie manqué d'aventures, même dans la bonne compagnie. Les Italiennes ſont accommodantes; elles me goûtent infiniment, & me trouvent ſur-tout très-ſenſé. On dit que leurs maris ſont dangereux, ſur-tout pour les indiſcrets. J'ai échappé juſqu'à préſent à leur vigilance. Je n'ai rien eu à démêler avec eux, & n'ai traité qu'avec leurs femmes. Elles ſont fauſſes, comme de raiſon; mais elles ont la peau douce, l'humeur careſſante, & je leur ai trouvé beaucoup de candeur dans le phyſique.

A propos, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé avec la femme chez qui nous logeons, & qui, comme vous en jugerez vous-même, a une façon charmante d'exercer l'hoſpitalité. Cette dame, dont l'époux eſt l'ami de mon oncle, eſt d'une famille diſtinguée dans Naples: auſſi ſe conduit-elle avec toute la diſtinction imaginable. Elle a dans l'extérieur une nonchalance que je n'ai encore vue qu'à elle: elle laiſſe tomber toutes ſes paroles, & n'en

prononce pas une. Sa gorge, qui eſt raviſſante, n'eſt jamais contenue que par quelques rubans noués avec négligence, & toujours prêts à ſe détacher en cas de beſoin. Son œil eſt mourant, & n'a qu'une expreſſion de langueur qui invite à tout, ſans promettre grand'choſe. Le moindre voile ſemble lui peſer; & tout le jour anéantie ſur les carreaux d'un ſopha, elle s'y abandonne aux plus ſéduiſantes attitudes. Cette maniere d'être commença par allumer en moi de violens deſirs; mais il ſembloit qu'elle n'eût ni la force de s'en appercevoir, ni la volonté de les ſatisfaire. Je déſeſpérois de cette conquête, & ne voyois dans les yeux de l'idole aucun indice de ſuccès : une circonſtance hâta mon bonheur. Le mari, jaloux comme les Italiens l'étoient autrefois, aime ſa femme avec fureur; mais il aime encore plus les tableaux que ſa femme. On vendoit à côté de lui le cabinet d'un curieux, & il avoit acheté pluſieurs morceaux du plus grand prix, qu'il vouloit tranſporter lui-même. A peine, ce qui lui arrive rarement, fut-il ſorti pour le premier tranſport, que j'entendis des mules de femme ſur l'eſcalier qui conduit à mon appartement. On montoit avec une légéreté incroyable. Dans ce moment je ne ſongeois à rien moins qu'à ma belle indolente; quelle fut ma ſurpriſe quand je la vis entrer chez moi, dans le déshabillé le plus commode, le ſein découvert, les cheveux flottans juſqu'à la ceinture, & que, ſe jetant ſur une eſpece de canapé, elle me dit, avec une

ingénuité tout-à-fait touchante, *Eccomi ; il mio marito è fuori di casa !*

Vous jugez, mon cher duc, que je mis autant de célérité dans l'action, qu'elle avoit mis de naïveté dans le propos. Jamais je n'avois rencontré une femme plus déliée, plus ardente, plus vive dans le tête-à-tête. Nous entendîmes quelque bruit, & j'eus bien de la peine à m'arracher de ses bras. Ce qui me charma, ce fût la promptitude avec laquelle elle reprit son air de langueur & de calme ; l'Italien le plus intelligent en eût été la dupe. Vivent les femmes pour ces changemens de décoration ! Elles ont des visages qui se montent ou se démontent à volonté, & c'est pour cela sur-tout que je les respecte. Je me rendois compte de mon bonheur ; je me recueillois dans mon ivresse, & ne pouvois concevoir ce phénomene. Notre paisible amateur qui étoit revenu arrangeoit ses tableaux, cherchoit leurs vrais jours, & les disposoit à plaisir sous les yeux de ma Napolitaine, qui, dans ce moment, ressembloit à une vierge du *Guide*, par son air d'innocence. Il part pour un second voyage ; vîte elle se remet en course, m'arrive une seconde fois, & l'invitant *Eccomi* n'est point oublié. Je n'eus garde de me plaindre de la récidive, & me conduisis de maniere à en être quitte, au moins pour la journée. Point du tout, le mari fit un troisieme voyage, & l'on me fit une troisieme visite. Je commençai à sortir de mon enchantement. Je souhaitois de la modération dans mon aimable

maîtresse, & je la priai de me faire grace des *Eccomi*, dût son mari s'absenter encore. Elle eut de la peine de comprendre le sens de mon discours, & tomba dans une rêverie qui ne m'inquiéta pas autrement. J'étois sûr de n'avoir manqué à aucun des procédés convenables: enfin, elle me quitta pour aller faire cent caresses à son mari, qui se félicita vingt fois devant moi d'avoir une femme aussi fidelle.

Eh bien, mon cher duc, que dites-vous de cette bonne fortune? Depuis la chaleur des premieres apparitions, les *Eccomi* ont été rares, parce que les absences du mari sont peu fréquentes; mais de tems en tems ils recommencent, & je me résigne. A présent je suis fait aux allures de la femme; ce n'est plus que la confiance du mari qui m'amuse. Je trouve plus de plaisir à tromper l'un, qu'à jouir de tous les charmes de l'autre.

Vous voyez que je n'ai point oublié vos principes, & que j'étends, autant qu'il est en moi, la gloire du nom françois. Je suis édifié de tout ce que vous me dites. La vengeance que vous exercez contre madame de Syrcé est d'un genre neuf & saillant. C'est un trait qui manque au caractere de Lovelace, dont on ne dit point assez de bien, & qui m'a toujours vivement intéressé. Quant à l'Angloise, je sens comme vous qu'il est essentiel de l'avoir, à quelque prix que ce soit. Si l'on n'y mettoit la main, les fauxbourgs de Paris se peupleroient de femmes vertueuses, & la contagion gagneroit

bientôt le centre de la ville. Qu'eſt-ce donc que le comte de Mirbelle ? Il faut bien qu'il ait quelques diſpoſitions à la ſcélérateſſe aimable, puiſque vous le choiſiſſez pour vengeur ; & ſi j'étois à ſa place, il me ſemble que je punirois cruellement madame de Syrcé. D'après le portrait que vous m'en faites, elle mérite les traitemens les plus rigoureux. Que je vous envie ! vous êtes au courant des vrais plaiſirs ; pour moi je ſuis triſtement exilé dans la Terre Sainte, & au milieu d'une autre Paleſtine, où je n'ai pas même la reſſource de tuer des Sarrazins. Vous ne vous attendiez pas à ce trait d'érudition. C'eſt mon oncle qui m'en aviſe ; il me parle toujours du voyage d'*Outremer*, du roi *Artus*, & des beaux maſſacres qui ſe faiſoient alors pour le bonheur du monde. Le bon homme eſt toujours le même. Le matin il ſe brouille dans ſes calculs diplomatiques ; il dîne le plus long-tems qu'il peut ; après ſon dîner, ſuivi d'un léger aſſoupiſſement, il joue gravement aux échecs ; il perd toujours, & toujours il ſoutient que ce n'eſt pas faute de combinaiſons. Le jeu fini, & la digeſtion faite, il ſonge à ſon ſalut, & va viſiter les égliſes. Malheur à moi, s'il me rencontre lorſqu'il eſt dans ces ferventes diſpoſitions ! L'autre jour il vouloit que j'aſſiſtaſſe à ſon ſommeil de l'après-dînée. Il prétend qu'il lui échappe alors des choſes très-utiles au gouvernement, dont il me conſeilloit de faire des notes qu'on pourroit intituler : *Rêves politiques d'un gentilhomme François.*

François. Ce livre feroit d'un grand ufage, dit-il, pour tous les rêveurs qui culbutent l'adminiftration. Mais voilà que, fans m'en douter, je radote prefqu'auffi bien que mon oncle; & vous avez autre chofe à faire que de lire mes folies.

Adieu, monfieur le duc.... Je brûle de me ranger fous vos drapeaux.

LETTRE XIII.

Du duc, au comte de Mirbelle.

En mille ans je n'aurois pas deviné, mon cher comte, le degré d'intérêt que vous prenez au chevalier de Gérac. Il falloit, pour m'ouvrir les yeux, toute la chaleur de votre apologie. Je vous demande fincérement pardon de la fortie indifcrete que je me fuis permife contre lui, & j'efpere que vous me ferez grace de la réparation. Vous avez raifon, cet homme là peut devenir un excellent citoyen : mais, comme vous dites vous-même, je ne crois pas qu'il vife à un certain point au titre de courtifan. Au refte, nous fommes dans le fiecle des prodiges. Laiffons là votre *Pilade*, & parlons d'autre chofe.

Vous verrez par ma lettre, que je ne fuis pas fi entêté de mon opinion que je vous l'ai paru. Autant je vous invitois à pourfuivre la

conquête de madame de Syrcé, autant je vous presse aujourd'hui de n'en rien faire. L'œil le plus exercé se trompe. Les finesses de l'expérience, ni les ressources de l'usage ne peuvent parer à la bizarrerie des événemens. J'avois cru entrevoir que la marquise n'étoit pas éloignée de prendre un goût léger pour vous, & voilà tout ce qu'il nous falloit, on ne lui en demandoit pas davantage; ce goût là l'eût menée aussi loin que nous aurions voulu; mais vous auriez tort de vous en flatter; & puis définissez les femmes: voici le fait.

Dans une maison qu'il est inutile de vous nommer, la conversation tomba sur les jeunes gens qu'on cite. On vous nomma. Quelques femmes (& ce sont des connoisseuses) soutinrent que vous aviez tout ce qu'il faut pour plaire. Madame de Syrcé les contraria cruellement. A chaque éloge qu'on vous donnoit, elle s'armoit de la négative. Elle critiqua votre figure, votre caractere, jusqu'à votre contenance. Une d'entre elles insinua modestement, qu'elle vous croyoit de l'adresse & de la séduction. Alors votre impitoyable antagoniste partit d'un éclat de rire, qui déconcerta tout l'aréopage. Il n'a pas tenu à elle qu'il ne vous soit rien resté; en un mot, elle commença, dit-on, par le dédain, & finit par l'amertume. C'est une antipathie marquée. Les voilà, ce sont souvent les hommes les plus aimables qu'elles prennent en exécration.

J'ai cru devoir vous avertir d'une scene où vous êtes intéressé, & même compromis. Ce qui

vous reste à faire, c'est de ne plus voir madame de Syrcé, de l'oublier, & de la punir par un silence noble, de l'indécence de ses emportemens. Il est vrai qu'elle est jolie, autant qu'il soit possible de l'être; mais celà ne suffit pas, il faut être honnête, & ne point accuser un homme de *gaucherie*, quand on n'en a pas la certitude. Adieu, monsieur le comte.

LETTRE XIV.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

J'AI passé chez vous ce matin, mon cher chevalier. Où étiez-vous donc? Mon Dieu, que vous êtes matinal! J'avois besoin de vous trouver; vous m'auriez vu dans une belle colere! Je vous défie de deviner ce qui m'arrive. Madame de Syrcé..... vous savez ce que j'en pense, ce que je vous en ai dit; vous savez avec quelle chaleur j'en parle toujours, en jurant toujours de l'oublier: eh bien, madame de Syrcé....... elle est ma plus mortelle ennemie; elle déclame contre moi avec un acharnement qui n'a pas d'exemple. C'est peu d'avoir été quelque tems le jouet de sa coquetterie; je suis l'objet de sa dérision. Cette femme me hait; la raison? je l'ignore. Qu'ai-je fait que vanter ses charmes, & me livrer pour elle à des distractions dont vous avez été le censeur & le témoin? Elle me hait,

quand peut-être.... Ce n'est point ici une conjecture vague, c'est un fait.

Dans un cercle assez nombreux, elle a pris parti contre moi, a démenti le bien qu'on en disoit, & s'est livrée à toute la fougue de son aversion. Je n'y voulois pas croire : mais ce récit, qui m'eût paru au moins exagéré, acquiert de l'évidence, quand je me rappelle son air glacé, la gêne de nos entretiens, & l'espece de contrainte qu'elle n'a qu'avec moi..... Je suis bien tenté d'avoir raison d'un tel caprice, & d'armer contre elle tout ce que le manege d'un homme adroit peut opposer à l'orgueil d'une femme coquette...... Non, il faut savoir se commander, & jouir de sa modération. La conduite de la marquise, je l'avoue, m'a courroucé d'abord; la réflexion me calme. Me voilà bien tranquille, bien guéri; j'avois besoin qu'elle m'arrachât elle-même le bandeau.... Que sais-je! sans ce petit événement, il eût été possible qu'il restât dans mon ame je ne sais quel intérêt qui eût altéré mon bonheur. Il est détruit cet intérêt; j'entendrai sans trouble prononcer son nom. Sidley régnera dans un cœur tout à elle; une autre image ne s'y mêlera plus à la sienne, & je ne m'éveillerai plus avec le remords d'hésiter entre deux impressions, & de ravir ma premiere pensée au seul objet qui la mérite..... Ainsi donc madame de Syrcé triomphera; sa haine aura un libre cours, j'en serai la victime, & je me tairai, & je lui sacrifierai jusqu'à ma vengeance! Chevalier, seroit-ce un si grand

crime de lui prouver que je n'ai point autant de mal-adresse qu'elle se l'imagine, de l'amener par degrés à la nécessité d'un désaveu, & d'acquérir le droit d'être indiscret, pour donner ensuite plus d'éclat à ma discrétion ? Seroit-ce être infidele à Sidley que de punir sa rivale, & de lui prouver qu'on peut être heureux avec elle, sans cesser d'être amoureux d'une autre ? Cette combinaison me plaît ; je la crois innocente. Qu'en dites-vous ? Laissez vos principes ; jugez ma position. J'ai la tête perdue, mille idées l'agitent, je ne sais à laquelle me fixer ; tout ce que je vois distinctement, c'est que je n'aime plus madame de Syrcé. Je serois bien surpris qu'on me prouvât le contraire. Que dis-je ! je ne l'ai jamais aimée ; je me trompois moi-même, toutes mes illusions s'évanouissent.

Adieu ! Je me contredis, je déraisonne. Venez me voir, ou écrivez-moi. Je ne conçois point la conduite de madame de Syrcé, elle est vraiment étrange ! .... Hélas ! quelle sera la mienne ?

LETTRE XV.

Du chevalier de Gérac, au comte de Mirbelle.

Y SONGEZ-VOUS ? Quoi, les propos d'une femme frivole, ou du moins que l'on croit telle, vous tournent la tête, excitent votre ressentiment, & piquent votre sensibilité ! D'abord, est-

il bien sûr qu'elle les ait tenus ? ne les a-t-on point altérés en les rapportant ? & puis, vous croyez-vous à l'abri, mon cher comte, de ces petites mortifications ? Les femmes ont leur *franc-parler*, elles disent ce qu'elles veulent, c'est à nous d'apprécier ce qu'elles disent. Il ne tiendroit qu'à moi, d'après votre lettre, de croire que vous adorez la marquise ; mais j'aime bien mieux ne rien attribuer à l'émotion d'un cœur malade, & mettre tout sur le compte d'un amour-propre effarouché. Vous avez eu une fantaisie, elle n'a point réussi ; à notre âge ces petits dégoûts sont sensibles ; la passion s'éveille aux mouvemens du dépit, & ce dépit est un second trophée pour la femme qui n'a point voulu de notre amour. Prenez-y garde, on s'est pris souvent dans le piege qu'on tendoit pour un autre. Vous me demandez si ce feroit un crime de vous contrefaire pour usurper des droits, & vous rendre le maître des conditions ? Oui, mon cher comte, oui, c'en feroit un, pour vous sur-tout, pour un homme délicat, qui rougiroit d'obtenir par fraude le prix qui n'est dû qu'au sentiment. Interrogez-vous de bonne foi, vous verrez ce que votre cœur vous répondra. Je retrouve le duc dans ce projet, je ne vous y reconnois point. Croyez-moi, toutes les fois que l'on veut feindre ce qu'on ne ressent pas, on ne se venge point, on se punit.

Eh ! quand on est heureux comme vous l'êtes, pourquoi se livrer à ces petites intrigues qui fatiguent l'ame, la flétrissent, & lui ôtent cette déli-

catesse, ce charme intérieur, sans lequel nos jouissances ne sont plus des plaisirs? Possédez tranquillement ce que l'amour vous prodigue; ne vous passionnez point pour ce qu'il vous refuse. Ne faites point d'éclat. Voyez la marquise, à de longs intervalles; ne lui marquez ni regrets, ni courroux, & conduisez-vous si bien, qu'elle rougisse en vous comparant à ceux qu'elle aura préférés. Voilà le seul triomphe qui soit digne de vous. Je ne crains point de vous ennuyer, parce que je connois le fond de votre caractere. Ami du bien, si votre facilité vous en écarte, l'attrait vous y reporte à la moindre image qu'on vous en présente, & voilà mon rôle, à moi; qu'il m'est doux de m'en acquitter!

LETTTRE XVI.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

Je ne conçois pas madame de Syrcé. Cette femme est désespérante; elle excite en moi des especes de fureurs..... & je ferois bien, je crois, d'en perdre absolument le souvenir. Oh! oui, ce seroit le plus sûr; mais il faut que je vous en parle pour la derniere fois.... Il faut que vous sachiez l'incroyable réception qu'elle me fit hier.

D'après vos conseils, j'avois étouffé tous mes ressentimens. Mon front étoit calme, mon cœur

l'étoit davantage. Dans ces paiſibles diſpoſitions j'allai la chercher, bien réſolu à ne point lui laiſſer ſoupçonner que j'euſſe à me plaindre d'elle. On me dît qu'elle étoit à ſa toilette, & qu'on ne la voyoit point, mais qu'elle alloit paſſer chez ſa mere qui recevoit du monde. Je monte, je trouve madame de Sancerre ſeule, & travaillant à la tapiſſerie. Cette dame a le ton de la vieille cour, une politeſſe aiſée, une familiarité noble, & beaucoup d'eſprit; mais elle poſſede un viſage qui, malgré mon reſpect pour elle, me parut un peu triſte. Elle me fit beaucoup de queſtions, me trouva intéreſſant, & ſe mit en conſéquence à me prècher. Tout ce qu'elle me diſoit étoit bien penſé, bien ſenti; malgré tout cela, jamais ſermon ne fut plus impatiemment écouté. J'attendois une jolie femme, & elle n'arrivoit pas..... Enfin, au bout d'une heure éternelle, madame de Syrcé deſcend, accompagnée de toutes les graces, & miſe avec la plus grande élégance. Elle me fait des excuſes pleines de trouble, ou plutôt d'embarras, m'adreſſe quelques mots avec inquiétude, ſe leve un inſtant après, me dit qu'il eſt *horrible* de m'avoir fait attendre, qu'il eſt *affreux* de me quitter, me ſalue froidement, & s'échappe.

Dites, à ma place ſeriez-vous tranquille? Je ne l'avois jamais vue ſi belle; ſon image ne m'a point quitté depuis ce moment. Je voulois l'oublier, j'en avois pris la réſolution..... le moyen que je le puiſſe? Il vaut mieux que je me venge; il vaut mieux tâcher de lui plaire à quelque prix

que ce ſoit..... Me laiſſer deux heures avec ſa mere, & ne m'en pas dédommager, du moins par quelques inſtans d'entretien! Elle alloit à l'opéra, diſoit-elle. A l'opéra! le beau prétexte! J'y courus; &, pour comble de malheur, je ne l'apperçus point. Je ne ſais dans quelle loge elle étoit myſtérieuſement placée; mais je fatiguai en vain mes regards à la chercher. Vous voyez que tout cela eſt déciſif. Croiriez-vous bien que ma préſence la fait rougir? C'eſt de colere apparemment. Elle m'abhorre; & pourquoi? encore un coup, je n'en ſais rien; je le ſaurai. Vous allez me trouver bien extravagant. Je le ſuis, oui, je le ſuis; heureuſement cette folie n'eſt point dangereuſe. Je ſuis piqué, j'en conviens. Mais .... il eſt clair que je ne ſuis point amoureux; je ſerois au déſeſpoir de l'être, & c'eſt dans la peur de le devenir que je tiens à mon projet, & que je veux être ſcélérat à mon tour. Les conſciences timorées ne réuſſiſſent point auprès des femmes. Voyez le duc, il les trompe, elles en raffolent. A propos, qu'eſt-ce donc que vous lui avez fait? Eſt-ce que vous n'êtes pas bien avec lui? Non qu'il m'ait tenu aucuns propos; mais ſon air quand on parle de vous, ne m'a point contenté. Si vous pouvez venir me voir demain dans la matinée, je reſterai pour vous attendre, ou bien écrivez-moi. Sur-tout plus de conſeils; le tems en eſt paſſé. Je ſuivrai ma fantaiſie. Cet écart me préſervera d'un plus grand; j'ai beſoin d'être coupable à demi, pour ne pas le devenir tout-à-fait...... L'étrange femme que madame de Syrcé!

LETTRE XVII.

Du chevalier de Gérac, au comte de Mirbelle.

PLUS de conſeils, dites-vous. Eh ! mon cher comte, vous n'en eûtes jamais plus de beſoin. Avec quelle facilité votre tête s'allume ! Car, ne vous y trompez pas, c'eſt elle ſeule qui agit, & c'eſt ſur votre cœur qu'en tombera la peine. Vous voulez donc ſéduire, tromper, corrompre d'avance vos plaiſirs, en leur donnant la fauſſeté pour principe ? Quand on ſe fait un jeu de l'infortune de deux êtres à la fois, on riſque d'être ſoi-même très-malheureux, & l'on mérite de l'être. On ne ſe croit que léger, on devient barbare ; les circonſtances entraînent, la ſenſibilité s'altere, & la jouiſſance d'un inſtant fait le ſupplice de toute la vie. Quelle jouiſſance encore ! Voyez couler des larmes éternelles : voyez Sidley, Sidley ſi fidelle & ſi tendre, ſeule dans la nature, ſans parens, ſans appuis, faiſant retentir ſa retraite de ſanglots auxquels perſonne ne répondra, pleurant le jour où elle vous a connu, celui où elle a ſcellé de ſa foibleſſe ſa confiance à vos ſermens, ſe rappellant toutes ſes pertes, n'ayant que d'horribles ſouvenirs, & pas une conſolation. Fixez un inſtant vos yeux ſur cette image, & vous frémirez, & vous remercîrez l'ami qui vous la préſente. Ne rejetez point cette lumiere, toute affreuſe qu'elle eſt ; qu'elle

pénetre dans votre ame, & la réchauffe en l'éclairant. Je n'ose, je ne puis, je ne veux pas croire que vous aimiez madame de Syrcé; l'amour-propre seul vous fait desirer sa conquête: & c'est à ce motif passager que vous immolez tout! Où donc est la gloire de subjuguer une coquette, & de filer avec complaisance une trahison dont il faut rougir quand elle est consommée? Si madame de Syrcé n'est que ce que nous la croyons, elle ne vaut pas le remords d'une perfidie: si son extérieur nous trompe, & cache une ame sensible, ce qui pourroit très-bien arriver, jugez de votre embarras, de vos repentirs, de vos tourmens! L'ame humaine ne peut avoir deux impressions égales: laquelle sacrifierez-vous? Toutes deux vous seront cheres: l'une des deux l'emportera, & l'autre sera toujours assez forte pour déchirer un cœur où elle ne régnera plus. Alors plus de véritable ivresse: quand l'ame a cessé d'être pure, les jouissances cessent de l'être, l'amertume se répand sur les plaisirs les plus doux, le regret du passé jette un voile sur le présent; & dans les bras même de l'objet que l'on préfere, on retrouve encore la trace du sentiment qu'on a perdu.

Mon cher comte, ces malheurs sont éloignés, vous êtes maître de les prévenir. Que mon amitié ne vous pese point: elle peut vous être utile, mais elle est bien loin d'être févere; elle n'en a pas le droit; & dans l'instant où elle s'éleve contre des écarts qui peuvent vous nuire,

elle eſt prête à pleurer ſur vos foibleſſes. Ma raiſon eſt toute dans mon ame, elle ne doit point effrayer la vôtre. Craignez, craignez ceux qui vous parlent un autre langage que le mien; ceux qui abuſent d'une dignité extérieure, d'une ſorte d'uſage, & d'un malheureux jargon, pour faſciner des yeux déjà éblouis, tourner en ridicule des conventions reſpectables, & détruire inſenſiblement dans les cœurs les plus honnêtes l'inſtinct précieux de la nature. Je vous plains, ſi vous vous trompez au modele de ce portrait; il faut connoître ſes ennemis. Vous me demandez ce que j'ai fait au duc?..... Je l'ai pénétré. A travers les vaines décorations & la triſte élégance du courtiſan, mon regard a fixé l'homme. O mon cher comte, malheur à ceux qu'on punit en les devinant! Le duc eſt de ce nombre. Dès que je l'apperçois, tous les traits de mon viſage prennent d'eux-mêmes l'expreſſion du dédain; c'eſt une arme ſecrete & ſûre, qui le déſole & me venge. Son perſifflage ne m'en impoſe point; il n'eſt pour moi que le maſque de la nullité. La premiere fois que je le rencontrai, il m'accabla de ces politeſſes ſuperbes qui ſemblent vous marquer au coin de la ſubordination : mais je devins ſi froid, que je regagnai ſur lui l'avantage qu'il croyoit prendre, & que je le fis redeſcendre au niveau qu'il cherchoit à détruire. Plus j'aime à rendre aux autres, moins je veux qu'on exige de moi, & il me paroît exigeant. Il eſt ſi peu accoutumé à l'eſtime, qu'il eſt avide d'hom-

mages; moi je n'ai garde d'en être prodigue. Imitez mon exemple ; défiez-vous d'un homme qui se dégrade à jamais pour obtenir l'existence du moment, qui traîne un grand nom dans l'obscurité des petites intrigues, qui se croit un personnage, parce qu'il est cité dans les aventures de femmes, qu'il pique leur goût bien moins que leur curiosité, qu'il influe sur les brouilleries, qu'on le consulte pour les noirceurs, qu'on le prend sans l'aimer, qu'on le quitte sans conséquence, & qu'il donne le ton des modes, quand il doit l'exemple des vertus. Quels services a-t-il rendus à l'état ? Qu'a-t-il fait pour son pays ? Est-il pere, époux, citoyen ? Connoît-il l'amitié ? Tous ces nœuds lui sont étrangers. Il promene dans la société son ennui inquiet, qu'il prend pour de la dissipation ; il se fuit parce qu'il se craint....... Pardonnez si j'appuie le pinceau ; c'est l'amitié qui le dirige. Je vois avec douleur que cet homme peut vous égarer & vous perdre.

Souvenez-vous de la lettre que vous m'écrivîtes il y a un mois ; vous vous y abandonniez à votre mouvement naturel. Que votre style est changé !...., Il est impossible que votre cœur le soit ; c'est à lui que je m'adresse. Il est une autre gloire que celle de séduire quelques êtres foibles. Vous avez une maîtresse estimable ; conservez-la. Vous convenez qu'à toutes les qualités elle unit tous les charmes, & vous n'êtes pas heureux ! Eh bien, s'il manque quelque chose à votre sensibilité, réveillez-la par de belles

actions ; fortifiez l'amour par cet héroïſme dont il doit être & la ſource & le prix. Ne limitez point vos ſuccès au petit cercle de la capitale ; ſoyez l'homme de la nation. Laiſſez-lui préſager ce que vous devez être ; diſtinguez-vous de cette foule d'infortunés, dont la jeuneſſe caduque offre des ruines précoces, & trompe l'eſpoir de la patrie.

Mon cher colonel, uniſſons-nous pour le bien. La flamme de l'enthouſiaſme s'éteint ; on n'aime preſque plus la gloire. Jurons-nous de ne rien faire que pour elle, de réſiſter au torrent, & de conſoler les gens honnêtes par le ſpectacle & le ſuccès de notre émulation. De quels prodiges ne ſont point capables deux amis vertueux, échauffés par un grand objet ? Leurs forces doublent par l'union ; ſi l'un des deux a une foibleſſe, le courage de l'autre en triomphe, ou ſon ame l'enſevelit.

Adieu. Je vous écris de la campagne, où l'on m'a renvoyé votre lettre ; j'y ſuis encore pour deux jours : j'irai vous chercher en arrivant.

LETTRE XVIII.

Du duc, au comte de Mirbelle.

J'ÉTOIS hier ſi preſſé de partir quand vous êtes venu chez moi, que je n'ai pu raiſonner comme je le voulois, ſur tous les articles de

votre confidence ; mais j'y ai réfléchi, & le zele a plus de force, quand il est aidé par la méditation. Enfin, monsieur, vous voilà donc piqué ! Vous avez encore du vif dans l'ame, & je vous en félicite. Je n'examine point si vous aimez la marquise, ou non ; cette clause n'est point essentielle pour ce que nous voulons faire ; il s'agit de l'avoir, d'en tirer un parti agréable, & de la rendre ensuite au flot qui vous l'aura portée. N'est-ce pas là ce dont nous sommes convenus? Commencez donc par prendre de madame de Syrcé l'idée qu'il faut qu'on en ait. N'allez pas vous mettre à l'estimer, elle s'en appercevroit, & peut-être (il n'y a rien dont les femmes ne s'avisent) peut-être, dis-je, voudroit-elle justifier ce sentiment. L'orgueil alors croisera l'étourderie ; elle vous tiendra en haleine des années entieres, ne finira rien, & toujours temporisant, ne se rendra qu'avec les simagrées désolantes d'une pudeur...... que vous aurez à vous reprocher. Regle générale ; eût-on d'une femme une certaine opinion, ce qui est rare, il faudroit la cacher avec soin. Voit-elle qu'on n'a de ses forces qu'une idée fort légere ? on la met à son aise, on la tranquillise sur les suites ; on ne l'oblige point à faire une belle défense, quand l'instant décisif approche, & qu'elle-même est en train de terminer. Voici son calcul : en cédant je ne perdrai rien, & je gagnerai du tems ; plutôt heureuse, je serai plutôt infidelle. Il ne faut pas non plus multiplier les égards. C'est bien mal connoître ces dames que d'imaginer

qu'on les attache par les langueurs d'une soumission monotone, & les fadeurs du madrigal. Tout cela les ennuie. La contrariété les éveille, les étonne, les met en valeur en les désespérant. Elles savent gré à l'homme qui anime leurs regards du feu de l'impatience, aiguillonne leur esprit par la dispute, & se rend odieux exprès, pour qu'on se souvienne de lui : mais j'anticipe ; allons par ordre. Commençons d'abord par vous tirer du découragement ; une noble confiance est le gage des succès.

J'ai bien cru comme vous, que la marquise ne vous goûtoit pas à un certain point : après un mûr examen, je m'en suis voulu de cette maniere de voir. Ce qui nous paroissoit indifférence, antipathie même, n'est autre chose qu'un goût qui se masque, une passion qui dort, un amour tout prêt d'éclater. Je l'ai rencontrée plusieurs fois depuis que vous vous plaignez d'elle. Elle a l'air préoccupé ; je l'ai surprise dans des momens de rêverie qui ne lui sont pas naturels ; & à son âge, à quoi rêve-t-on ? Ses yeux, qui n'étoient que vifs, sont devenus plus tendres ; elle regarde presque fixement. Vous êtes à coup sûr l'auteur de la métamorphose. En effet, pourquoi vous fuiroit-elle ? pourquoi cette contrainte, cet embarras, quand elle est avec vous ? Elle n'en parle si mal, que parce qu'elle en pense trop bien.

Je me souviens d'une objection que vous m'avez faite, & qui a réellement quelque chose de spécieux. Si elle est si légere, si facile, si exercée

exercée dans l'intrigue, me disiez-vous ; pourquoi se conduit-elle avec moi avec tant de réserve, de prudence, & de sévérité ? Ah ! c'est qu'elle vous aime davantage ; elle veut y mettre plus d'adresse. Vous êtes fort jeune, très-fêté ; vous pouvez lui être enlevé d'un moment à l'autre ; il faut vous lier par la coquetterie. Vous croyez peut-être qu'elle en est à sa premiere aventure ? Par exemple je rirois bien de cette ingénuité. Enfant que vous êtes ! dormez tranquille, & que sa vertu ne vous désespere pas. Elle ne vous fera languir, ni dans l'attente de la jouissance, ni dans l'insipidité du bonheur. Encore une fois, si je ne l'ai point eue, ce n'est que partie remise. C'est une gaité convenue entre nous. Dix autres déposent en sa faveur contre vos craintes ridicules. Laissez-la faire : vous n'aurez pas plutôt conclu, qu'elle-même aspirera au plaisir de rompre. La marquise veut jouir, elle vous prendra à condition de ne vous pas garder. Il faudra seulement que cela marque dans le monde, qu'on en parle, qu'on s'en occupe ; & quand la chose aura fait son effet, vous irez, elle de son côté, vous du vôtre ; vous l'inscrirez sur votre liste, vos successeurs vous demanderont des instructions, vous direz tout ce que vous savez, & vous aurez satisfait aux bienséances.

Vous pourrez alors retourner à votre Angloise, puisque c'est un parti pris, & que vous ne voulez absolument pas vous en défaire. Je vous ai un peu sermonné à son sujet ; mais je

commence à être férieufement attendri de tout ce que vous m'en avez conté ; & il faut que je fois ému jufqu'au fond de l'ame, pour approuver une conftance fi extraordinaire. Vous retournerez donc à elle, puifque la fatalité le veut ; & votre cœur, éveillé par un petit remords d'inconftance, en fentira tout le piquant de la fidélité.

L'embarras, je le fens bien, eft de la tromper adroitement, de vous épargner le fracas des reproches, l'inconvénient des larmes, ces défefpoirs touchans qui ne laiffent pas que de diftraire, de retarder, & d'être en tout fort incommodes. J'ai trouvé un moyen, il eft violent pour moi ; mais je m'immole, rien ne doit coûter à l'amitié. Vous n'avez, mon cher comte, qu'à me préfenter à Sidley, je réponds du refte. Je remettrai mes affaires, pour être entiérement à la vôtre. L'envie de vous obliger, de vous fervir, me fuggérera tous les jours des reffources nouvelles pour détourner les foupçons de votre maîtreffe, amufer fa tête, raffurer fon cœur, & la contenir pendant l'exécution. C'en eft fait, je vais me livrer au calme de la vie champêtre ; je me fais berger, pour être utile à mon ami.

Réfléchiffez, & vous verrez combien il eft effentiel dans ce moment-ci qu'il y ait quelqu'un auprès de Sidley, qui ait l'intelligence du cœur des femmes, & le long ufage de leur en faire accroire. Ce fera tantôt une commiffion particuliere dont vous aurez été chargé par la cour,

tantôt un voyage dont elle vous aura nommé, aujourd'hui une chaſſe, demain un ſoupé dans les cabinets. D'ailleurs, ſi j'ai quelques graces dans l'eſprit, je les emploierai toutes à diſtraire le ſien ; & le lendemain de votre rupture avec la marquiſe, je remets dans vos bras ſa belle rivale, qui n'aura rien perdu de ſa ſécurité. Vous, allez en avant, voyez madame de Syrcé ; ne la flattez point trop, fâchez-la quelquefois. La bruſquerie de la veille fera mieux reſſortir l'hommage & l'attention du lendemain. Soyez gai, étourdi ; ayez toujours l'air d'échapper, faites des viſites courtes, ne dites pas un mot qui n'ait une intention. Paroiſſez bien libre, vous l'enchaînerez plus vîte.

Ce ſeroit une bonne choſe encore de connoître une femme jolie qu'elle n'aimât guere, & de lui rendre des ſoins aſſidus. Ces ſecrets ſont à tout le monde ; mais ils réuſſiſſent quelquefois. Il faut réſerver ceux qui ſont moins communs pour les grandes occaſions. Pourquoi livrer une bataille, quand il ne faut qu'une eſcarmouche ?

Adieu, comte. De la méthode & du ſang-froid, s'il vous plaît.

LETTRE XIX.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

J'ÉTOIS hier chez moi, mon cher chevalier,

quand vous y êtes venu. J'ai craint de vous voir, je vous ai fui... Ah, mon cœur eſt donc coupable! Je me ſuis dit, au ſujet de Sidley, mille fois plus que vous ne m'en dites, & mon déſeſpoir eſt de tenir encore à elle, quoique je ſois entraîné vers une autre. Mon goût pour madame de Syrcé paſſera ſans doute; mais, faut-il vous l'avouer! il me tyranniſe: le ſommeil ne me ſauve point des impreſſions qu'elle me cauſe; mes ſonges ſont brûlans de ſon idée. Sidley fait couler mes larmes; la marquiſe allume mes deſirs. Malheureux de trahir l'une, je me verrois avec tranſport dans les bras de l'autre. Même en allant chez ladi, c'eſt Syrcé que je cherche; & cette fantaiſie eſt d'autant plus impérieuſe, qu'elle eſt combattue & gênée par un autre ſentiment.

Que voulez-vous? Sidley eſt bien tendre; mais ſa rivale.... je ne trouve point d'expreſſions pour la peindre.... D'ailleurs, on la dit inconſtante, &, le croiriez-vous? cette accuſation me décide. La marquiſe, en comblant mes vœux, n'exigeroit point de ſacrifice; elle-même hélas! ſauroit me rendre à mes premiers liens.... C'en eſt fait, elle ſeule peut me ſauver d'elle. Il faudroit me plaindre, ſi elle étoit ſuſceptible d'un véritable attachement: mais, avec les traits de l'amour, elle en a la légéreté; cette réflexion me tranquilliſe; & ſi je change un moment, c'eſt dans le deſſein d'être conſtant pour toujours. Mon ami, il n'eſt plus tems de me vaincre.... J'ai eu l'imprudence

de lui écrire hier ce que je n'avois plus la force de lui cacher ; je n'en ai reçu aucune réponse ; je meurs d'inquiétude...... N'importe : plus elle me traite mal, plus elle augmente l'obstination de ma poursuite ; l'amour-propre va quelquefois aussi loin que l'amour..... Je ne sais ce que je veux ; mais je sais que mon agitation est affreuse ; je suis tourmenté par deux sentimens, j'ignore lequel domine.... Ne pouvoit-elle pas me répondre un mot, un seul mot ? Sa réponse m'auroit peut-être désolé... son silence me tue.

Adieu, chevalier ! nous sommes tous deux dans l'âge des passions ... ménagez la mienne, que dis-je ! je n'ai de véritable attachement que pour Sidley. Quel charme a donc la marquise pour m'en distraire ? Je ne m'explique rien ; je suis mécontent de tout..... je suis bien malheureux. O Sidley ! ..... que vous avez une dangereuse rivale !

LETTRE XX.

Du duc, au comte de Mirbelle.

VOILA vraiment une jolie conduite ! on ne peut vous perdre un instant de vue, que vous ne vous égariez. Êtes-vous fou avec votre déclaration ? Il y a de quoi vous perdre, ou

vous reculer pour des fiecles. Il faut tout hafarder avec les femmes ; mais on ne leur déclare rien, fi ce n'eft une rupture, ou une infidélité : alors la déclaration devient piquante ; & placée à propos, elle peut réjouir un moment. Félicitez-vous bien. La marquife triomphe, je vous en réponds ; eh ! c'eft tout ce qu'elle demandoit. Elle vous a dans fon porte-feuille, vous n'irez pas plus loin ; vous voilà au rang des morts.

Sachez donc une bonne fois qu'il faut tout obtenir d'une femme, avant qu'elle fe foit doutée qu'on a de l'amour. On lui rend quelques foins, on choifit les heures où la foule s'éloigne, on met dans fes yeux l'expreffion d'un defir décidé ; elle s'en apperçoit, elle rêve, & on la tire de fa rêverie par un de ces coups d'éclat qui ne donnent pas même le tems de figurer la défenfive. Je ne dis pas qu'il faille tout-à-fait débuter par-là ; cette pétulance auroit quelque chofe d'ignoble. Il eft des délais de bienféance qu'on doit accorder à la vertu des femmes d'une certaine efpece, ou plutôt aux imitations de la vertu ; car elles font excellentes comédiennes, & très-jaloufes du cérémonial des premiers jours : mais perfonne ne fe conduit comme vous. On ne vous a point fait de réponfe? Eh! quelle réponfe vouliez-vous qu'on vous fît? Vous ceffez d'être intéreffant, vous n'inquiétez plus l'amour-propre, & le cœur n'a rien à vous dire. Voilà ce que c'eft que de marcher fans fon guide, & d'agir fans confulter!

Je n'imagine qu'un moyen de réparer le mal, si toutefois il est réparable. Gardez-vous d'écrire; renfermez de grace tous vos beaux sentimens. L'ambassadeur de *** donne un bal samedi prochain : madame de Syrcé n'y manquera pas (elle n'en manque pas un). Madame de Thémines est priée, sans doute elle y viendra : il faut qu'elle vous soit utile. Quand on n'a pas l'une, il est juste qu'elle serve au moins à faire avoir l'autre. Madame de Thémines balance la marquise pour la figure; & elle a de plus une réputation de sagesse, qui dans ce moment aura son utilité. C'est un de ces êtres factices & guindés qui ont la manie des *décences*, & jouissent voluptueusement du petit orgueil de paroître insensibles. On voudroit bien qu'elle fût coquette : elle le sait, en est vaine, joue le désintéressement; voilà sa coquetterie. Une telle femme attire les respects, & se forme bien vîte une cour : vous serez de la sienne, laissez-vous conduire. Soyez magnifique ce jour-là, tâchez d'être aimable : nous ferons événement, & madame de Syrcé n'y sera pour rien. Nous la rendrons furieuse, rapportez-vous-en à moi : j'ai passé ma vie à courroucer des amours-propres de femmes. Il faut corriger celle-ci, n'est-ce pas? & lui apprendre à ne pas répondre.



LETTRE XXI.

De la marquise, à son amie.

Il m'a écrit, il m'a fait l'aveu de ses sentimens; & j'éprouvois, en lisant sa lettre, une joie mêlée de terreur. L'amour le plus délicat ne peut jouir de rien, que l'honnêteté n'ait tout à craindre. Jusqu'ici j'ai combattu mon penchant. Enseveli dans le fond de mon cœur, il n'avoit point encore paru aux yeux qui l'ont fait naître. Incertaine d'être aimée, je n'avois que moi à vaincre; mais aujourd'hui... hélas, aujourd'hui, il me faut triompher d'un ennemi bien plus redoutable! On a le courage de souffrir: a-t-on celui d'affliger ce qu'on aime? Tant que je l'ai cru indifférent, j'affectois à sa vue une froideur qui me mettoit à l'abri de sa pénétration. A présent que je sais qu'il est sensible, je ne réponds plus de pouvoir composer mon extérieur: il me trahira. Si je suis maîtresse de mes discours, le serai-je de commander à mes regards? Tout, quand on aime, tout est passionné, jusqu'au silence. Aussi, pourquoi m'a-t-il écrit? Il connoît mes liens, il n'ignore pas quels sont mes devoirs; il m'outrage, s'il doute un moment que je les remplisse. Oui, oui, je je les remplirai, je verserai des pleurs qu'il ne verra point, il n'entendra pas mes soupirs: je ne veux point qu'il me console. Un amant aimé

eſt un conſolateur trop dangereux. Il guérit d'une main, il bleſſe de l'autre; & chaque ſecours qu'on implore enfonce plus avant dans le cœur le trait douloureux & charmant qu'il faudroit en arracher. Mon amie, ma chere amie, ce qui m'inquiete, ce qui m'occupe ſans ceſſe, c'eſt l'opinion qu'il peut avoir de moi. Je trouve dans ſa lettre plus d'ardeur que de ſenſibilité; elle eſt plus vive que touchante: c'eſt plutôt l'élan d'une imagination embraſée, que le mouvement doux d'un cœur qui a beſoin de ſe répandre. Le cruel! s'il n'avoit point de moi l'idée qu'il en doit avoir! s'il croyoit aux propos que la jalouſie des femmes a ſemés, & qu'a répétés la complaiſance de quelques hommes! Cette réflexion me déſole. Si je n'ai pas ſon eſtime, qu'ai-je beſoin de ſon amour? Je veux que celui qui m'eſt cher, me venge des injuſtices de la ſociété. Seroit-il poſſible qu'il me jugeât comme un monde indifférent, & n'eût entrepris de me plaire, que parce qu'il a compté ſur la facilité du ſuccès? .... Je le ſens, il faut le fuir! Eſt-ce que je le veux? eſt-ce que je le pourrai? ſuis-je capable de cet effort, après ce que m'ont déjà coûté mes combats, ma diſſimulation, ma contrainte avec lui? Peut-être il m'a cru coquette ..... Ah, dieu, qu'à préſent je ſuis loin de l'être! Combien de fois, enchantée de le voir, inſenſible à tout le reſte, & n'ayant pas d'autre plaiſir, je lui ai marqué de l'humeur & preſque du dédain! Souvent je le quittois, & c'étoit pour cacher mes

larmes : je le désespérois, & j'étois moi-même désespérée : son image restoit au fond de mon cœur, pour être en même tems le charme & le supplice de ma vie... Mais, dites-moi donc, que vais-je devenir ? La premiere fois que je le verrai, quelle expression donner à mes yeux ? S'il me parle de son amour, ou me cacher ? que répondre ? La voilà pourtant cette femme qui a eu des intrigues, dit-on, & à qui l'on forge des aventures ! La vue de ce qu'elle aime la fait trembler, son idée l'effraie : elle appelle l'amitié au secours de sa raison, & elle se reproche comme un crime une passion dont elle ne veut connoître que les tourmens. J'atteste ici le ciel, & vous, mon amie, que cette passion dont je vous montre toute la violence, est la seule qui ait occupé mon cœur. Je l'avois donné à M. de Syrcé ; & jamais il ne l'eût perdu, s'il n'avoit rebuté ma tendresse par des désordres qu'il ne se donnoit pas même la peine de me cacher. Je suis mere tendre, j'eusse été épouse fidelle.... Je le serai toujours... Pourquoi le comte n'a-t-il pas respecté ces titres sacrés ? A-t-il cru que mon cœur les abjurât ? Je m'en veux déjà comme si j'étois coupable.... Aurois-je envie de l'être ? Oh ! non, j'ai le desir du contraire ; j'en aurai la force.

Pour commencer cette lutte douloureuse de l'amour contre l'amour, je n'ai point répondu à la lettre du comte. Peut-être aussi est-ce le traiter avec trop de rigueur. Une réponse n'engage à rien ; c'est une honnêteté. Si mon silence

l'afflige! qu'en pensez-vous? que dois-je faire? Non, je ne vous demande rien; ne me répondez pas sur cet article.

Adieu, je vous embrasse.

LETTRE XXII.

De la marquise de Syrcé, à madame de Lacé.

QUELLE nuit! Je n'en puis plus; j'ai encore tout ce tumulte-là dans la tête, & mon cœur n'a jamais été plus agité. Accablée de fatigue, je ne puis me résoudre à me coucher; il faut que je vous écrive. Je ne vous dirai point si le bal étoit beau; je n'en ai rien vu, je ne pouvois rien voir, excepté une femme qu'on a beaucoup suivie, & qui a ridiculement occupé. Je vous défie de la deviner. On ne s'attend point à ces événemens-là; je n'en reviendrai de long-tems. Ce n'est pas qu'elle n'ait de la beauté, des graces, de l'esprit.... tout ce qu'on voudra; mais il sembloit que son caractere dût l'éloigner de ces folles rumeurs..... dont personne ne se soucie. Madame de Thémines, comme vous savez, est une prude à vingt ans; elle affiche de la sévérité dans les mœurs, de la méthode dans la conduite. Eh bien, mon amie, il ne faut qu'une nuit brillante pour lui faire ou-

blier tous ſes principes. Elle n'y étoit plus, ſa petite gloire nocturne l'avoit enivrée. Elle en jouiſſoit avec inſolence...... cela me donne de ſa tête une idée fort médiocre. Tant qu'a duré le bal, le duc de ***. ne l'a point quittée ; & le comte de Mirbelle, le croirez-vous après ſon aveu? oui, le comte lui-même étoit un de ſes courtiſans les plus aſſidus ; il lui a donné le bras, l'a promenée, a danſé avec elle ; on les a même applaudis avec une indécence qui n'a pas d'exemple ! Se faire applaudir, ſe donner en ſpectacle, ſe mettre en quelque ſorte ſous la dépendance du public ! que dites-vous de cette extravagance? Au reſte, vous ſerez moins ſurpriſe de la conduite du comte, quand vous ſaurez qu'il aime madame de Thémines, & qu'il en eſt aimé. Je ne conjecture point ; je vous redis les propos qu'on m'a tenus, les cruelles confidences qu'on m'a faites ; c'étoit le bruit de tout le bal. Concevez ce que j'ai ſouffert ! Et cet homme m'écrit qu'il m'adore ! Quelle fauſſeté ! quelle noirceur ! Que vouloit-il? quelle idée a-t-il donc de moi? O ciel ! ſuis-je aſſez heureuſe d'avoir étouffé mon amour dans ſa naiſſance, du moins de l'avoir combattu, de n'avoir pas répondu à ſa lettre? Où en ſerois-je? Il eût abuſé ſans doute du moindre avantage que je lui aurois donné..... Lui ! mon amie, croyez-vous qu'il en ſoit capable? lui, dont la phyſionomie charmante annonce tant de candeur ! Quels dehors ſéduiſans, & qu'ils ſont bien faits pour inſpi-

ser la confiance ! A l'instant même que j'accuse le comte, il s'éleve du fond de mon cœur une voix secrete qui le justifie. Peut-être a-t-il suivi dans tout ceci les impulsions de ce malheureux duc, le plus scélérat de tous les hommes, & que tant de femmes ont la bonté de trouver aimable. S'il se doute que j'aie le moindre goût pour M. de Mirbelle, il lui aura suggéré ce joli manege ; il est homme à ameuter un bal entier contre moi, le tout pour se réjouir, & donner du piquant à sa nuit. A quoi vais-je penser ! Il est impossible que le duc me soupçonne d'aimer le comte ; rien ne m'a trahie. Que lui importe ? Il soupçonne toujours, & dans une tête comme la sienne, les soupçons se tournent bientôt en certitude. Je ne sais que croire, que faire..... Le plus sûr sans doute est d'oublier jusqu'au nom du comte, de ne le plus recevoir, d'éviter de le rencontrer, de m'interdire les maisons où il va, & de laisser le champ libre à tous les charmes de madame de Thémines. Elle est si belle, n'est-ce pas ?.... Elle doit l'emporter. Ce qui me désole, c'est l'étalage de sa raison, & le bruit qu'on en a fait. Quelle raison ! Si vous l'aviez vue cette nuit courir après l'encens, provoquer les hommages ! Mon dieu, qu'elle m'a déplu ! Moi, qui ne haïs personne, j'étois tentée de la haïr. Et pourquoi ? Peut-être elle n'est point coupable ; c'est moi seule qui le suis ! je rougis de l'être ! ... Il me vient une idée. Si dans cette circonstance j'écrivois au

comte? si je lui faisois sentir ses torts? Moi, lui écrire! moi!.. sa conduite m'éclaire, & pourra me rendre à moi-même...... Je n'aurois jamais cru qu'il aimât cette femme-là. Pourquoi me tromper?... Pardon! je me laisse aller à mon trouble. Je ne m'en repens pas; je suis sûre qu'il vous attendrit.

Adieu, mon amie! Je suis d'un abattement extrême; mes larmes coulent, & ce n'est pas le dépit qui les fait couler.

P. S. J'ai reçu vos deux dernieres lettres; je les aime bien, elles vous peignent. Votre mari ne veut donc pas même que vous m'écriviez? Ah! je le vois; notre sort à nous autres femmes est d'être malheureuses.

BILLET

Du comte, au duc.

Ah! mon cher duc, qu'est-ce donc que vous m'avez fait faire? Madame de Syrcé ne me le pardonnera jamais. Qu'elle étoit belle cette nuit! quelle dignité sans orgueil! que de graces sans affectation! Madame de Thémines est bien : mais quelle différence! On approuve l'une, l'autre enivre. Et je ne lui ai point parlé! Vous avez retenu des hommages qu'elle méritoit seule; vous les avez détournés vers sa prétendue rivale! Que va-t-elle en penser? Je

ne vous conçois pas. J'ai envie, je brûle de me justifier. Sans vous, quelque nœud qui le retînt ailleurs, mon cœur étoit à elle. L'événement du bal m'aura nui sans doute; j'en tremble.

J'ai écrit à Sidley; je lui demande la permission de vous présenter; elle ne m'a point encore répondu. Je vais me reposer, si pourtant le repos est compatible avec tout ce qui m'agite.

LETTRE XXIII.

De ladi Sidley, au comte de Mirbelle.

J'AI reçu hier une lettre de vous; mais qu'est-ce qu'une lettre pour me dédommager de votre absence? C'est vous que je veux, que je desire, que j'attends..... Combien de siecles écoulés depuis que tu n'es venu enchanter mon asyle! Je ne t'accuse point; je te regrette. Le soleil n'a point paru ici après ton départ; l'obscurité est affreuse, le froid insupportable; je m'enferme dans ma chambre.... seule avec tes lettres & ton portrait. Mon clavessin, l'ouvrage & la lecture partagent les momens de ma journée : mais ton image adorée se mêle à toutes mes occupations; & dans le désordre de la nature, heureuse de t'aimer, de penser à toi, je goûte cette satisfaction intérieure qui suffit

à l'ame quand elle eſt toute entiere à l'amour. Il me ſemble que je t'entends, que je te parle; ta voix ſi douce domine ſur les élémens, & arrive à mon cœur. Dès que je t'apperçois, les frimats diſparoiſſent: le bonheur ou la peine font pour moi la variété des ſaiſons. Ah! viens, viens, réaliſe les rêves de ma penſée, rends-moi tout ce que m'enleve ton abſence.

Quel eſt donc ce duc que tu dois me préſenter? qu'ai-je affaire de lui? que me veut-il? Dans l'univers un ſeul être m'intéreſſe: cet être ſacré, c'eſt toi; c'eſt toi, mon ami; je ne vois pas le reſte. Tu ſais d'ailleurs que les titres ne m'en impoſent pas. Je meſure l'homme, & non ſon piédeſtal; je ne connois qu'un orgueil, celui d'être aimée de toi. Je crois t'avoir entendu parler de ce duc; autant que j'en puis juger, même par tes éloges, c'eſt un homme frivole & froid. Loin de nous les infortunés de ce genre! Ils n'ont rien de commun avec moi, ils n'auroient point d'organes pour me parler, je n'en trouverois pas pour leur répondre. De grace, diſpenſe-moi de le recevoir.... O ciel, quelle réflexion vient ſoudain m'agiter! Si tu commençois auprès de ton amante à t'appercevoir de la ſolitude! ſi ma ſociété te paroiſſoit plus languiſſante! ſi je n'étois pas tout pour ton cœur, comme tu l'es pour le mien!..... J'en frémis; tu vois l'excès de mon amour, de ma confiance. Lis juſqu'au fond de cette ame tendre & profonde, crains d'y porter la mort, en y laiſſant pénétrer

trer la lumiere affreuse du soupçon ; tu ne peux rien m'ôter, que tu ne me ravisses tout. Si le seul desir d'une infidélité pouvoit naître en toi, c'en seroit fait du repos de ma vie. Une barriere éternelle s'éleveroit entre nous ; il n'y auroit point de retraite assez sombre pour cacher mes pleurs ; je m'en nourrirois jusqu'au tombeau. Je méprise les femmes qui changent, encore plus celles qui pardonnent. Tel est mon caractere ; je ne te cache rien. Qu'aurois-je à te cacher ? Plus tu me connois, plus tu dois être heureux. Sais-tu d'où vient l'inquiétude à laquelle j'ai pu m'arrêter, & qu'il ne tient qu'à toi de détruire ? De quelques instans de tristesse où je t'ai surpris. Ne sois jamais triste ; jouis de tous les plaisirs de ton âge : mais sois, de tems en tems, ramené à cette félicité tranquille qui s'affoiblit dès qu'elle a des confidens ou des témoins. Toi, pour qui je respire, toi, l'ame de mon ame, que ne puis-je passer ma vie à tes pieds, dans tes bras, ou à tes côtés, oubliée du monde entier, m'oubliant moi-même, & ne sentant le prix de l'existence, qu'en la prodiguant pour toi ! Aime ton Angloise : aime-la jusqu'à ton dernier soupir : tu ne la remplaceras jamais.





BILLET

Du duc, au comte.

Vous n'y entendez rien. Je ne prétends pas non plus que madame de Syrcé vous pardonne; je veux qu'elle soit furieuse, jalouse, désespérée, & que vous profitiez de son dépit, pour placer votre amour. Apprenez donc à tourmenter une femme, à lui troubler la vue par toutes les vapeurs de l'amour-propre, & à vous glisser sous le nuage que vous aurez formé vous-même. Dans ce pays-ci, où le tempérament est rare, & la coquetterie universelle, les femmes ne cedent que quand elles ont des furies dans la tête.... Ces furies-là sont à mes ordres.

Soyez sûr que la marquise aura dormi fort légérement. La Thémines d'un côté, vous de l'autre, aurez les honneurs de l'insomnie. Elle vous croira du *dernier bien* avec cette prude dont j'ai fait une coquette; & pour peu qu'on ait d'ame, on s'en vengera en nous prenant. L'autre a brillé cette nuit, on en parlera demain; voila de ces horreurs qu'on n'oublie point! Gardez-vous d'écrire; vous perdriez tout le fruit de mes combinaisons. Ma conduite dans cette circonstance est une de mes belles manœuvres. Presque tout le bal étoit dans le complot; & madame de Syrcé s'atten-

doit à un triomphe que je lui ai enlevé le plus adroitement du monde.

Preſſez votre Angloiſe ; il eſt de toute néceſſité que je ſois là, afin de conjurer l'orage, & de vous ménager la douce tranquillité dont vous avez beſoin pour être infidele ſans contradiction. Cela m'ennuiera un peu ; mais, encore un coup, je m'exécute.

LETTRE XXIV.

De la marquiſe, au comte.

Je n'ai point répondu à votre lettre, monſieur le comte, parce que je n'avois rien du tout à y répondre ; mais j'apprends que madame de Thémines trouve vos viſites chez moi beaucoup trop fréquentes, & je me détermine enfin à rompre le ſilence pour vous ſervir tous deux. N'en doutez nullement, je ſacrifie ſans qu'il m'en coûte, le plaiſir de vous voir à la tranquillité de celle qui vous eſt chere : vous voyez que je ſuis généreuſe.

Je vous pardonne même, & l'aveu que vous m'avez fait, & la fauſſeté de cet aveu : il m'offenſeroit cruellement, ſi ce que vous penſez de moi pouvoit m'intéreſſer encore ; mais je trouve au fond de mon ame de quoi me paſſer de l'opinion des autres. Oui, monſieur, après ce que je ſais, ce que j'ai vu, ce qu'on m'a dit

au bal, détrompée, charmée de l'être, & n'ayant à regretter qu'une prévention qui vous étoit trop avantageuſe, je ne puis plaindre que vous; j'eſpere que vous en êtes bien ſûr. Au reſte, croyez-moi, pour rendre votre paſſion plus touchante, offrez-la moins au public. Votre conſtance infatigable à ſuivre cette femme, vos yeux uniquement attachés ſur elle, l'expreſſion des ſiens, tout, en un mot, tout annonce ce qu'il faudroit renfermer un peu plus, pour l'intérêt de ſa gloire & même de la vôtre.

C'eſt depuis fort peu de tems, ce me ſemble, qu'on parle de cette belle paſſion. Il eſt vrai que, n'examinant les actions de perſonne, je puis très-bien me tromper ſur la date de votre bonheur : pour peu qu'elle ſoit ancienne (ce que je ne me ſoucie pas de ſavoir), on ne peut qu'applaudir à la chaleur de votre amour; il a tout le feu de la nouveauté. Aimez madame de Thémines, aimez-la toujours; il me paroît tout ſimple que vous l'aimiez, que vous l'adoriez, que vous ſoyez aſſidu auprès d'elle. On lui trouve de l'eſprit, des graces; on m'a dit qu'elle avoit des qualités, & j'y crois : mais comment ſe peut-il que le mortel heureux qu'elle a choiſi, ſe permette une ſeule diſtraction; qu'occupé d'un objet qui mérite tous ſes ſoins, il attente à la liberté d'une femme qui ne le cherchoit pas, qui ne lui avoit laiſſé entrevoir aucune diſpoſition favorable, & dont la prétendue coquetterie n'avoit fait aucuns frais pour l'attirer?

Il vous feroit difficile de vous juſtifier; & puis, quelque plaiſir que mon amour-propre y trouvât, je vous diſpenſe de cette juſtification; elle vous mettroit dans la néceſſité d'être faux une ſeconde fois, & je ne veux point m'expoſer au chagrin de perdre pour vous toute eſtime.

Adieu, monſieur.

LETTTRE XXV.

De la marquiſe, à ſon amie.

Les bruits du bal viennent de m'être confirmés. Un homme que j'ai vu hier, m'a dit toutes les particularités de cette intrigue. Il n'eſt que trop vrai, le comte adore madame de Thémines: mais ce qui va vous paroître incroyable, cette femme eſt jalouſe de moi, jalouſe à la fureur! Elle tient les plus mauvais propos; elle n'en tiendra plus. J'ai écrit à M. de Mirbelle, & vous ne me déſapprouverez point. Je lui défends de me voir; je l'ai dû. Je ne ferai jamais obſtacle au bonheur de perſonne. Qu'ils s'aiment, qu'ils ſoient heureux!...... Moi, je verſerai des larmes dans votre ſein...... M. de Mirbelle eſt donc le plus faux des hommes! Hélas! en rejetant ſon hommage, hommage adoré........ qu'aujourd'hui je déteſte, mourant de cet effort, ce n'étoit pas moi que

je plaignois. Mon amie, le cœur qu'il déchire méritoit d'être mieux apprécié...... Que je haïs celui qui a détruit mes incertitudes ! Tout ce que peut avoir d'affreux une douleur qu'on renferme, il me l'a fait sentir ; & cet homme paroissoit appuyer avec un plaisir cruel sur des détails indiscrets ou désespérans. Je ne lui en demandois pas : d'où vient cette effusion, cette confiance, cette joie maligne ?.... Si c'étoit un emissaire du duc! si l'on m'avoit trompée! Ah ! n'importe ; j'adopte, j'embrasse tout ce qui peut fortifier ma raison, & me donner des armes contre un objet trop séduisant. S'il se peut, aggravez ses torts, inspirez-moi de l'horreur pour les miens : j'ai besoin de le croire coupable..... je tremble qu'il ne le soit. Je ne démêle plus ce qui se passe dans mon ame. L'effroi, l'indignation, la violence de mes combats, leur inutilité, une sorte d'espoir, le remord même de cet espoir, le courage de mes projets, l'inconséquence de mes vœux, & le malheur de n'être pas aimée, & la crainte qu'il ne soit pas digne de l'être ; ô mon amie, tous ces tourmens sont au fond de mon cœur ! Je ne le verrai donc plus ! Ma lettre est bien froide...... elle est presque dure..... Je voudrois qu'elle ne fût pas partie ..... J'aurois mieux fait de ne pas écrire. C'est une démarche impardonnable : s'il alloit l'interpréter à mon désavantage ! Je suis une insensée ; je m'abhorre..... Que je suis à plaindre ! Et madame de Thémines est jalouse!... & j'excite l'envie !

LETTRE XXVI.

Du comte, à la marquise.

QU'AI-JE lu! Eſt-ce vous, madame, eſt-ce bien vous qui l'avez écrite cette lettre qui contient mon ſort, qui le rend horrible, & dans laquelle vous prononcez mon arrêt ſur des apparences que vous n'auriez pas dû ſi cruellement interpréter! Vous venez de me faire éprouver dans toute ſa violence le tourment d'aimer malgré ſoi, d'aimer ſans eſpoir, d'être condamné au malheur, & de n'inſpirer que le mépris: il ne me reſte rien que le ſupplice de vous adorer. Non, madame, celui que vous accuſez, à qui vous défendez de vous voir, qui vous fut toujours odieux, n'eſt pas indigne de votre eſtime. Ah! par égard du moins pour la douleur la plus vraie, daignez m'entendre. Je n'aime point madame de Théminès, je ne l'ai jamais aimée, je ne ſuis pas aſſez heureux pour vous en offrir le ſacrifice. Si je l'ai ſuivie au bal, c'eſt de ma part un délire, une inconſéquence que je ne puis vous expliquer. C'eſt vous ſeule, hélas! vous ſeule que j'idolâtre. Quand je vous en fis l'aveu, j'y fus entraîné; & peut-être il vous toucheroit, ſi vous pouviez lire au fond de mon ame, ſi vous pouviez ſavoir combien elle eſt agitée. Depuis la lettre que j'ai oſé vous écrire, je

n'ai pas eu un moment de repos. L'amour qui me dévore ne peut me rendre que malheureux; mais, encore une fois, je n'ai pas été maître de le vaincre. La séduction est sur vos levres, dans vos yeux; vos gestes, vos discours, votre silence la respirent; vous agissez avec la même force sur l'ame & sur l'imagination; on a beau se défendre, il est impossible qu'on vous échappe: une grace indéfinissable vous suit, vous accompagne, se mêle à tous vos mouvemens, & vous ne faites rien qui ne soit un piege tendu à la liberté de ceux qui vous approchent. Rêvez-vous? on aime votre rêverie. Redevenez-vous gaie? vous donnez de l'intérêt à la gaîté; vous avez mille moyens de plaire, tous infaillibles, tous différens...... Ah! cessez de me croire faux: accablez-moi de vos rigueurs, mais plaignez-moi, vous le devez, je le mérite. Il est des positions où l'honnêteté même est le tourment du cœur qui la chérit. Rappellez-vous, madame, daignez-vous rappeller l'empressement avec lequel je vous ai cherchée. En vous ressouvenant de mes hommages, vous vous souviendrez peut-être de vos froideurs.... que dis-je! de l'animosité avec laquelle vous déclamiez contre moi dans un cercle qui recevoit vos impressions. Vous jouirez de ce souvenir.... c'est une vengeance de plus que je vous procure.

Qu'ai-je fait pour mériter votre haine?... Permettez du moins que je détruise les idées outrageantes que vous avez prises de moi; puis-

que votre présence m'est interdite, par pitié souffrez que je vous écrive. Je n'ose m'attendre à des réponses ; mais du moins je vous dirai, je vous répéterai cent fois à quel point je vous suis asservi. Non, non, croyez-en le serment de l'amour, non, madame de Thémines n'eut jamais de droits sur mon ame ; & il me suffit de vous connoître, pour assurer qu'elle n'en aura jamais.

LETTRE XXVII.

De la marquise, à son amie.

Que l'univers entier soit aux pieds de madame de Thémines : le seul objet qui m'interesse n'y est point, il n'y sera jamais...... il n'est point coupable. Que nous étions injustes! c'étoit avec une sorte d'acharnement que vous l'accusiez. Plus timide que le duc, me disiez-vous, il en a tous les principes. Ce soupçon est trop cruel : que vous a-t-il fait ? vous m'avez désespérée.... Pardon, mille fois pardon ; je vous dois de la reconnoissance, & je vous fais des reproches! J'ai cherché moi-même les secours de votre amitié, & je m'en plains! Je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je veux ; je suis bien digne de pitié.... Vous m'excuserez, mon amie ; vous ne m'abandonnerez point au désordre d'une tête perdue, sur-tout aux mouvemens

d'un cœur que je crains plus encore. C'eſt là, c'eſt là qu'eſt l'ennemi ; c'eſt là qu'il eſt gravé en traits ineffaçables...... Ah! je le ſens, je ſuis née pour l'adorer toujours. Vous voyez mon égarement ; vous eſtimerez mon courage. Si vous en avez la force, dites-moi du mal de M. de Mirbelle, mais gardez-vous d'en penſer.... Il n'aime point madame de Thémines. Auſſi je ne concevois pas ſon triomphe ; elle n'eſt point jolie au point de tourner les têtes ; je trouve moi qu'elle l'eſt.... avec modération. Soyez-en ſûre, il ne l'aime point, il me l'a juré. Il eſt ſi honnête, il a l'air d'être ſi vrai! Le ton de ſa derniere lettre m'a vivement affectée ; elle peint le trouble de ſon ame, il a paſſé tout entier dans la mienne.

Mon amie, qu'il eſt dangereux pour moi, depuis que je n'ai plus rien à lui reprocher! Il me demande la permiſſion de m'écrire. Après mes injuſtes ſoupçons, dois-je encore l'accabler par un refus qui le mettroit au déſeſpoir? qu'en penſera-t-il? Je ne puis me déterminer à rien. Qu'il en coûte pour concilier la prudence & l'amour! que j'aurai de peine à cacher le mien! Il augmente à tous les inſtans ; il ſe rend maître de ma raiſon. Que dis-je, hélas! je n'en ai plus, je ne vois plus qu'à travers un nuage les devoirs formidables qui me lient. Vous avez aimé, vous retrouvez votre ſituation dans la peinture de la mienne. Eh! comment n'aimerions-nous pas? Malheureuſes! ceux à qui nos parens nous livrent, nous tyranniſent, ou nous abandon-

nent. D'abord on ſe ſoulage par des pleurs ; peu à peu ils deviennent plus rares, les mauvais procédés les ſechent, le cœur fatigué ſe forme de riantes chimeres, il cherche un être qui les réaliſe ; l'objet redoutable ſe préſente, le trouble de l'ame l'annonce ; on le craint, on le fuit, & en le fuyant on le trouve encore : on ſe reproche moins de jour en jour un tort voilé par la ſéduction, & près de l'abyme on n'apperçoit que les fleurs qui le couvrent. Hélas ! que devenir au milieu des périls qui nous environnent, & des chagrins qui nous accablent ? Nous ſommes toujours plus à plaindre que criminelles ; nos fautes à nous ne ſont jamais que nos malheurs.

Adieu : j'accepte tous les maux que l'amour voudra me faire ; ils me ſeront chers par leur cauſe.

P. S. Je fais une réflexion. Me voilà forcée de répondre à M. de Mirbelle ! on lui a perſuadé que j'avois dit des horreurs de lui. Il y a d'odieuſes gens dans le monde ! Il ſeroit affreux de lui laiſſer une opinion ſi fauſſe. Il croit que je le déteſte !.... il le croit ! Ah, dieu ! il ne lira jamais dans mon cœur ; je l'eſpere du moins :... mais il n'eſt point de loi qui puiſſe me contraindre à lui marquer de la haine.



LETTRE XXVIII.

De la marquise, au comte.

Il faut bien, monsieur, que je vous réponde. J'ai à me justifier d'un tort, c'est-à-dire à repousser un mensonge. On pourroit être plus modeste, mais il est difficile d'être plus franche. Non, assurément, il n'est pas vrai que dans un cercle je me sois déchaînée contre vous. On vous en a imposé; vous avez été crédule, & sur-tout injuste pour vous-même, voilà ce que je ne vous pardonne pas .... Je serai plus indulgente pour ce qui m'est personnel. Je le vois, vous êtes fort loin de connoître mon caractere. On vous en aura donné une idée fausse; peut-être ne deviez-vous pas la prendre: enfin votre suffrage ne m'est pas indifférent, & je suis bien aise de vous dire que j'ai la méchanceté en horreur, & les méchans en pitié. La persécution ne m'a point aigrie.

Tenez, monsieur le comte, je ménage toute personne absente, m'eût-elle offensée : je la louerois si elle avoit des vertus, je la louerois..... sans lui pardonner. J'excuse tant que je peux, même les jolies femmes; je donne avec plaisir des éloges à ceux qui en sont dignes, & ce n'étoit pas à vous à douter des miens. J'oubliois de vous parler de madame de Thémines..... une explication ne finit pas.

Que voulez-vous ? j'ai ajouté foi aux propos du public, & peut-être ferois-je bien de m'en tenir là. Vous ne l'aimez donc pas ? Vous m'en assurez, que faire ! Comme on se trompe ! on ne peut donc plus croire à rien ! Mais que signifioit votre empressement ? Au reste, je ne pourrois conserver sur cela aucun soupçon qu'il n'attaquât votre honnêteté. N'en parlons plus..... la demande que vous me faites de m'écrire m'embarrasse ; si je vous refuse dans cette circonstance, vous persisterez à me mettre au rang de vos ennemis, vous penserez que ma haine est implacable, vous direz beaucoup de mal de moi...

Eh bien, monsieur, je veux vous donner une preuve d'estime, & le style de vos lettres m'apprendra si vous la méritez.

LETTRE XXIX.

Du comte, au chevalier.

Vos lettres me contrarioient, mon cher chevalier, votre silence m'afflige. C'en est fait, me voilà engagé : j'ai écrit, on m'a répondu : mais hélas ! avec des remords, de quoi jouit-on ? Les miens sont horribles. J'aspire à un bonheur que je redoute, je crains d'être heureux, je frémis de ne pas l'être. J'ai reçu de Sidley la lettre la plus touchante, je l'ai couverte de larmes..... c'est en pleurant que je la trahis ! Elle repousse le

soupçon, elle baise la main qui l'immole, elle est loin de me croire barbare... L'infortunée! Ah, je le suis plus qu'elle! Cependant si mon amour n'est qu'un goût, une fantaisie, une préoccupation du moment!..... Madame de Syrcé est telle sans doute qu'on me l'a peinte; & dans ce cas, comme vous le disiez vous-même, son regne sera court : une fois fini, celui de ma Sidley recommence....... Que la marquise étoit belle au dernier bal! comme elle éclipsoit toutes les autres femmes! Et j'en suis réduit à desirer qu'une femme charmante manque d'honnêteté, de principes, & se dégrade par une de ces foiblesses passageres que le sentiment ne justifie pas! Pour que je sois fidele à la vertu de l'une, il faut que l'autre en manque! Je rougis de moi-même, je rougis & persiste..... O délire du cœur humain! égarement inconcevable! Plaignez votre ami. Que dis-je! je m'exagere mes torts; qui ne les a pas eus? Vous-même dans ma position vous feriez comme moi. Nous sommes trop séveres, le plaisir est le dieu de mon âge, c'est à lui qu'il faut sacrifier, la froide raison n'est point la vertu.

BILLET

Du chevalier, au comte.

VOUS pleurez, vous rougissez, votre ame est triste, & vos résolutions sont les mêmes! A

quoi servent donc ces avertissemens secrets d'une ame délicate ? Si ce frein est inutile, quel est celui qu'il vous faut ? Mais la saison des conseils est passée ; voici celle de l'amitié : elle doit consoler les cœurs qu'elle n'a pu guérir. Je donnerois bien des jours de ma vie pour vous épargner les jours affreux qui vous attendent. Un écart d'un moment a fait quelquefois couler des larmes que le tems n'a pu tarir. Puissé-je me tromper ! puissiez-vous être heureux !

LETTRE XXX.

Du duc, au comte.

EH bien, me suis-je abusé ? le bal a-t-il manqué son effet ? J'étois sûr qu'on vous écriroit. Tout est applani, vous voilà aux prises ; c'est à vous à mener cela lestement, & à ne pas vous ennuyer tous deux par l'éternité des premieres façons. De grace, n'allez point prodiguer les lettres ; sur quatre fois qu'on vous écrira, répondez au plus une, & point trop d'étalage de sentimens ! Grondez, boudez, faites des reproches, & ne manquez jamais d'exiger qu'on se justifie. Les femmes en écrivant se laissent aller, donnent des armes contre elles, se familiarisent avec les passions tendres, & sont presque toujours foibles la plume à la main. Tout est saisi, interprété ; on prend date, & l'on conclut à l'heure qu'elles y pensent le moins.

Le roi part pour huit jours, il va à ..... Je le suis, je resterai tout le voyage, & j'espere qu'à mon retour vous aurez fini. Dieu merci, vous avez du tems; voilà une mortelle huitaine que je vous laisse pour faire les choses dans toutes les regles de la plus exacte décence. Après cela nous n'aurons à songer qu'à l'article de la publicité, qui est plus essentiel qu'on ne croit. Je me chargerai de tout; je vous donnerai seulement le secret de ces silences savamment indiscrets qui déshonorent vingt femmes, en nous laissant le mérite des procédés. Votre Angloise ne veut donc pas de moi? C'est une barbare que cette femme-là !.... Adieu.

LETTRE XXXI.

De la marquise, au comte.

De quoi vous plaignez-vous? Je permets que vous m'écriviez, j'ai enfin promis de vous répondre; c'est peut-être plus que je ne dois, & sûrement tout ce que je peux vous accorder: mais vous êtes injuste; vous l'êtes beaucoup, & l'injustice est révoltante. Bon! je ne me souvenois plus d'un autre sujet de colere, & toujours contre vous! comment ne se souvient-on pas de ces choses-là?... c'est donc par orgueil autant que par raison que je crains d'aimer? La belle idée! qu'elle m'est avantageuse! Passons légérement sur ce reproche. Un dîner, une

toilette (& c'eſt une affaire grave qu'une toilette) m'occupent eſſentiellement. Sachez en général, que j'ai des principes qu'on ne ne connoît pas, & un extérieur.... dont il faut ſe défier. Surtout ne me dites jamais que l'amour embellit, qu'il met dans les yeux un intérêt, un charme, une expreſſion :... Malgré cette rare découverte, mon cœur reſtera libre; & ſi j'étois aſſez malheureuſe pour qu'un jour il ceſſât de l'être, d'auſſi foibles avantages ne me conſoleroient point.

Vous me demandez ſi je ſerai chez moi ce ſoir ? Mon dieu! oui; j'ai un mal de tête affreux, je ne ſortirai pas. D'ailleurs j'ai à vous gronder, je ne ſuis point contente de vos lettres : quoiqu'elles ſoient charmantes, je leur en veux..... Ah, que vous êtes déjà loin de ce que vous m'aviez promis!

LETTRE XXXII.

De la marquiſe, au comte.

QUELLE viſite vous m'avez faite hier! quelle légéreté! quels propos! Non, monſieur, n'eſpérez pas que je les oublie. Vous oſez dire que vous m'aimez! Ah! ſi j'avois eu de la diſpoſition à le croire (& vous ſavez le contraire), il ne m'en reſteroit que la honte. Vous ne m'avez entretenue pendant quatre heures que de mes

charmes, des desirs qu'ils font naître, du piquant de l'infidélité & des plaisirs de l'inconstance; tout cela avec une chaleur aussi déplacée que vos discours. Eh! qu'avez-vous apperçu, s'il vous plaît, dans ma conduite qui puisse les autoriser? J'ai reçu l'aveu de votre amour sans colere, mais, ce me semble, avec beaucoup de froideur. On peut être fidele à ses devoirs, sans faste, sans aigreur, sans nulle ostentation. Je m'y connois mal, ou la vertu est douce, sa jouissance intérieure, & son plaisir secret. J'ai répondu, il est vrai, à quelques-unes de vos lettres, j'ai cru le pouvoir, cette marque de mon estime devoit augmenter la vôtre. On me juge mal, je le sais, je m'en console. Votre sexe est vain, le nôtre envieux; vous ne pardonnez point les refus; nous voulons plaire exclusivement; & quand ces deux motifs de haine se réunissent, cela fait un bruit... qui en impose aux têtes foibles, c'est le grand nombre : mais il est quelques ames courageuses qui suivent leur attrait, non le torrent, qui se donnent la peine d'examiner, ne croient qu'aux faits, & tiennent à leur opinion : voilà ce que j'attendois de vous. J'avois donc tort!

Adieu, monsieur. Combien de remercîmens je vous devrois, si j'avois eu besoin d'être affermie contre votre singulier amour! Heureusement je n'en étois pas là : je dis heureusement, parce que cela met des bornes à ma reconnoissance.

LETTRE XXXIII.

Du comte, à la marquise.

N'ACCABLEZ point un malheureux, dont le fort est plus horrible que vous ne penfez. Il vous a déplu, fon fupplice eft dans fon cœur. Ah ! madame, fi vous aviez pu y lire dans l'inftant même de l'entretien d'hier, de cet entretien qui vous a courroucée contre moi, vous auriez vu combien j'étois loin de vouloir vous offenfer. Je ne me connoiffois plus : le charme de votre converfation, ceux de votre figure embrafoient mes fens, m'ôtoient l'ufage de la raifon, & m'avoient jeté dans un raviffement que je n'avois pas encore éprouvé. Oui, je me difois alors que la maîtreffe la plus adorée auroit tout à craindre fi elle vous avoit pour rivale, & que le changement qui eft toujours un crime en amour, cefferoit d'en être un, fi vous en étiez & la caufe & l'objet. Que voulez-vous ? mon deftin eft de vous idolâtrer .... vos injuftices ne pourront laffer mon fentiment. Si vous faviez tout ce que j'ai fait pour vaincre l'afcendant que vous avez fur moi, vous me plaindriez ; je vous infpirerois plus d'indulgence que de colere, vous frémiriez de l'état où je fuis.... Quelle lettre vous m'avez écrite ! votre mépris manquoit à mon infortune. Votre mépris ! O ciel ! Eh bien, madame, tout accablant qu'il eft,

je le préfere au doute où vous êtes de mon estime. Moi, ne pas vous estimer! moi, qui découvre tous les jours en vous des qualités qui redoublent mon ivresse, mon désespoir, & mettent le comble à mes maux! Je voudrois ne vous avoir jamais vue; je voudrois..... Ah! pardonnez aux emportemens de l'amour, de la douleur & du remord. Mon trouble est extrême.... daignez mêler quelques larmes aux miennes, cachez-les moi sur-tout: si la compassion vous en arrachoit une seule à mes yeux, je ne répondrois plus de moi. Oui, madame, sachez que ce n'est pas assez de votre indifférence; sachez que j'ai besoin de votre haine pour vous obéir, pour renfermer le penchant indomptable, les vœux ardens dont vous avez dédaigné l'hommage, & dont l'expression vous révolte. Souffrez que je vous voie ce soir, daignez être témoin de mes regrets: il vous attendriront, si vous n'êtes pas tout-à-fait insensible. Ne craignez pas, ne craignez jamais que je vous parle de mon amour; j'aurai le courage de souffrir, de me taire, de me soumettre à vous comme à ces intelligences célestes qu'on adore par la pensée..... Au nom de cet effort, ne me refusez pas.



BILLET

De la marquise, au comte.

J'AI répondu à votre derniere lettre, j'ai cru à votre repentir, & vous avez du chagrin! Ah! n'en ayez point; n'en ayez jamais. Je suis bien loin d'être insensible à ceux de mes amis. Vous prétendez que je ne leur passe rien; mais ne leur doit-on pas la vérité? Si j'ai le courage de leur déplaire, j'ai la force de les défendre. Par exemple, je soutiens à tout le monde que vous avez beaucoup de raison, & cependant il ne tiendroit qu'à moi de dire le contraire. Qu'aviez-vous donc hier? vous étiez d'une tristesse... que je ne m'attribue point: je serois bien affligée d'en être l'objet..... sans doute il ne seroit pas en mon pouvoir de la détruire. Je vous en conjure, n'ayez.... que de l'amitié pour moi; je sentirois vivement la douleur de vous causer la moindre peine.

Je n'ai pourtant pas été hier au spectacle, d'après vos sollicitations! Ce procédé est-il assez beau?

BILLET

Du comte, au chevalier de Gérac.

J'AI été hier au soir chez madame de Syrcé, malgré tout ce que vous m'aviez dit le matin.

mais notre conversation, la plus vive que nous ayons eue depuis cette malheureuse intrigue, étoit toute entiere sur mon cœur. J'étois d'un sombre..., dont on s'est apperçu, que l'on me reproche dans un billet d'aujourd'hui, & ces reproches même ne servent qu'à l'augmenter. Mon ami, mon seul ami, que l'amitié est puissante, qu'elle est persuasive, quand elle prend le langage de la vertu, sans en avoir la sévérité! C'en est fait.... dussé-je en mourir (& je ne suis pas loin de le souhaiter) je me condamne au plus douloureux, au plus cruel des sacrifices. Mon ame, toute courageuse qu'elle est, est effrayée de l'effort qu'elle s'impose.... N'importe, il faut être homme, savoir souffrir, épargner des larmes à Sidley; il faut enfin être honnête, & contenter son ami. Je vais essayer le combat, je pleure d'avance le triomphe..... Adieu.

LETTRE XXXIV.

De la marquise, à son amie.

VOILA huit jours que ne l'ai vu, je suis d'un abattement, d'une tristesse inexprimable; tout m'importune & m'afflige, je sors pour le chercher, je reste pour l'attendre; je lui écris à chaque instant, je brûle aussi-tôt ce que je viens d'écrire. Quelle amertume il répand sur ma vie!

Il me fait sentir tous les degrés de la douleur. Loin de me trouver heureuse de n'avoir plus à le combattre, son abandon me tue. Je le redoutois...... il me fuit, & je n'en suis que plus foible! Ah, mon amie, s'il m'avoit trompée! s'il aimoit madame de Thémines!.... Je ne puis soutenir cette idée; plus ma jalousie est secrete, plus elle est déchirante elle se tourne toute entiere contre moi. O ciel! il est donc vrai, mon sort est décidé! Eh, comment pourrois-je en douter! Depuis ces huit jours éternels que j'ai passés sans le voir, j'ai été dans vingt maisons où je ne les ai rencontrés ni l'un ni l'autre: ils s'aiment, ils se suffisent, & se dérobent à la foule pour aimer mieux. Le comte a cru sans doute qu'il pouvoit se livrer à une fantaisie pour moi; & voyant que j'attachois à son perfide aveu plus d'importance qu'il n'en mettoit lui-même, il aura repris ses premieres chaînes; je suis peut-être l'objet de son dédain...... Le cruel! que lui ai-je fait, qu'opposer toujours à son ardeur les scrupules vrais d'un cœur honnête, & jamais le manege de la coquetterie? Il ne sait pas combien il va me rendre malheureuse. Mon cœur se ferme à tout, excepté à son image; mes plus beaux jours s'évanouiront dans les langueurs d'une passion qui concentre mes idées, absorbe mes vœux, & réchauffera mon dernier soupir. C'est ainsi que j'aime, c'est ainsi qu'il faut aimer. Ah! si l'excès nous excuse, je n'ai point à rougir. Je renonce à l'univers, l'amitié seule me reste, je

me jette dans ſon ſein, j'y dépoſe mes larmes, mes foibleſſes, tous les ſecrets d'un cœur..... qu'on ne connoît pas.

Adieu; écrivez-moi, vos lettres ſont tendres, elles me conſolent; me guériront-elles? Ah! jamais.... Je ne les aimerois pas tant, ſi elles pouvoient m'arracher.... hélas! à mon malheur.

LETTRE XXXV.

Du comte, au chevalier.

SACHEZ ce que j'ai fait, applaudiſſez-moi de l'intention, de l'effort, & mettez le reſte ſur le compte de la fatalité: la mienne eſt d'ètre infidele.... en pleurant l'objet, le vertueux objet que je ſacrifie. Je vous ai inſtruit de l'aveu que j'ai riſqué auprès de la marquiſe, aveu que je devois m'interdire. Enhardi par cette premiere démarche, peut-être par quelques diſpoſitions favorables que j'ai cru appercevoir, j'ai mis dans mes ſoins l'ardeur, l'activité, la précipitation peu flatteuſe qu'exige une fantaiſie qui enivre, & qu'on veut ſatisfaire aux dépens même de la délicateſſe. Qu'ai-je vu! nos conjectures étoient vraies, madame de Syrcé n'eſt ſûrement pas ce qu'on imagine; ſes lettres, ſes diſcours reſpirent l'honnêteté; je la crois ſenſible; toute ſa folie eſt dans ſa tète, ſa morale eſt dans ſon cœur; c'eſt de lui, de lui

ſeul qu'elle emprunte cette éloquence douce, cette innocente ſéduction qui la fait aimer. Jugez de ma ſurpriſe, de mes remords, de ma honte!.... Oui, oui, je rougiſſois de moi-même; & plus je trouvois de perfections dans cette femme inexplicable, plus je m'encourageois à m'en détacher: enfin, après bien des combats, tous horribles, j'ai pris ſur moi de ne plus aller chez elle, de ne lui point écrire; je voulois l'oublier, je croyois le pouvoir. J'ai redoublé pendant tout ce tems mes aſſiduités auprès de ladi; elle n'a jamais été ſi calme; jamais elle ne m'a montré tant d'amour. Hélas! le bandeau eſt encore ſur ſes yeux; elle ſourit au perfide qui la trompe. Elle ſourit!.... & je l'aſſaſſine! Mille fois j'ai été ſur le point de lui avouer ma faute; j'ai été retenu mille fois par la crainte de la déſéſpérer. Qu'il eſt dur d'arracher des pleurs à des yeux où brille la joie, de mettre une vérité affreuſe à la place d'une illuſion douce, & d'éclairer un cœur que ſon ignorance rend heureux! Je n'en ai pas eu la force.

Cependant l'image de madame de Syrcé ne me quittoit pas. Je la voyois plus intéreſſante & plus belle; je reliſois ſes lettres, ſes charmantes lettres; & dans le même inſtant, indigné contre moi-même, j'allois tomber aux genoux de Sidley, j'y répandois ces larmes cruelles que fait couler la perte d'un ſentiment qu'on a chéri....Eh bien! ces larmes qui auroient dû l'effrayer, ne lui paroiſſoient que des preuves

de mon amour. Après ces mouvemens d'une ame en désordre, je me croyois presque sûr de mon triomphe, je m'affermissois de bonne foi dans mes résolutions, je me rappellois vos conseils; je consultois mon cœur, tout m'y parloit pour Sidley: mais hier, mon ami (ce moment est l'époque décisive de son malheur) hier j'allai souper chez madame de ***, où je rencontrai sa rivale. Je ne l'y attendois point: sa présence me causa un frémissement, un trouble que je n'avois jamais senti. Ses yeux se tournerent sur moi sans courroux, mais avec une mélancolie qui me pénétra; je ne pus me défendre contre la langueur & le charme de leur expression. Pendant le souper je tâchai de la distraire; hélas! ce fut en vain. Quand on se retira, je la conduisis jusqu'à sa voiture, hasardant quelques excuses, & de ces demi-mots qui partent du cœur; elle ne me répondit rien.... J'ose interpréter son silence: je viens de lui écrire la lettre la plus vive, la plus passionnée, la plus remplie de douleur, de regrets, & des transports d'un amour effréné. Tel est celui qu'elle m'inspire.... Il est trop excessif pour être durable. L'attendrissement que me cause Sidley, est une habitude de l'ame qui sans doute le sera davantage; c'est le plus ardent de mes vœux. Que ma situation est horrible! C'en est fait, il faut subir mon sort. Puissé-je en être seul la victime!

Adieu: si vous blâmez ma conduite, ma franchise au moins a des droits à votre amitié.

BILLET

De la marquise, au comte.

La chaleur des expressions n'en prouve pas toujours la vérité. Non, monsieur, non, je ne crois rien de ce que vous me dites. Mais pourquoi vous justifier? Vous ne me devez ni regrets ni excuses; votre conduite m'a paru toute naturelle; vous m'aviez promis d'être plus calme, vous m'avez tenu parole..... Ah, je ne m'en plains pas! Peut-être aussi que vous obéissiez à madame de Thémines, & je ne désapprouve que votre retour vers moi. Ne la trompez point, ne la trompez jamais; il est affreux de tromper. Je ne vous recevrai point; je serois bien fâchée de lui causer de l'inquiétude. Vous n'êtes pas si délicat; & si j'avois eu le malheur d'être sensible, il me semble que vous n'auriez pas eu beaucoup d'égard à la mienne. Soyez de meilleure foi avec les autres femmes. Il faut bien connoître le cœur qu'on attaque; sans cette précaution, on est plus qu'indiscret, on risque d'être cruel.

AUTRE BILLET

De la marquise, au comte.

Je ne sais pourquoi votre lettre de ce matin m'a plus convaincue que celle d'hier; elle est

moins emportée, & me paroît plus vraie. Je ſuis laſſe de vous parler de madame de Thémines. Décidément, ce n'eſt donc point elle qui vous éloigne de vos amis? Vous me le jurez, vous me ſuppliez de le croire!.... Mais à quoi cela vous ſervira-t-il? Vous me demandez de vous recevoir, vous me le demandez avec tant d'inſtance.... Eh bien, monſieur le comte, je ſerai viſible à ſept heures : vous aurez le tems de faire toutes vos viſites.... car je vous crois fort occupé.

LETTRE XXXVI.

De la marquiſe, au comte.

TOUTES mes lettres, dites-vous, n'ont jamais que quatre lignes; conſolez-vous, celle-ci en aura quelques-unes de plus. Je ne vous ai point répondu ce matin, & tôt ou tard il faut répondre. J'avois mille embarras; je n'avois pas aſſez de tems pour écrire à ma fantaiſie, & peut-être qu'il m'en faut pour cela plus que vous ne penſez.

Vous vous plaignez de moi, de ma ſévérité, de ma raiſon. Oh! oui, j'en ai, je m'applaudis d'en avoir, & je voudrois ſur-tout que vous puſſiez perdre l'habitude de vous en déſeſpérer : mais, que la mienne ſoit l'ouvrage de la froideur, ou le fruit de la réflexion; contente de l'effet, je ne diſputerai point ſur la cauſe. Je

demande grace ſeulement pour mon ſexe. Ne lui conteſtez pas le pouvoir de combattre ce qui l'enchante, de vaincre ce qu'il ſent, ou de renfermer ce qu'il ſouffre. Les hommes, ces injuſtes créatures qui ne connoiſſent point la peine, ces cruels hommes qui jugent ſi mal, qui trompent ſi bien, à qui tout eſt permis, pour qui ce n'eſt pas un tort d'aimer, ils ſont ſi accoutumés à exagérer leurs ſentimens, qu'ils ne peuvent rien concevoir à la violence que nous faiſons aux nôtres. Quelques femmes cependant verſent des larmes qu'on ne voit point couler, cachent ſous des dehors paiſibles un trouble affreux, & s'en impoſent la loi, malgré le ſoulevement, malgré le déchirement d'un cœur.... qu'on ne ſoumet point. Et puis venez encore nous diſputer le courage! cela m'indigne. Je ſuis, au reſte, très-déſintéreſſée ſur tout ceci; & vous vous tromperiez fort, ſi vous en faiſiez la moindre application: c'eſt le réſultat de notre entretien d'hier, & des idées vagues que votre lettre m'a fait naître. Ah, mon dieu! parlons d'autre choſe; ce texte là me donne de l'humeur. Je ne ſais pas pourquoi je m'y ſuis arrêtée; il me déplaît... en vérité, il me déplaît preſqu'autant que le grand monſieur avec qui nous avons ſoupé hier: c'eſt un mauvais ſinge du duc de ***; il tranche, prononce, décide, dit du bien de lui, perſiffle les autres. Vous croyez peut-être qu'il a une ame! une ame! lui! Comme il parle des femmes! Je l'entendois vous raconter qu'être infidele, c'étoit

une chose *délicieuse*. En effet, montrer la sécurité de l'innocence à celle que l'on vient de trahir, porter la perfidie au sein de l'amour, désespérer le cœur qui est à soi, ce plaisir horrible doit avoir des charmes pour lui. Et vous, pendant que d'un ton d'oracle il débitoit ces belles maximes, pendant que je bâillois, moi, & que personne ne l'écoutoit, vous pouviez sourire !.... Vous ne l'avez pas contrarié une seule fois, & votre silence avoit l'air de l'approbation !... Tous les hommes se ressemblent : ardens à nous séduire, trop froids pour nous apprécier, ils croient en être quittes pour quelques hommages faux ou intéressés, qu'ils enlevent aussi facilement qu'ils les prodiguent. Ils nous trouvent jolies, leur indulgence va jusques-là, ils tombent à nos pieds. A nos pieds ! Pourquoi ? comment y sont-ils ? Comme ces incrédules qui ne croient à la divinité que lorsqu'ils ont besoin d'elle. Leur adoration est momentanée, leur ingratitude extrême, & leur injustice n'est jamais que suspendue. Il faut les fuir..... Adieu, monsieur le comte.

P. S. Je suis effrayée de la longeur de ma lettre, & sur-tout des méchancetés que j'ai dites. Savez-vous que vous avez des connoissances qui me donnent une idée médiocre de votre sensibilité ?



LETTRE XXXVII.

Du duc, au comte.

Le voyage a été plus long qu'on ne l'imaginoit; mais enfin me voilà, & mon premier soin est de m'informer de vos progrès, ou plutôt de votre triomphe. Qu'est-ce donc que cela veut dire? Pas la moindre rumeur! Paris est-il devenu muet? J'ai été par-tout, & par-tout un silence morne! Est-ce que votre aventure n'est pas encore terminée? Comment n'a-t-elle point transpiré? J'ai donné l'*éveille*, j'ai mis sur les voies, &, très-heureusement pour vous, je suis arrivé à tems pour les indiscrétions. Par hasard, fileriez-vous le sentiment? J'en meurs de peur. Oh! oui, madame de Syrcé a saisi le foible de votre caractere; elle vous aura fait accroire tout ce qu'elle aura voulu; peut-être même a-t-elle poussé la séduction jusqu'à vous convaincre de sa vertu. Elle en est capable, & vous l'êtes d'ajouter foi à tout ce qu'il lui plaît de vous dire. Cette femme en fera tant, qu'elle vous donnera de l'amour.... La belle avance! Encore une fois, brusquez cette affaire là; vous vous perdez avec vos délicatesses & vos lenteurs ridicules. Faut-il trancher le mot? Madame de Syrcé a eu tout le monde.... excepté vous. Je la ménageois, j'étois circonspect; mais votre danger m'intéresse, & son manege me

révolte. Songez donc à l'importance de tout ceci; votre réputation doit vous être plus chere que la sienne, & j'immolerois vingt *honneurs* de femmes, pour sauver celui d'un honnête homme. Je deviens pressant, parce que vous êtes compromis, cruellement *vexé*, & prêt à devenir la fable d'un monde qui ne pardonne pas..... Votre Angloise persiste donc à m'exclure? J'en suis vraiment affecté, toujours pour vous; mais je me console de ne la pas connoître, par le plaisir de vous voir infidele. Soyez-le bien vîte pour votre satisfaction & pour la mienne: surtout n'oubliez pas de m'apprendre votre bonheur. Il est essentiel que je sois instruit, je veux l'être à la minute. En cas que je fusse absent, dépêchez-moi un courier. Quand il s'agit d'ébruiter la foiblesse d'une femme, on ne sauroit faire trop de diligence.

LETTRE XXXVIII.

De la marquise, à son amie.

VOUS savez que ma mere est partie pour ses terres. C'est la premiere fois que je ne l'accompagne pas; j'ai résisté à ses instances, j'ai prétexté des affaires; elle a consenti, parce qu'elle est bonne, & ne s'est point doutée de mes véritables motifs, parce que, bien loin de croire le mal, elle n'oseroit même le soupçonner. Un lien

lien charmant m'a retenue; mais plus il enchante mon cœur, plus il effraie ma raison. Me voilà seule ici, seule avec ma foiblesse & mon amour! Le retour de la belle saison, la secrete influence qu'elle a..... sur les ames peut-être, tout cela me jette dans une rêverie qui m'inquiete. Je n'ai plus l'exemple de la vertu d'une mere respectable, & tendrement aimée; je me trouve sans appui au monde. C'est à l'instant même de son départ que j'ai vu dans toute sa force le péril qui me menace. Je pleurois dans ses bras, je ne pouvois m'en détacher; je pleurois de la quitter..... Ah! je sentois tout le besoin que j'avois d'elle. Depuis son absence les visites du comte sont plus fréquentes. Je le vois souvent tête à tête; il a l'air d'être vrai... & je l'adore. O mon amie, il faut le fuir, il faut rompre le charme qui m'environne! Puis-je espérer de vaincre ce que j'aime, quand je ne sens plus que la lassitude de le combattre? Ma résolution est prise. Le maréchal de *** qui est toujours languissant, est à sa charmante maison de ***: il y est presque seul; j'irai lui tenir compagnie; je rêverai à mon amant avec plus de plaisir encore, n'ayant plus à le craindre. Le maréchal me mande qu'il n'a de femmes chez lui que la duchesse de ***: elle ne le quitte pas; je serai libre, je vous écrirai; & dans le sein de la solitude, je trouverai peut-être des armes contre l'amour. Je compte partir après-demain, & je tremble de le dire à M. de Mirbelle; je ferai ensorte qu'il n'en soup-

çonne rien. Il tomberoit à mes pieds ; j'entendrois ses soupirs, je verrois ses pleurs . . . & je ne partirois pas.

LETTRE XXXIX.

Du comte, à la marquise.

O CIEL ! je vous ai vûe hier ; votre départ étoit résolu, & vous ne m'en avez rien dit ! Quel réveil ! Que vous ai-je fait, madame ? pourquoi me fuir ? Vous avez besoin, dites-vous, du calme de la campagne, & vous comptez pour rien l'agitation où vous me laissez !.... Pardon .... dois-je vous interroger ? ai-je le droit de me plaindre ? que puis-je vous reprocher.... que votre indifférence ? Mais vous, quels reproches avez-vous à me faire ? Vous m'accusez d'être grondeur, emporté, peu maître de moi : eh ! le moyen de ne pas gronder avec vous ? Rien ne vous persuade, rien ne vous fixe, vous courez sans cesse ; quoique douce vous êtes entêtée, & avec l'air de vouloir comme les autres, vous ne faites que ce que vous voulez. N'importe, je vous adore ; telle est ma destinée, votre ascendant.... mon malheur. J'idolâtre jusqu'à vos défauts, & je demanderois grace pour eux, si vous vouliez vous en défaire.....

Je ne reviens point du mystere que vous

m'avez fait de votre voyage : voilà donc la cause de cette gêne qui régnoit hier dans tous vos discours ? Que je le déteste cet embarras qui vous retient quand nous sommes ensemble, qui arrête sur vos lèvres timides des aveux que votre cœur peut-être ne condamneroit pas ! Que je haïs ces oppositions secretes d'une ame qui se donne & se retire dans le même moment ! Ah ! croyez-moi, les préjugés sont nos ennemis, nos tyrans ; ils empoisonnent le bonheur, ils détruisent tous nos plaisirs ; je les brave, je les foule aux pieds, je les abhorre ; je m'abandonne à cette ivresse brûlante comme l'amour, aveugle comme lui, & qui repousse d'une main passionnée le triste voile de la raison. O vous, qui vous êtes empatée de toutes les facultés de mon ame ; vous, que je ne devrois pas aimer..... que j'aime éperdument, employez à sentir, la force que vous mettez à combattre. Est-ce à vous à douter de mon amour ? Soyez sûre, bien sûre, qu'en vous adorant j'obéis à l'attrait le plus invincible ; je sens tout, je ne me commande rien. Quand revenez-vous ? Dans quelle circonstance vous m'abandonnez !... Votre absence peut-être.... par pitié ne la prolongez pas ; & pour m'accorder ce que je vous demande, oubliez un moment que c'est moi qui vous en prie. Adieu, cruelle.



LETTRE XL.

De la marquise, à son amie.

QU'AI-JE fait! qu'est-ce que l'absence de quelques jours contre une impression chere & vainement combattue? Est-ce qu'on fuit son amant? On le trouve par-tout, & son image est aussi dangereuse que sa présence.

Mon amie, je lis ses lettres, je me rapelle tout ce qu'il m'a dit; je prononce en tremblant son nom..... mais si bas qu'on ne peut m'entendre. Je ne le prononce qu'avec un trouble qui feroit apperçu. Que ce lieu est séduisant! que la nature y est fraîche & animée! Eh bien, malgré tous les charmes que j'y trouve, mon cœur revole vers Paris; tout me manque, & je ne sais trop ce que je desire. Je suis bien heureuse que le comte ne connoisse point le maréchal.... Ce séjour embelli par mon amant, feroit trop à craindre pour moi. Pourrai-je, hélas! lui résister toujours? Je frémis de ce qui se passe dans mon cœur. Que mon sentiment est tyrannique! quelle puissance il exerce sur mon ame! avec quelle force il la maîtrise! Je cherche en vain le repos; la retraite nourrit mon agitation, le sommeil l'augmente. Mon amie, ma tendre amie, je ressens une langueur, un ennui de tout... une inquiétude qui m'alarme. Quels sont donc ces élans secrets vers

un bonheur qu'on redoute, & qu'on expie d'avance par les pleurs qui le précedent? Je me ſauve dans votre ſein pour y rougir de cet aveu : je trouverai grace devant l'amitié!......

Quelles lettres il m'écrit, & combien les miennes m'embarraſſent! Je les recommence dix fois, j'en ſuis toujours mécontente. La crainte de me trahir, celle de l'affliger, tout me déſeſpere, tout juſqu'à l'excès de ſon amour; & je me ſens bien foible, hélas! quand je penſe que peut-être il eſt malheureux.

LETTRE XLI.

De madame de Syrcé, au comte de Mirbelle.

Je ne m'arrêterai point, monſieur, ſur les motifs de mon départ; je ne ſens pas la néceſſité de vous en inſtruire. Je vous répete ce que je vous ai déjà dit; j'avois un deſir de repos qui me tourmentoit depuis quelques jours....... Chacun ſait ſes beſoins. Vos lettres au reſte m'occupent bien agréablement, à l'amour près, que je n'ai garde d'approuver; je les lis avec plaiſir, & ce plaiſir du moins n'eſt point mêlé d'effroi : ici tout me plaît, rien ne me fait peur. Je jouis de la plus grande liberté. Le maréchal a été bien-aiſe de me voir : il n'a chez lui que quelques hommes qui lui viennent des campagnes voiſines, & la ducheſſe de ***.

Malgré ſon aſthme qui la rend la plus aigre

personne du monde, elle me contrarie toute la journée avec ce qui lui reste de respiration ; elle fait toujours l'éloge des femmes de son tems, & cet éloge est une satyre amere de celles du nôtre : mais je suis douce, trop peut-être.... Je la laisse dire, je joue le soir à la comete, elle y est d'un bonheur inoui, je ne gagne jamais, & cette attention la désarme ; elle me trouve délicieuse..... à la comete.

J'habite le plus beau lieu du monde. Le peinture qu'on en feroit auroit l'air d'une féerie. Tantôt c'est la nature parée de la main des hommes, & embellie des richesses de l'art ; tantôt c'est cette même nature abandonnée à ses caprices. Les eaux, comme dans la plupart de nos parcs, n'y sont point enchaînées dans des bassins étroits ; c'est une riviere qui traverse les jardins, & sur laquelle des gondoles nous promenent. J'oubliois un labyrinthe presque magique ; il faut ma prudence pour ne pas s'y égarer. Toutes les fleurs du printems sont là, & tous les oiseaux qui chantent bien s'y rassemblent. Les routes en sont bordées d'un double rang de rocailles, où serpente une eau vive sur un sable coloré. Les statues n'y représentent que des fictions ; car ce sont des femmes qui cedent, & je n'aime point cela. On consacre nos foiblesses ; où sont les monumens érigés à nos vertus ? C'est le tort des hommes, non le nôtre. Où en étois-je ? je n'en sais rien..... Dieu me préserve de mettre de l'ordre dans ce que j'écris ! Je me dépèche d'arriver à la grotte

charmante qui termine le labyrinthe. Quand on y eſt, il ſemble qu'on ſoit ſéparé de l'univers; on y marche ſur les roſes, & on en eſt couronné. J'y vais ſouvent, ſur-tout quand le ſoleil ſe couche. L'atttait y mene, l'enchantement y retient ; on y rêve .... à ce qu'on veut.

A propos de rêves, il faut que je vous raconte celui que j'ai fait cette nuit; je l'attribue aux idées volatiles qui m'occupent le jour. Je rêvois donc que j'étois dans un boſquet ſombre ; j'y penſois à bien des choſes, j'y faiſois des réflexions; elles m'amenerent à ſouhaiter un ſilphe ..... mais un vrai ſilphe. Soudain il m'en apparut un : il ſortoit d'un nuage d'or, il avoit un vêtement bleu céleſte, & une figure .... que je n'ai point oubliée. Ses regards étoient pleins de tendreſſe, & non d'une ardeur inquiétante; le ſon de ſa voix pénétroit juſqu'au cœur ; il ne demandoit rien, il ne vouloit qu'aimer. Il commençoit à m'entretenir des mœurs des ſilphes, de la pureté de leurs feux, je crois même qu'il me diſoit du mal des hommes; je l'écoutois, j'avois du plaiſir à l'entendre ... quand une de mes femmes vint m'éveiller. Adieu mon ſilphe, & vraiment je le regrette.

P. S. Vous me demandez le tems de mon retour à Paris. Je ne le ſais pas moi-même ..... j'attends que vous ayez de la raiſon.



LETTRE XLII.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

IL m'eſt venu l'idée la plus ſinguliere, la plus hardie. Je veux l'exécuter. Je ne puis vivre ſans voir la marquiſe : ma démarche eſt indiſcrete ; l'excès de mon trouble la juſtifie. Il eſt impoſſible que madame de Syrcé ſoit ce qu'elle me paroît ; elle ſeroit trop adorable, & moi je ne puis être plus long-tems en proie au ſentiment qui me déchire. J'aime mieux lui déplaire..... je vais tout riſquer. Vous connoiſſez mon cœur ; il eſt foible & ardent, emporté dans ſes goûts, bouillant dans ſes deſirs. Il faut que je me ſatisfaſſe, quitte après à me repentir, à pleurer mon erreur, & à me rendre aux remontrances d'un ami. Je pars.

LETTRE XLIII.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

NE m'en dites jamais de mal.... je l'adore, je l'idolâtre ; mon enthouſiaſme ſurvit à un bonheur dont je n'avois point d'idée. Où ſuis-je ! comment vous peindre mon trouble, mes transports ! Partagez le délire, l'ivreſſe, l'enchantement de votre ami.

Mon voyage d'hier étoit au château de *** où elle eſt préſentement. Elle m'avoit mandé la veille qu'elle venoit de faire un rêve, dans lequel elle avoit cru voir un de ces êtres fantaſtiques, enfantés par la délicate imagination des femmes ; c'eſt à ce ſonge que je dois un bien !...... O mon cher chevalier ! ce n'eſt point une mortelle !..... Par où commencer ! Quels ſouvenirs ! Ils m'enleyent à moi-même.

Je pars, j'arrive vers ſix heures : le jour avoit été brûlant, la ſoirée étoit charmante. Je demande l'intendant des jardins. J'avois laiſſé ma voiture à une lieue de là ; rien ne pouvoit me trahir. Je m'informai de cet homme s'il étoit poſſible de voir madame de Syrcé ; il me dit qu'elle ſe promenoit le ſoir dans le labyrinthe, & que ſûrement je l'y trouverois ; je le priai de m'y conduire. Sur les difficultés qu'il me fit, je lui repréſentai que j'avois à lui remettre des papiers de la derniere importance, & qu'on ne pouvoit confier qu'à elle. Rien n'ébranloit ſa fidélité ; une bourſe de vingt-cinq louis le déſarma, tout fut applani : il me ſuivit à l'entrée du lieu qu'il m'avoit indiqué, m'en donna la clef, & me quitta.

Jugez de mon raviſſement : je me crus tranſporté ſous un autre ciel ; je n'étois plus à moi. Mes yeux ne diſtinguoient rien... ils cherchoient madame de Syrcé. A meſure que j'avançois dans ce voluptueux dédale, j'éprouvois un tremblement involontaire : enfin, après bien des détours j'entends quelque bruit, je reſpire à

peine...... Quel objet! quel moment! à travers une charmille, je l'apperçois lisant une lettre, & cette lettre étoit une des miennes! La marquise, qui se croyoit seule, avoit dans son ajustement ce désordre, cette négligence qu'on peut se permettre quand on est sûre de n'avoir pas de témoins. Je ne sais quelle volupté étoit répandue sur toute sa personne, son sein n'avoit d'autre voile qu'une gaze légere, que le zéphyr dérangeoit. J'étois en extase, je la dévorois des yeux; enivré de ce que je voyois, j'aurois craint de perdre quelque chose en osant davantage. Je m'enhardis, la porte du sanctuaire s'ouvre, je parois aux regards de la déesse: elle jette un cri, sa main tremblante abandonne la lettre qu'elle tenoit, & sa frayeur est si grande qu'elle reste immobile, sans songer même à réparer le désordre de sa parure.... oubli charmant, dont je remerciai l'amour!

Ne craignez rien, m'écriai-je, en me précipitant à ses pieds, je suis l'amant que vous avez rêvé, mais l'amant le plus soumis, le plus respectueux, le plus tendre. Je vous adore, je viens vous le dire, vous le répéter cent fois. O Dieu! dit-elle d'une voix presqu'éteinte, est-ce une illusion? veillé-je? est-ce mon rêve qui se prolonge? Oui, oui, reconnoissez un silphe à mon respect; les desirs se taisent, votre beauté les allume, la délicatesse les enchaîne. A ces mots elle se leve, m'échappe, & me défend de la suivre. Je n'écoute rien, je l'arrète.... Eh, pouvois-je obéir! Malheureuse! dit-elle,

où suis-je ? . . . . . Fuyez, comte, fuyez. Qui vous amene ici ? quel mortel a pu vous y introduire ? Cruel ! voulez-vous que je vous haïsse ? . . . .

Elle retombe sans force & sans couleur sur le lit de gazon près duquel je l'avois ramenée ; ses regards peignoient l'effroi, mais non la haine. Alors, saisissant une de ses mains que je couvre de baisers, calmez-vous, lui dis-je, ce n'est point un ennemi qui vient vous surprendre, c'est un amant qui veut mourir à vos genoux. Elle trembloit, soupiroit, ses yeux étoient baissés, le mouvement de son sein devenoit plus rapide, un léger frisson sembloit errer sur ses levres ; je les réchauffai à la flamme de mon haleine. Tout me favorisoit ; l'ombre commençoit à descendre sur ce berceau mystérieux ; j'étois passionné, je fus bientôt plus pressant. Sa terreur étoit mêlée d'une émotion pleine de charmes, & jusqu'à ses prieres touchantes, tout redoubloit mes transports. Je ne voyois qu'elle, je n'entendois que la voix de l'amour. . . . . L'occasion, le lieu, sa surprise, son saisissement, l'obscurité même assuroit mon triomphe. J'osai profiter de tant d'avantages réunis ; j'osai (peut-être son cœur me le pardonne) j'osai tout : un voile de verdure enveloppa la pudeur ; le silphe devint homme, & l'homme devint un dieu . . . .

Il fallut trop tôt m'en séparer : malgré mes efforts pour la retenir, malgré les soumissions de l'amour heureux, qui, brûlant de le devenir davantage, s'accusoit de l'avoir été, malgré l'instant de repentir qu'au sein de la félicité

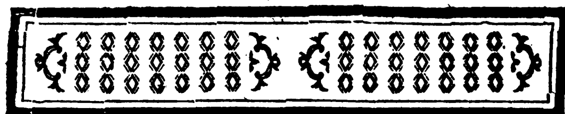
suprême sa douleur m'avoit surpris, elle s'arracha de mes bras, muette, éperdue, baignée de larmes : &, jugez de son pouvoir, sa volonté une fois l'emporta sur la violence de mes feux ! Je la suivis long-tems à travers l'obscurité, & ne distinguant plus les objets, je croyois encore la voir.

Je ne vous recommande point le secret ; je ne me confierai qu'à vous, à vous seul dans l'univers. Ah ! mon bonheur est trop vif, trop bien senti, pour que j'aie besoin du froid plaisir de m'en vanter. Adieu.

Fin de la premiere partie.

LES MALHEURS
DE L'INCONSTANCE,
OU
LETTRES
DE
LA MARQUISE DE SYRCÉ,
ET DU COMTE
DE MIRBELLE.

SECONDE PARTIE.



LES MALHEURS DE L'INCONSTANCE.

LETTRE PREMIERE.

Du comte, à la marquise.

CE n'eſt plus un mortel qui vous écrit. Vous m'avez créé une ame nouvelle..... vous m'avez tranſmis la vôtre. Je franchis l'intervalle qui me ſépare de vous...... Je vous vois, vous parle, vous entends; je vous preſſe dans mes bras; je meurs ſur votre ſein; tous mes ſens frémiſſent; tous mes ſouvenirs ſont brûlans.... mais c'eſt mon cœur ſeul qui jouit. C'eſt là que le bonheur ſurvit à l'ivreſſe, que les deſirs ſe cachent, & que la délicateſſe renferme tous les motifs de mon pardon. Ah! je ne m'excuſe point, je ſuis trop heureux pour avoir été coupable. O délices non encore goûtés, réunion de tous les plaiſirs... de tous les ſentimens, réſiſtance de l'honnêteté vaincue par la paſſion, larmes de la pudeur eſſuyées par l'amour, ex-

tases qui ouvrez les cieux, retracez-vous à moi, occupez, embrasez ma nuit, fixez sous mes yeux les traits enchanteurs de ce que j'aime, tels qu'ils sont gravés dans mon ame!..... Vous que rien n'éclipse, que rien n'égale, vous que l'on juge si mal, que l'on connoît si peu, honorez de vos regards l'expression vraie d'un cœur pénétré de reconnoissance & d'amour.... De quelle foule de charmes, de quels trésors je me suis vu le maître!.... Que de beautés! quelle modestie!... ah! qu'elle ne craigne rien; le sentiment jouit, se rend compte & se tait: il s'enveloppe du voile qu'ose écarter le desir, connoît tout le prix d'une voluptueuse réserve, & tranquillise la pudeur au sein même de l'abandon. En ce moment, que faites-vous? un sommeil paisible ferme-t-il ces yeux charmans, où mes destinées sont écrites? un rêve favorable me peint-il à vos pieds ardent à la fois & soumis? Quand je vous ai quittée...... que dis-je! quand je me suis arraché à vous, quand vous m'avez ordonné de vous fuir, votre main n'a point serré la mienne; vous étiez tremblante, vous abandonniez le lieu de mon triomphe!... l'azyle de mon bonheur, plutôt en victime timide qu'en amante idolâtrée..... Quelques soupirs vous échappoient; j'ai senti couler vos pleurs!... Des pleurs! vous! ah! n'en répandez point, gardez-vous d'en répandre.... Reposez sans inquiétude, reposez dans le sein des illusions douces, & d'une sécurité profonde: moi, je veille pour penser à vous; je

je ne m'en fie point à des ſonges du ſoin de me retracer votre image.

P. S. Je dépêche un courier vers vous ; demain dans la matinée vous recevrez ma lettre. Ne pouvant charmer près de vous les heures ſolitaires de la nuit, je veux m'emparer au moins des premiers inſtans du réveil.

LETTRE II.

De la marquiſe, au comte.

MALHEUREUSE ! où ſuis-je ! comment pourrai-je échapper aux reproches de mon cœur ? ils ſont affreux. De quel droit avez-vous forcé l'aſyle où je m'étois ſauvée ? Je vous fuyois ; c'étoit aſſez m'expliquer, c'étoit aſſez vous dire combien je tenois encore à des devoirs reſpectables, & que j'ai violés tous ! Avec quelle force ils ſe retracent à mon eſprit ! Je ne puis ſonger ſans effroi à l'époux que je trahis ; j'oublie ſes torts, je ne vois que les miens. J'ai briſé tous les nœuds qui me lioient à la ſociété ; j'y deviens étrangere, & c'eſt vous, hélas ! c'eſt vous qui m'avez conduite dans ce piege épouvantable ! Quels ſont vos titres ? vous avois-je dit que je vous aimois ? & quand je vous l'aurois dit, moins coupable que vous n'êtes, vous le ſeriez encore...... Avant d'obtenir l'aveu de l'amour, vous en arrachez la preuve. Quel dieu m'a livrée à vous ? Hélas ! il ſembloit que la nature

entiere eût médité mon malheur. Je vous abhorre, je me déteste, je tremble en prononçant votre nom; fuyez-moi, fuyez-moi pour jamais........ Que dis-je, ô ciel! j'en frémis, je ne me connois plus, mes soupirs me trahissent, mes larmes coulent, un crime en attire un autre. Oui, je vous aimois.... c'est du sein des remords, de la plus horrible agitation, que part le cri d'un cœur qui n'a plus rien à taire ni à cacher; je vous aimois, & quand je dois vous haïr...... Qu'entends-je? on entre chez moi, on m'apporte une lettre.... elle est de vous; je frissonne!..... qu'ai-je lu? cesserois-je de me repentir? Quel trouble! qu'est devenue ma colere! un nuage que je crains d'écarter m'a presque dérobé votre crime; je n'ai plus le courage de vous le reprocher...... Ah! connoissez tout l'excès de ma foiblesse; ce n'est plus que par cet excès même que je puis me relever à mes yeux, aux vôtres, à ceux de l'univers. M'aimerez-vous toujours? m'estimerez-vous encore? Rien ne peut rassurer mon cœur; rien n'égale le désordre, le déchirement, l'état où je suis. Je n'oserai plus vous regarder, je crains de vous revoir, & je ne peux plus vivre sans vous voir.... Vous que j'adore, & qui n'en êtes plus digne, est-ce vous qui avez abusé de ma tendresse, trahi vos sermens, résisté à mes prieres? est-ce bien vous? Pardon, mille fois pardon! je n'accuse que moi; j'ai tort, je l'ai seule. J'avois compté sur mes forces..... elles m'ont abandonnée. Quels malheurs j'envisage!

de quels abymes suis-je entourée!... Vous êtes parti, je suis seule, votre absence me livre à mes réflexions; le silence de la nuit les rend plus sombres encore; la paix que mon cœur a perdue, & que j'envie à tout ce qui m'environne, le repos dont ils jouissent, tandis que l'amour & le repentir veillent, tout me fait sentir ce que je ne faisois qu'entrevoir quand vous étiez près de moi; je me cachois dans vos bras, j'y étois moins malheureuse. Je suis à vous, je suis à vous pour jamais, & je pleure!.... J'ai donc tout sacrifié, honneur, préjugé, gloire, tout ce qui me fut, tout ce qui devoit m'être sacré! hélas! tout.... jusqu'aux droits que j'avois à votre estime! Vous m'avez tout ravi, & je sens encore plus votre bonheur que mes torts, & mes craintes & mes pertes..... Vous l'avez voulu, cruel, vous avez pu vouloir ce qu'il m'étoit défendu de vous accorder, ce que j'espérois n'accorder jamais? Contente de vous aimer, de vous voir, de passer tous les momens de ma vie à vous souhaiter, à vous attendre, à m'occuper de vous, l'orgueil de n'avoir point de reproches à me faire, m'adoucissoit la douleur de mes refus; je pouvois lever les yeux sur vous, & descendre dans mon intérieur sans rougir; votre cœur suffisoit au mien, & la pureté de mes sentimens en étoit l'excuse: aujourd'hui...... Dieu! aujourd'hui!... que je suis coupable! je souffre, & je l'ai mérité. Vous qui me coûtez bien des larmes, & qui me les rendez cheres, vous qui êtes à présent le

maître de ma réputation, de ma vie, de mon ſort ; vous à qui j'appartiens toute entiere, duſſent un jour tant de ſacrifices diminuer de prix à vos yeux, vous ne m'ôterez jamais le bonheur d'avoir fait le vôtre. Ne comptez pas ſur ma légéreté apparente ; oui, oui, ma foibleſſe elle-même eſt le gage de ma conſtance. Vous pouvez me rendre bien malheureuſe ; mais rien, rien à préſent ne pourroit me détacher de vous... pas même votre ingratitude.

P. S. Il eſt huit heures du matin ! je ne me ſuis point couchée. Je ſuis d'un accablement !... que je ſuis loin de vous ! je viens de relire votre lettre.... je vais la relire encore, elle m'attendrit... me conſole ; mais hélas ! votre ivreſſe eſt-elle vraiment de l'amour ?

LETTRE III.

Du comte, à la marquiſe.

QUELLE lettre ! Elle prolonge mon raviſſement, elle ajoute à mon délire, & vous pleurez ! ..... vous pleurez ! c'eſt moi qui fais couler vos larmes ! Ah ! je tombe à vos pieds, & j'y implore mon pardon, ſans ceſſer d'adorer mon crime.... Je n'étois plus le maître de mes tranſports ; égaré, éperdu d'amour, je ne voyois plus, je n'entendois plus ; la foudre auroit tombé, ſes éclats ne ſeroient point venus juſ-

qu'à moi; ſans arrêter mon audace, elle eût éclairé mon bonheur: ne le troublez point, vos inquiétudes me déſeſperent. Vous, étrangere à la ſociété! vous qui en êtes l'ornement, qui en ſerez toujours le charme! Dites, dites, cruelle, quels ſont les liens que vous avez briſés? ſeroient-ce ceux qui vous uniſſent à un époux dont l'indifférence vous outrage? Devez-vous le ſacrifice de votre cœur à qui vous a ravi le *ſien?* Les femmes n'ont-elles que la triſte vertu d'être fidelles à de perfides époux, & le ciel qui les forma, ordonne-t-il que dans leurs plus belles années elles ſe traînent aux pieds des autels pour y ſceller leur eſclavage, & jurer elles-mêmes leur infortune? Ce préjugé m'indigne, il eſt barbare, il n'eſt pas fait pour vous. Femme céleſte, mais injuſte, ſéchez vos pleurs, diſſipez vos regrets, livrez-vous ſans crainte aux impreſſions d'une ame ſenſible; celles qui ſont les plus vives, celles qui ſont les plus cheres, doivent être les plus ſacrées. Ne craignez point d'avoir perdu quelque choſe à mes yeux. Que ne puis-je vous ouvrir mon cœur, ce cœur où vous êtes ſouveraine! Que ne pouvez-vous y voir les progrès que vous y faites! Je ſerai vrai; je vous connoiſſois mal. J'en rougis... cette erreur eſt affreuſe, plus affreuſe que je ne puis vous l'exprimer: votre derniere lettre eſt un trait de lumiere qui m'a pénétré. Oui, oui, mon bonheur vous embellit, il vous rend dans toute ſa pureté l'eſtime que vous craignez d'avoir perdue. Une foi-

me reprochoit ma faute, & m'en annonçoit la peine. Hélas! d'où naissent mes pressentimens? Ils m'épouvantent. Il me semble que tout se détache de moi. Je n'aurai donc plus de jours sereins..... C'est à vous d'écarter ces présages; je remets à vous seul tout le soin de ma destinée..... Que dis-je! à vous qui m'avez perdue, qui avez voulu mon déshonneur, à vous qui peut-être me méprisiez, quand je vous adorois!.... C'en est fait; je ne quitterai point ces lieux, je vous éviterai toujours; jamais hélas! jamais je ne vous oublierai. Mes efforts pour vous arracher de mon cœur seroient inutiles, je n'en ferai point.... Mais comment souhaiter votre présence? Je vous reprocherois mes torts, j'en aurois de nouveaux..... Ah! je vous aime trop pour m'exposer au danger, à la honte... au bonheur de vous revoir.

LETTRE V.

Du duc, au comte.

HEUREUSEMENT je suis désintéressé; le plaisir d'avoir bien fait est le prix le plus doux pour une ame délicate, & l'ingratitude ne refroidit point ma générosité. Il y a des siecles que tout est conclu entre la marquise & vous. Grace à moi, vous voilà en *pleine béatitude*: vous devez même voir déjà se former de loin les orages de la rup-

ture, & je n'entends parler de rien! vous ne me voyez point, ne m'instruisez point, je suis obligé de deviner tout; & quand vous êtes abymé dans le calme de la jouissance, il faut que devant le public je sois pour vous en représentation! N'importe, j'y ai mis un orgueil personnel, mon ouvrage ne restera point imparfait. Soyez tranquille, l'aventure est à peu près connue dans toutes les sociétés où il est à propos qu'elle se répande: elle a très-bien pris à la cour. Hier dans un souper de trente personnes, j'en ai instruit plusieurs; on a même désigné les femmes que vous deviez avoir après la marquise; je vous en donnerai la liste. Eh bien, sont-ce là des soins assez recherchés, des attentions assez délicates? D'après cela, monsieur le comte, je ne vous crois point assez barbare pour sevrer mon zele des confidences intéressantes qu'on a nécessairement à faire quand on est un peu avant dans l'intimité d'une femme qui prête aux détails, & peut souffrir l'analyse. J'espere que vous me satisferez sur cet article: d'ailleurs, il est indispensable que je vous voie, pour régler avec vous la durée de votre intrigue, & le goût dans lequel il faudra la terminer. Tâchons d'éviter les tournures communes. La duchesse de ***, qui doit naturellement vous écheoir après la marquise, est présentement aux eaux; ainsi je vous conseille de garder l'une, jusqu'à ce que l'autre soit de retour; à moins que vous ne preniez en attendant, une fille de spectacle: ce qui seroit d'un *délicieux* scandale, & causeroit un déchaînement

qu'il eſt quelquefois bon d'exciter. Nous en raiſonnerons à notre premiere entrevue.

Adieu, monſieur le comte; vous voilà dans une poſition brillante, & vous ſeriez impardonnable de n'en pas profiter.

BILLET

Du comte, au duc.

Vous m'avez trompé plus cruellement que vous ne pouvez le croire, & que je n'oſe vous le dire. Madame de Syrcé eſt loin de reſſembler au portrait que vous m'en avez fait. Malgré vos préventions & vos efforts, elle a trouvé le ſecret d'arracher mon eſtime; & chaque indiſcrétion de votre part ſera ſuivie d'un déſaveu de la mienne. Je ne ſuis que ſon ami, mais j'en remplirai hautement le titre, & je ſerai forcé de vous démentir toutes les fois qu'il vous arrivera de l'accuſer. Je regarde votre derniere lettre comme une plaiſanterie; mais ſi par haſard ce n'en eſt point une, je vous prie d'y faire attention, & de reſpecter déſormais une femme dont je me déclare le défenſeur. J'ai été à la veille de manquer à tout, & j'ai d'autant plus de zele, que j'ai plus à réparer.

Adieu, monſieur le duc: encore une fois.... vous m'avez trompé.



LETTRE VI.

*Du duc de***, à ladi Sidley.*

C'EST de tous les hommes le plus diſſipé, le plus frivole en apparence, qui met à vos pieds, madame, cette légéreté qui a fait long-tems ſes plaiſirs, ſon orgueil & ſes ſuccès. Plus mon cœur fut indépendant, plus il eſt flatteur peut-être de le fixer. Ses vœux s'épurent depuis qu'ils s'adreſſent à vous ; il ſemble que j'aie pris dans vos yeux une étincelle de votre ame. Oui, belle Sidley, vous venez de faire un prodige, que toutes nos femmes enſemble ſe ſeroient en vain promis : elles ſont vengées, je brûle d'un feu reſpectueux ; & mon cœur eſt trop occupé, trop aſſujetti, trop digne de vous, pour que le deſir y profane le ſentiment.

Après cet aveu que la crainte a ſuſpendu, mais qui échappe à la paſſion, oſerai-je vous demander, charmante ladi ; quels ſont les motifs de votre retraite & de l'exil que vous vous impoſez ? O ciel ! à la fleur de votre âge, quelle tyrannie, ou quel caprice vous condamne à vivre dans la ſolitude ? Orgueilleuſe dans votre déſert des flammes ſecretes que vous allumez, vous nous reléguez dans notre tourbillon, & vous éteignez de vos mains l'encens que vous gardoit l'amour. Dites un mot, une carriere brillante s'ouvre devant vous. Si la cour vous ſéduit, les plaiſirs

en foule vous y attendent; vous y jouirez de l'ivresse des hommes, de la jalousie des femmes; vous embellirez tout; &, s'il est possible, le bonheur vous embellira. Que savez-vous? quelle prétention est interdite à la beauté? Ses droits n'ont point de limites. Aimez-vous mieux le séjour de la ville? tous les cœurs y sont à vous. Combien vous êtes préférable à ces minois monotones dont nos cercles s'enorgueillissent! Avec leurs graces de convention, leur esprit copié, & leur fausseté profonde, comment nos femmes tiendront-elles contre la fraîcheur, la noblesse vraie, & tous les dons de la nature?

Le comte de Mirbelle vous aura sans doute parlé de moi; il sait combien je l'aime, il sait tout ce que j'ai fait pour son bonheur; &, si vous l'interrogez, il ne pourra que me rendre justice. Jugez de mon amour, puisque je vous immole jusqu'à mon ami. Je ne me repens de rien; mais je suis sûr d'avance que, si ma démarche vous déplaît, vous serez assez forte pour la taire. Une ame comme la vôtre est au-dessus des jouissances de la vanité. Enfin, si vous rejetez mon amour, peut-être, madame, ne rebuterez-vous pas les soins de l'amitié. J'ai quelques entours; daignez en disposer. Mes ressources dans tous les genres vous sont offertes, & toutes sont ennoblies par la délicatesse des intentions.

Je suis avec respect, le duc de ***.



BILLET

De ladi Sidley, au duc.

A TRAVERS le pompeux arrangement de vos phrases, j'ai entrevu la fausseté de votre cœur, & votre signature m'a convaincue de tout ce que je soupçonnois. De quel droit, monsieur le duc, risquez-vous près de moi une tentative injurieuse, & qu'avec de l'usage seul vous auriez dû vous défendre? Je suis votre égale par le rang, & j'ai par-dessus vous les prérogatives de mon sexe, qui devroient être le frein du vôtre. Je vous pardonne votre lettre & votre démarche en faveur du dédain qu'elles m'inspirent, & du plaisir que je vais avoir à les oublier. Ne craignez point que je me vante d'un triomphe, quand je n'ai qu'à rougir de votre audace. Je tairai ce qu'il faudra taire; & si je parle au comte de Mirbelle, ce ne sera que pour le garantir de votre amitié, non pour m'enorgueillir de votre amour.

LETTRE VII.

Du comte, à la marquise.

BIEN, cruelle, très-bien! je ne puis qu'applaudir à votre conduite, à votre obstination, à votre barbarie. Voici la quatrieme lettre que

je vous écris pour presser votre retour ; elle aura l'effet des autres. Et vous aimez ! vous aimez ! vous ! ah ! quand on aime, on agit autrement ; on n'est point inflexible aux instances, sur-tout à la douleur de l'amant qui nous est cher... Hier, par exemple, le rendez-vous de la chasse du roi étoit dans l'endroit de la forêt de *** qui touche au château du maréchal. L'univers étoit là, vous seule n'y étiez point : vous deviniez apparemment que l'espérance de vous y voir m'y attireroit !... & voilà pourquoi vous avez effecté de n'y pas paroître. Il n'y a point d'extravagances qu'un tel caprice ne m'ait faire. J'avois perdu la tête. Figurez-vous un homme en délire sur un cheval fougueux ; j'aurois voulu qu'il fût par-tout à la fois, & j'allois indiscrétement regarder dans toutes les caleches. Je me suis fait trente ennemies par mon air d'humeur, par le dépit de ne vous pas trouver, & mon dédain marqué pour tout ce qui n'étoit pas vous..... A un détour du bois j'apperçus un carrosse à la livrée du maréchal ; je crus que vous y seriez, j'y courus. Dans mon empressement je m'élançai à travers la portiere ; jugez de ma surprise, quand, au lieu de l'amour même que je cherchois, je ne vis que la vieille figure de la duchesse .... Je pensai tomber à la renverse ; elle me parut furieuse, s'agita comme la sibylle sur son trépied, murmura quelques mots, & m'auroit étranglé si elle avoit pu. Je parie qu'elle n'est point encore revenue de mon escapade, & vous avez dû la trouver le soir deux fois plus asthma-

tique qu'à ſon ordinaire. Voilà pourtant, madame, à quoi vous m'expoſez. Que faiſiez-vous donc dans votre *délicieuſe* retraite, pendant que tout le monde en étoit dehors ? Je ne vous conçois pas : quelle tranquillité ! quelle indifférence ! vous êtes donc bien ſûre de mon cœur ! que dis-je ! peut-être ne vous ſouciez-vous point qu'il vous échappe. Si vous ſaviez cependant, ſi vous ſçaviez !... quelles ſont mes inquiétudes, mes craintes, vous ne dédaigneriez pas de les calmer. La chaſſe finie, j'ai pendant plus de quatre heures erré autour de ce maudit château que vous ne voulez pas quitter. J'avois les yeux fixés ſur le ſallon où l'on ſe raſſemble, je vous y cherchois : mes regards, mon ame, mon imagination, tout mon être y étoit attaché. Voilà comme j'aime; voilà, voilà, madame, comme on doit aimer. Vous ne connoiſſez pas mon cœur, vous ne pouvez pas concevoir les excès dont il eſt capable ; tremblez de le pouſſer à bout. O vous que j'adore, & qui m'affligez, ne me privez pas plus long-tems des charmes de votre préſence.... elle ſeule peut adoucir les tourmens de ma ſituation, & des chagrins dont je ne vous dis que la moitié .... Ne m'avez-vous fait entrevoir le bonheur, que pour me l'arracher ſoudain ? Je ſuis au déſeſpoir, & vous m'y laiſſez ! Ah, dieu ! ne me répondez point ; ce ne ſont plus vos lettres, c'eſt vous, vous ſeule que je veux ; & ſi vous réſiſtez à mes prieres ..... Je ne menace point, je pleure ...... Revenez, revenez, ô mon adorable maîtreſſe ! Je tombe à vos

genoux pour vous en prier : tous mes emportemens ne font plus que de l'amour .... Je vous attends, je vous aime, plus qu'on n'a jamais aimé.

LETTRE VIII.

*Du duc de ***, au vicomte de ***.*

Voyageant dans l'Italie.

Je boude l'univers, & je me fuis arraché de Paris pour venir refpirer ici. M.... eft une ville charmante ; le commandant de la province, chez qui je fuis, eft un homme aimable, c'eft lui qui m'a formé ; il pleure de joie quand il fonge aux fuccès de fon difciple, & notre réunion a quelque chofe de très-attendriffant.

Revenons au fujet de ma trifteffe, car chacun a fes chagrins. Vous vous rappellez peut-être le beau plan que je vous développai il y a fix mois dans une de mes lettres, l'une des plus inftructives que j'aie écrites. Il s'agiffoit d'avoir une femme, d'humilier l'autre, & d'ôter à un jeune écervelé la maîtreffe qui l'aimoit, pour lui faire prendre celle que, dans mes décrets, il devoit ne pas aimer. Eh bien, vicomte, rien de tout cela n'a réuffi. Je fuis confus, découragé, prefque malheureux ; un fecond dégoût tel que celui-ci me feroit prendre le monde en haine. On a eu beau bloquer l'Infulaire ; elle a tout

élude

éludé : la Françoise a donné de meilleure grace dans les pieges différens qu'on lui a dressés ; le comte s'y est pris d'abord, & puis tout est resté là. Ce maudit comte ! croiriez vous bien qu'il est devenu plus consciencieux à mesure que madame de Syrcé est devenue plus foible ? & , ce qu'il y a de piquant, c'est que ce monstre là, avec tous ses remords, garde deux femmes pour le consoler. Je suis en regle, comme vous sentez bien ; j'ai vîte ébruité l'aventure, & je me suis mis d'autant plus à mon aise sur les indiscrétions, qu'on étoit plus circonspect sur les confidences. Voilà toujours, à bon compte, la vertueuse marquise au rang des femmes courantes, qu'on a, qu'on peut avoir, qu'on prend & quitte à volonté. Le comte nie, moi j'insiste ; cela fait compensation ; il est l'apôtre de la vertu, je suis l'historien des foiblesses ; le moyen qu'il soit cru, & que je ne le sois pas ? On rit de ses fables, on dévore mes récits. Mais concevez-vous qu'il s'avise d'être délicat à son âge ! dans le monde qu'il voit ! dans le siecle où il vit ! à portée des bons conseils ! ... Mirbelle étoit *lancé* ; cette aventure le portoit aux nues ; il pouvoit couler à fond madame de Syrcé aussi facilement que j'en avois eu le projet. Tout étoit disposé pour cela ; il en avoit les honneurs, & les autres femmes lui en auroient su le meilleur gré ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un homme comme cent mille autres, un étourdi qui manque l'occasion, a des scrupules d'enfant, & ne sait pas qu'en immoler une, c'est le secret de plaire à toutes. J'ai fait ce que j'ai pu, & je n'ai

ſûrement rien à me reprocher. Je ne m'attendois pas à me voir barré par une conſcience timide, & les oppoſitions d'un génie du ſecond ordre. Au reſte le voilà entre deux femmes, & c'eſt bien quelque choſe. Ce n'eſt point la ſituation où je le voulois, mais il faut s'en contenter. J'ai déjà déchaîné l'Angloiſe par des avis clandeſtins qui doivent faire un bon effet. J'ai mis le flambeau dans la main d'une de ſes furies; & l'autre, aigrie par le partage & les négligences inſéparables d'une double intrigue, ne tardera point à jeter les hauts cris. Ce pauvre comte! je jouirai un peu ſenſuellement, je l'avoue, de ſa petite infortune; il l'a bien méritée. On dit que je ſuis méchant; que vous en ſemble? Voilà pourtant comme on eſt jugé!... Je puis m'ouvrir à vous, mon cher vicomte. Vous êtes digne de m'apprécier, & je ſuis bien-aiſe que ma morale ne ſoit pas perdue.

En entrant dans le monde, j'en ai, d'un coup-d'œil rapide, embraſſé la ſuperficie; j'ai vu d'un côté une poignée de pédans triſtes, platement honnêtes, & vertueux avec confuſion, végéter ſans titres, ſans récompenſe, & placés dans la ſociété comme des eſpeces d'épouvantails. Ces gens là ont de l'humeur, s'emportent contre ceux qui n'en ont pas, crient au ſcandale, à la décadence, & attriſtent ſans corriger. D'une autre part, j'ai diſtingué ces hommes brillans, & que l'on croit ſuperficiels, qui arrivent à tout, en ſe jouant de tout, perſifflent les moraliſtes qui les ennuient, les femmes qui les adorent, & juſ-

qu'au ministere qui les récompense. Ils savent que les mœurs ne sont point à la mode, & ils n'ont point de mœurs; ils brisent tous les liens qui retardent, se dispensent des devoirs qui préoccupent, & se glissent à la fortune & à la faveur à travers les distractions du plaisir: tels ont été mes modeles. A quoi bon se hérisser d'une morale infructueuse, quand tous les agrémens de la vie sont le résultat d'une utile frivolité? Qu'a-t-on à faire dans une monarchie? Le gouvernement se charge de tout. Les loix veillent, la machine va, les politiques se rengorgent; notre sagesse à nous est de rire de leurs calculs, & d'en profiter.

La province, comme vous voyez, m'invite à réfléchir. J'avois besoin de son calme, j'étois anéanti; &, pour ne pas mourir tout-à-fait, il a fallu déserter. Tandis que je menois l'intrigue de Mirbelle, j'en avois cinq ou six pour mon compte, qui m'ont cruellement exercé. La Terville d'abord est venue fondre sur moi, sous prétexte que je lui semblois un homme à sentimens. Notez que cette femme est bien le tempérament le plus inexorable qui me soit encore tombé sous la main; mais je n'ai point été la dupe de ses mines, de ses nerfs obéissans, de son crédit acheté, de ses petites intrigues dont tous les ressorts se rouillent, & je l'ai plantée là aussi brusquement qu'elle m'avoit pris.

Après elle, est venue madame de Sanci, coquette éternelle, s'étayant de la société des vieux seigneurs, & s'érigeant en oracle des jeunes femmes, qui ne demandent pas mieux que de

la consulter, parce qu'elle conseille aujourd'hui comme elle agissoit autrefois. Celle-là je l'ai eue par régime ; mon médecin me l'avoit ordonnée, & je lui en voudrai toute ma vie. J'ai en horreur les remedes violens.

Pour madame de Melleville, je ne regrette pas autrement les huit jours que je lui ai sacrifiés. C'est un petit sapajou assez agaçant ; elle fait des affaires, des perfidies, de l'esprit quelquefois, des noirceurs toujours ; je ne connois personne sur-tout qui mette plus de gaîté dans une rupture. Tout le monde aimera cette femme là.

Mais de tout ce que je viens de vous citer, rien n'a été sérieux que mon aventure avec madame de ***, délicieuse créature ! caprice, étourderie, indécence, elle a tout ce qu'il faut pour intéresser ; je ne connois pas une conduite plus désordonnée, des mœurs d'une meilleure composition. Son mari est une espece de Hollandois francisé, un bourguemestre refugié, qui raffole de jardinage. Cet original a la manie des belles plantations, & des fleurs les plus rares. Elle ne s'abaisse point à jouir de tout cela pendant le jour. Après une toilette rapide, on apparoît au spectacle ; ensuite un grand cercle, un jeu d'enfer, un soupé des dieux, &, le soupé fini, la promenade aux flambeaux dans les jardins ; jugez du dégât qui s'y fait ! J'avouerai que cette lutinerie aimable m'a retenu plus que je ne voulois dans les chaînes de madame de***, à qui d'ailleurs il ne resteroit rien, si on lui ôtoit sa déraison.

Quoi qu'il en soit, me voilà libre ; je mene

ici une vie douce. Le commandant y tient le plus grand état ; nous causons sur nos exploits de tous les genres ; &, quoique je ne sois pas à mon apprentissage, je trouve encore de quoi m'instruire dans son entretien ; il m'a donné des notes savantes & détaillées sur toutes les femmes de sa souveraineté. Celle-ci, me disoit-il il y a quelque tems, se défend assez volontiers quatre jours de suite ; celle-là peut tenir quinze ; en voici une qui a résisté quelquefois des mois entiers ; c'est l'exemple de la province. J'ai voulu vérifier, & j'ai trouvé ses mémoires de la plus grande exactitude.

Je bavarde en franc provincial. Adieu, vicomte : quittez donc votre Italie, & revenez parmi nous. Je ne puis suffire à la foule de mes occupations ; j'ai besoin d'un second un peu délié, c'est vous que je choisis. J'ai pour l'hiver prochain des idées toutes neuves ; & en vous cédant le quart de mes affaires, vous aurez encore un très-joli département.

LETTRE IX.

Du comte, à la marquise.

CRAIGNEZ mon amour, mon désespoir .... craignez-en la violence. Il faut que je meure, ou que je vous voie. Je suis capable de tout ; je vous suivrai au bout de l'univers ; j'ai des

droits ſur vous, je les réclame : ils ſont au fond de votre cœur ; ils ne ſortiront jamais du mien ; je n'en connois point de plus ſacrés.

Le prince de *** eſt pour quelque tems chez le maréchal. J'ai ſu de lui-même il y a peu de jours qu'il partoit, parce qu'il venoit d'apprendre que vous y étiez ; & c'eſt à moi qu'il s'adreſſe ! c'eſt moi qu'il choiſit pour ſes confidences ! ..... Il vous adore ; je l'ai vu dans ſes yeux, dans ſes diſcours, dans ſon trouble ..... il vous adore, & vous reſtez ! vous reſtez madame, vous avez la force de me fuir ! .. Encore une fois, ſi vous ſaviez ce que je ſouffre .... ce que j'ai à combattre ! ſi vous pouviez connoître & le genre de mes inquiétudes, & l'excès de mon agitation, & toute l'horreur de mes tourmens ! Mais tout cela vous toucheroit peu ſans doute .... Le prince de *** vous paroît-il auſſi aimable que je le trouve heureux ? eſt-il bien tendre ? vous accompagne-t-il ſous ces ombrages charmans, où .... Je ne me connois plus : arrachez-vous du lieu où vous êtes .... fuyez cet homme qui m'eſt odieux .... qui doit vous l'être ; fuyez-le, madame, ou je ne réponds point de mes tranſports. J'imaginerai plus d'un moyen d'arriver juſqu'à vous, de troubler les momens paiſibles que vous paſſez avec lui, de vous rendre le témoin, & lui la victime peut-être de mon affreux déſeſpoir. Il n'eſt point de formes que l'amour ne prenne, il n'eſt point d'obſtacles qu'il ne ſurmonte, point de reſſentimens où il ne s'emporte, quand il eſt dédaigné .... Malheureux, qu'ai-je dit ! je m'égare .... je tombe à vos

pieds ; je reconnois mon crime, je l'abjure, je le déteste ; mais gardez-vous de m'en punir. Rendez-vous à mes prieres, à mes instances, aux vœux enflammés de mon cœur ; ne craignez point l'amant que vous enivrez .... ne l'affligez pas plus long-tems..... son idolatrie est votre excuse. Le prince de *** pourroit-il vous retenir, me faire oublier? Ah, dieu ! je vous outrage, ma tête se perd ; mais je ne suis pas maître des mouvemens de mon cœur. Que je suis agité ! que vous me rendez malheureux ! Cruelle, quel moment vous avez choisi pour notre séparation !... Je n'en puis plus ...... & j'exige .... oui, oui, j'exige votre retour, s'il est vrai que je sois aimé.

LETTTRE X.

De la marquise, au comte.

Eh bien, oui, je reste ici, & (vous ne vous y êtes pas trompé) c'est pour le prince de ***, c'est pour le voir à chaque instant ; oui, monsieur, c'est pour lui que je reste. Vous devinez tout ; votre sagacité m'enchante, elle m'éclaire, & je vous en remercie....... Ah, dieu ! si vous pouviez le croire ! si vous aviez assez mauvaise opinion de moi !.... Mais vous ne l'avez pas pensé : je pourrois au reste, je devrois sur-tout préférer sa société à la vôtre. Il n'a

point détruit la paix de mon cœur; sa vue ne me fait point rougir. Eh! d'où vient le fuirois-je? Je n'ai jamais craint, je ne redoute, je n'évite dans l'univers entier qu'un seul mortel, hélas! le plus aimable de tous, s'il n'étoit pas injuste, exigeant, tyrannique, s'il ne doutoit pas de son pouvoir.... dont il abuse. Il m'a perdue, me soupçonne, se fait injure, m'outrage, nous offense tous deux...... Ah! n'importe, je l'adore, telle est ma destinée, je l'adore jusques dans ses injustices. Connoissez, ingrat, connoissez tous les secrets d'une ame que votre haine, votre inconstance, votre mépris même ne pourroient changer : sachez qu'en vous voyant, je fus entraînée vers vous; que, vous connoissant davantage, je vous aimai plus; que l'aveu de votre sentiment fit le désespoir & le bonheur de ma vie, & que l'amour vous l'auroit donnée, eût-elle été plus heureuse, dans le tems que l'honneur vous disputoit tout. Non, vous ne comprendrez jamais, vous ne pouvez comprendre ce que m'ont coûté mes dédains, mes refus, tous les tourmens, tous les combats d'une femme attachée à des devoirs qu'elle frémit de violer, se reprochant une passion qu'elle ne peut vaincre, résistant à l'objet qui l'enivre, se condamnant au supplice insupportable de le voir malheureux, & dont toutes les démarches sont suivies du désaveu de son cœur, ou de celui de sa raison. Sachez plus, sachez, qu'accablée de remords, ne pouvant soutenir votre présence, ma contrainte, sur-tout votre douleur,

ne pouvant ni vous oublier, ni vous fuir, ni le vouloir, j'éprouvois le déchirement affreux d'une jalousie qu'on n'a pas le droit de montrer, que rien ne rassure, que le silence irrite, & dont le trait envenimé assure à l'ennemi la victime dont les bras lui sont ouverts. Après cela osez douter de moi; osez, malgré ma foiblesse, osez me refuser votre estime; mais quand je ne l'aurois pas, quand je ne la mériterois plus, dites, dites, cruel, quel homme peut être dangereux pour celle qui vous aime ? A quels emportemens votre ame se livre! gardez-vous d'imaginer que je les craigne: si je cédois.... ce seroit à vos prieres; ce ne sont point vos fureurs que j'appréhende. Vous ne paroîtrez point dans ces lieux, dussé-je n'en point sortir; vous n'y viendrez point, vous ne ferez nulle tentative qui puisse me compromettre; vous respecterez ma volonté, & c'est par mon pouvoir sur vous que je jugerai de votre amour. Ma gloire est aujourd'hui votre depôt; & si vous étiez capable..... Avez-vous donc besoin de m'effrayer pour m'asservir? Barbare! moi, *le témoin! une autre la victime!* une autre; si vos jours étoient en danger!..... une autre que moi!..... j'expirerois à vos yeux; j'expirerois couverte d'infamie, & je vous haïrois.... de m'avoir fait trembler pour vous. Je veux, je dois vous fuir; le pourrai-je, hélas! Je ne promets rien, j'ignore ce que je ferai. Mais mon absence vous afflige....... Eh bien, sans le prince de ***, je partirois demain: c'est lui, lui

ſeul qui m'arrête, & je ſuis ici pour des ſiecles...
Adieu.

BILLET

De la marquiſe, au comte.

J'ARRIVE dans le moment. Venez, mon cher comte, venez; je crains votre préſence, mais je la deſire encore plus que je ne la redoute. Je vous attends; je tremble..... & cependant je ſuis heureuſe.

LETTRE XI.

De la marquiſe, au comte.

QUE ne peut un amant aimé! depuis huit jours que je ſuis près de vous je ne me reconnois plus. Mes torts diſparoiſſent à mes yeux; l'ivreſſe leur ſuccede. Je ne vois plus le déshonneur; vous êtes entre lui & moi; je ſuis toute à l'amour: j'aime juſqu'à mes remords paſſés; j'ai cela de plus à vous offrir. Quel changement! c'eſt à vous que je le dois. Tous les regards me confondoient: lorſqu'on me fixoit, j'euſſe voulu que la terre s'entr'ouvrît pour me cacher; je vous ai revu: je ſuis fiere de mon ſentiment. Il eſt impoſſible d'aimer ainſi, & je

passerois ma vie à m'en étonner, si je pouvois faire autre chose que de m'en applaudir. Le matin, le soir, le jour, la nuit, sans cesse je pense à vous; vos lettres, sur-tout celles que vous m'avez écrites depuis mon retour, je les baise avec une ardeur que je n'ose vous montrer toute entiere. Je n'ouvre mes yeux que pour les lire; je ne me pare que pour vous plaire; je ne veux de suffrages que pour mériter le vôtre. Je fus coquette, & je n'en disconviens pas; on me voyoit par-tout, excepté chez moi, & je me trouve heureuse même de vous y attendre. Je hais la foule, les hommages, tout ce que j'ai aimé, tout ce qui me sauvoit d'un attachement: j'étois contente de ma figure; je me croyois jolie, je voudrois l'être mille fois davantage; vous m'en avez fait connoître le desir. Fixer l'attention de la multitude, me paroissoit un triomphe; aujourd'hui il me seroit odieux. Je n'apperçois que vos regards; je ne souhaite des charmes que pour les attirer. Au milieu d'un cercle où vous n'êtes pas, je suis seule avec vous, je vole vers vous; mes sens, mon cœur mon ame, tout m'y reporte, m'éloigne du reste. Le monde, tout ce qui le compose, ne m'est rien, ne m'inspire rien; on ne peut prononcer votre nom sans que j'éprouve une émotion extrême; vous êtes à mes yeux le seul homme aimable, le seul que l'on doive remarquer: voilà le tableau de mon cœur. Après cela soyez ingrat, soyez infidele, j'en mourrai sans vous haïr: ma vie vous appartient; je la donnerois pour

votre bonheur, je la perdrois si vous cessiez un instant de m'aimer. Moi, rougir, quand c'est vous qui êtes l'objet de mon idolatrie ! vous me haïriez..... que je la croirois justifiée. Je vous aime, oui, je vous aime, je le dirois à l'univers, & je jouirois de ses reproches. Vous m'avez grondée dans votre dernière lettre de ce que je vous témoignois quelques craintes sur la durée de votre attachement. Eh ! mon ami, j'aime trop pour être tranquille. Portée à vous croire, je vous aiderois peut-être à me tromper ; mais, même en vous croyant, je tremblerois encore. Ne me parlez point d'amour-propre ; est-ce qu'il n'est pas absorbé par le sentiment ? Ne croyez pas que l'habitude de plaire à la foule rassure contre la crainte d'intéresser moins l'amant auquel on a cédé. Telle qui se croyoit parfaite avant d'être sensible, à qui on le disoit sans cesse, perd cette confiance avec sa liberté. Celle dont on a toujours porté les chaînes, est bien étonnée lorsqu'il lui arrive d'en porter à son tour ; quand on devient esclave après avoir régné, quand, pour la premiere fois, on connoit un maître, on sent d'autant plus d'alarmes de tout genre, qu'elles sont plus nouvelles. J'ose vous en faire l'aveu, (& vous devez me connoître assez pour que je n'appréhende point de vous paroître vaine) avant que je vous connusse, personne n'étoit entourée comme moi ; non que j'eusse des titres pour justifier la préférence vague qu'on me donnoit sur les autres femmes ; je ne le pense point ; je ne l'ai jamais cru ; c'é-

toit une manie........ On étoit plus faux avec moi qu'avec beaucoup d'autres; on s'obstinoit à m'offrir des hommages qui n'arrivoient point à mon cœur; j'avois mille amans, & pas un; tous avoient de l'espoir; je n'écoutois personne; j'étois calme, confiante, pleine de sécurité, d'orgueil peut-être.... Vous parûtes, ma fierté expira; je connus le trouble; je me défiai de moi; j'eus tous les torts, toutes les craintes, plus de repos, plus de coquetterie, plus rien... que le plus tendre amour, qui vaut tout, qui me tient lieu de tout, que je préfere à tout ce que j'ai perdu.

Quel est donc le projet dont vous me parlez pour demain? Vous redoutez un refus! Ah! cruel, vous vous défiez de votre cœur, puisque vous doutez de tout votre pouvoir sur le mien. J'accepte.... eh! quand je le voudrois, pourrois-je, cher amant, m'opposer à un vœu que vous avez formé?

LETTRE XII.

De la marquise, au comte.

CETTE femme qui nous a reconnus, qui nous a salués à cette promenade fatale, dans cet asyle écarté où nous croyions être seuls au monde; ô mon ami, que dira-t-elle? que va-t-elle penser?.... Ce cruel public! il ne pardonne pas un sentiment vrai qu'on a combatu;

qu'on n'a pu vaincre ; il est inexorable, & moi, je suis entraînée : susceptible de remords, je ne le suis pas de réflexions. Dans le moment où j'ai le plus de torts, dans le moment où je les sens avec le plus d'amertume, si vous vouliez j'en aurois de plus grands. Hier, quel oubli des autres, de l'univers, de ma réputation, de tout! Les plus horribles malheurs m'attendroient, la perte soudaine de ma vie devroit expier les preuves de mon amour, que je volerois dans vos bras..... sûre d'y trouver le bonheur. Ah! combien il est dangereux d'aimer, quand on aime à un tel excès! Je me craignois ; cette crainte fit long-tems ma sûreté ; mais je n'avois point d'idées de ce que j'éprouve. Mon ame est enivrée; l'amour fait un exemple de moi; je l'ai fui, je l'ai bravé, il se venge. Je fais des imprudences affreuses; je ne vois plus rien..... Cher amant, je ne me plains pas, je m'accuse; hélas! de quoi? Vous êtes coupable de mes fautes; cruel, ce sont les vôtres. Vous vous faites trop aimer, & j'adore votre ouvrage; j'adore mon délire, mon égarement; j'en adorerois les suites, fussent-elles le courroux, le mépris, le déchaînement de toute la nature... Va, il me feroit doux de l'endurer pour toi.... Prenez pitié d'une femme qui ne se connoît plus; empêchez-la de se perdre, faites-lui faire pour vous ce qu'elle ne feroit pas pour elle; vous avez détruit sa raison, vous lui devez votre secours. Je m'abandonne à vous, & ne vous implore que pour en être plus digne.

P. S. Madame de * * * ne ſoupoit pas chez elle ; il étoit trop tard pour aller à la campagne. J'ai été à l'hôtel de* * *, j'ai ſoupé avec des femmes vertueuſes ; je ſoupirois en les regardant, & mes ſoupirs alloient juſqu'a vous. O vous qui m'êtes devenu plus cher que ma vertu même, vous ſans qui je l'aurois conſervée, vous pouvez me rendre plus que vous ne m'avez ravi. Votre amour eſt tout à mes yeux ; qu'il ſoit égal au mien, je n'aurai rien à regretter.

LETTRE XIII.

De madame de Sancerre, à la marquiſe ſa fille.

Je m'en veux de ne vous avoir pas encore écrit : mais vous ſavez que quand j'arrive ici, j'ai mes deux mille tours à faire, des comptes éternels à régler ; c'eſt à ne pas finir. J'ai trouvé tout dans le meilleur état ; je commence à me reconnoître ; ma tendreſſe ſaiſit ce moment de calme, & je me hâte de cauſer avec vous. J'aurois bien envie de vous gronder ; vous n'avez pas voulu me ſuivre. Que fait-on à Paris dans la ſaiſon où nous ſommes ? Vous ſur-tout qui êtes ſi diſſipée l'hiver, vous auriez beſoin l'été du repos de la campagne : l'air qu'on y reſpire rafraîchit le ſang, rétablit la ſanté, & donne des forces au moins pour être folle un peu plus impunément ; pardonnez-moi l'épithete. Vos

bals, vos veilles, vos ſoupers; tout cela me déſole & m'alarme. Quand je ſais que vous veillez, moi je ne dors pas bien, & nos inſomnies ont deux cauſes bien différentes; la vôtre a l'amuſement pour motif, l'inquiétude produit la mienne. Vous avez les plus jolis yeux du monde, ils ſont quelquefois battus à faire peur; je ne les aime point comme cela : les miens ont beau me dire que vous êtes charmante; mon cœur, oui, mon cœur vous trouve laide.

Mon curé m'a demandé de vos nouvelles; il a une grande envie de vous convertir, & m'a paru bien fâché de votre abſence; mais il prétend que vous n'échapperez point; il veut vous ſauver, en dépit que vous en ayez, & vous prouver que vos plaiſirs de Paris ne ſont rien moins que des plaiſirs. Il aura de l'ouvrage, n'eſt-ce pas? & l'habitude qui plaide pour eux, vaudra bien l'éloquence qui s'élevera contre? Il nous fit ces jours-ci un excellent diſcours ſur les dangers des paſſions, ſur les maux qu'elles entraînent, & la fauſſeté du bonheur qu'elles promettent. Réellement il a très-bien parlé; c'eſt un digne homme, animé d'un zele vrai : il met autant de façon pour diriger ſes bonnes conſciences de village, que s'il avoit d'illuſtres pécheurs à conduire. Vos prédicateurs de Paris parlent pour briller; celui-ci n'ouvre la bouche que pour être utile : les vôtres ne ſont que des orateurs; le mien eſt un apôtre.

A propos, Ombert mon fermier m'eſt venu voir : il m'a amené ſa fille, cette petite Claudine

que

que vous appelliez votre *bonne amie* : elle étoit parée, & n'en avoit pas besoin. Figurez-vous une taille une peu forte, mais bien prise, des yeux brillans du feu de la santé, des joues fortement colorées, & des levres qui font envie. Elle a un amoureux qui feroit d'elle un portrait plus détaillé; mais moi, j'aime mieux la doter que de la peindre. Elle a un air de sagesse qui m'a séduite, & l'on m'assure que sa conduite y répond; on la propose pour modele aux filles de son âge. Sous des habits villageois, elle s'attire les hommages & les respects de tous ceux qui l'approchent. Je compte la marier incessamment avec celui qu'elle aime; c'est le fils d'un laboureur estimé, qui a déjà succédé aux travaux de son pere, & qui, dit-on, héritera de ses vertus. Leur union m'attendrit d'avance; la noce se fera dans mon château, je serai ravie que leur bonheur commence sous mes auspices.

Tels sont, ma chere fille, les soins qui m'occupent, & les innocentes distractions de la vie paisible que je mene ici. Les vôtres sont plus bruyantes; mais laissent-elles dans l'ame des impressions aussi douces? Que je le hais ce mouvement continuel & fatigant qui vous emporte, vous promene de chimeres en chimeres, & ne laisse après lui que l'étourdissement, le dégoût & le vuide! Dans la perspective, le monde est un séjour charmant; de près, c'est un abyme où chaque séduction masque un péril, & chaque plaisir une infortune. Il est certains écueils que je n'ai garde de craindre pour vous: si

l'imagination y pouſſe, la fierté de l'ame en préſerve. Avec une tête vive, vous avez un cœur honnête; l'une peut vous égarer, l'autre vous ramenera toujours; je le ſais, je le crois, j'aime à le croire, & je mourrois de chagrin, ſi vous me forciez de penſer autrement: mais, ma fille, ma chere fille, ſouvent les apparences ont perdu celles que leur intérieur n'accuſoit point. La coquetterie eſt un appas empoiſonné, auquel on ſe laiſſe prendre trop aiſément. On ne veut que les hommages, & l'on ne ſait guere ce que l'on veut. L'orgueil des hommes & la jalouſie des femmes les font payer bien cher; les unes calomnient, les autres ſe vantent: on crie à l'injuſtice, on pleure, on ſe révolte; tout ce qui amuſoit l'eſprit vient s'envenimer dans l'ame; les principes ont à lutter contre le dépit, & s'affoibliſſent par le combat: à la fin on ſe décourage, les reſſentimens s'aigriſſent, l'imprudence s'y joint, & la vertu même alors devient le ſupplice du cœur, au lieu d'en être la conſolation. Croyez-en mon expérience; je chéris ce tréſor de mon âge, s'il peut vous garantir des périls du vôtre. J'ai vécu dans le monde de très-bonne heure. Grace à M. de Sancerre que je regretterai toute ma vie, j'y ai toujours été heureuſe & tranquille; j'ai eu le tems d'obſerver, de réfléchir, & de plaindre les femmes moins heureuſes que moi. Je ne parle point de celles qui franchiſſent les bornes de cette pudeur, le premier charme d'un ſexe chargé, en quelque ſorte, du dépôt des mœurs publiques:

ces infortunées là méritent leurs maux ; & les rigueurs de la société ne sont plus condamnables, quand elles vengent la décence, punissent l'oubli des devoirs, & maintiennent l'honneur par la flétrissure de celles qui s'en écartent. Il n'est question ici que de ces caracteres ardens & foibles qui obéissent volontiers aux impulsions qu'on leur donne, qu'on séduit sans les corrompre, qu'on entraîne sans les précipiter. Susceptibles d'écarts, ils ne le sont point de fautes graves ; mais ce sont ces écarts qu'il ne faut pas multiplier ; ce sont eux, je l'avouerai, que je crains pour vous : si l'honnêteté y survit, le repos en souffre, & je voudrois bien que le vôtre ne fût pas troublé. Ma chere enfant, ne t'effarouche point de ma morale, elle n'est pas sévere. Va, je suis loin d'être une pédante qui censure les plaisirs que l'âge lui défend ; jouis de tous tes avantages. Tes graces appartiennent à la société, & je vois avec orgueil qu'elle en est embellie. Amuse-toi, mais que tes amusemens ne nuisent pas à ton bonheur ; vois peu de jeunes gens ; ils sont vains, inconsidérés, présomptueux, presque tous sans délicatesse ; leur ton te va si peu, que je ne te demande pas un grand sacrifice. Au reste, de pareils hommes ne sont pas dangereux ; on peut les recevoir sans conséquence ; il n'en reste rien. Ce sont les liaisons de femmes qui sont importantes. On te jugera par elles ; voilà ce qui marque, & ce qu'il ne faut point négliger. Songe à te montrer quelquefois avec celles qui donnent le ton, &

qui compenſent par une raiſon aimable ce que les années leur enlevent d'agrémens. En te couvrant de leur conſidération, & intéreſſant la ſociété à tes ſuccès, tu pourras te permettre beaucoup de choſes qui te feroient tort ſans ce politique abri, qu'il eſt bon de ſe ménager contre la malignité attentive, & les petites indiſcrétions inſéparables de ta jeuneſſe. Sous la ſauvegarde que je t'indique, tu donneras même à tes plaiſirs un caractere de décence qui ne doit jamais t'abandonner. Tu ne feras point confondue dans la foule de ces femmes décriées, que la diſſipation rapproche, que les rivalités brouillent, qui s'adorent aujourd'hui, ſe déteſtent demain, & donnent au public des ſcenes continuelles d'amour-propre qui finiſſent par leur ôter juſqu'au droit d'en avoir. Lie-toi plutôt avec des femmes très-jeunes, & dociles encore à l'inſtinct de l'honnêteté naturelle, qu'avec ces coquettes endurcies, que rendent furieuſes le déclin de leurs charmes, la diminution des hommages, la perſpective de l'abandon. Ces dames abhorrent par état toutes celles dont la fraîcheur inſulte à leur maſque, & met les hommes les moins clair-voyans dans le cas d'une comparaiſon qui les humilie. C'eſt leur arracher l'ame que de leur offrir des attraits naiſſans & des graces naïves : elles ſe débattent contre le tems ; n'ayant plus d'adorateurs, elles cherchent des victimes, & veulent ſe faire craindre, ne pouvant plus ſe faire aimer. Fuis-les, ſi tu ne veux pas être en butte aux noirceurs, aux pro-

pos de tout genre. Rien n'eſt ſi terrible que la prétention aigrie qui n'a plus les droits pour excuſes. Je ne te recommande point de fermer ton cœur à des goûts, ou, ſi tu veux, à des paſſions toujours déshonorantes, quand elles attaquent une union reſpectable, que des circonſtances peuvent traverſer, mais que rien ne doit détruire. Encore une fois, l'élévation de tes ſentimens me tranquilliſe ſur cet article.

Je connois tous les torts de M. de Syrcé, je n'y ſonge pas ſans attendriſſement pour toi, & ſans colere contre lui. Tout le monde s'intéreſſe à ton ſort, ne le rends pas plus cruel: que ton mari rougiſſe de ſa conduite, & rende hommage à la tienne. Il vient un tems où les liens légitimes reprennent toute leur force, où tous les intérêts réunis rapprochent les époux les plus froids: alors, combien tu jouiras de tes ſacrifices! combien tu t'applaudiras de n'avoir porté nulle atteinte à tes ſermens! Malheur à la femme qui ſe dégrade, oublie ſes devoirs, ſe met dans la dépendance d'un être qui n'eſt heureux que par ſa honte, & autoriſe le mépris de l'homme qui l'anéantit en lui ôtant ſon eſtime, la reſſource de tous les tems! Et qu'eſt-ce, bon dieu! que les adorations paſſageres de quelques étourdis qui ne tiennent à vous que par le plaiſir, & que le plaiſir emporte ailleurs dès que l'occaſion ſe préſente? Qui les retiendroit? ſont-ce leurs promeſſes? ils s'en moquent; vos pleurs? ils en triomphent; & l'infortunée qu'ils attaquent, éclipſe bientôt à leurs yeux la mal-

heureuſe qu'ils ont déshonorée. Je m'échauffe gratuitement ; tu n'as pas beſoin qu'on t'effraie. Donne-moi des nouvelles de tes enfans ; ſi leur pere te néglige, ils n'en ſont pas coupables : aime ces innocentes créatures, inſpire-leur de bonne heure l'amour de la vertu. Les leçons d'une mere ſont perſuaſives ; c'eſt le cœur qui les donne. Veille toi-même à leur éducation ; c'eſt un devoir où tu trouveras mille douceurs. Oui, ma chere fille, je voudrois te ramener à ces fonctions primitives & touchantes, que la délicate oiſiveté de nos femmes abandonne. Sans doute on doit appeller à ſon ſecours ceux que l'étude familiariſe avec les connoiſſances qu'on nous interdit : il faut des maîtres pour l'eſprit ; mais nous devons réſerver à nous ſeuls le ſoin de former l'ame de nos enfans.

Adieu : lis ma lettre un peu attentivement ; ſonge que tu n'as point de meilleure amie que moi ; je ne puis être inſpirée que par le deſir de te voir auſſi heureuſe que tu mérites de l'être.

LETTRE XIV.

De la marquiſe, à ſon amie.

Vous connoiſſez ma foibleſſe, mon repentir, mes regrets, & mon amour plus fort qu'eux ;

vous avez vu quel fardeau pesoit sur mon ame, quel amour l'enivre, quelles terreurs la remplissent, sur-tout ma fatale résolution d'aimer jusqu'au dernier soupir l'amant qui m'a perdue, & pour qui je voudrois avoir plus fait. Eh bien, c'est au milieu de mes alarmes, de mes craintes, des reproches dont je m'accable, & de toutes les horreurs de ma situation, que je reçois de ma mere une lettre qui vient d'y mettre le comble. Elle ne soupçonne rien, le bandeau est encore sur ses yeux. Si elle étoit instruite, je serois moins malheureuse; c'est sa sécurité qui me tue, qui m'arrache des pleurs, & joint au remord de ma faute celui d'usurper une opinion dont je ne suis plus digne. Hélas! cette respectable amie, elle est loin de penser que j'aie étouffé tous les principes qu'elle me retrace aujourd'hui; elle ignore que je ressemble aux femmes qu'elle méprise; elle ignore que je suis tombée dans l'abyme dont elle cherche à me sauver; que ses conseils sont inutiles; que je les ai bravés d'avance: chaque éloge qu'elle me donne enfonce le poignard dans mon cœur, & la lettre la plus tendre devient pour moi la plus douloureuse des punitions. O mon amie! qu'il est affreux de se sentir coupable, & de surprendre l'estime qui est le prix de la vertu! Ce tourment est horrible, & cependant je m'y plais; il est celui d'une ame honnête. Oui je le suis, je le suis encore. Ne sommes-nous donc nées que pour les combats, les privations & les sacrifices? L'être le plus foible

doit-il l'exemple de la force? notre cœur, quand on le rebute, n'a-t-il pas le droit de se reposer sur quelque objet qui le console? ne serions-nous donc que les jouets de la société, & les victimes de la nature? Ah! la honte ne peut être où vit la flamme du sentiment. Les fortes passions ont leur excuse dans leur violence, & l'orgueil d'aimer un objet charmant vaut bien celui d'être fidelle à un époux qui ne l'a pas mérité. Si mon amant est vrai, je ne me reproche rien; ce n'est que son ingratitude qui peut me désenchanter; son inconstance seule peut m'avilir. Je l'idolâtre plus que jamais; dans le moment où je cause avec vous, son portrait est d'un côté, la lettre de madame de Sancerre est de l'autre; je baigne l'une de pleurs, & couvre l'autre de baisers; je le presse contre mon sein; il s'élance au-devant de la trop foible image du mortel adoré qui m'a rendu coupable.... Combien je me sens soulagée de vous avoir écrit! je craignois que la lettre de madame de Sancerre n'eût fait sur moi une impression funeste à mon amour; j'appréhendois de ne plus aimer autant. Eh, voilà donc tout ce qu'obtiennent de moi les conseils de l'amie la plus faite pour être écoutée! Je ne pourrai soutenir ses regards, les miens l'instruiront, & j'en suis réduite à desirer qu'elle m'accable de son indignation plutôt que de sa douleur....... Que dis-je! pourquoi l'affligerois-je? Le sentiment est le seul bienfait que nous ayons reçu des cieux: non, mon amie, non, le mien ne me

rend point indigne de la mere qu'ils m'ont donnée.

P. S. Je vous attends ce ſoir ; le comte eſt à *** ; ſans vous je ſerois ſeule dans l'univers.

LETTRE XV.

De ladi Sidley, au comte.

Une lettre anonyme !... ô ciel ! qu'ai-je lu ! Vous me trahiſſez, vous ! ... une autre femme vous enleve à moi ! & je trouve des forces pour écrire ! ... Non, c'eſt un piege qu'on tend à mon amour, un outrage qu'on fait au vôtre. Mon cœur n'eſt point convaincu, le menſonge eſt avéré. Ces menées obſcures ſont d'un lâche, quel qu'il ſoit : celle-ci me rappelle les avis myſtérieux que depuis quelques jours on donne à mes gens, afin ſans doute qu'ils me parviennent. Je ſerois injuſte d'y croire, & foible de m'en affliger ; je ne veux croire que vous.

Cependant depuis quelques mois je vous trouve triſte & contraint avec moi ; vos lettres n'ont plus cette ſimplicité touchante, la marque d'un cœur pénétré ; vos abſences ſe renouvellent plus vîte, & durent plus long-tems. Fuyez, ſoupçons honteux, je vous abjure à jamais. Si le ciel, ce ciel impitoyable qui a

pourſuivi ma jeuneſſe ; ſi le ciel lui-même vouloit que tu fuſſes ingrat un jour, je le défie de te rendre vil. Tu m'apprendrois mon malheur ; tu ſerois inhumain plutôt que d'être perfide, & je t'en remercierois. J'aime mieux périr d'un coup de foudre, que d'un poiſon lent. Une fois bleſſée, je veux qu'on arrache ma bleſſure. Eclairée par toi-même, il me reſteroit au moins une conſolation : je ne pourrois te haïr ; & victime de la ſincérité qui eſt une vertu, je trouverois encore quelque choſe à louer dans mon amant. Etre abandonnée de ce qu'on aime eſt un ſupplice affreux ; mais il en eſt un plus horrible, celui de le mépriſer. Combien le trépas lui eſt préférable ! Eſt-ce un malheur ſi grand d'être anéantie quand on n'eſt plus aimée ? Ecoute : ſi je ne ſuis plus tout pour toi ; ſi je n'ai plus à ton réveil ta premiere penſée ; quand tu ouvres les yeux, quand tu vois la lumiere du jour, ſi tu ne te dis pas : que me ſeroit-il ſans elle ? ſi tes ſonges ne te retracent plus mon image ; ſi tu es abſent de ta maîtreſſe ſans inquiétude & ſans chagrin : ouvre-moi ton cœur, que j'y liſe mon arrêt, la mort & la vérité. Oui, la mort, ou ta froideur, plutôt qu'une careſſe involontaire., plûtot que l'expreſſion parjure de ce que ton ame ne ſent pas. Ne crains point de ma part les molleſſes d'une ame commune, ces ſoupçons importuns, ces vains reproches dont la foibleſſe accable l'ingratitude. Je ſuis née dans l'infortune ; j'y ai traîné mon enfance ; j'y ſuis exercée ; & ſen-

tant avec énergie le charme d'être aimée, je supporterai avec courage l'horreur de ne plus l'être : de ne plus l'être ! ah, dieu !... Tu vois mon trouble : eh bien, un soupir, un mot, un regard de toi vont me rendre le calme profond où me laissoit l'amour. Tranquillise mon cœur ; sois tout entier à l'objet qui t'adore ; songe qu'un doute me déchire, qu'une certitude me tueroit ; songe à ma conduite depuis que je t'aime, à mes chagrins, à mon courage. On est l'amant de beaucoup de femmes ; on n'est le dieu que d'une seule, sois le mien .... que dis-je ! n'obéis qu'à l'attrait, ne te commande rien. S'il t'en coûte pour m'être fidele, n'écoute point l'amante qui t'invite à l'être. Malheur à celle qui demande d'être aimée, qui implore un sentiment qu'on lui refuse, & devient lâchement suppliante dans le moment de l'orgueil & du silence ! Je veux que tout vienne de vous : c'est, parce que l'amour est libre, qu'il est le plus flatteur des sentimens ; il seroit le plus vil de tous, s'il n'avoit que la froideur du bienfait.

LETTRE XVI.

Du comte, au chevalier de Gérac.

LORSQUE, malgré vos conseils, mes remords, malgré tout, je me suis livré à l'ascen-

dant funeſte que vous avez combattu, j'étois loin de prévoir les tourmens de ma ſituation. Que les retours de l'honnêteté ſont cruels, quand le cœur s'obſtine à demeurer coupable! Mon bonheur eſt empoiſonné; il coûtera des larmes..... O ciel! je n'ai qu'à vous détailler ce que je ſouffre; vous oublierez que je le mérite, & vous me plaindrez. Malheureux! je traîne dans l'abyme deux femmes également belles, intéreſſantes & eſtimables; je tiens à l'une par le procédé, la probité, l'honneur & mes fermens; je conviens de ſes droits, je me déſeſpere, je pleure, & je la trahis!... l'autre m'enchaîne, me ſéduit, m'attache par ſes graces, par ſes vertus que je ne ſoupçonnois pas, enfin par le contraſte inoui de ce qu'elle eſt avec ce qu'elle me ſembloit être. Elle me croit libre, ſe livre à moi; & quand je l'adore, quand je voudrois ne vivre que pour elle, l'honnêteté m'en éloigne....... Je lutte contre moi-même; je me diſſimule la vivacité de mes impreſſions; & juſques dans les bras de ma maîtreſſe, je crois entendre les cris de ma victime. Je ne ſais que devenir, que faire; je prends un parti, je ne peux l'exécuter. O mon cher chevalier! quel barbare réſiſteroit à l'amour de madame de Syrcé? Elle eſt unique; elle ne doit point avoir de rivale. Pouvois-je, ſous des dehors frivoles, m'attendre à trouver une ame tendre, délicate, la fineſſe de l'eſprit, la chaleur de l'imagination, & la profondeur du ſentiment? Je lui dois moins qu'à Sidley; mais elle m'inſ-

pire mille fois davantage. Eh bien, je la désole, je la contrarie, je la néglige. Quelquefois je voudrois qu'elle renonçât à moi, & je suis sûr que je n'y survivrois pas. Je lui cache l'ardeur de mon sentiment, afin de refroidir le sien ; & si elle paroissoit distinguer quelqu'un, je sens que je me livrerois à tous les emportemens de la jalousie ; je mourrois de la perdre, & j'affecte d'avoir des torts, pour la détacher ! .... Sidley, oui, Sidley elle-même me plaindroit, si j'osois, si je pouvois lui confier ce que j'éprouve. O Sidley ! ne pouvant éteindre mon amour, au moins je te l'immole ; jamais sacrifice n'a été plus pénible, plus déchirant ; il est au-dessus de mes forces. Hier j'allai chez elle, je la trouvai triste, je la surpris deux ou trois fois attachant sur moi des yeux pleins de langueur & de mélancolie ; les miens, malgré moi, se mouillerent de larmes, & je sortis pour les cacher. Quand je rentrai, je me contraignis, je voulus la distraire ; mais hélas ! ma gaîté n'étoit point vraie, elle ne put la partager ; je lui arrachai seulement ce sourire involontaire & vague qui échappe à la douleur même, & n'en impose point au perfide qui l'a causée. Concevez-vous mon désordre, mon agitation, mon embarras ? Madame de Syrcé ne verra donc en moi qu'un vil séducteur, tandis que je suis en effet le plus passionné, le plus tendre, le plus enivré des amans. Je suis inhumain si je l'éclaire ; méprisable si je l'abuse ; & voilà le fruit des conseils d'un homme que je croyois mon ami ! Lui ! ....

ſon maſque eſt tombé ; ſon nom ſeul excite mon courroux ; je déteſte juſqu'aux ſervices qu'il m'a rendus. Tout cela ſans doute ne lui paroît qu'un jeu : quel jeu barbare ! il s'arme d'un poignard, & l'enfonce dans trois cœurs à la fois. J'ai ſu par les gens qu'il a fait auprès de Sidley d'injurieuſes démarches ; il a gagé des émiſſaires pour tromper la marquiſe ; il m'a perſuadé qu'elle ſe déchaînoit contre moi ; il lui a fait accroire que j'aimois madame de Thémines. . . . . J'ai tout ſu : le monſtre ! ah ! je ne lui dois rien, j'aime à le penſer, j'aime à me trouver ingrat ; que dis-je ! eſt-il poſſible qu'un pareil homme ſoit jamais l'auteur d'un bienfait ? Il ne tient pas à lui que je n'étouffe tout ſentiment. . . . . Non, je ne lui pardonnerai jamais les pleurs que je vais coûter. J'étois honnête, je l'euſſe été toujours ; j'aurois eu le bonheur ſuprême de rendre heureux l'être confiant que mon cœur avoit choiſi. Je n'aurois point vu le dangereux objet qui m'a perdu, que je préfere, que j'idolâtre, que j'offenſe, qui m'a ſacrifié tous ſes devoirs, le repos, le charme de ſa vie, & pour lequel mon ſang eſt prêt à ſe répandre. Oui, mon ami, c'eſt madame de Syrcé, c'eſt elle ſeule que j'adore ; &, le croiriez-vous ? je ſuis encore entraîné par je ne ſais quel douloureux attrait vers celle pour qui je n'ai plus d'amour ! . . . . . Cette inconſéquence ne ſuffit pas ; la fauſſeté s'y joint ; je me défie de mes regards, de mes diſcours ; je m'avilis par le menſonge, mon ame y répugne, ma poſition l'exige,

& je rougis tant de moi-même, que je n'ose me montrer tel que je suis à celles qui me croient toutes les vertus. On peut éprouver des revers plus éclatans; mais il n'est point de malheurs plus sensibles. Que j'envie votre sort, votre heureuse tranquillité! Est-ce que vous partez bientôt? Ah! demeurez: je prends cela sur moi; le régiment peut se passer de vous; mais moi, mais moi, puis-je me passer d'un ami?

LETTRE XVII.

De la marquise, au comte.

EH bien, désespérez-moi, oubliez ce que vous m'aviez promis. Voulez-vous que je renonce à tout? Voulez-vous ma vie? Prenez-la, elle est à vous; mais, si vous n'avez pas résolu de me faire mourir mille fois, moins d'aigreur & plus d'indulgence. Ne pouvez-vous donc rien pour moi? N'ai-je rien mérité? Les cruels! ils promettent tout, tant qu'ils desirent! Esclaves alors, combien ils s'en vengent après! De l'humeur! de l'humeur contre moi! Hélas! mon injustice même devroit vous être chere, & vous vous emportez au moindre reproche! Pensez-vous me corriger ainsi? Quand on a tort on se fâche, & on se répand en excuses qui ne prouvent rien; on ne dit qu'un mot;

ce mot eſt tendre, & il perſuade, quand il exprime un ſentiment!.... Le connoiſſent-ils? Sentent-ils nos ſacrifices, nos dangers, nos remords, tout ce qu'on fait.... tout ce qu'on riſque, tout ce qu'on voudroit en leur faveur? Hier au ſoir, étiez-vous aſſez contrariant? Votre converſation m'a déplu. La raiſon, diſiez-vous, eſt la baſe de toutes les vertus. La raiſon! quelle morale! elle me glace; je ne la puis ſouffrir. Je veux qu'on ſoit humain, compatiſſant, libéral, juſte, vrai, indulgent, ſans avoir l'ombre de raiſon. Je veux, je prétends que l'amour du bien, que ſon ſeul attrait nous porte à le pratiquer, & que nous ſoyons entraînés vers lui ſans calcul, ſans réflexion; j'aime qu'on juge, qu'on agiſſe, qu'on pardonne, & qu'on oblige par ſentiment, non par principes; & je rejetterois les dons de l'homme froid qui me ſerviroit, parce qu'il le doit. Je lui dirois: quand tu ſauras ſentir mes maux, je te croirai digne de les ſoulager. Ah, mon ami! ſi la divinité deſcendoit juſqu'aux humains, c'eſt ſous les traits de la ſenſibilité qu'elle daigneroit ſe montrer à nous; & le mortel privilégié qui ne connut jamais que ſon enthouſiaſme, eſt à mes yeux bien au-deſſus d'un raiſonneur qui n'eſt vertueux que par honte, par crainte, ou par ſyſtême, ou par orgueil. L'un eſt un champ aride qui ne produit qu'à force de culture; l'autre, un terrein que la main de l'homme n'a point ſoigné, mais qui, bon par lui-même, ne peut jamais ceſſer de l'être. J'adore les choſes de

de pur mouvement. Quant à celles que la seule raison dirige, elles ne m'en imposent pas plus que les rois ; & la pompe des mots, comme celle du trône, n'est pas faite pour m'éblouir. Un homme droit, faisant le bien par instinct, seulement étonné qu'on l'admire, sans témoins de ses actions, sans espoir de récompense, sans étude, sans ostentation, philosophes de tous les siecles, voilà mon héros. Les dieux & les grands hommes dans tous les genres, sont l'ouvrage de la nature. La raison n'en forme que les simulacres. Voilà comme je pense. Je suis bien aise d'avoir soulagé mon cœur aux dépens de tout votre bel esprit ; vous parliez d'un air distrait, & vous ne parliez pas à ma fantaisie. Qu'avez-vous donc ? Osez me le dire ; moi, je n'ose le demander. Pardonnez-moi ma mortelle dissertation ; venez me voir de bonne heure. Adieu : aimez votre maîtresse, votre amie ; elle ne vit que pour vous.

LETTRE XVIII.

De la marquise, au comte.

Des torts trop sentis pour n'être pas réels, mon cœur vous les a pardonnés. J'étois à votre arrivée dans l'accablement le plus profond, & vous avez suspendu ma douleur ; un charme inconcevable en adoucissoit l'amertume, & mon

ame en volant vers vous devenoit moins triste à mesure qu'elle étoit plus agitée. Ah! si un sentiment vrai vous parle en ma faveur, si l'amour le plus tendre a des droits sur vous, épargnez-moi des chagrins que je ne pourrois supporter. La moindre négligence me désespere. Que vous me ressemblez peu ! Songez donc, cruel, songez que tout disparoît à mes yeux. Il n'est pour moi dans la nature que mon amant, & je cesserois de m'y compter pour quelque chose, si j'étois peu pour lui. Vous qui me tenez lieu de tout, vous qui avez dans vos mains (plus que vous ne croyez peut-être) & mes jours & leur destinée, ménagez ma sensibilité; craignez de déchirer le cœur qui est à vous. Ma tête (quoi que vous disiez dans une de vos lettres) n'est point la source de mes peines; elles partent toutes de mon cœur. Mon imagination m'a pu quelquefois entraîner à des étourderies dangereuses; mais, quand je m'afflige, c'est lui qui est blessé, c'est là qu'est tout mon mal.

Seule à présent, retirée dans mon appartement, loin des autres, près de vous, je ne sais si mes chagrins (que je ne vous confie pas tous), si leur trait douloureux n'ajoute pas à mon amour..... Puisse-t-il, hélas, n'être funeste qu'à moi!

Etre suprême, pardonnez au trouble d'une femme éperdue qui vous offense malgré elle, qui révere votre bonté, qui en aura besoin.... qui vous adore dans un de vos plus dignes ouvrages........ Ah! si c'est un crime, laissez-

moi mes inquiétudes, laissez-moi mes doutes: mon enfer commence.

Cher amant, puisque l'amour ne fait pas le bonheur de la vie; sur quoi compter encore? Je suis d'un noir horrible; je vous ennuierai; que voulez-vous? je suis vraie; j'épanche mon ame; je la mets dans la vôtre; j'y trouve une douceur extrême .... D'où vient ne puis-je suivre mon cœur? d'où vient n'est-on pas toujours avec ce qu'on aime? sentez-vous comme moi & les tourmens de la contrainte, & l'ennui de l'absence, & l'impatience du retour, & cette émotion que le bonheur change en ivresse, & la langueur plus douce, s'il se peut, qui lui succede? Va, désespere-moi si tu veux; je trouverai des charmes à en mourir. Que dis-je! toi! tu pourrois me tromper! tu pourrois adopter le barbare système de ces hommes qui ne sont pas faits pour t'approcher, de ces hommes méprisables, insensibles à l'amour comme aux procédés, assez heureux pour s'estimer, assez aveugles pour le pouvoir, & trop vicieux pour se repentir? Vous savez qui je veux peindre: les malheureux! de quoi jouissent-ils? Ces douces impressions si cheres aux cœurs sensibles, l'union pleine de volupté de deux ames bien tendres qui se croient seules dans l'univers, ce charme intérieur qui les pénetre, ils ignorent tout cela; ils promenent par-tout indifféremment des vœux glacés, & ne sentent rien que la dégradation de leur être, & les maux qui résultent de leurs affreux plaisirs. Laissez, ô mon ami, laissez ces petites ames à l'ennui d'elles-

mêmes, & ne perdez rien de la dignité de la vôtre. Les femmes sont une portion de la société; que la bassesse & l'orgueil à la fois se fassent gloire de les abuser; voyez d'en haut l'inhumanité de cet usage, & ne descendez pas jusqu'à lui.

LETTRE XIX.

Du chevalier, au comte.

Dès que j'ai vu, mon cher comte, l'inutilité de mes conseils, je me suis tû: & que vous aurois-je dit? est-ce que la passion écoute? Combien j'ai souffert en secret des peines que vous vous prépariez! Les maux de votre situation étoient sentis par moi lors même que vous étiez loin de les prévoir: ils sont horribles, mais il ne faut jamais se dispenser du courage; en voici le moment. Vous avez été foible, vous êtes malheureux; l'énergie de l'ame doit ennoblir votre infortune. Vous êtes susceptible d'héroïsme; oui, vous l'êtes. J'ai lu dans votre cœur; je connois ses forces, & voici l'occasion de les exercer. Vous m'entendez, l'idée d'un belle action doit être saisie aussi-tôt qu'apperçue. Je sais tout ce qu'il vous en coûtera; je vois votre cœur se déchirer; j'entends vos soupirs: mais qu'est-ce qu'un sacrifice qui ne met pas en presse le cœur qui s'y résout? Peut-être n'y a-t-il point de malheurs dont l'estime de soi ne dédommage. Comptez-vous pour rien de perdre des remords?

Vous avez promis à Sidley d'être à elle; ce serment a été libre de votre part, personne ne vous l'a arraché; & s'il fut indiscret, le parjure seroit coupable. Je vais plus loin: plus votre promesse a été secrete, plus elle doit être inviolable; moins Sidley peut réclamer ses titres, plus vous devez les respecter. En y portant atteinte, ce n'est pas elle, c'est vous que vous déshonorez. Je plains bien celui qui, pour remplir ses devoirs, a besoin du frein de la loi, & de l'aiguillon des regards publics. Notre frein, mon cher comte, c'est l'honneur; notre loi, le sentiment. La crainte des témoins ne lie que les ames communes. Au lieu de rompre un nœud que vous avez formé vous même, voici l'instant de le serrer davantage. Sauvez-vous dans le sein de Sidley, & prenez-y, s'il se peut, de plus forts engagemens; enchaînez-vous d'un côté pour être libre de l'autre; mettez-vous enfin dans l'impossibilité de refuser toute justice à celle qui a tous les droits: voilà ce que je vous demande, ce que je vous conseille, ce que j'attends de vous. Je vous juge comme je me jugerois moi-même, & la contradiction de tous les hommes rassemblés ne me forceroit pas de penser autrement. Si le port que je vous ouvre n'a rien qui vous attire, si votre cœur tremble de s'y reposer, il ne vous reste qu'un parti, celui de détromper Sidley, de lui enlever encore le peu d'illusion qu'elle conserve; la feinte n'est pas faite pour vous, & la dureté vaut mieux que la perfidie. Osez, cruel, osez lui plonger un poignard dans le sein, & n'en retirer le trait sanglant,

que pour le porter aux pieds de sa rivale! .... Devoit-elle jamais l'être? Si elle est honnête, comme vous le dites & comme je le crois, à quels dangers ne l'exposez-vous pas? C'est sur l'infraction de tous ses devoirs que vous fondez votre bonheur; vous ne pouvez trahir l'une sans dégrader l'autre. Quelles jouissances empoisonnées! .... voudriez-vous les connoître? Je ne sais, mais il me semble que la félicité vraie est inséparable des mœurs; tous ceux qui en affichent l'oubli, n'ont que des plaisirs faux & inquiets; ils ne tiennent à rien, leur inutilité leur pese: je les compare à l'étincelle qui se détache du feu, & va mourir sous la cendre. Ils perdent la sensation douce & délicieuse du beau, du bon, de l'honnête, & n'ont plus d'organes pour sentir le bonheur. Mon cher comte, ce n'est qu'en se livrant de bonne foi au charme d'un amour exclusif, qu'en se donnant tout entier à un objet qui peut accepter le don, qu'on trouve en lui sa félicité, & qu'on fait la sienne; on n'a sans cela que des jours d'ennui & de langueur, au sein même du tumulte. Une femme négligée, je dis la plus tendre, est d'abord désespérée, ensuite aigrie, indifférente après, & puis on la regrette lorsqu'on l'a perdue, parce qu'on perd tout en perdant l'être rare qui fait aimer.

Encore une fois, faites un effort, tirez-vous du chaos où vous êtes. Je n'approuve point votre ressentiment contre le duc: est-ce qu'un tel homme mérite de la colere? s'il n'étoit qu'un sot, il faudroit peut-être en avoir pitié; mais il

est à la fois frivole & méchant; c'est le mépris qu'il lui faut, & le mépris est tranquille : c'est la vengeance de la supériorité. L'arme de la haine est à tout le monde : pourquoi haïr, quand on peut se venger mieux, & souffrir moins? Vous appréciez le duc, il est puni. Je ne craignois pour vous que son *masque*; il tombe .... le misérable est sans défense.

Adieu, mon cher comte. Puisse la voix de l'amitié parvenir jusqu'à votre cœur, & y réveiller tous les sentimens qui sont dignes de lui! Je vous embrasse.

BILLET

Du comte, au chevalier.

D'APRÈS ce que vous m'avez dit, j'ai voulu écrire à Sidley .... je n'ai pu m'y résoudre ..... Ma main trembloit, mes larmes ont coulé, & j'ai laissé tomber la plume. Je suis à la fois foible & perfide; je rougis de l'un, l'autre me fait frémir, & ma honte, & mes frémissemens, & tout ce que je souffre ne change point mon cœur. Je suis bien digne de pitié! Plus j'adore madame de Syrcé, plus je m'indigne contre moi, & elle est loin de soupçonner le motif de mon humeur; je ne lui écris plus, je ne veux plus lui écrire, je tâcherai de la voir moins..... Vains projets! je ne sais ce que je veux, ce que je ferai, ce que

je deviendrai.... Hélas ! je prévois tous les malheurs, & je les aurai tous mérités.

LETTRE XX.

De la marquise, au comte.

J'AI toujours le besoin de vous écrire, & vous ne l'avez pas, vous ! d'où vient donc cela ? Ah ! le bonheur est dans l'excès du sentiment.... les amans raisonnables ne sont que des amis. Je vous adore, & je vous fuirois au bout du monde, si vous ne me donniez que des vœux distraits ; si vous n'aviez pour moi qu'un attachement réfléchi, ou de l'emportement au lieu d'amour. Pardonnez si dans notre conversation d'hier mon désespoir a éclaté ; je le renfermois depuis plusieurs jours ; vous me paroissiez froid ; j'étois au supplice. Plaignez-moi d'avoir reçu du ciel une ame qui me dévore ; ne vous offensez plus de mes craintes..... leur motif doit-il vous déplaire ? me fais-tu un crime de t'adorer ?...... Daignez rassurer plus tendrement votre amante ; vous n'avez d'autre reproche à lui faire que de s'alarmer trop aisément. Hélas ! d'où naissent ses alarmes ? Vous le savez, gloire, réputation, grandeur, & les biens, & même la vie, elle dédaigne tout cela ; elle ne tient qu'à vous, & ne demande au ciel que de l'anéantir avant que vous cessiez de l'aimer. Je ne suis point exi-

geante ; je suis loin de vouloir prendre sur vous d'autre empire que celui de l'amour ; je ne calcule rien, je n'obéis qu'à mon cœur, & je vous plaîrois peut-être davantage, si je mettois plus d'adresse dans ma conduite. Vous connoissez tous mes défauts, je ne vous en ai point caché un seul ; mais jamais l'orgueil n'arrêtera mes larmes, jamais il ne les fit couler. Je supporterois avec fierté, avec courage, avec insolence peut-être, un renversement de fortune, d'autres malheurs encore plus sensibles. Les peines du cœur me sont affreuses, je n'en connois point d'autres..... Quelle est donc cette féerie que vous inventeriez, s'il falloit, dites-vous, renoncer au bonheur d'être à moi ? en est-il d'autre que l'amour ? & croyez-vous que je puisse vivre un seul instant sans le vôtre ? Cette phrase de votre billet m'a fait frémir...... Ecrivez-moi que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours ; écrivez-le moi sans cesse. Cher amant, tes lettres représentent pour toi en ton absence ; je les mets sur mon cœur, je les gronde quelquefois, je les adore toujours. Celles qui sont froides me font soupirer, & non pas regretter d'être à toi : même quand tu m'affliges, c'est moi que j'accuse ; je me reproche de ne savoir pas plaire assez : je ne me repens plus de rien, & je voudrois te donner tous les jours de nouvelles preuves de ce que je sens tous les jours davantage..... Epargnez-moi donc ces inquiétudes qui font qu'on pleure la nuit, qu'on est méchante à son réveil, qu'on reçoit la réponse

la plus seche, qu'on l'approche du feu, & qu'on tremble qu'il n'y prenne, & puis qu'on se raccommode avec elle, & puis qu'elle n'est pas baisée, mais relue, mais serrée tout aussi soigneusement que si elle en valoit la peine...... Je suis folle, n'est-ce pas? On l'est toujours quand on aime; on l'est à proportion de ce qu'on aime. N'oubliez pas que nous soupons ensemble: je détesterois le monde sans vous; je ne suis bien qu'où vous êtes. La voilà trouvée la chimere de mon imagination; je n'ai plus de desirs vagues, d'inquiétudes secretes, vous avez tout fixé.

LETTRE XXI.

De la marquise, au comte.

Je hais & l'amour & le jour où il est entré dans mon cœur, & moi plus que tout le reste. Pourquoi, quand vous cherchiez à me plaire, ne vous montriez-vous pas à moi tel que vous êtes? J'aurois moins de reproches à vous faire: c'est à votre sentiment seul que j'ai cru céder; & si vous m'aviez donné des armes contre vous, j'aurois trouvé des forces contre moi-même. Cruel amant! dont j'avois fait mon dieu, mon cœur me trompoit; je renonce à vous, je ne dois plus...... je ne veux plus vous aimer; je veux, s'il est possible, je veux vous ou-

blier..... Ah! que plutôt, malheureuse par vous, & plus malheureuse que vous ne pouvez le croire, votre amante ne connoisse d'autre plaisir que celui de pleurer dans vos bras; qu'elle pleure le reste de sa vie la perte de son repos, son erreur, mais jamais votre absence. Eh! que deviendrois-je loin de vous? Vous ne me connoissez pas; vous me ménageriez davantage; vous ne passeriez point trois jours sans me voir; vous ne souperiez point avec madame de Thémines, & sur-tout vous ne m'en feriez pas un mystere. Craignez ma tête, craignez l'excès de ma sensibilité; mais ne craignez que pour moi. Vous pouvez rendre mes jours affreux; vous ne pouvez m'empêcher de veiller à la tranquillité des vôtres. Quelle lettre! vous l'enverrai-je? oui, sans doute; d'où vient vous cacherois-je ce que j'éprouve? J'aime mieux être accusée d'injustice que de fausseté. Lisez, répondez, dites que j'ai tort, sur-tout persuadez-le moi bien; mon bonheur dépend de cette opinion. Oui, oui, prouvez-moi que je me trompe: l'un de nous deux est coupable; mon cœur me dit que ce n'est pas moi; & puisque je pleure, c'est vous qui l'êtes.

LETTRE XXII.

De la marquise, au comte.

Je rentre, & ne vous trouve pas! votre nom n'est pas même écrit sur ma liste. Je suis à moitié

morte, je voudrois l'ètre tout-à-fait. Vous, monsieur, soyez heureux, soyez-le toujours, vous pour qui j'aurois donné mille fois ma vie..... La mienne ne sera pas longue : eh! qu'en ferois-je?..... je ne suis plus aimée. Le seul espoir d'une fin prochaine adoucit mes maux....... ils sont au comble; je vous les pardonne; je ne vous souhaiterai jamais que du bonheur...... Venez demain.... pour la derniere fois. Rapportez-moi mon portrait, mes lettres... Non, gardez-les, gardez-les toujours. Revoyez quelquefois l'expression de ma tendresse..... Ne haïssez point mon image..... je ne vous ferai point de reproches; je n'ai point le droit de vous en faire. Mon sentiment ne vous lie point; vous n'ètes à moi que par le vôtre; s'il est éteint, il est juste que je ne vous sois plus rien. La foi des amans est volontaire; on le sait, les sermens de l'amour n'ont aucune valeur; les réclamer seroit une injustice; ils ne sont sacrés qu'autant qu'ils sont sentis; & l'insensé qui promet, & l'infortunée qui croit, s'abusent tous deux. Je n'en puis douter, une autre vous occupe, une autre vous arrache à moi.... une autre! ô ciel! & dans quel tems!.... Il suffit. Sans consolation de votre part, sans espoir de la mienne, mon ame est préparée; heureuse encore que rien ne touche la vôtre! vos chagrins m'eussent accablée; & dans l'abyme profond où je suis, je ne craignois que votre sensibilité. Je vous demande une seule grace, c'est de me confirmer par une

lettre ce que votre conduite m'annonce. Dieu! si vous étiez encore ce que je vous ai cru toujours! Hélas! non; je n'ose, je ne puis l'espérer. Vous n'avez point ces épanchemens doux, dont la source est dans l'ame, qui survivent au desir & divinisent le bonheur. Ces soupirs d'un amant enivré de son amour, ce *je vous aime*, qu'il est si charmant de dire & d'entendre; le recueillement du silence, son expression, lorsqu'on se regarde & qu'on s'adore; vous n'avez rien de tout cela, & votre contrainte arrête en moi ce que vous y trouveriez, si vous pouviez, si vous saviez aimer. Que ce soit votre faute ou la mienne, je n'ai à me plaindre que du sort, & je n'exige que de la bonne foi. Peut-être dans les bras d'une autre regretterez-vous, & ma tendresse que vous ne partagez pas, & les foibles avantages que j'ai reçus de la nature, & jusqu'à mes défauts.... Quoi qu'il en soit, ne craignez point de déchirer mon cœur; ne craignez que de le tromper, ou de vous abuser sur les mouvemens du vôtre. Consultez-vous bien; ne me cachez pas la moindre chose. N'ai-je plus sur vous que les droits de la reconnoissance? Ouvrez-moi votre ame; l'excessive sensibilité de la mienne fait toute ma pénétration; rien ne m'échappe. Il se peut que l'impatience d'obtenir, en vous prévenant trop sur mon compte, m'ait prêté ce que ma foiblesse m'enleve. Votre cœur, ou votre imagination fermée alors, soit à mes imperfections, soit aux graces des autres, a pu malgré vous s'y r'ouvrir. Votre honnêteté, votre

raiſon peut-être vous diſent encore du bien de moi; mais je ſuis perdue, ſi vous avez recours à elles. Que ſais-je enfin, que ſais-je, ſi vous n'avez pas des regrets? Ah! plutôt vous perdre pour jamais... à l'inſtant, que de vous en coûter un!... Malheureux! qui t'aimera comme je t'aimois? Mais du moins, ſi vous m'abandonnez après tous mes ſacrifices, & malgré mes terreurs.... que vous ne connoiſſez pas toutes, ſouvenez-vous quelquefois de la paſſion la plus tendre, & dont les ſuites funeſtes.....

Adieu, adieu; demain je vous en dirai un éternel...... On me trouve de la fievre.... ah! tant mieux.

LETTRE XXIII.

De la marquiſe, à ſon amie.

OUVREZ-MOI les bras de l'amitié, que je me cache dans ſon ſein; je n'oſe lever les yeux ſur moi, je n'oſe enviſager la lumiere du jour, & je rougis d'avance de l'horrible ſecret qui va m'échapper. Hélas! mon amie, en vain je m'abuſois, je m'étourdiſſois en vain ſur le motif de mes frayeurs; je viens de ſentir l'indication ſecrete de ce que je redoutois plus que la mort. Voilà trois mois que mes craintes durent, l'affreuſe vérité les remplace. Je frémis; où fuir? qui me recevra? Il me ſemble que mon crime

est écrit dans tous les yeux. Malheureuse ! les sanglots me suffoquent, mes larmes coulent, je ne vois plus ce que j'écris.... Vous m'entendez.... vous me devinez.... je suis perdue. Oui, mon amie, ma confidente unique, ma seule consolation, voilà le sujet de cette tristesse profonde dont vous vouliez connoître la cause. Fixez si vous l'osez l'abyme où je suis, & concevez mon infortune. Devoir, préjugé, repos, décence, j'ai tout bravé, tout sacrifié, tout oublié. Je brûle d'un feu sans retour; mes soupirs rentrent dans mon sein oppressé, sans que mon amant y réponde. Mes yeux sont noyés dans les pleurs, & sa main ne les essuie pas; il me néglige, m'abandonne, me trahit sans doute, me hait peut-être; & dans l'instant même de sa perfidie, de sa froideur, de sa cruauté, je renferme, je porte dans mon sein le gage malheureux de ma faute, de ma crédulité, de ma foiblesse, hélas! & de mon idolatrie. Que deviendrai-je ? vous-même vous me repousserez, vous ne voudrez plus me voir; je serai le rebut de la société. A charge à l'amitié, à ma famille, à moi-même, comment soutenir les regards d'un époux, d'une mere respectable, les vôtres, les miens ?.... Ma tête se trouble; un nuage m'environne; il ne s'offre à moi qu'un chaos épouvantable, & je vois tout confusément.... excepté le déshonneur. N'importe, je m'y soumets, & tous les désastres fondront sur moi avant que je cherche à lui échapper par le renversement de toutes les loix de la nature. J'aime

mieux être un objet de mépris pour un monde injuste, que d'effroi pour mon propre cœur, & déclarer une foiblesse, que de cacher un assassinat. Qu'est-ce que la honte auprès du crime? J'embrasse l'une pour me sauver de l'autre; & dans la situation où je suis, il est honorable peut-être d'accepter l'infamie. Je vous dirai plus : quand depuis deux ans la conduite de M. de Syrcé ne m'auroit pas fait prendre le parti de rompre avec lui toute liaison intime, je n'aurois point la bassesse de couvrir ma faute aux dépens de mes enfans; je ne donnerois point leur nom à celui qui va me perdre, déposer contre moi, & constater ma foiblesse, sans me rendre plus criminelle. Etre infortuné, proscrit dès ton premier souffle, & condamné dans le sein même de ta mere, du moins tu resteras dans ce sein malheureux : elle ne t'ôtera point le jour, le seul bienfait que tu puisses en attendre! Mon amie, je subirai la honte; elle est mon partage; mais dites-moi que j'aurai toujours des droits à votre pitié : c'est le seul sentiment que vous ne devez pas me refuser. C'en est fait, je m'abandonne à la Providence; je supporterai ses coups avec courage; rien n'est effrayant pour moi que de les mériter. Vous ne savez pas encore jusqu'où va mon égarement. Au comble du malheur, je pardonne à celui qui l'a causé. Son excuse est dans mon cœur, sur mes levres; je m'abhorre sans lui reprocher rien; & parmi tous les chagrins qui m'accablent, je pleure avant tout son inconstance. Mon sang se glace,

mon

mon cœur s'est ouvert .... je sens le dernier trait de l'infortune. Le cruel! c'est cet instant qu'il choisit pour me laisser à moi-même! Que dis-je, ô mon amie! gardez-vous de le juger avec une rigueur .... qu'il ne mérite pas. Je lui ai tû mes maux, il les ignore, & cette circonstance le rend un peu moins coupable. Je me forcerai même, si je puis, à un silence éternel; je ne veux point de sa commisération. Je déteste d'avance tous les soins que l'humanité me rendroit, & dont je ne pourrois pas rendre grace à l'amour; mais ce qui me décide plus que tout le reste au parti douloureux que je prends, c'est la satisfaction de garder un motif secret pour justifier ce que j'aime, & d'avoir à me dire: s'il eût connu mon état, peut-être il m'eût rapporté son cœur, & ne se seroit pas fait un plaisir barbare de déchirer le mien.

Voilà mon sort: le passé m'accable, l'avenir m'épouvante, le présent me fait rougir. Je passe les nuits à pleurer, les jours à me contraindre, à dévorer mes larmes; vous seule, mon amie, vous seule recevez les épanchemens de mon cœur. Quand il succombe à ses souffrances à chaque instant renouvellées, il ne peut dans l'univers entier se reposer sur un seul mortel, pas même sur celui qui en est l'auteur. Nul être n'est touché de mes maux; il faut en gémir en silence, les renfermer avec effort, montrer un visage serein lorsqu'on a la mort dans l'ame, n'oser jouir même de sa douleur, & craindre un public qui auroit la barbarie d'y insulter! ....

Je ne puis finir ma lettre .... je crains de vous l'envoyer...... Sophie, ma fidelle Sophie vous la portera; cette fille m'aime tendrement, & tout, jusqu'à son affection, ajoute à mon supplice. Je frémis chaque fois qu'elle me regarde; je n'ai pas osé l'instruire, & c'est encore une consolation dont je me prive; il n'en est pas pour moi : le ciel est juste.....

BILLET

De la marquise, à son amie.

Ah, que viens-je de lire! .. tous mes sens sont émus : mon amie, ma tendre amie, votre lettre est un bienfait; elle est trempée de vos larmes; je l'ai couverte des miennes. Tous les cœurs ne me sont donc pas fermés.... Un rayon de joie peut donc luire au fond de l'ame la plus infortunée! J'irai vous voir.... oui, oui, je vous verrai.... vous aurez pitié de moi, & malgré toute l'horreur de mon sort, je serai heureuse dans vos bras. Que je vous remercie! que je vous aime!



LETTRE XXIV.

Du comte, à la marquise.

Vous avez la fievre, dites-vous ? Ah, qu'elle s'attache à moi !..... c'est moi, moi seul qu'elle doit consumer. Votre agitation, votre douleur est mon crime; je le déteste, je le pleure; les jours que je ne vous ai point vus, je les ai passés dans l'amertume, dans les remords, surtout dans le regret d'être éloigné de vous. Plus je vous aime, hélas! & plus je suis coupable. De grace, ne m'interrogez pas sur ce que je vous écris; il n'est pas tems encore; vous saurez tout. Ne me suivez point dans l'abyme; cet abyme est mon cœur; quand j'y rentre, tout s'obscurcit pour moi.... mais c'est vous seule que j'y trouve. Je n'aime.... oui, je n'aime, je n'adore que vous, & je le dis avec un trouble extrême; mais je vous le dis, je vous en fais le serment. Je le jure par l'honneur..... qui m'est encore sacré. A Dieu ne plaise que je prenne jamais d'autre chaîne! Si l'on me donnoit à choisir d'un poignard, ou d'un nouvel amour, je me jeterois sur le poignard, & me croirois heureux. Je renonce.... je voudrois renoncer à tout, excepté à vous. Pardonnez aux horreurs de mon style; elles sont toutes dans mon ame. Le comble de mes tourmens est d'être accablé de vos reproches, & de ne pou-

voir les trouver injustes. Ah, mon amie, mon unique...... que dis-je, ma plus chere amie, que je suis malheureux!..... vous l'êtes. Voilà donc l'amour! voilà donc ses abominables effets! voilà ce que produit le plus beau présent de la divinité..... les pleurs, le désespoir, je dirois presque la barbarie! on est barbare, quand on coûte une seule larme à ce qu'on aime. Oui, je vous aime, oui, je le jure à vos pieds...... Ah! si je vous aimois moins, je serois moins à plaindre. Encore une fois, ne me pressez pas d'expliquer ce mystere; contentez-vous, ô la plus charmante des femmes, de régner seule & pour toujours sur un cœur qui, tout criminel qu'il est, n'en est peut-être que plus digne de vous.

BILLET

De la marquise, au comte.

VOTRE lettre m'a fait fondre en larmes. Dieu! quel est donc ce mystere que vous me cachez, sur lequel vous ne voulez pas que je vous interroge? Cruel! vous me glacez d'effroi! je ne fais que penser..... qu'ai-je encore à craindre! Dites-moi, dites-moi tout; je le mérite: je meurs d'inquiétude. J'attends votre réponse, elle va décider mon sort... Il est horrible....

LETTRE XXV.

De la marquise, au comte.

QU'ELLE est tendre, qu'elle est consolante la lettre que vous venez de m'écrire ! Je l'ai baisée mille fois. Cependant vous ne me dites point ce que je vous demandois hier avec tant d'instance, & ce que vous vous obstinez à me taire. Qu'est-ce donc ? Que l'incertitude est cruelle quand on craint tout, quand l'imagination se crée des monstres, & que le cœur les adopte ! Eh bien, étois-je mal inspirée ? Oui, oui ; il est au fond de mon ame un avertissement secret qui ne me trompe point, qui me rend ou qui détruit ma confiance ; & quand je vous fais du chagrin, quand j'en ai, je suis d'autant plus malheureuse, que c'est votre ouvrage. Hélas ! je crois, j'aime à croire tout ce que vous m'écrivez ; mais je détesterois & vos sermens & vos soins, si l'amour le plus vif ne vous les rendoit pas nécessaires, s'ils étoient la suite d'un sentiment plus honnête, plus réfléchi qu'impérieux. Agissez pour vous, ou ne comptez pas sur ma reconnoissance. Je ne puis être touchée des marques de votre tendresse, que lorsque votre bonheur en sera l'objet.... Il est donc vrai, vous m'aimez ?... vous n'aimez que moi ? Ce n'est point le procédé qui vous arrache cet aveu ; il part de votre ame ! je défie le ciel

de m'accabler. Que l'homme qui trompe eſt à plaindre! & comment ne le ſeroit-il pas? il afflige, il ſe condamne à la fauſſeté, au menſonge; on le dévoile tôt ou tard : il eſt perſécuté par celles qu'il aſſocie à ſon malheur; entraîné vers l'une, retenu par l'autre, grondé ici, ſubjugué là, ſoupçonné par-tout, il n'eſt content ni eſtimé nulle part; il donne de l'humeur, il en prend, & finit par n'intéreſſer perſonne. De la bonne foi, mon ami, de la candeur. Sans cela, on fait des infortunées, on l'eſt ſoi-même; ce qu'on inſpire eſt un fardeau; on n'a que des jouiſſances imparfaites, on perd ſon empire ſur les cœurs les plus tendres. Va, le bonheur eſt de rendre heureuſe celle dont on eſt aimé, de ſe dire : ſa félicité eſt mon ouvrage; je ſuis à l'objet qui m'a tout ſacrifié; je regne ſur une ame ſenſible; elle ne ſera ni déchirée, ni refroidie par moi. Voilà, voilà les ſeuls plaiſirs dignes de vous: le moindre partage déſeſpere & tue l'amour.

Adieu. Mais ce ſecret, cet inquiétant ſecret! je me fie à votre promeſſe, & j'en attends l'exécution. Hélas! tous les miens ne vous ſont pas encore révélés..... Adieu.

LETTRE XXVI.

De la marquiſe, à ſon amie.

Il n'eſt point coupable; non, mon amie, il ne l'eſt point, je ne ſuis plus à plaindre....

& vous avez pu le haïr, le méprifer! Lui! ah dieu!.... c'eft moi, hélas! c'eft moi feule qu'il faut priver de votre eftime; je n'y ai plus de droits, mon amant les a tous..... il eft fidele; je ne vois, je n'appréhende plus rien.... Qu'ai-je à craindre? fon cœur m'appartient, & le mien plus enivré que jamais ne fent le remord même qu'avec joie. Je vous effraie: accablez-moi de vos reproches; je les mérite, je ne m'en fais plus. Concevez, s'il eft poffible, quel empire a fur mon ame le mortel charmant que j'ai cru ingrat fans ceffer de l'idolâtrer. Jugez de mon délire, en diffipant mes foupçons, en détruifant mes craintes, mes doutes infupportables. C'eft peu d'avoir fufpendu mes maux, d'avoir charmé, adouci jufqu'aux horreurs de ma fituation; il me la fait oublier; & cet oubli ne vous étonneroit pas, fi vous pouviez defcendre dans mon cœur, fi je pouvois vous peindre l'excès de mon amour. J'ai ofé me croire heureufe, lui mander que je l'étois; en m'affurant de fa tendreffe, il a fermé mes yeux à tout. Je frémis de l'inftruire, je ne lui dévoilerai ce myftere affreux qu'à la derniere extrêmité.... Je tremble de l'affliger.... le croiriez-vous, mon amie, c'eft pour lui que je tremble! En répondant à fes dernieres lettres, je penfois n'avoir à l'entretenir que de ma félicité; j'ai pu me faire cette illufion. Je me trompois moi-même, pour mieux l'abufer fur les dangers qui me menacent, qu'il m'a rendus chers, où je trouve de la douceur, qui m'attachent plus fortement à lui..... Mon

état, tout horrible qu'il eſt, eh bien, je l'adore comme le gage de notre union, de notre ivreſſe & de nos ſentimens. Je ne ſuis plus à moi, je rougis de m'en trouver ſi loin.... Quel eſt donc cet aſcendant impérieux, quel eſt ce pouvoir étrange de l'amour, cette magie inexplicable qui change les peines en plaiſirs, entretient le courage au ſein de la foibleſſe, place l'énergie à côté du malheur, ennoblit la défaite, l'abandon de ſoi, l'oubli du reſte, & fait une jouiſſance encore des périls, des peines, de la honte & des larmes ! Oui, oui, ſous le poids de l'infortune, ſous le poids plus accablant du crime, je connois le bonheur... je ſuis aimée.

LETTRE XXVII.

De la marquiſe, au comte.

EH bien, reprenons-la donc cette agitation de l'amour, qui fait le malheur, l'inquiétude, & le charme de la vie ; reprenons & ſon trouble, & ſon déſordre, & ſes foibleſſes, & ſes alarmes, & même ſes injuſtices. Ne vous plaignez point des miennes : plus un ſentiment eſt profond, plus on doit être bleſſé de ne pas trouver dans l'objet préféré à l'univers, le retour qu'on mérite, le prix de ſa tendreſſe, de ſes ſacrifices, une conſolation à ſes torts, un abandon égal au ſien. Je l'avoue, j'ai tremblé, j'ai craint (&

vous y avez donné lieu) de ne vous être pas aussi nécessaire que vous me l'ètes. Je ne vous ai point dit tout ce que cette idée avoit d'affreux pour moi, ni la violence de mes tourmens. Les réflexions qui en ont été la suite me parurent du calme, & j'osai m'en applaudir. Va, ce calme n'étoit que de l'abattement; le désespoir étoit au fond de mon cœur. Je ne me suis parée ni d'un vain courage, ni d'une fausse tranquillité. Je ne t'ai point trompé; je m'abusois. L'amour reprend ses droits; je te rends tous les tiens; & puissé-je ne m'en jamais repentir! Ah, prenez pitié de votre folle maîtresse! oui, je le suis, je le serai davantage. Je n'entends rien au sentiment paisible; je vous aime avec excès; & je conserverois de la raison! Je n'en ai point, je n'en veux point avoir; j'en détesterois le retour. Nous y perdrions tous deux; vous ne retrouveriez nulle part la vérité de mon amour; vous regretteriez mes injustices, mes extravagances, le délire de ma tête, la profonde sensibilité de mon ame; vous seriez languissamment aimé; on vous passeroit tout; on ne sentiroit rien, vous ne seriez pas heureux, je serois vengée, & rien alors ne manqueroit à mon infortune. Songez-y bien, mon repos, ma félicité, ma vie sont entre vos mains; vous les pouvez anéantir; & si vous saviez combien je m'abhorre quand j'ai à me plaindre de vous, si vous le saviez, cruel, vous en seriez effrayé. Ménagez ma délicatesse, si je vous suis chere; & si vous m'aimez foiblement, rendez-moi le service de

m'accabler ſans nul égard. Je ne crains point de ceſſer d'être, je ne crains que de ſouffrir ; & ne tenant qu'à vous, je ne connois de perte que la vôtre. Mais écartons ces ſombres images ; tu m'aimes, tu me rends mon exiſtence précieuſe : (quels que ſoient les malheurs qui la menacent) va, je n'ai à préſent que celle que tu me donnes. Je compte ſur ton honnêteté, ſur tes ſermens, ſur ton cœur : ah ! tout m'aſſure de lui, & s'il étoit poſſible .... ma tendreſſe en augmenteroit. Quel pouvoir vous avez ſur moi ! Non, vous n'imaginez pas à quel point il m'étonne. Je n'ai jamais été abſolue ; mais j'étois indépendante, bien attachée à mes fantaiſies, & je n'ai plus que le deſir de vous plaire : vous me faites ſentir qu'il y a une douceur extrême à ſoumettre ſa volonté à celle de ce qu'on aime, que les plus grands ſacrifices ſont les plus délicieuſes jouiſſances, & que la liberté que j'adorai, ne vaut pas la chaîne que j'adore. Adieu.

LETTRE XXVIII.

De madame de Sancerre, à la marquiſe.

MA chere enfant, c'eſt avant-hier que j'ai marié la fille de mon fermier. C'eſt moi-même qui l'ai parée ; elle étoit jolie comme l'amour, & belle comme l'innocence. La noce s'eſt faite dans mon château. Imagine-toi tout le tumulte

de la gaîté ruſtique, des tonnes couronnées de fleurs, le vin ruiſſelant par-tout, les danſes des jeunes filles & des jeunes garçons, l'embarras des mariés, la timidité de leur amour, & la naïveté de leur expreſſion ; & moi au milieu de tout cela, fêtée, careſſée, enſevelie ſous les bouquets, chantée, célébrée, cauſant avec les meres, embraſſée par les vieillards, & ouvrant le bal champêtre .... J'en ſuis encore toute réjouie ; cette petite fête m'aura rajeunie pour dix ans. Il eſt ſi doux de contribuer à la félicité des autres, & d'en être le témoin ! Claudine s'appelle à préſent madame Louis ; elle eſt toute fiere de ſon nouveau nom, & elle ſera digne, je crois, du titre d'épouſe. Je l'ai bien prêchée. M. Louis eſt déjà très-aimé ; on me paroît toute familiariſée avec ſes manieres un peu bruſques, mais qui peuvent fort bien n'en être pas moins tendres. Il eſt gai, jeune, robuſte ; il y a là de quoi faire un bon laboureur, & un excellent mari. Je ſouhaite ardemment leur bonheur, & je leur ai répété bien des fois qu'ils ne le trouveroient que dans l'accompliſſement de tous leurs devoirs. Tant pis pour eux s'ils l'oublient : mais ils ne l'oublieront pas. Les gages de leur union viendront bientôt en augmenter les charmes. Loin des ſéductions, au ſein des plaiſirs tranquilles, fideles à l'hymen, ſoumis à la nature, ſenſibles à l'honneur, ils feront l'exemple de mon village, auront mes regards pour encouragement, & l'eſtime générale pour récompenſe. Que la vertu me plaît ! je l'honore partout où je la trouve.

Ma chere fille, vous ne voulez donc point venir me voir ? Je ne fais, mais vos lettres font triftes, embarraffées ; je n'y retrouve point cette liberté d'efprit, ces faillies qui me charmoient. Si tu as des chagrins, mon enfant, quelle autre que moi a plus acquis le droit de les connoître, de les partager ? Eh, quelle peut en être la caufe ? Fêtée, brillante, chérie de la fociété, adorée par ta mere, que manque-t-il à ton bonheur ? Je le devine : tu es avertie par le vuide de ton ame, de la futilité de fes diftractions ; fa pénible inquiétude en eft à la fois l'éloge & le tourment. On fe laffe de l'évaporation, mais fouvent on la remplace par quelque chofe de pis. Prends-y garde ; il vaut mieux fixer le mal dans la tête, que de le laiffer defcendre dans l'ame ; c'eft là qu'il fait de cruels ravages ; & la fenfibilité qui eft prefque toujours une peine, devient un fléau quand le devoir la contrarie. Ma chere fille, voi par mes yeux ce monde qui éblouit les tiens. J'écarterai les illufions qui t'en voilent les écueils, & tu feras effrayée des précipices auprès defquels tu as joué fi long-tems. Ta mélancolie même eft un trait de lumiere dont tu dois profiter. Va, on n'eft heureux qu'en refpectant fes liens ; l'hymen, l'amitié, les attachemens légitimes, voilà les fources du peu de bonheur que le ciel nous accorde. Hors de là tout eft preftige ; on n'embraffe que des ombres ; la vérité repofe dans le fein de la nature. Viens, tu la trouveras ici dans toute fa fraîcheur, & avec tous fes charmes. C'eft ici que les nuits font

calmes & les jours ſereins; viens, tu m'aideras à découvrir les malheureux qui ſe cachent, & nous ſerons payées de notre recherche par la joie de les ſoulager. On ſort toujours plus heureux de la cabane où l'on a ſurpris le pauvre par des ſecours inattendus. Je te l'ai entendu dire bien des fois, la douceur de plaire ne vaut pas le plaiſir d'être utile. Eh bien, qui t'empèche de le goûter? il te détacheroit de tous les autres. Les bénédictions des habitans des campagnes ont un charme que ne peuvent avoir les froids hommages de la ville.

Ton âge a beſoin d'amuſemens, je le ſais: eh! mon amie, quand l'ame eſt pure, on en trouve par-tout. Le déſordre naïf de mes danſes paſtorales me réjouit cent fois plus que la ſymmétrie des vôtres. Mon parc, mon potager, mes étangs, le bois que j'ai planté, tout cela m'occupe & m'enchante. Ces jeunes arbres que tu as vu naître, & que j'ai tant ſoignés, ils commencent déjà à me couvrir de leur ombre, & j'aimerois bien à te voir reſpirer le frais ſous leurs feuillages.

A propos, j'ai reçu des nouvelles de M. de Syrcé, que ſes inſpections ont amené à quelques lieues de chez lui. Il m'a écrit, je ſuis très-contente de ce qu'il me mande; il vous rend juſtice, & rougit d'autant plus de ſes torts, que vous n'en avez point avec lui.....

Adieu: ſur-tout écrivez-moi plus gaîment. Le ſtyle de vos dernieres lettres ne va point à votre âge, à votre poſition, à vos eſpérances,

en un mot, à tout ce que vous êtes. Quand le cœur est tranquille, l'esprit est enjoué; & à tout prendre, je me défiois moins de ta folie, que je ne crains ta tristesse. Je t'embrasse bien tendrement. Mon dieu, que j'aurois de joie du retour de M. de Syrcé! Il n'est qu'étourdi; j'en augure des merveilles; il changera sûrement; & alors, n'est-ce pas? il faudra bien lui pardonner.

LETTRE XXIX.

Du comte, au chevalier.

DOIS-JE remercier le sort? Dois-je l'accuser? Dans ce moment peut-être la malheureuse Sidley est instruite de tout, sans que j'aie osé rompre le silence. Voici, mon cher chevalier, sur quoi je fonde.... dirai-je mon espoir, ou ma crainte? Il y a deux jours que j'allai chez elle; elle n'étoit point visible. En l'attendant, je me promenai dans son jardin, dans ce jardin qui fut si long-tems mon univers. C'est là que, près de Sidley, je m'occupois de sa rivale: je parcourois une des premieres lettres que madame de Syrcé m'a écrites, & qui contient les expressions les plus vives de l'amour heureux. Tout-à-coup Sidley, l'air abattu, l'œil sombre, les cheveux en désordre, paroît à la croisée de sa chambre. Je me hâte de cacher le gage de ma trahison: je cours précipitamment; la frayeur,

la surprise, le trouble me rendirent inattentif, & la fatale lettre, que je croyois en sûreté, me sera sans doute échappée. En rentrant chez moi, je l'ai cherchée vainement. Depuis, je n'ai osé retourner chez Sidley; elle ne m'a point écrit; je seche dans les tourmens de l'incertitude : jamais on n'a senti une agitation plus cruelle. Dans ce flux & reflux de sentimens contraires, je me suis déterminé à révéler tout à madame de Syrcé. Eh quoi, mon ami, c'est dans ce moment que vous m'allez quitter ! Votre pere est malade, & vous rappelle. Je ne sais, mais votre départ est pour moi le présage de quelque grand malheur. Adieu, mon ami.

LETTRE XXX.

De Fani, jeune personne au service de Sidley, au comte.

MONSIEUR LE COMTE,

Je vous écris en fondant en larmes; ma maîtresse, ma chere maîtresse, cette femme adorable, pour qui je donnerois ma vie, pour qui je la donnerois avec joie, eh bien, depuis quelques jours elle est tombée dans une mélancolie si profonde, qu'elle ne me parle plus & n'attache sur moi que des yeux distraits, où roulent des pleurs qu'elle veut cacher. Je ne puis devi-

ner la cauſe de cet état; mais vous, monſieur le comte, mais vous..... eſt-il poſſible que vous ne la connoiſſiez pas? Ce n'eſt que par vous que ladi peut avoir du chagrin ou du bonheur. Vous êtes tout pour elle, & elle mourroit de déſeſpoir, ſi elle n'étoit pas tout pour vous. Il faut que je ſoulage mon cœur: je ne puis rien diſſimuler, & j'ai beſoin de vous dire tout ce qui l'oppreſſe. Cette nuit, une heure après qu'elle s'étoit couchée, elle s'eſt levée ſans m'appeller, eſt deſcendue ſeule dans le jardin, & s'y eſt promenée à grands pas juſqu'à la pointe du jour. Je l'ai ſuivie des yeux à la clarté de la lune, qui me laiſſoit diſtinguer ſes mouvemens: elle étoit pâle, échevelée; il lui échappoit des ſoupirs entrecoupés de quelques mots: elle prononçoit votre nom, & ſon trouble augmentoit. Enfin, elle a rentré; elle a tiré de ſon ſecretaire vos lettres & votre portrait: ſes larmes alors ont coulé en abondance. Elle s'eſt penchée ſur ſon lit, & eſt reſtée dans cette attitude juſqu'à l'heure à laquelle j'ai coutume d'entrer dans ſon appartement. Mes yeux étoient rouges & gonflés.... J'avois tant pleuré!.... Elle s'en apperçut, ſourit, & voulut me dire quelques paroles qui expirerent ſur ſes levres. Elle me fixa avec bonté, me prit la main, & me pria de me retirer. Ah! monſieur le comte, qu'avez-vous fait? Quelle femme vous affligez! Venez tomber à ſes genoux, venez eſſuyer ſes pleurs, venez rendre la vie au cœur que vous déſeſpérez; conſolez ladi, ou je vous croirai le plus barbare des hommes.

LETTRE XXXI.

Du comte, à la marquise.

C'EST trop me taire : c'eſt trop dévorer mes remords, mes inquiétudes, mes alarmes, ſurtout les vôtres. Connoiſſez mon crime, ou plutôt mon malheur : ſachez tout. Je vous adore ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée. Je vous adore, & je vous trompe ! voilà mon ſupplice de toutes les heures, de tous les inſtans. Je meurs de honte, de repentir, de douleur. Ecoutez-moi, & gardez-vous de prononcer mon arrêt, avant d'avoir lu mille fois ma juſtification. Avant de vous connoître, j'aimois un objet... (j'oſerai en faire l'éloge à vous-même). J'aimois, dis-je, un objet charmant, ſenſible, honnête, plein de graces, de qualités & de vertus. J'étois heureux ; je ne deſirois rien que d'aimer, s'il étoit poſſible, encore plus ce que j'aimois avec excès. Je vous vis, ce premier regard emporta vers vous mon ame toute entiere. Je me diſſimulai cette impreſſion ; je luttai contre elle. Je retournai à Sidley (c'eſt le nom de la femme que je vous ſacrifie), mais j'y retournai avec votre image dans le cœur ; elle m'intéreſſoit : vous ſeule m'occupiez. Enfin, je me peignis mon ingratitude, & Sidley l'emporta pour un moment. Que ce triomphe fut court ! Vos froideurs apparentes, en piquant mon

amour-propre, réveillerent ma ſenſibilité. Je me crus haï; je vous en aimai davantage. Je me perſuadai alors que ma paſſion n'étoit qu'un ſimple goût; je m'étourdis ſur tous les droits de Sidley: je me promis de lui être fidele, & il me ſembla que je ceſſois d'être coupable. C'eſt alors que le plus odieux des hommes, que je ne nomme pas, mais que vous devinerez, vint s'emparer de moi, m'empoiſonna de ſes conſeils, de ſes principes déteſtables, m'aſſocia malgré moi aux viles manœuvres qu'il coloroit avec cet art que ſuggerent l'eſprit méchant & l'habitude des intrigues. Il vouloit m'enlever ma maîtreſſe, ſe venger de vous, me dégrader, vous perdre. Que fit-il? Il ſe moqua de mon amour, & intéreſſa ma vanité. Il me propoſa votre conquête, comme ſi elle eût été en ſon pouvoir, mais à condition qu'il ſeroit le maître de divulguer mon bonheur. Je frémis de ce projet. Il arma contre mes ſcrupules toute la ſéduction de ſa malheureuſe éloquence, vous peignit ſous les traits les plus étrangers à vous, vous confondit dans la foule de ces femmes que chacun obtient à ſon tour, qu'on prend ſans amour, qu'on laiſſe avec mépris. Le monſtre enfin m'enveloppa ſi bien de ſes ruſes multipliées, qu'il affoiblit ma paſſion, qu'il lui fit changer de nature, & qu'en m'attachant à vous, je ſongeai plutôt à contenter un deſir vif, qu'à ſatisfaire la délicateſſe d'un ſentiment. Je ſerai vrai: Sidley, je l'avoue, ſe fortifia dans mon cœur de tout ce qu'on vous avoit ôté, & je ne

regardai mon aventure avec vous que comme une infidélité passagere qui me laisseroit bientôt libre, & n'attenteroit point à mon premier attachement. Combien vous êtes vengée ! Combien vous méritez de l'être! Concevez quel fut mon trouble, mon déchirement, ma confusion, & mon ressentiment contre le traître qui m'a trompé, quand je vous connus mieux; quand votre ame se déploya devant moi; quand, du sein même de votre foiblesse, je vis éclorre toutes les vertus qu'on admire, & toutes celles qui se font aimer. Dès ce moment, je jurai d'être à vous, de n'être qu'à vous, de vous consacrer mes jours, d'abandonner Sidley; Sidley si honnête, si confiante, si digne de mes hommages: mais, vous le dirai-je ? la vue de cette femme, le souvenir de son bonheur, du mien; la force de mes engagemens, le reproche secret d'y manquer, vinrent ressaisir mon cœur, & l'enleverent quelque tems à l'amour, pour l'enchaîner au procédé. Plus je vous idolâtrois, plus il me sembloit généreux de lui sacrifier ma passion même. Cette action se peignoit à moi sous les traits de l'héroïsme, & je me vouois aux malheurs pour lui en épargner. L'ame humaine n'est point capable d'un tel effort; la mienne, après bien des combats, s'arrache à tout pour revoler dans les liens qu'elle aime, qu'elle préfere, qu'elle veut garder jusqu'au dernier soupir. Le cœur que je vous rapporte, que je vous livre à jamais, sera d'autant plus fidele qu'il a rencontré plus d'obstacles. L'honnêteté qui m'a fait tenir à mes pre-

miers sermens, vous garantit ceux que je vous fais. Pardonnez-moi mes absences, mes froideurs apparentes. J'ai été trop à plaindre pour être encore puni. Jouet d'un homme abominable, je ne puis vous rendre heureuse, sans vous immoler une victime; eh, quelle victime encore! une femme tendre, fidelle, & dont je vanterois les charmes, si les vôtres ne me faisoient pas tout oublier! Eh bien, c'en est fait.... larmes, prieres, reproches, je braverai tout; si cet effort me coûte quelques soupirs, n'en soyez point jalouse; plus il sera douloureux, plus je sentirai le bonheur d'avoir souffert pour vous. Sidley est instruite.... elle ne m'a point écrit; je ne la verrai point. Je vous aime avec excès, mon sacrifice en est la preuve; ne le rejetez point, soyez généreuse à votre tour; plaignez-moi, aimez-moi, & que le souvenir de mes torts s'éteigne dans l'ivresse de notre amour!

LETTTRE XXXII.

De la marquise, au comte.

QUE m'avez-vous dit! vous avez porté la mort dans mon cœur. A peine suis-je revenue du long évanouissement qui a suivi la lecture de votre lettre, de cette lettre fatale, où mon arrêt est écrit de votre main! J'estime votre franchise, mais je mourrai de ce qu'elle m'ap-

prend. Vous avez aimé une autre que moi! vous l'aimiez quand vous m'avez fait l'aveu de votre amour; vous ne me regardiez que comme l'objet d'une fantaisie! Moi, j'ai pu être un seul instant méprisée par vous! moi, je me suis jetée dans des bras qui étoient ouverts pour une autre! Sans doute vous l'aimez encore!... oui, vous l'aimez, vous m'abusez: aujourd'hui, qui me répondra de vos sermens, quand c'est sur leur foi que je me suis attiré mes maux? O ciel! il est donc vrai, à l'instant même que je croyois me donner à l'amour le plus tendre, j'avois une rivale... une rivale adorée! avant que d'être conquise, j'étois déjà sacrifiée! tous mes sens se soulevent. Vous allez l'oublier, dites-vous, vous me le jurez.... vous le voulez peut-être; moi, je ne le veux pas; j'en mourrai, je le sens; mais j'aime mieux la mort qu'un bonheur acheté par les larmes d'une autre. C'est moi qu'il faut bannir de votre cœur, c'est moi qu'il faut accabler. Rentrez dans vos premiers liens; je vous rends votre liberté, je vous implore contre moi; & dans quel moment! .... Celle à qui je vous cede, ou plutôt à qui vous appartenez, a sans doute plus de charmes que moi; mais je lui défie d'être plus infortunée.... N'importe, allez tomber à ses pieds, essuyez ses larmes, laissez couler les miennes.... C'est moi qui vous en presse, qui vous crie à genoux, laissez-moi mourir, & sauvez l'être sensible que vous avez promis d'aimer. Je suis loin de réclamer mes droits.... Si vous les connoissiez, si vous saviez dans quel

abyme de maux vous m'avez conduite, & à quel point vous êtes coupable !..... Je vous pardonne. Puissiez-vous ignorer toujours combien mon ame est courageuse; combien, malgré ma foiblesse, je méritois d'égards, & de quels efforts je suis capable ! Vivez heureux, ne me voyez plus. Je vous sers, cruel, & vous m'obéirez..... je frissonne; elle va donc jouir de mon sacrifice, & s'applaudir d'un triomphe, quand je n'aurai plus d'espoir que le tombeau!... Est-il vrai que vous vouliez renoncer à elle, que vous me préfériez, que je vous sois plus chere que je ne l'ai jamais été? De quoi vais-je m'informer! Votre perfidie..... que votre aveu cependant rend moins horrible, cette perfidie dont je suis la victime, rompt tous les nœuds qui m'attachoient à vous. J'y renonce.... je les déteste.... je pleure en les déchirant, je pleure.... je frémis.... je ne vois plus que le crime & la honte; plus d'illusion consolante, plus de motifs de courage; le mien succombe, je voudrois parler & je n'ose... l'affreuse vérité rentre au fond de mon cœur.... pour n'en jamais sortir..... Ah! ma situation exciteroit la pitié même de ma rivale.

BILLET

Du comte, à la marquise.

QU'ANNONCENT le mystere, le trouble de votre style, & ces réticences.... que je n'ose

interpréter ? J'irai tomber à vos genoux, je vous arracherai un secret qui semble peser à votre cœur..... Je ne croyois pas qu'il me fût possible d'être plus à plaindre : Dieu ! si je l'étois davantage ! ... Tout ce que j'imagine m'effraie ; je cours m'éclaircir. Puissé-je n'être pas encore plus criminel !

LETTRE XXXIII.

De ladi Sidley, à Fani.

QUAND tu recevras ma lettre, je serai déjà loin du lieu que j'habitois. O toi, qui m'as rendu les services d'une amie, toi qui connois mon cœur, toi qui m'aimois & que je regrette, j'ai craint de te l'ouvrir, ce cœur cruellement blessé, ce cœur fait pour sentir l'amour, digne de l'amitié, digne sur-tout d'un autre sort. Tu as vu naître ma passion pour le comte de Mirbelle. Jamais on n'eut un sentiment plus vrai, on n'éprouva jamais une plus noire trahison. Il aime ailleurs ! tout est fini pour moi. L'univers disparoît avec mon amant. Qu'est-ce que l'univers, quand on n'est plus aimée ? Le barbare ! ô ma chere Fani, ce n'est point une conjecture, ce n'est point un soupçon ; je suis confiante, tu le sais. Mais hélas ! j'ai vu... j'ai lu... je frémis !... Que cet homme est méprisable, après tant de sermens de sa part, & de crédulité de la

mienne ! Il ne m'amenoit ici que pour m'y abandonner. Garde-toi de croire que je l'aime encore ; je le fuis, je m'applaudis de le fuir, je n'en ferai jamais affez loin. Vaines illufions de ma douleur ! mon reffentiment me trompe. Fani !..... je l'aime plus que jamais. J'emporte fes lettres, fon image ; les unes auront mon dernier regard, l'autre mon dernier baifer. Que dis-je ! la retraite m'armera contre un fouvenir trop cher ; j'oublierai le perfide..... je l'oublierai !... Heureufe de n'avoir de commun avec lui que les principes d'une religion qui m'ouvre un afyle !... afyle épouvantable, mais qui me fera doux, puifqu'il nous fépare à jamais. Que ne puis-je au moins y apporter le zele d'une ame défabufée de tout ! Détachée des erreurs pénibles, que ne puis-je embraffer quelque vérité confolante ! que ne puis-je m'abforber dans le fein d'un Dieu ! Un Dieu ! en eft-il d'autre ?... Tu vois mon trouble, je renonce à *lui*, *non* à mon fentiment ; j'en nourrirai le charme funefte, je me plairai dans fon amertume ; & fouffrant par lui, je ne fouhaiterai point le terme de mes jours. Le néant n'eft à defirer que pour ceux qui ne jouiffent pas des peines du cœur. Ma chere Fani, reçois les derniers épanchemens d'une ame où le fouvenir de tes foins ne s'éteindra jamais !.... Combien je fuis agitée !... Il change, il me trahit, il veut mon trépas ! je dois l'abhorrer, & je le pleure !... oui, je le pleure. O toi, que j'aime, que j'aime encore, ne crains pas que je veuille, que je puiffe me

consoler. Aucun regard humain ne profanera les traits malheureux qui n'ont fait qu'un infidele; ils n'auront brillé que pour toi, ces charmes que tu vantois. En cessant de te plaire, j'aurai cessé d'être belle, & ma douleur m'aura servie. Fani, j'épuise avec toi ma sensibilité; c'est pour lui, c'est contre lui que je réserve mon courage. Ensevelis dans ton cœur les restes de ma foiblesse. Qu'il l'ignore à jamais. Mon amie (je puis te donner ce nom), reçois pour récompense tout ce qui m'appartient; je joins à cette lettre le papier qui t'en garantit la possession. Tu es le seul cœur qui me reste, je te dois tout; & si tu es heureuse, je jouirai jusqu'à mon dernier soupir de la douceur de mon bienfait. J'ai récompensé Sudmer, & je te le recommande.

Adieu. Brûle ma lettre, anéantis le gage d'un amour qui me déshonore. Tu remettras au comte, ou aux gens qui viendront de sa part, celle que je laisse pour lui.... Le malheureux! il n'a plus d'amie.... mais sa victime ne lui échappera point, j'aurai la force de vivre.

LETTRE XXXIV.

De ladi Sidley, au comte de Mirbelle.

Ce n'est pas l'instant des reproches, c'est celui du courage. J'ai lu la preuve de ta perfidie, que le hasard ou ton adresse a fait tomber entre

mes mains. Tu m'as trompée... Tu ne me verras plus. Une barriere éternelle s'éleve entre nous, & tu ne ſauras point le lieu de ma retraite. Ne donne jamais un regret à mon ſort. Je ne regrette rien dans un monde où la ſenſibilité eſt en proie à l'ingratitude & à la trahiſon. La femme qui t'aimoit & qui t'oublie, s'enſevelit volontairement en des lieux où elle trouvera la paix... où elle attendra la deſtruction de ſon être..... Adieu..... Ne crois pas cependant que j'attente à mes jours. Si tu avois perdu la vie avant mon eſtime, je t'aurois ſuivi; mais tu es vil à mes yeux, tu ne m'es plus rien, & je vivrai, non pour la haine (l'objet de mon mépris ne peut la mériter), mais pour effacer à mes propres yeux la honte de t'avoir aimé.

LETTRE XXXV.

De ladi Sidley, au comte de Mirbelle.

AVANT que Sudmer s'éloigne, que l'univers me quitte, & que je retombe ſur moi dans cette ſolitude, je ne ſais quel mouvement involontaire me force à t'écrire. Ce n'eſt point la haine, c'eſt encore moins l'amour : qu'eſt-ce donc? Le beſoin de t'accabler de tout le mépris que tu m'inſpires. Si tu n'étois coupable envers moi que du crime d'avoir changé, je pleurerois ton malheur, le mien peut-être; ..... mais à

l'inconſtance tu joins encore la perfidie ; ta baſſeſſe me conſole de ton ingratitude. Rappelle-toi la mort de ma mere, ſes derniers vœux, les dernieres paroles de ſa voix défaillante : rappelle-toi tes promeſſes que je déteſte, tes ſermens que j'oublie, ma confiance, ma ſécurité, mon amour, l'aveugle amour dont je brûlois pour toi : vois-moi livrée à toi ſeul, n'ayant point d'autre appui, d'autre objet, d'autre idée, ſolitaire & heureuſe de l'être, m'enivrant de mon erreur que tu avois la cruauté d'entretenir : vois-moi dans la retraite où tu m'avois miſe, & dans le déſert où je m'enſevelis : enfin, contemple mon ſort, & juge-toi..... Je me croirai trop vengée. Je ne m'emporterai point contre l'infortunée qui m'enleve ton cœur : je ne la hais pas, je ne l'envie pas, je la plains. Peut-être tu l'enverras mourir où je ſuis. L'être que je n'ai pu toucher, ne ſera point ſenſible à un autre amour ; l'être qui m'abandonne ne peut jamais être fidele. Non, tu ne le ſeras point, & ton inconſtance te ſervira de ſupplice. Du creux de la tombe où je deſcends vivante, mon ſouvenir ira perſécuter ton cœur. Tu me verras pâle, défigurée, meurtrie ſous la haire, déchirée par le cilice, errer autour de toi ; & ma ſombre image, après mon heure ſuprême, viendra t'arracher tes plaiſirs. Ne crois pas cependant que je ſois malheureuſe par toi. Non, je ne le ſuis pas..... Non.... cruel ! J'entre dans l'aſyle du repos & de la paix. Puiſſent la force de l'exemple, le recueillement & le ſilence élever enfin mon

cœur vers des objets qui le fixent & le remplissent! La nuit tombe. Sudmer, le respectable Sudmer vient prendre mes derniers ordres. Il pleure..... & moi..... & moi je ne pleure que lui & ma fidelle Fani.... tous deux m'ont aimée. Quelle solitude! quelles ténebres! Sudmer embrasse mes genoux..... Il me quitte: il part; les portes se referment sur moi. Ne me plains pas, barbare! Je me jette dans le sein d'un Dieu...... Je ne suis point ta victime.

LETTRE XXXVI.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

Mes malheurs sont au comble, la vie m'est à charge, & pour surcroît de maux, je ne puis me soulager par des larmes; elles s'amassent sur mon cœur, l'oppressent, & n'en sortent pas. C'en est fait!.... Sidley, l'infortunée!.... elle a disparu..... on ne sait où elle est..... J'ai interrogé Sudmer, Fani.... ils ne m'ont répondu que par des cris. Voilà mon ouvrage. Quelle lettre elle m'a écrite! Elle me méprise, m'abhorre! Je le mérite!.... Que ne mérité-je point! Mon ami, je suis si malheureux, que ce chagrin même, tout accablant qu'il est, est le moindre de ceux dont je suis dévoré. Sidley ne peut me reprocher que mon inconstance, ma perfidie: mais, hélas! envers madame de

Syrcé je ſuis coupable de tous les crimes. Je ſuis un monſtre, un aſſaſſin : oui, je le ſuis. La plus ſenſible, la plus eſtimable, la plus charmante des femmes, eh bien, ... elle eſt perdue; elle l'eſt par moi... Je la déshonore; je borne ſa carriere peut-être; & voilà le prix du plus tendre amour! Je n'oſe en dire davantage; je n'oſe confier au papier..... Vous m'entendez....... Tous les coups me frappent à la fois : & vous me quittez!.... Quel préſent! quel avenir! Un mouvement de rage ſuccede à mon accablement. Vil artiſan de mes maux, tu en recevras le prix : j'en irai chercher la ſource juſqu'au fond de ton infame cœur. Le miſérable! & je le croyois mon ami! Excuſez le déſordre de mes ſens. Vous me quittez donc! Vous me quittez! Vous partez demain!..... Que deviendrai-je?... Je vous embraſſe.... Soyez heureux.

BILLET

Du chevalier de Gérac, au comte de Mirbelle.

OUI, je pars, & je pars malheureux; je vous plains, je pleure vos deux victimes, & vous plus qu'elles encore..... Vous êtes coupable.

La maladie d'un pere adoré pouvoit ſeule, dans ce moment, me faire quitter mon ami. Ecrivez-moi; j'implore ma part de toutes vos

infortunes ; & si tout vous abandonne, comptez sur un cœur que rien ne vous enlevera jamais.

LETTRE XXXVII.

Du comte de Mirbelle, à madame de Syrcé.

APRÈS mon crime, après l'aveu terrible que vous m'avez fait, quoi, vous me pardonnez! Vous souffrez que je pleure dans votre sein; vous plaignez les malheurs d'une femme qui a causé une partie des vôtres ! Et c'est ainsi que vous savez vous venger! Ah! votre pitié même est un tourment de plus pour moi: je suis trop infortuné pour que l'on me console. Accablez-moi de vos reproches, de votre indignation: peignez-moi votre état dans toute son horreur; empoisonnez mes blessures ; servez mon désespoir ; joignez-vous à mes remords pour déchirer ce cœur coupable ; c'est la seule grace que je veux, que j'implore, que mes prieres doivent obtenir. Je ne puis envisager le gouffre épouvantable où je vous ai plongée ; & plus vous m'excusez, plus je me trouve criminel. Quoi, mon emportement vous a sacrifiée ! J'ai cédé au barbare délire des sens, quand vous étiez toute entiere à l'amour ; & l'instant fatal de mon ivresse..... Et vous renfermez dans votre sein le gage éternel de l'infortune & du déshon-

neur! Je ne me connois plus: je me déteste : je suis pour moi-même un objet d'épouvante! C'est donc moi qui vous forcerai de baisser les yeux, de redouter ceux d'un époux, ceux d'une mere, ceux du public ; & je vis! & vous m'aimez! Vous me cachiez vos peines ! Privée du sommeil, abreuvée de larmes, en proie à toutes les terreurs, vous ménagiez mon repos : vous vous priviez du seul consolateur qui soit pour vous dans l'univers ! Que de grandeur, de courage & de vertu ! Quelle ame ! Vous qui me devenez sacrée ; vous que j'idolâtre, que je respecte, ma maîtresse, mon amie ; vous enfin à qui mon cœur donne en secret un titre encore plus cher, unissons-nous pour tromper tous les yeux, pour ne pas laisser à un monde inexorable le droit de vous flétrir. Vous ! Grand Dieu ! Ecoutez. M. de Syrcé est absent, madame de Sancerre n'est pas prête à revenir : enveloppons-nous des ombres du mystere. L'amour est ingénieux, il peut voiler ses crimes. Le mien, n'en doutez pas, créera des moyens. Enfant infortuné que j'adore d'avance, tu vivras : ta naissance ne sera point fatale à ta mere ; je te cacherai dans mon sein ; on n'y entendra point tes cris ; & quand ton œil commencera à s'ouvrir aux horreurs de la vie, ma tendresse courageuse & mon éternelle assistance te vengeront des outrages de la société. Ah ! s'il est possible, reprenez quelque repos ; fiez-vous aux soins du malheureux qui n'a plus que vous au monde, & qui ne seroit déjà plus, si vous n'aviez besoin

de son appui. Chef-d'œuvre de l'amour, combien je vous admire! Combien je vous applaudis d'être restée fidelle à la nature! Le préjugé tient au sol; les forfaits sont forfaits par-tout; & il vaut mieux rougir, que de s'épargner la honte par un crime. Adieu, ma vie, mon ame, mon tout! Tâchons d'en imposer à l'univers, & puissé-je, hélas, être le seul puni!

LETTRE XXXVIII.

De madame de Sancerre, à madame de Syrcé.

MA chere fille, unique objet de mes plus tendres affections; on me mande de Paris que vous changez tous les jours, que vos traits s'alterent; la tristesse de vos lettres me confirme ce qu'on m'écrit. Je pars : je vais vous porter mes soins, si vous êtes malade; & si vous êtes chagrine, mes consolations. M. de Syrcé m'accompagnera peut-être : il est, comme moi, très-inquiet de votre santé, & me charge de vous communiquer ses inquiétudes : s'il peut s'absenter quelques jours, & interrompre ses occupations, vous le reverrez avec moi.

Adieu, mon enfant. Je suis impatiente de t'embrasser.



BILLET

BILLET

De madame de Syrcé, au comte de Mirbelle.

VENEZ me voir ; je ſuis perdue : j'ai reçu une lettre de ma mere, & ſa lettre eſt la mort ; elle revient, M. de Syrcé l'accompagne : je ne vous en dis pas davantage. Je ſuis pénétrée de terreur. Adieu.

BILLET

De madame de Syrcé, au comte de Mirbelle.

IL eſt deux heures après minuit ; elle eſt arrivée à dix..... Mon ami, je reſpire ; M. de Syrcé n'eſt point avec elle, ſes occupations l'ont retenu. Ma mere m'a accablée de careſſes, & ce ſont autant de coups de poignard qu'elle me donne. J'en ſuis réduite à frémir de ſes bontés. Il me ſemble qu'elles me rendent plus criminelle. Que je crains ſes regards ! Je crains tout ; mais ſi vous m'aimez, je ſupporterai tout. Ne venez point demain, je vous inſtruirai des événemens de ma journée.

Adieu. Je ſuis profondément triſte..... Que demain ſera long ! je ne vous verrai pas.

LETTRE XXXIX.

De la marquise de Syrcé, au comte de Mirbelle.

AYEZ pitié de moi; ne m'accusez pas; je vous ai trahi, je me suis trahie moi-même, je suis la plus malheureuse des femmes; je vous écris en sanglottant, & je ne sais si j'aurai la force de vous raconter une scene à laquelle je ne devois pas survivre : ah! je n'y survivrai pas long-tems. Après le soupé, j'ai passé dans le sallon avec ma mere. Pendant tout le jour, elle avoit attaché sur moi des regards plus attentifs, & dans ce moment elle avoit un air froid, ne m'adressoit presque point la parole, ou ce n'étoit pas du moins avec ce ton affectueux qu'elle a toujours. Elle étoit à son métier, moi j'avois pris un livre sur la cheminée par contenance seulement; il m'étoit impossible d'y distinguer la moindre chose. Le silence régnoit, je n'osois le rompre : je n'osois lever les yeux; & quelque effort que je fisse, je laissai tomber quelques larmes; elles m'ont perdue; ma mere qui les vit couler, quitta son ouvrage, me fixa; & ce coup-d'œil foudroyant, quoiqu'il ne fût point dur, m'avoit anéantie. Ma fille, me dit-elle, qu'avez-vous? A ce seul mot, les soupirs se presserent dans mon sein, mon cœur palpita; je versai un torrent de pleurs. Ma mere effrayée,

vint à moi : ma fille, que signifie ce trouble, cette douleur ? vous me faites trembler. J'allai me cacher dans son sein, & j'y restai sans lui répondre.... Ma confusion, mon déchirement, la honte de mon état écrite malgré moi dans mes yeux, éclairerent les siens.... Je vous entends, me dit-elle en me repoussant, & allant tomber sur un siege qui étoit à l'autre bout de la chambre; opprobre de ta famille, malheureuse enfant ! Oui, m'écriai-je, en me prosternant à ses pieds que je baignai de larmes, je suis une malheureuse, une femme déshonorée; ne m'ouvrez point votre sein, rejetez-moi; je bénis la main qui me frappe, cette main est la vôtre; votre rigueur est un bienfait. La seule grace que je vous demande encore, c'est de me laisser fuir avec l'être infortuné, formé de votre sang, & nourri de mes larmes. Je ne veux que le tems de lui donner le jour, ensuite je subirai ma peine par un trépas que j'implore. Mes yeux s'éteindront à la lumiere dans l'antre que j'aurai choisi pour cacher ma honte, & mon dernier soupir n'arrivera point jusqu'à vous. Vous n'entendrez point les cris de ma douleur; je me juge, je me condamne, ouvrez-moi vos bras pour la derniere fois..... Insensible époux, toi que j'aimai, que j'adorai, contemple les fruits de ta conduite : mon opprobre est le tien. Rougis, cruel, rougis, tu es la cause de mes malheurs, de mon ignominie; sans toi le cœur d'une mere ne frémiroit point à ma vue, elle ne m'auroit point repoussée de ses bras. J'avois à peine

achevé ces paroles, que ma mere étoit dans les miens; elle y fut long-tèms muette, éplorée: ma chere fille, me dit-elle enfin d'une voix entrecoupée de ſoupirs, tu m'as attendrie. La nature a parlé, & je ne puis réſiſter à ſa voix. Calme-toi, conſole-toi, je couvrirai ton crime.... ta foibleſſe. L'Etre ſuprême pardonne. L'honneur, la nature & la religion même ne doivent pas être plûs inexorables que lui. Mais, ô malheureuſe enfant, il faut que tu me jures de ne plus revoir l'auteur de tes maux. Cher amant, juge de mon effroi, & de tout ce qui ſe paſſoit en moi à cette propoſition! J'ai pleuré, j'ai tremblé, j'ai jeté ſur ma mere le regard le plus expreſſif, le plus douloureux. J'ai de nouveau embraſſé ſes genoux; mais je n'ai rien promis..... Hélas! il eſt plus aiſé de mourir, que d'arracher de ſon cœur le trait qui l'enchante & le déshonore. Oui, dans ce moment, ſous les regards d'une mere, d'un Dieu que j'ai offenſé pour vous, qui m'en punit, dont mes maux préſens ne déſarmeront peut-être pas la rigueur, dans ce moment épouvantable, c'eſt pour vous que je crains; & noyée dans les pleurs, je tremble de vous en coûter.....

Adieu. Ma main défaillante refuſe de tenir ma plume...... Mes lumieres ſont éteintes; me voilà dans les ténebres. Je n'oſe ſonner mes femmes; je ne ſais quelles images funebres ſe préſentent à moi; tout mon corps brûle & friſſonne; je ſouleve à peine ma tête appeſantie, je ne puis plus former une idée; je me meurs..... Adieu.

LETTRE XL.

Du comte de Mirbelle, à la marquise.

Hélas! hélas! qu'avez-vous dit? Votre indiscrétion me désespere ; elle fait trois malheureux. Il falloit m'en croire, il falloit vous reposer de tout sur moi. Jamais, non, jamais vous ne deviez souffrir un tiers, quel qu'il fût, entre vous & votre amant. Que deviendrai-je, si l'on m'interdit votre présence? Vous-même, que deviendrez-vous? Je périrai mille fois avant qu'on nous désunisse. Votre beauté, vos vertus suffisoient pour m'attacher à vous ; votre situation m'y enchaîne, jusqu'à ce que le froid du trépas vienne glacer mon cœur plein d'admiration & d'amour. J'ai baigné votre lettre de larmes. Les caracteres en sont effacés ; mais mon ame les a retenus : ils y sont gravés en traits profonds que les tems accumulés ne pourront détruire. Croyez-moi, ne nous bornons pas à gémir, à attendre notre arrêt. Prévenons l'infamie arbitraire dont on tâchera de vous couvrir. Oui, oui, puisons dans notre amour une force qui le mette hors des atteintes de la société. Si votre mere, votre respectable mere, une seule fois cruelle, persiste à vouloir notre séparation : ô vous, sur qui j'ai des droits illégitimes dans nos mœurs, mais sacrés pour nous deux, vous,

ſans qui je ne peux plus vivre, vous que nul autre que moi ne peut conſoler, fuyons enſemble, fuyons des hommes cruels, tyranniques, qui ont des conventions au lieu de ſentimens, des bienſéances au lieu de vertus, & des préjugés féroces au lieu des douces lumieres de la raiſon. N'héſitons pas, éloignons-nous d'un monde, où la loi même encourage au crime, où ſur mille attentats cachés, s'éleve le fantôme de l'honneur, pour inſulter à la nature. C'eſt elle ſeule qu'il faut ſuivre, qu'il faut écouter. Avec vous, avec le tréſor caché dans votre ſein, j'aurai tout, je n'envierai rien. Abandonnez vos parens, je quitterai les miens; renoncez aux vaines chimeres du rang, je renonce à mes eſpérances. Suivez-moi : allons chercher des lieux où l'on ait de la commiſération par inſtinct, & non de l'humanité par principe.

Il eſt des peuples que nous appellons ſauvages : ils nous recevront, ils nous plaindront; ils admireront notre fermeté, notre amour, notre dévouement courageux aux loix ſaintes dont l'infraction ſacrilege, en vous épargnant le ſupplice de rougir, nous auroit laiſſé des remords plus horribles que lui. Aux extrêmités de la terre, ſous quelque climat que nous habitions, nous trouverons une bonté naturelle qui nous fera grace, qui ſoulagera nos maux. Nous trouverons, non des loix établies par des hommes aveugles & barbares, mais la ſenſibilité vraie, mobile univerſel de tout être que nos politiques inſtitutions n'ont point dégradé. L'opprobre ne

vous ſuivra point; il reſtera, chere amante, à ceux qui vouloient vous en accabler. Ma femme, oui, ma femme à mes côtés, mon enfant dans mes bras, je ne ſerai nulle part étranger. Les lieux où l'on s'attendrit ſur l'infortune, voilà notre patrie.

Vous direz à l'univers : j'avois un époux que je croyois honnête & fidele; mon ame entiere lui fut aſſervie; je cultivai avec une tendreſſe inquiete les fruits de notre union; le cruel m'a abandonnée, mépriſée, pour les plus viles créatures : jeune & ſenſible, j'ai connu le beſoin d'aimer, & je me ſuis donnée à celui que j'ai cru le plus digne de moi. C'eſt là mon crime, la cauſe de tous mes malheurs, des perſécutions que j'éprouve, & de l'exil volontaire que nous nous ſommes impoſé tous deux. Mon amie, voilà ce que tu diras, & tous les cœurs ſeront émus.

Oſe adopter ce que je te conſeille, oſons l'exécuter. J'irai ce ſoir vous embraſer de mon idée. Gardez-vous de condamner ce délire de ma tête; il a ſa ſource dans mon ame; l'image de votre déshonneur me rend furieux. Je n'y ſurvivrois pas; votre billet de ce matin m'apprend que vous ſouffrez, que vous n'avez pas eu la force de vous lever. O ciel! peut-être à l'inſtant que je vous écris...... Dieu! ſi votre porte m'alloit être fermée! Déſobéiſſez, ou je ne réponds pas de la violence de mon déſeſpoir.

Adieu! Je ne me connois plus.... Daignez ſeconder mon courage, & je ſuis prêt à tout en-

treprendre pour vous arracher au mépris d'un monde qui ne mérite pas de vous posséder.

LETTRE XLI.

Du comte de Mirbelle, à madame de Syrcé.

Le voilà donc arrivé le malheur que j'ai craint, que j'avois prévu! Votre porte m'est fermée; j'y passe à tous les instans; toujours les mêmes ordres. Les gens sont consternés..... J'ai entrevu Sophie, elle étoit en pleurs; elle parloit de transport.... de redoublement...... Je ne respire plus. Toutes les nuits j'erre autour de votre maison; dès le matin j'épie ceux qui en sortent, & je cherche sur leurs visages les cruels indices de ce que j'appréhende. Ce supplice est horrible; ayez pitié de votre amant, il meurt d'inquiétude, de douleur & d'effroi....



LETTRE XLII.

Du comte de Mirbelle, à Sophie, l'une des femmes de la marquise.

ELLE eſt mourante, & je ne puis la voir! elle eſt mourante, & je vis.... Ma Sophie, ma Sophie, au nom de l'humanité, du malheur, de tout ce qui eſt ſacré, tâchez de m'introduire chez elle. Dans ſon tranſport, vous dites qu'elle m'a nommé. Peut-être ma préſence!... n'en doutez pas... Ma chere Sophie, ne me refuſez point; choiſiſſez un moment où madame de Sancerre ſera chez elle. Sauvez la vie à votre maîtreſſe, à moi; venez à mon ſecours. Quoi, madame de Lacé a paſſé quatre nuits auprès d'elle, & moi j'en ſuis banni! Que cette dame eſt heureuſe! que j'envie ſon ſort! On accepte les ſoins de l'amitié, & l'on rebute ceux de l'amour, de l'amour déſeſpéré! Grand Dieu, s'il falloit la perdre, je jure de ne lui pas ſurvivre! Puiſſe-t-elle entendre mon ferment! Je compte ſur vos ſoins..... Je ne quitterai point les environs de l'hôtel; j'y ferai à toutes les heures du jour & de la nuit: ſi vous pouvez me ménager une entrevue, faites-moi des ſignes à travers les croiſées de l'appartement. J'y attacherai mes regards: ne m'oubliez pas, reſpectez mon déſeſpoir.

LETTRE XLIII.

De la marquise, au comte.

REVENUE à moi, je peux donc vous écrire! Il me reste un souffle, il est à vous. Ne vous alarmez point. Au nom de l'amour le plus tendre, ayez du courage. Je crois que je suis mieux: pardonnez-moi si je ne vous ai point vu..... ce sont les ordres de ma mere qu'on exécute. Que ma situation est cruelle! Une lettre de M. de Syrcé m'a porté le dernier coup. Il a écrit à madame de Sancerre; il la presse, il la supplie de me donner ses soins; il voudroit les partager: il s'accuse, sent ses torts, aggrave les miens, m'accable de son estime...... Ah, Dieu! je n'étois donc pas assez punie. Hélas, combien je souffre! Si vous m'aimez, si vous m'en aimez mieux, je me trouve heureuse..... Je suis charmée & fatiguée d'écrire; il me seroit douloureux de quitter un univers que vous habitez. La mort seule peut me soustraire à la honte..... & vous m'attachez à la vie!....



LETTRE XLIV.

Du chevalier de Gérac, à la marquise.

VOTRE lettre, madame, m'a pénétré d'admiration & de douleur ; & l'effet étonnant qu'elle a produit ſur moi, me prouve que je ne ſuis pas indigne de la confiance dont vous m'honorez. Combien votre ame eſt ſublime ! Combien votre conduite actuelle vous venge de mon injuſtice paſſée ! Non que je me repente d'avoir conſeillé M. de Mirbelle comme vous l'euſſiez fait à ma place. J'ai conſulté mon cœur, j'ai parlé comme j'aurois agi ; mais je ne me conſolerai jamais de n'avoir pas démêlé aſſez vîte, du ſein même de votre foibleſſe, toutes les qualités auxquelles je rends hommage. Que de généroſité, d'héroïſme & de force ! M. de Mirbelle vous a dit avec quelle chaleur je m'oppoſois à ſa paſſion pour vous, & c'eſt à moi que vous vous adreſſez ! Vous me chargez du ſoin cruel de le conſoler, de veiller ſur ſes jours : & dans quel moment ! Lorſque vous êtes la ſeule qui ne trembliez pas pour les vôtres. .... Ah ! madame, il n'aura point le malheur de vous perdre, vous vivrez. Le ciel vous doit à la terre, non pour rougir d'une faute trop expiée, la honte n'eſt faite que pour le crime ; mais pour vous en relever avec éclat, & donner l'exemple des vertus. Votre

démarche m'éclaire. Souffrez, madame, souffrez que je partage l'enthousiasme trop juste.... & sur-tout l'espoir de mon ami. Je vous fais le serment d'obéir aux ordres que vous me donnez; mais c'est avec la certitude de n'être jamais dans la triste nécessité de les remplir. Il m'eût été bien doux de vous assurer, dans une circonstance moins douloureuse, de mon profond respect, &, daignez me le permettre, de mon attachement.

BILLET

Du chevalier, au comte.

Ah! rassurez-moi, mon cher comte. Donnez-moi de vos nouvelles; donnez-m'en de madame de Syrcé. Lui seroit-il arrivé de nouveaux malheurs? L'état de mon pere, celui où je vous ai laissé, & le regret de ne pas être auprès de vous, & la raison qui m'en éloigne, tout m'accable. Votre silence m'effraie, votre position m'attendrit. Vous souffrez, je suis loin de vous; un mot, un seul mot. Je crains tout, j'ai besoin de consolation, j'en ai besoin, vous êtes malheureux.



LETTRE XLV.

De la marquise, au comte.

JE voudrois pouvoir vous cacher mon état. Il n'est plus tems, il faut se soumettre, il faut nous séparer. Vivez, je vous en conjure ; c'est du sein de la mort que je trouve des forces pour vous l'ordonner. Vivez, si je vous fus chere. Je ne puis croire qu'en cessant d'ètre, je cesse de vous adorer.... Quelque chose nous survit. C'en est fait !.... C'est un adieu... un adieu éternel que je vous dis. Ma main tremble...... je ne puis achever...... Mon arrèt est prononcé, je ne vous verrai plus ; mes yeux qui ne s'ouvroient qu'à vous, qui, noyés de larmes, vous cherchent encore, vont se couvrir de ténebres. Mais, j'en atteste le ciel, je ne regrette en moi que le sentiment profond dont vous fûtes l'objet unique, & qui va s'anéantir dans ma tombe. Que dis-je, malheureuse ! le maître de l'univers me rappelle, & j'ai un dieu sur la terre ! Dans ce moment d'épouvante, dans ce moment horrible, en proie à toutes les douleurs, à tous les maux, aux remords ; trop punie pour n'être pas coupable, c'est pour vous que je frémis. Hélas, il ne verra donc point la lumiere cet enfant malheureux, né de l'amour, & condamné à subir la peine du crime ! Je vais, en m'éteignant, le

replonger avec moi dans la nuit effrayante...
où l'on n'entend point la voix de ce qu'on aime.
J'aurois, pour conserver ses jours, supporté l'ignominie. J'adore tes décrets, ô ciel! je ne murmure point d'en être la victime : mais souffre qu'au milieu de mes tourmens, si tu ne frappes que moi, je te rende grace de ta bonté. J'ai quitté dix fois ma lettre.... je ne saurois écrire, ni m'arracher à vous....... Ne vous reprochez rien; c'est du fond de mon cœur que je vous pardonne.

Adieu, adieu.... Que disparue de l'univers, je vive dans votre mémoire! N'oubliez jamais que mes derniers soupirs ont encore été pour vous.

LETTRE XLVI.

Du comte, à madame de Sancerre.

PAR la hardiesse de ma démarche, vous jugerez, madame, de l'excès de mon trouble. Le désespoir ne connoît aucun frein; il doit intéresser par sa violence même; & si les infortunés ont quelques droits sur votre ame, vous m'écouterez avec bonté; vous oublierez que je suis coupable, en voyant combien je suis malheureux. Votre fille est mourante; votre fille... la plus charmante des femmes, &, j'ose dire, la plus respectable. Elle est mourante; j'en suis la

cause, & c'eſt à vous, oui, madame, à vous-même que je m'adreſſe pour obtenir une grace.... dont ſes jours dépendent peut-être. Je ne vous parle point des miens, ils me peſent; c'eſt pour elle que je vous implore. Il eſt des momens où les bienſéances doivent être comptées pour rien, où la nature doit parler ſeule, où les ames ſenſibles, les ames telles que la vôtre, jettent un cri qu'il eſt horrible d'étouffer. Quels que ſoient mes torts, mes forfaits, j'ai des titres. Pour être affreux, ils n'en ſont pas moins ſacrés; je les réclame. Madame de Syrcé m'a cru digne de ſon attachement. Il m'appartient ce cœur ſublime & tendre; ſes derniers battemens ſeront pour moi, je le ſais, & vous lui enlevez une de ſes plus cheres conſolations! Dans cet inſtant, madame, défiez-vous de vos principes; la ſenſibilité eſt la premiere vertu. Tremblez.... vos ménagemens vous coûteront des pleurs; tremblez d'être vous-même complice d'un malheur.... Ah! je tombe à vos pieds, je les embraſſe. Vous m'avez compris..... me refuſerez-vous? Permettez, ſouffrez que je la voie un inſtant, un ſeul inſtant. Mon image eſt au fond de ſon ame; elle y entretient la douleur, elle accroît ſon mal, mon ſouvenir la tue, ma préſence la calmeroit. C'eſt mon eſpoir, n'allez pas le trahir. Qu'elle liſe au moins dans mes yeux noyés de pleurs le prix de ſon amour; & s'il faut la perdre, m'arracher à tout, que je recueille un de ſes ſoupirs pour y joindre le dernier des miens. La perdre! non, non: le ciel n'eſt point impi-

toyable ; il feroit trop de malheureux. Dieu jufte, toi qui pardonnes aux foibleffes, ô mon Dieu ! fi ton bras eft levé, fufpends le coup terrible ; en frappant, tu enleverois aux mortels ta plus parfaite image. Te faut-il une victime ? frappe, me voilà prêt ; ou, fi tu veux être plus cruel, remplis mes jours d'amertume, traîne-moi de douleur en douleur à la plus affreufe vieilleffe, & fais-moi acheter la mort au prix de l'infortune ; mais fauve, fauve ce que j'aime. Puiffé-je m'emparer de tous fes maux, en être accablé, les fentir tous, & jouir ! .... Vous voyez mon égarement ; y ferez-vous *infenfible* ? Au nom de mes larmes, de mes tourmens, de mes crimes même, oui, de mes crimes, écoutez-moi ; ils me rapprochent de vous .... Où fuis-je ? qu'ai-je dit ? je ne me connois plus .... Frémiffez ..... mais ne m'accablez pas ; frémiffez de pitié. Je fuis trop à plaindre pour exciter votre colere. Songez à ma fituation ; eft-*elle* affez épouvantable ? Je plonge au cercueil la femme que j'idolâtre ; elle expire par moi, & pour moi, & je ne puis m'offrir à fes yeux, me profterner devant elle, ferrer fa main défaillante, lui montrer le malheureux qui doit la fuivre !... Mes efprits s'égarent, je ne fens plus, ne vois plus.... vous feule !.. La force me manque ... j'attends votre réponfe ou la mort.



LETTRE

LETTRE XLVII.

Du comte de Mirbelle, à madame de Syrcé.

VOTRE arrêt eſt prononcé ! Qu'ai-je lu ! qui vous l'a dit ? Gardez-vous de le croire. Non, il ne l'eſt pas ; n'écoutez point des barbares qui vous trompent ; n'ajoutez foi qu'à l'amant qui vous raſſure. Vous, me quitter ! vous ! Je ne reçois point votre adieu, votre adieu cruel...... Au nom de mon amour, de l'amour le plus tendre, le plus malheureux, le plus déſeſpéré, reprenez votre courage. S'il eſt un Être juſte, il veille ſur vos jours, il vous protege, il vous aime ; mes pleurs l'attendriront ; & s'il déchiroit nos nœuds, ſon bonheur, quel qu'il ſoit, ſeroit troublé par l'excès de mon infortune. Ne craignez rien, il me ſemble que, tant que je reſpire, le ciel même n'a point de pouvoir ſur vos jours ; cette illuſion ſuſpend mes terreurs. Quoi, c'eſt vous, c'eſt bien vous qui m'avez écrit ? Je la mets ſur mon cœur cette lettre, cette précieuſe lettre, cher monument d'une ſenſibilité dont il n'y eut jamais d'exemple. Votre ame y eſt toute entiere, cette ame à la fois douce, courageuſe & profonde, & qui eſt vraiment un rayon de la divinité. Quoi, cette ame de feu s'éteindroit ! elle ne ſentiroit plus l'amour ! La tombe dévoreroit..... Mes yeux ſe couvrent de larmes. Qui,

moi! moi, malheureux, je vous aurois connue, pour être votre bourreau! Sous la riante image du bonheur, le sort implacable nous auroit caché un avenir aussi funebre! J'aurois porté la mort dans votre sein, le gage de notre union s'y anéantiroit, & je perdrois à la fois deux êtres sacrés pour mon cœur! Je ne puis envisager cet abyme. O toi, sans qui je ne saurois vivre un seul instant, que tes craintes s'évanouissent; ne partage que mon espoir. Il sera rempli, si madame de Sancerre n'a point une ame cruelle. Je lui ai écrit; j'implore de sa bonté la grace de te voir, de te parler; sans doute elle me l'accordera. Sophie te remettra ma lettre; les caracteres en sont presqu'effacés par mes pleurs; mais si tes yeux peuvent s'ouvrir, ils m'y reconnoîtront encore. Je lui ai bien recommandé de choisir un moment où tu serois moins foible, pour te la laisser lire; tu y verras l'amour que tu inspires, les craintes qui m'accablent, les espérances qui me consolent. Ma chere maîtresse, que madame de Sancerre tarde à me répondre! Va, je souffre tous les maux ensemble. Te savoir mourante, & vivre loin de toi, vivre dans des transes éternelles; pleurer le jour, pleurer la nuit, rejeter toute consolation, relire sans cesse tes lettres, couvrir ton portrait de baisers & de larmes, lui parler comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre, imprimer ma bouche & mon ame sur les moindres gages de ta tendresse, voilà l'emploi de tous mes instans, mes occupations douloureuses & cheres; voilà ce que je

fais ſans ceſſe, & je n'y ſuis arraché que par un abattement qui reſſembleroit à la mort, s'il n'étoit encore plus horrible qu'elle. Je ne puis finir ma lettre. En ce moment où je m'entretiens avec toi... les ſanglots m'oppreſſent....

Adieu, mon amie, ma maitreſſe ! adieu, toi, l'épouſe de mon cœur !... On ne m'apporte point de réponſe. Je frémis, je tremble...., quel état!.... je me meurs ! je t'adore!.... Tu vivras; oui, tu vivras..... & ton amant, ton amant fidele !.... Je te quitte malgré moi.... Adieu.... Il faut que je te voie; il le faut !... Les barbares ! ils ne me priveront pas plus long-tems de ta préſence.

BILLET

Du comte, à Sophie.

O MA Sophie, je me trouverai à l'heure indiquée à la porte de l'hôtel ; je ſerai déguiſé, les gens ne pourront me reconnoître. Ma Sophie!... tous les cœurs ſont féroces. Madame de Sancerre.... ah, dieu!.... ma Sophie, je te dois tout ; tu as remis ma lettre. Ta maîtreſſe en a lu quelques lignes!..... ſon front étoit ſerein, mais une foibleſſe l'a empêchée de pourſuivre. Une foibleſſe!... elle eſt plus mal, & c'eſt à moi qu'il faut le reprocher! Le ciel m'a donc fait naître pour ſon tourment. Elle expire,

& je hâte peut-être.... Moi! qu'ai-je dit! C'en est trop, je succombe; si mes cris alloient être entendus! Je sors de chez mon pere, je vais errer jusqu'à l'heure du fatal rendez-vous. Quel jour, quel jour funebre! S'il m'enleve ce que j'aime, puisse-t-il être le dernier pour toute la nature!

Adieu : je te remercie, & dans ces instans où mon ame n'est ouverte qu'à la douleur, j'ai encore la force de sentir ton bienfait.

LETTRE XLVIII.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

QUELLE scene! quelle scene à la fois attendrissante & affreuse! Je n'aurois jamais pu vous en faire le récit. J'étois stupide, sans connoissance, sans mouvement; mes yeux fixes & mornes ne distinguoient plus les objets. Mon état étoit une mort anticipée; mais ce matin madame de Syrcé est moins mal, j'en reçois la nouvelle; je respire, & je peux vous faire part de tout ce qui m'agite encore. Hélas! on n'espéroit plus rien de cette femme charmante; elle avoit eu dans la journée plusieurs foiblesses; on redoutoit la nuit. A force d'instances, de prieres, de larmes, je détermine Sophie à me laisser entrer dans sa chambre, & à me ménager un instant pour voir sa maîtresse. Comment résister

aux emportemens de l'amour & de la douleur !
Sophie n'en eut pas le courage.

Il étoit ſept heures du ſoir. Madame de Sancerre ne pouvant cacher ſes larmes, monta dans ſon appartement pour pleurer en liberté, & ſans craindre d'être apperçue de ſa fille mourante. Ce fut alors qu'on m'introduiſit chez elle ; je crus entrer dans le tombeau, & je me trouvois heureux d'y être. Muet & tremblant, je me jette aux pieds de ſon lit ; il lui reſtoit à peine un reſte de ſouffle & d'exiſtence. Je prends une de ſes mains, je la couvre de baiſers, je la preſſe ſur mon cœur. Aux pleurs dont je l'arroſe, aux ſons étouffés de ma voix, madame de Syrcé entr'ouvre des yeux expirans, & attache ſur moi un regard, dont l'expreſſion m'eſt toujours préſente. Quel Dieu me rend à la vie ? Ah, c'eſt vous, me dit-elle, c'eſt vous que je vois ! J'aurai donc encore un inſtant de bonheur ; je pourrai vous dire à vous-même avec quel plaiſir je vous pardonne. J'ai vécu coupable, & je mourrai contente, le ciel ne me hait pas. Adieu.... fuyez.... la force m'abandonne ; mais avant de me quitter, jurez-moi de vivre. Je le veux, je vous l'ordonne.... je vous en conjure. Il faut renoncer à tout, il le faut, donnez-moi votre main.... c'en eſt fait... emportez mes derniers vœux.

A ces mots, elle tomba dans une nouvelle foibleſſe. Accablé, anéanti, deſirant de l'être tout-à-fait, je n'avois pas eu la force de proférer une parole. Soudain on entendit madame de San-

terre qui descendoit; je fus obligé de fuir, de m'arracher de ce lieu. Ne sachant ce que je faisois, où j'allois, voulant sortir, me trompant, ne voyant plus rien, j'entre dans la chambre des enfans de madame de Syrcé; je les trouve à genoux, remplissant l'air de leurs cris, & priant le ciel de leur conserver une mere adorée. A la vue de ces innocentes créatures, à qui j'enlevois leur appui, je ne pus me contenir. Je me penchai sur eux, je les serrai dans mes bras, je les inondai de larmes, & les effrayai de l'excès de ma douleur. Je voulois leur parler, ma voix expiroit sur mes levres; enfin je m'élançai hors de cette maison où j'aurois dû mourir. L'image du duc alors vint se présenter à moi. Je vis en lui le bourreau de madame de Syrcé, de Sidley, le mien. Je cours, l'œil ardent de courroux, respirant la vengeance. Hélas! mes genoux se déroberent sous moi; je ne pouvois me soutenir, & il fallut me ramener chez mon pere, où j'ai passé la nuit la plus horrible, mais sans abandonner un seul instant l'idée de percer le cœur du perfide qui m'a perdu.

Je suis plus calme dans ce moment; on a une lueur d'espérance.... Aimez-moi, plaignez-moi; je suis le plus coupable des hommes; mais il n'en est point de plus puni.



LETTRE XLIX.

De madame de Sancerre, au marquis de Syrcé.

NE partez point, je vous en conjure, ne partez point. Hélas! que viendriez-vous faire? il n'y a plus d'espoir. En vain j'ai compté sur sa jeunesse, sur son courage, il faut se résoudre à la plus horrible séparation. Voici le huitieme jour que je ne me suis couchée; je veille à côté d'elle, les yeux attachés sur les siens: je ne la quitte que pour pleurer. Quelle femme! que de qualités que nous ne connoissions pas! O Dieu, tu lui pardonneras ses fautes en faveur de ses vertus!

Hier, elle a fait venir ses enfans; elle les a tenus long-tems embrassés. Souvenez-vous de moi, leur a-t-elle dit, aimez votre pere, respectez-le toujours, & méritez ses bontés. Je sanglottois, je fondois en larmes, & c'est elle, c'est elle qui me consoloit! Je lui ai montré votre lettre; elle en est bien reconnoissante. Voici sa réponse, qu'elle m'a remise toute cachetée, & qu'elle me recommande de vous faire tenir. L'infortunée! avec quelle joie je racheterois ses jours de tous ceux qui me sont réservés! Moi, lui survivre, moi! Mon cœur se serre, je ne puis retenir mes pleurs, ils inondent mon papier. Madame de Lacé entre; cette digne amie!

elle ne quitte point ma chere fille. Tout le monde l'aime : & il faudroit la perdre! .... Je me meurs.... je vous écrirai demain... demain! O ciel!... je n'en puis plus... Adieu.

LETTRE L.

De la marquise, à M. de Syrcé.

JE vais paroître devant un juge que je ne puis croire inexorable. Avant de lui rendre compte, je vous dois la vérité. Je n'aurois pu soutenir votre présence : je ne mérite plus vos regrets; je ne veux pas les emporter. Je ne vous parle point des horreurs de mon repentir; une ame telle que la vôtre n'a pas besoin de vengeance. La mort seule pouvoit m'arracher au crime, au malheur, à la honte, & j'en bénirois les approches, si je ne coûtois pas des larmes qui me la rendent affreuse. Pardonnez..... bientôt je ne vous offenserai plus. Mon cœur va se fermer même au remord... bientôt il ne restera de moi que des cendres froides & inanimées... Daignez ne point haïr ma mémoire... Vivez heureux. L'instant redoutable s'apprête .....le tombeau s'ouvre pour me recevoir..... J'y vais descendre.... il faut tout quitter, & pour jamais! Consolez la mere la plus tendre.... que vos enfans vous soient chers : ne me pleurez point.... je meurs coupable.

LETTRE LI.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

Ou ſuis-je! que vois-je!.... un cercueil!... J'ai peine à retenir mes cris... eſt-il vrai? Laiſſez-moi me plonger, me cacher dans le ſein de l'amitié.... J'ai tout perdu; & dans la ſolitude immenſe où je me trouve, déchiré de remords, pourſuivi par des ombres, c'eſt ſur vous que je me jette. Elle étoit mieux, je le croyois... je vous l'avois mandé..... je reſpirois!.... Mieux perfide! lueur formidable, qui brilloit ſur un ſépulcre! Elle eſt morte!... qui? Madame de Syrcé!.... oui, c'en eſt fait.... rien n'a pu la ſauver; elle eſt morte & vengée. Aurai-je la force de pourſuivre? Je l'aurai.... c'eſt mon dernier effort, il eſt affreux, je me l'impoſe. J'aime à me pénétrer de mes maux, à m'en nourrir, à m'y concentrer. Ma douleur me plaît; & ſi quelque bien me reſte au monde, c'eſt l'excès de mon déſeſpoir... il finira..... tout va finir pour moi. Frémiſſez. La nuit du jour même où je vous confiois mes eſpérances, j'errois, comme j'ai toujours fait durant cette fatale maladie, j'errois autour de l'hôtel de madame de Sancerre. Quelle nuit! quelles ténebres! jamais elles ne m'avoient paru ſi profondes. Je les voyois teintes de ſang, & j'y marchois au ha-

ſard, abymé dans mes réflexions. Tout-à-coup j'en fuis diſtrait par des ſons lugubres. Je cours, je m'élance; il ſe fait du mouvement, la porte s'ouvre, des domeſtiques ſortent, je me précipite ſans être apperçu. J'avance, je m'enhardis, je monte, j'entre, pouſſé par un attrait funeſte, j'entre, ô ciel! dans la chambre du malheureux objet dont j'ai cauſé la perte. Quel ſpectacle! Madame de Sancerre évanouie; Sophie au milieu des ſecours qu'elle lui donne, pouſſant des cris lamentables; madame de Lacé qui fuit, effrayée de mon aſpect! Les reſtes de quelques lumieres éclairoient cette ſcene funebre. J'approche, j'ouvre les rideaux d'une main tremblante, malgré les inſtances, les larmes, & les oppoſitions de l'inconſolable Sophie. Dieu!.... ô Dieu!... Mon ami, toutes les graces, toutes les vertus, tout ce que j'adorois, immobile, enſeveli dans un ſommeil éternel!... attendu au ſein de la terre!... & j'ai pu y ſurvivre!.... Madame de Syrcé.... elle n'étoit plus, elle venoit d'expirer.... elle n'étoit plus; mais la pâleur du trépas n'étoit point encore ſur ſon front, & la mort même n'avoit pu la défigurer. Elle vit encore, m'écriai-je! A l'inſtant, je ſaiſis ſes mains, ſes mains glacées, que je réchauffe dans les miennes. Je cherche à ranimer de mon ſouffle quelque ſouffle égaré d'une vie, hélas! qui étoit diſparue. Je lui parlois comme ſi ma voix avoit pu arriver juſqu'à elle; c'eſt ton amant, c'eſt lui, c'eſt lui qui veille à tes côtés; renais, ô la plus tendre des femmes, la plus

honnête, la moins connue; renais aux cris de la douleur, à la voix de l'amour: mais, quand des signes trop certains m'eurent assuré du malheur horrible dont je doutois toujours, je ne fus plus maître de mes transports. Je m'attachois à ces restes inanimés, je les couvrois de pleurs, je les pressois dans mes bras, je ne pouvois m'en séparer. C'étoit un trésor que je disputois, que j'enviois à la tombe. En vain Sophie éplorée me conjuroit de sortir avant que madame de Sancerre revînt à elle. Laisse-moi, lui dis-je; je veux que les yeux de cette malheureuse mere me voient en s'ouvrant expirer à côté de sa fille, de sa fille que j'ai perdue, de sa fille dont je suis l'assassin. Je veux que tout mon sang coule sur ce lit de mort, & rejaillisse sur ma victime. Fais monter les domestiques, qu'ils me déchirent, qu'ils m'immolent à leur maîtresse, qu'ils la vengent..... Ce dernier mot m'éclaira.

Au milieu de tant d'objets cruels, l'idée, l'affreuse idée de l'auteur de tous mes maux vint se remontrer à moi. Je sortis, je volai chez lui, tous mes mouvemens étoient convulsifs; j'étois poussé par les furies. Je trouve le duc qui rentroit: me reconnoissez-vous, lui dis-je? vous voyez le plus malheureux des hommes, & le plus malheureux par vous. Ma pâleur, mon effroi, mon trouble, vous annoncent que j'ai tout perdu. Il ne me reste que la vie; elle me pese; venez me l'arracher, ou périr de ma main. Suivez-moi. Il y consentit ... & cet homme avoit du courage!

Pendant que nous marchions, le monſtre plaiſantoit, & je frémiſſois de colere. Arrivé ſur le lieu, il ſe mit en garde avec un ſourire ironique qui redoubla ma fureur. Je fondis ſur lui, ſon ſang-froid ne put le ſauver, & je défendis de rage une miſérable vie que mon déſeſpoir auroit ſans doute abandonnée ; j'atteignis, je perçai le cœur, l'infame cœur qui avoit flétri, corrompu, déchiré le mien. Le duc ſe débat, tombe, chancele & meurt. Mais, vous l'avouerai-je? je ne pus le voir expirer, ſans une pitié que le barbare ne méritoit pas.

Après ces horribles ſecouſſes je ſentis ma foibleſſe, & j'eus bien de la peine à me traîner chez mon pere, C'eſt de ma chambre que je vous écris, les yeux rouges de larmes, me déteſtant moi-même, abhorrant la lumiere... Ah! bientôt.....

Adieu, le plus vertueux des hommes; dans l'univers je ne puis plus regretter que mon pere & vous..... Mon heure eſt venue.... Adieu.



LETTRE LII.

Du chevalier de Gérac, au comte de Mirbelle.

Mon pere eſt à l'extrêmité... je ne puis le quitter, je ne puis voler à vous. Que m'avez vous écrit? *votre heure eſt venue*, je friſſonne.... Je dépêche un courier, j'eſpere qu'il arrivera aſſez tôt, & que vous ſerez ſenſible au déſeſpoir, aux craintes, aux inſtances de l'amitié. La douleur ne rend point barbare. Hélas! mes larmes coulent, & je ne prétends pas vous conſoler. Pleurez, malheureux, pleurez; mais vivez, vivez pour votre pere, votre famille, votre ami; c'eſt le dernier vœu de celle que vous aimâtes, & c'eſt moi qu'elle en a rendu le dépoſitaire. Je vous offre une retraite; venez, vous y ſerez libre, inconnu, ſi vous voulez l'être. Nous avons des rochers, des forêts, tout ce que cherche une ame inconſolable. Si vous le deſirez, je ne vous y ſuivrai pas; ſi mes pleurs ne vous ſont point à charge, je les confondrai avec les vôtres. Mais peut-être en cet inſtant.... Infortuné, prenez pitié de vous-même, de moi. Je tremble pour les jours de mon pere; hélas! s'il m'eſt ravi, me laiſſerez-vous ſeul au monde? Je n'en puis dire davantage... Les momens me ſont chers... un ſeul.... je ne reſpire point.... je frémis.....

Adieu: gardez-vous..... adieu, cruel ami,

LETTRE LIII.

Du comte, au chevalier.

POUR comble de malheur, je vis encore. A peine j'avois écrit ma lettre, à peine je l'avois remise à mon valet-de-chambre, que mon pere parut à mes yeux; son aspect me terrassa. Mes gens, effrayés de mon désespoir, l'en avoient averti. Il étoit pâle, tremblant; il recula d'effroi, lorsqu'il apperçut entre mes mains l'arme qui m'alloit délivrer d'une existence que j'ai en horreur.... Malheureux! me dit-il.... fils dénaturé!... mon fils, mon cher fils!.... Elle est morte, m'écriai-je.... j'en suis la cause... elle est morte!... laissez-moi mourir. A ces mots, je tombe évanoui... Une fievre violente, le transport, des accès de rage succéderent à cet état d'anéantissement..... Hélas! je revins à moi. Que vis-je, ô mon ami!... mon pere me pressant contre son sein, m'arrosant de ses larmes, me conjurant de vivre! Veux-tu désespérer ma vieillesse? veux-tu que je la traîne dans le deuil, l'amertume, les regrets, sans appui, sans consolation, sans toi?.... veux-tu enfoncer le poignard dans le cœur d'un pere? n'es-tu pas assez coupable? Mon fils, jurez-moi de ne point attenter à vos jours : à ce prix je vous pardonne. J'ai appris votre combat avec le duc, j'en sais les suites.... ne craignez rien, vous êtes

trop malheureux pour que je vous accable. Fuyez pour quelque tems, j'obtiendrai votre grace: mais faites-moi le serment que j'exige. Je vous l'ordonne... mon fils, mon cher fils!.. Je voulus me précipiter à ses genoux. La nature commandoit; qu'elle a de pouvoir! j'ai promis de souffrir.

En obéissant à mon pere, j'aurai le triste plaisir de satisfaire à des ordres encore plus puissans sur moi que les siens, aux ordres cruels & touchans qui développent si bien l'ame sensible, l'ame adorable, à laquelle enfin vous rendez justice.... J'eusse été trop heureux de la suivre. Ma lettre écrite, je pars, je vais m'ensevelir dans une des terres de mon pere, à deux cents lieues d'ici. La vôtre, mon cher chevalier, est trop voisine de Paris, de ce séjour odieux pour moi; je vais dans une solitude profonde & qui me plaira, être tout entier à mes ennuis, y chercher l'ombre des bois les plus épais, m'attacher à toutes les images du tombeau, faire retentir mon désert des noms sacrés de deux objets charmans que j'ai perdus, que je regretterai toujours. Je suis trop infortuné pour m'offrir même à vos yeux. J'ai besoin d'être seul, de me nourrir de mes larmes, & je ne mérite pas qu'elles soient essuyées de la main d'un ami; c'est une consolation trop douce, je n'en veux pas. Moi, me consoler! moi! ah! jamais .... J'aurai le courage de tenir ma parole, je n'attenterai point à mes jours, mais les chagrins les termineront. Je mourrai jeune; je vis dans cet

eſpoir ; & juſqu'à ce terme ſouhaité, je jure par la tombe où madame de Syrcé repoſe, de ne former aucun lien, de vivre iſolé, d'exiſter pour la douleur, & de porter au cercueil un cœur fidele à l'ombre chere & plaintive d'une femme idolâtrée. Eſt-il un mortel plus à plaindre que votre ami ? Je prive l'humanité de deux femmes qui l'honoroient : l'une eſt morte. .... l'autre s'eſt enſevelie dans un cloître. Elle eſt aux carmélites de ***. Je ſuis obligé de fuir, de m'arracher du ſein d'un pere, & je reſte ſeul dans la nature ... pour avoir écouté les conſeils *d'un homme frivole !*

Puiſſe au moins mon exemple effrayer tous ceux qui ſe font un jeu de l'inconſtance & de la perfidie ! Qu'ils me contemplent, ils frémiront, & peut-être ils ſeront corrigés.





FLORICOURT,

HISTOIRE FRANÇOISE.

Le chevalier *de Floricourt* étoit un de ces hommes oisifs & bruyans qui surchargent & embellissent la société ; jeune, riche, d'une figure charmante, il se croyoit dispensé d'avoir des vertus. L'inconséquence, la légéreté, l'oubli des autres & de lui-même, formoient son caractere ; il étoit fat, indiscret, fourbe, vicieux même par air plus que par tempérament. Les femmes le voyoient avec plaisir ; il les amusoit ; il n'en vouloit qu'à celles qui lui ressembloient. A peine en avoit-il triomphé qu'il leur rendoit la liberté, & leur demandoit très-instamment la sienne. Il n'étoit amant que dans l'espoir d'être infidele. Trompeur, trompé, heureux sans savoir pourquoi, il promenoit de cercle en cercle ses travers, ses perfidies, son faste, sa brillante inutilité. C'étoit un homme d'un très-bon ton.

Un jour que, dans un tourbillon de jeunes fous, il faisoit parade de ses bonnes fortunes, il faut avouer, lui dit le marquis *de* * * *, que tu es bien heureusement né. Fêté par nos *Laïs* élégantes, presque ruiné par elles, tu jouis,

mon cher, de la réputation la plus diſtinguée; il ne manque plus à ta gloire que d'avoir ſubjugué une honnête femme, reconnue pour telle.... là... une femme à ſentimens. Parbleu, reprit *Floricourt*, voilà qui eſt bien difficile! Apprends, marquis, que les honnêtes femmes ſont plus aiſées à vaincre que les autres, parce qu'elles ſont de meilleure foi, & qu'avec beaucoup de décence..... Si tu veux, j'en entreprendrai une. A la bonne heure, ajoute le marquis. Tu en auras le plaiſir, continue *Floricourt*, tu en auras le plaiſir; & pour te prouver combien je ſuis ſûr de mon fait, je veux te nommer d'avance l'objet que je compte ſacrifier à la témérité de ton défi; c'eſt madame *de Terville*. Tu ſais qu'elle eſt très-bien, & que nos merveilleux qui rodoient à l'entour, y ont échoué. La difficulté me pique.

La marquiſe *de Terville* étoit une veuve, jeune, bien faite & jolie; elle n'avoit jamais cédé à la ſéduction, du vivant même d'un mari qui la rendoit malheureuſe, & que, malgré ſes mauvais procédés, elle regrettoit encore. La douceur, la franchiſe, la généroſité, cette facilité funeſte de ſuppoſer dans les autres les vertus que l'on a ſoi même, telles étoient les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit. On applaudit au choix judicieux de *Floricourt*, & l'aréopage de nos fats convint unanimement que madame *de Terville* méritoit, à tous égards, l'honneur qu'on vouloit lui faire.

Le chevalier ne perd point de tems, il part,

vole, arrive chez la marquise, qu'il connoissoit, & qu'il n'avoit point vue depuis un siecle. Elle étoit seule & chagrine. Quoi, c'est vous, lui dit-elle? & d'où venez-vous? C'est un prodige de vous voir ; mais vous avez mal pris votre tems : vous me trouverez insupportable, car je suis triste. La tristesse, reprit vivement *Floricourt*, ajoute à la beauté. Point de complimens, répond mad. *de Terville* ; je ne les aime pas ; vous augmenteriez mon humeur ; ce n'est sûrement pas votre dessein. Il remarque en effet dans les yeux de la marquise les traces d'une douce mélancolie ; mais il feint de ne pas s'en appercevoir. Il parle d'autre chose, sans cet air éventé & présomptueux qui l'accompagnoit ordinairement. Il contraint ses gestes, ses regards, sa façon de s'exprimer ; il affecte même d'être timide & modeste ; enfin, il emploie tout ce qu'il faut pour préparer un cœur à l'impression qu'on veut lui donner. Le piege est d'autant plus inévitable qu'il est imperceptible. En vérité, lui dit la marquise, vous m'étonnez, je ne vous reconnois plus. Je vous assure que vous êtes devenu très-raisonnable, mais très-raisonnable. Qui vous a donc si bien corrigé? Moi-même, madame, mes réflexions, l'envie de plaire à des femmes qui le méritent. Jusqu'ici j'ai connu l'ivresse, & non le plaisir ; il se trouve dans la bonne compagnie. Pour m'en faciliter l'accès, j'ai changé de ton, de langage, de cœur. Je vous en fais mon compliment, poursuit la marquise ; vous en serez beaucoup plus dange-

reux, mais bien plus estimable. Continuez, monsieur, avec de telles dispositions, vous ne pourrez manquer de plaire & d'être heureux. La marquise s'abandonne à un entretien qui la flatte. Le chevalier le prolonge adroitement, & y répand cette douce chaleur, cet intérêt gradué qui enhardit l'amour-propre des femmes, sans alarmer leur délicatesse. L'une donne des leçons aimables avec le sourire des graces; l'autre les écoute avec une douceur concertée qui en impose. Son ame vient, pour ainsi dire, se placer sur son front, & y jouer tous les rôles dont le traître a besoin pour assurer son triomphe. Il étoit tard; le chevalier, content de ses progrès, se leve, baise très-respectueusement la main de la marquise, lui demande la permission de revenir, l'obtient, & la quitte en lui jetant un regard qui, dans son plan, devoit l'occuper pendant son absence. En vérité, se dit-elle à elle-même, il est étonnant combien le chevalier s'est formé! Mais quelle fantaisie lui a donc pris de me venir voir, après m'avoir oubliée si long-tems? Après tout, que m'importe son motif? Elle prend un livre, le quitte, se promene; elle croit avoir perdu de vue *Floricourt*; elle est tout étonnée de se surprendre pensant à lui.

Floricourt, à la seconde visite, est encore plus aimable, plus séduisant. La marquise commence à craindre ses assiduités; elle ne veut pourtant pas les lui interdire; mais elle s'étudie à ne donner aucune prise sur elle. Il résolut d'être plusieurs jours sans la voir. Ce stratagême

réussit. La marquise est inquiete, rêveuse; elle craint que le chevalier ne revienne plus, & tremble qu'il ne revienne. Une semaine se passe. Un parent de son mari, un jeune officier, nouvellement arrivé de la province, se présente chez elle. *Floricourt* entre presque en même tems. L'habile fourbe prend un air distrait, embarrassé; il joue la jalousie; la marquise s'en apperçoit; elle laisse échapper un coup-d'œil qui, en apparence, déconcerte le timide *Floricourt.* La conversation expire à chaque instant dans un froid silence, & ne se réveille que par quelques tristes monosyllabes. Le jeune officier tient bon; il étoit désœuvré, peu instruit des usages; il ne savoit pas qu'un homme est perdu dans l'esprit d'une femme, lorsqu'il dérange un tête-à-tête sur lequel elle avoit compté. *Floricourt* profite adroitement de cette circonstance, pour jeter du trouble dans le cœur de mad. *de Terville;* il sort, en priant qu'on ne prenne pas garde à lui; il se doutoit bien qu'on feroit attention à une éclipse aussi brusque. La marquise seule avec son ennuyeux & cruel petit parent, prend le parti de bâiller & de se taire. A la fin il apperçoit qu'il incommode, qu'il excede, qu'il assomme; il prend gauchement congé de la marquise, qui, après une révérence glaciale, retombe anéantie dans son fauteuil.

Respirons, dit-elle; je n'en puis plus; je me meurs. Quel homme! Qu'il est haïssable! Que dira *Floricourt?* J'ai lu son chagrin, son embarras dans ses yeux; j'ai cru même y remarquer

une nuance de jaloufie. Pourroit-il, fans m'offenfer, être jaloux d'une pareille efpece ? Que dis-je ! eft-ce que je defire qu'il le foit ? L'aimerois-je ?... Moi, m'attacher au chevalier ! Je l'ai connu fi léger, fi volage ! Qu'importe ce qu'il a été ? Ne fongeons qu'à ce qu'il eft. Ah, malheureufe, tu l'aimes, puifque tu le juftifies! Madame *de Terville* paffe la nuit entiere & toute la journée du lendemain dans ces cruelles réfléxions. Le foir, plus agitée que jamais, fongeant au malheur qui la menace, elle fe jette fur un lit de repos, & ne peut retenir fes pleurs. Son défordre, fes cheveux épars, fes larmes même, tout en ce moment fembloit fe réunir pour la rendre encore plus belle.

Elle étoit dans cette fituation lorfqu'on annonce *Floricourt*. A ce nom, elle fent errer dans fes veines un doux frémiffement ; elle veut en vain cacher fon défordre. Qu'avez-vous, lui dit le traitre avec attendriffement ? Quel peut être le fujet de vos chagrins ? La marquife détourne l'entretien fur la derniere vifite du chevalier, fur le jeune homme qu'il trouva chez elle. *Floricourt* faifit cette occafion pour préparer l'aveu qu'il médite. Il lui laiffe entrevoir qu'il avoit defiré de la trouver feule ; qu'il étoit forti défefpéré de ce contre-tems ; qu'elle avoit dû s'appercevoir de fon trouble, de fon embarras, de...... Mais ce coup-d'œil, dit-il, me défend de pourfuivre. Ce coup d'œil ne vous défend rien, lui répond la marquife en fouriant. Quoi, madame, reprend *Floricourt* avec

transſport, vous me permettriez ..... Je pourrois ... Ah ! marquiſe, il n'eſt plus tems de me taire ; mon trouble m'aura ſans doute trahi. Apprenez qu'à la vue de cet homme j'ai ſenti dans mon cœur des mouvemens dont je n'étois pas le maître. Vous m'entendez ... cet aveu ne doit point vous ſurprendre ; vos charmes, ma ſincérité juſtifient tout. Ce n'eſt jamais l'amour qui doit offenſer les femmes ; c'eſt la légéreté, la perfidie ; & je ſens que je vous aimerai toujours. Jugez de ma paſſion par ma témérité ; mes ſentimens s'échappent de mon cœur ; mais ils ſont tendres, ſoumis, reſpectueux, dignes de vous. Pendant cette déclaration, la marquiſe regardoit *Floricourt* avec un œil fixe & tendre ; elle ne lui répond pas, mais ſon ſilence parle pour elle. Ah ! madame, vous ſavez mes ſecrets ; ne puis-je être inſtruit des vôtres ? Que craignez-vous de moi ? Que craignez-vous d'un homme qui vous adore ? Votre timidité me flatte & m'offenſe en même tems. Ah ! parlez ; rendez-moi le plus heureux des mortels. Je tombe à vos pieds ; je meurs de mon amour ou de votre ſilence. Si nos ſecrets ſe reſſembloient, lui dit la marquiſe en rougiſſant ... S'ils ſe reſſembloient, madame ! ... Qu'ai-je entendu ? Puis-je me livrer à un eſpoir qui m'enchante ? Eclairciſſez mon ſort ... Que je crains ! ... Que je deſire ! Que ... je vous aime ! ... Vous vous taiſez ! ... Ah ! je le vois .... je me ſuis abuſé ; nous n'avez fait briller à mes yeux un rayon d'eſpérance, que pour me plonger dans le dé-

ſespoir. Nos ſentimens n'ont rien de commun. Non, cruelle, vous me haïſſez, vous me déteſtez ... Arrêtez, chevalier, interrompt la marquiſe avec précipitation ; eſt-ce ainſi que vous devriez interpréter ce que vous venez d'entendre ? Eh bien, connoiſſez-moi, puiſqu'il le faut, puiſque mes yeux ne parlent point aſſez ; puiſqu'au moins leur langage vous eſt ſuſpect, liſez dans mon cœur, dans ce cœur où vous régnez... Non, chevalier, je ne veux pas employer avec vous ces détours uſés & puériles, qui ſont moins les combats de l'honneur que les maneges de la fauſſeté. Je vous aime ; je crois que vous le méritez ; je vous le dis ; il ſeroit inutile de le taire plus long-tems. Je ſuis foible ; au moins ai je la fermeté de le paroître. J'imagine après cela que vous ſerez de bonne foi, que vous ne chercherez pas à me tromper. Moi, vous tromper, madame, moi ! Quel ſoupçon injurieux ! Jugez-vous ; vous verrez qu'il eſt impoſſible *qu'on* vous ſoit infidele. Ah, ciel ! trahir *l'eſprit*, la beauté, les graces ! L'amour que vous m'avez inſpiré ne reſſemble point aux autres amours. J'ai cru trouver en vous l'amante ſenſible & l'amie raiſonnable. Ah, que vous me flattez en me parlant ainſi, lui dit marquiſe la ! Voilà juſtement l'amour que je voulois ; il n'eſt pas l'enfant du caprice ; il ſe ſuffit à lui-même ; il vit de lui même ; il ne voit hors de lui que de faux plaiſirs, des ſentimens contrefaits, le maſque du bonheur. Madame *de Terville* n'eſt plus en état de former aucun doute ſur la vérité des ſentimens de *Floricourt*.

Mais si elle a eu la foiblesse d'avouer son penchant, elle a encore assez de courage pour n'y pas succomber. Tous les efforts du chevalier sont inutiles. Il renferme son dépit, & fait passer sa soumission pour le triomphe de l'amour. La marquise donne à souper ce soir-là ; elle n'ose le retenir ; il faut se séparer. Il affecte les regrets les plus touchans ; à chaque instant il est sur le point de la quitter, & il demeure toujours. Il sort enfin avec toutes les marques du désespoir, & rit en secret de la crédulité de madame *de Terville*. Dès qu'elle est seule, elle réfléchit sur ce qui s'est passé. L'aveu de *Floricourt*, le sien, tout cela lui paroît un songe : cependant elle ne peut se refuser à une satisfaction secrete. Elle croit *Floricourt* sincere, le changement de sa conduite justifie la confiance ; il avoit poussé l'artifice jusqu'à renoncer à la société des jeunes gens de son âge ; on ne le voyoit plus que dans des maisons honnêtes, & de tout côté on en disoit du bien à la marquise, sans qu'on soupçonnât l'intérêt qu'elle pouvoit y prendre.

Son monde arrive ; elle n'est à rien. On lui parle ; elle ne répond pas. Elle a, pendant tout le souper, des distractions dont elle ne peut se défendre. Les plaisanteries qu'on lui fait la déconcertent. Vient le moment où l'on se retire. Elle pense toute la nuit à *Floricourt* ; à son lever elle reçoit de lui la lettre la plus vive, la plus passionnée, qui lui annonçoit la visite du soir. La marquise l'attend avec impatience ; mais cette impatience est mêlée d'alarmes. Elle n'ose plus

répondre d'elle-même. Elle se rassure par l'idée que *Floricourt* ne refusera pas de s'unir à son amante par un nœud solemnel. Il paroît. Elle lui propose sa main. Si vous m'aimez véritablement, dit-elle, ma vertu, mon honneur, ma réputation, votre félicité même doit vous être chere. Rendons-nous respectables à nos propres yeux, prévenons les remords & les discours d'un monde frivole & méchant qui empoisonneroient les charmes de notre union. Venez aux pieds des autels recevoir le serment que j'y prononcerai avec transport, de vous aimer toute ma vie. *Floricourt* paroît enchanté de la proposition : il se contente de représenter à la marquise avec une douleur simulée, que la situation de ses affaires ne lui permet pas dans ce moment de contracter le plus beau des liens ; mais il lui promet, il lui jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré, de n'être de ses jours à d'autre qu'à elle, & de disposer tout pour hâter cet heureux engagement. Il n'a jamais été si adroit, si pressant, si persuasif ; jamais la marquise n'a été si foible. Ses regards deviennent plus tendres. Déjà elle laisse errer sur ses levres enflammées ce sourire enchanteur qui peint si bien l'ivresse de la passion. Le jour baisse ; cette obscurité, en épargnant à la marquise l'embarras de rougir, favorise sa défaite. Tous ses gens sont dehors. *Floricourt* devient entreprenant. A peine s'apperçoit-on de ses progrès. Notre séducteur met dans son triomphe toutes les nuances, tous les ménagemens, toutes les gradations d'un

amour qui craint d'être téméraire. La marquise ne voit plus le danger qui la menace; la raison qui lui est si naturelle, la vertu si chere à son cœur, cessent pour un moment de l'éclairer : moment funeste, que l'amour ne laisse pas échapper. Revenue à elle-même, elle demeure interdite & tremblante ; de tristes pressentimens viennent la saisir : *Floricourt* la rassure avec cette éloquence qui semble partir du cœur. Mais il manque au perfide un gage qui puisse attester sa victoire. Il demande à madame *de Terville* son portrait; elle lui accorde. Il baise mille fois la main qui lui fait ce présent, lui promet tout, bien décidé à ne lui rien tenir, & la quitte avec les assurances réitérées d'un attachement qui ne doit finir qu'avec sa vie, & qui étoit encore à naître.

Enchanté de cette aventure, il n'y voit point le malheur d'une femme aimable qu'il a trompée; il n'y voit que le triomphe de sa vanité qu'il a satisfaite. Il est vrai que le défaut de réflexion rendoit *Floricourt* un peu moins coupable. Il ne croyoit point aux femmes sensibles, ni aux procédés qu'elles exigent. Il s'imaginoit que tout chez elles, comme avec lui, étoit l'affaire du moment ; qu'on ne leur devoit plus rien, quand elles avoient succombé. Il puisoit ces grands principes, ce systême profond d'impertinence, dans la société de ces mêmes fous qui avoient applaudi à son projet. Il court les chercher pour leur faire part de sa conquête ; il les trouve presque tous au spectacle, & leur montre le portrait de la marquise. Ils applaudissent à

sa victoire, & battent des mains dans les foyers. *Floricourt* voudroit annoncer son prétendu bonheur au parterre, aux loges, à tout le public assemblé. Quelques jours après, il apperçoit au concert le baron *de* ***, un de ceux qui avoient assisté au défi. *Floricourt* aimoit beaucoup ce baron, qui lui prêtoit de l'argent. C'étoit un personnage insipide, pesamment fou, libertin avec gravité, & qui calculoit ses plaisirs par sa dépense. Il regardoit le chevalier comme un homme du plus grand mérite; il étoit de toutes ses parties, parce qu'il payoit, & ne se rendoit supportable que par une complaisance stupide. *Floricourt* l'aborde, lui fait part de sa bonne fortune, & pour l'en convaincre, lui montre le portrait en question. Le baron, atterré par un témoignage aussi authentique, admire & se tait. Ce n'est pas tout, lui dit le chevalier; il faut ébruiter cette aventure, la répandre, l'exagérer même. C'est un coup de partie; elle doit faire un effet merveilleux. Les courtisannes commencent notre réputation; ce sont les honnêtes femmes qui l'achevent. Sais-tu qu'elles sont horriblement tenaces? Comment donc! c'est une tyrannie. Ne voilà-t-il pas trois semaines que je soupire comme un berger du Lignon? Mais dis-moi, quel est ce petit minois chiffonné que j'apperçois dans cette loge, & qui?.... Elle lorgne impitoyablement depuis un quart-d'heure. Quoi, tu ne connois pas cela, lui dit le baron? Non, répond le chevalier: c'est sans doute un astre qui paroît nouvellement sur

l'horizon. Il eſt vrai, continue le baron, qu'elle ne fait que de paroître; mais elle eſt déjà très-célebre. Je vais quelquefois chez elle. Elle ſe nomme *Roſis*. Ah! j'y ſuis, reprend le chevalier. N'eſt-ce pas elle qui a ruiné l'éternel *Damis* & le minaudier *Farville?* Elle les a menés, dit-on, avec une adreſſe, une légéreté, un ſublime de coquetterie! C'eſt un joli ſujet que cela. Avec des ſoins, de bons conſeils, elle ira loin. J'entrevois qu'elle peut inſpirer des deſirs; je veux lui donner quelques momens. Fais une choſe; tu la connois; va lui demander à ſouper pour ce ſoir. Dis-lui que tu lui meneras un de tes amis qui l'adore; que c'eſt une paſſion d'un rapport excellent, un jeune ſot fort riche, que tu veux lui donner à déniaiſer. Tu ſeras témoin de la ſcene la plus piquante. Tu y conſens; cela eſt dit. Adieu: je vais chez la ducheſſe..... Je ſerai chez *Roſis* ſur les dix heures.

Le baron s'acquitte de la commiſſion du chevalier. *Roſis* fait d'abord quelques difficultés, prétend à des arrangemens plus ſolides, & finit par ſe rendre, lorſqu'on lui eut aſſuré que ce n'étoit point *Floricourt* qu'on vouloit préſenter. Elle le déteſtoit; ces ſortes de créatures ont le coup-d'œil juſte; la fatuité ne leur en impoſe pas, & ſouvent elles ſavent bien mieux l'apprécier que les autres femmes. Celle-ci ſurtout, quoique très-jeune, avoit un tact merveilleux. Elle avoit été formée & l'étoit encore ſous les yeux d'une vieille tante prétendue, qu'une longue & continuelle expérience des

hommes rendoit l'oracle de la galanterie. *Rosis* profitoit bien de ses leçons. Le secret mobile de sa conduite étoit ce grand principe, que, pour plaire aux hommes, il faut les tromper. Elle les servoit à souhait. Elle les attiroit avec douceur, & les maîtrisoit avec orgueil. Enfin, personne n'entendoit mieux que *Rosis* le grand art de conserver ses amans, & de tirer parti de leur crédulité.

Après le spectacle, le baron lui donne la main, & la conduit chez elle. Dix heures sonnent: *Floricourt* n'arrive point. On s'impatiente : on l'entend enfin du fond de la cour. Il fredonne un air, donne très-haut des ordres à son cocher, fait un tapage affreux dans l'antichambre, & entre en riant comme un fou. *Rosis* est d'abord déconcertée en l'appercevant ; mais elle avoit trop d'esprit pour ne pas prendre son parti. Dès ce moment elle entreprend sa conquête, & jure en secret de venger tant de femmes qu'il a si cruellement trahies. Le baron s'excuse avec de pesantes minauderies. Vous vous moquez, lui dit-elle d'un ton plein d'aisance ; vous m'avez ménagé une surprise très-agréable. Quoi ! tout de bon, lui dit *Floricourt*, ma présence vous dédommage ?... Vous ne regrettez point celui qu'on vous avoit annoncé ? Cela est fort heureux : j'en suis prodigieusement flatté. Eh, bon dieu, quels grands mots, répond *Rosis* avec un rire moqueur ! Permettez-moi de vous dire, par exemple, que pour un homme à la mode, un élégant moderne, vous ne devriez jamais

employer ces ressources puériles de l'antique fatuité. Soyez inconsidéré, extravagant dans vos propos, à la bonne heure ; qu'à force d'être spirituels, ils soient quelquefois inintelligibles ; passe encore. Joignez-y, vous le pouvez, les graces flexibles d'un grasseyement harmonieux ; flattez, séduisez l'oreille, mais ne l'épouvantez pas. Comment diable ! est-ce sur ce ton que vous débutez, reprend le chevalier ? Si cela continue, je vous avertis que vous m'embarrasserez beaucoup. Vous embarrassé, poursuit-elle ! C'est moi qui ne sais comment vous tenir tête, & répondre à vos brillantes reparties. Vous m'avez l'air très-redoutable ; & je vous jure que, si je n'étois secondée par le baron, je me serois déjà rendue. Le baron qui ne disoit mot, & se disposoit à écouter respectueusement les balivernes du chevalier, balbutia pour chercher sa replique. *Floricourt*, enchanté de cette espiéglerie, laisse tomber sur *Rosis* quelques regards de protection. Ils se font encore quelques agaceries. On escarmouche ; on papillonne : le chevalier est toujours fat, *Rosis* toujours spirituelle, le baron toujours sot. On vient annoncer à madame qu'elle est servie. On donne par honneur le haut bout de la table à la duegne silencieuse : sa charmante éleve se met à côté du chevalier, qui ne songe qu'à se livrer au plaisir. *Floricourt* & le baron sont des dieux à qui la jeune *Hébé*, sous les traits de *Rosis*, verse l'immortel nectar. Notre adroite déesse se donne pourtant bien de garde de perdre la tête. Une

douce ivresse brille dans ses yeux; son cœur est calme & tranquille. Le secret dessein de subjuguer le chevalier l'occupe sans cesse; pour égarer sa raison, il falloit qu'elle conservât la sienne. Coups-d'œil irritans, ingénieuses saillies, tout fut mis en usages Déjà notre fat savoure à longs traits le philtre amoureux. Un feu naissant circule dans ses veines : ses transports même deviennent moins respectueux. *Rosis* l'arrête, & lui en impose d'un regard; mais cette rigueur n'est qu'une ruse de l'amour. Tout chez elle, jusqu'à la décence, ressemble à la volupté. On quitte la table. La duegne disparoit. On passe dans une chambre à coucher, où toutes les délicatesses de l'art sont epuisées. A chaque pas dans cet élégant réduit, on éprouve un nouveau transport. En voyant le lieu du triomphe, le chevalier se sent plus d'ardeur pour la conquête; mais *Rosis* ne lui offre cette riante perspective que pour lui préparer des regrets. Peu accoutumé à maîtriser ses desirs, il brûle de s'y livrer. En conséquence, il fait signe au baron de se retirer. Le respectueux baron obéit. *Rosis* qui s'apperçoit du complot, sonne sur-le-champ, demande une table de jeu, & propose un brelan. On ose la refuser. Le baron revient; on joue. *Floricourt* piqué n'est point du tout à son jeu; il lui échappe un soupir, & à *Rosis* un grand éclat de rire. Il continue de soupirer & de perdre. Elle rit & gagne toujours. Après cent louis de perte, il demande grace. La nuit étoit fort avancée; *Rosis*, qui voit que le premier coup est porté,

les

les congédie sous prétexte d'avoir besoin de repos ; elle s'excuse auprès du chevalier de l'avoir si mal traité, & le prie de venir s'en venger. Elle accompagne cette invitation d'un regard tendre ; il falloit bien lui jeter quelque amorce. Il soupire toujours, & fort aussi amoureux & aussi fou qu'on puisse l'être. Il ne dit pas un mot au baron, qui le quitte fort scandalisé du peu d'égards qu'on a eus pour son illustre mentor.

Depuis le moment fatal que madame *de Terville* avoit cédé aux perfides instances de *Floricourt*, elle n'avoit point entendu parler de lui. Tout s'offre à elle sous les traits du désespoir. Accablée de ses peines présentes, elle en voit mille autres dans l'avenir ; elle contemple avec horreur l'abyme d'une passion malheureuse, & s'y précipite avec transport. Moi, cesser de l'aimer, dit-elle quelquefois, les yeux noyés de larmes ! Tout ingrat, tout parjure, tout barbare qu'il est, il a des droits sur mon cœur ; il m'a liée par ma propre foiblesse ; ce n'est que par l'excès de l'amour que nous pouvons réparer les fautes qu'il nous fait faire ; il est jeune, il a les ridicules, peût-être, hélas ! les vices de son âge. Si je pouvois l'en corriger ! Au moins je me vengerai de lui, de moi-même, en n'opposant à ses torts que de la tendresse & de la vérité. C'est ainsi que la marquise cherchoit à donner de belles couleurs à un attachement qui l'humilioit. Les femmes n'ont jamais tant d'héroïsme que lorsqu'elles ont beaucoup d'amour.

La marquiſe ſe détermine à écrire au chevalier, & à lui demander raiſon de ſon horrible conduite. Le papier ſur lequel elle écrit eſt trempé de ſes pleurs ; il ſemble que ſa plume tremblante ſe refuſe à tracer les expreſſions de ſon malheureux amour. Quelquefois, appuyant ſa tête ſur ſes deux mains, elle tombe dans cette mélancolie profonde qui n'eſt, pour ainſi dire, que le recueillement de la douleur : momens affreux, où il ſemble que l'ame raſſemble toutes ſes forces pour ſouffrir, & où le fardeau de notre infortune peſe tout entier ſur notre cœur.

Le chevalier, de retour chez lui, réfléchit ſur ſa mauvaiſe deſtinée. On lui remet la lettre de la marquiſe : il la parcourt, & l'interrompt cent fois pour prononcer le nom de *Roſis*. Il veut ſe venger de *Roſis*; c'eſt *Roſis* qui l'occupe. Il va le lendemain chez un de ſes amis, & lui confie ſes chagrins ; cet ami lui conſeille de ſévir contre la petite perſonne & de la rendre folle *de lui*, pour lui apprendre à mieux connoître *les uſages*. Le chevalier court chez elle ſans différer : on lui dit qu'il n'eſt pas jour ; que mademoiſelle eſt indiſpoſée, & ne veut voir perſonne. Voilà un homme au déſeſpoir ; il veut entrer malgré la duegne, ce lutin octogénaire qui vieille aux portes de la déeſſe. Le chevalier eſt obligé de céder. Le ſoir il s'oriente, il cherche où il ira paſſer ſon tems ; il veut aller au ſpectacle : mais il donne la préférence à la marquiſe ; il croit lui devoir cette marque de ſouvenir, & s'applaudit d'un procédé, lorſqu'il n'eſt conduit que par le

désœuvrement. Le mouvement qu'elle éprouve en le voyant ne peut se décrire. Elle pâlit, rougit; le courroux s'allume dans son cœur, & vient expirer sur les levres. Elle veut affecter de la froideur; ses yeux la démentent: ses yeux peignent l'amour irrité, mais c'est toujours l'amour. Le chevalier, qui s'apperçoit du trouble de madame *de Terville*, est d'abord fort embarrassé. Enfin, de propos en propos, il a l'audace de lui demander le sujet de sa tristesse. Et c'est vous, lui répond-elle vivement, c'est vous qui me faites cette question! Vous voulez vous cacher même que vous êtes l'auteur de mes peines. Vous craigniez, sans doute, que cet aveu ne me flattât. Ah! *Floricourt*, que vous avois-je fait? Tout mon crime a été de vous aimer. Etoit-ce à vous de m'en punir? Je ne sais point, comme vous, déguiser mes sentimens. Je vous ai laissé voir ma tendresse. Jouissez de mes reproches; qu'ils augmentent votre triomphe. Ah! madame, que dites-vous, lui dit *Floricourt*? Ils ne serviront qu'à me faire sentir mes crimes, & à m'inspirer le desir de les réparer. Je ne sais quelle fatalité m'a privé, depuis quelques jours, du plaisir de vous voir. Mille occupations, mille importunités. . . . . . Arrêtez, chevalier, reprend la marquise, vos excuses seroient de nouveaux torts: rien n'a dû vous dispenser de l'obligation où vous étiez de me voir. La foiblesse d'une femme sensible est un engagement sacré pour un homme qui pense. Ce n'est point à moi à rougir de ma conduite.

Je suis amante, & facile à tromper. Rougissez de la vôtre, vous qui vous êtes déguisé pour me séduire; vous qui avez enhardi des sentimens que vous ne vouliez point partager, qui m'avez prise pour victime d'une ridicule & barbare vanité. L'action avec laquelle madame *de Terville* parloit, animoit son teint des plus vives couleurs; elle n'avoit jamais été si belle. Le chevalier, qui sait mettre tout à profit, prend une résolution secrete de demander sa grace, & de faire sceller son pardon par la main du plaisir. Il tombe aux genoux de la marquise, il paroît touché, attendri; il renouvelle ses sermens, il devient même téméraire. Non, lui dit-elle en l'arrêtant, non, monsieur, n'espérez plus rien de moi, jusqu'à ce que vous m'ayez convaincue de la vérité de vos discours. Je me croyois aimée, quand je vous ai donné des preuves de ma tendresse; cette incertitude me justifioit à mes yeux. Un amour délicat, lorsqu'il est payé de retour & qu'il est fondé sur des sermens, peut être avoué par la vertu. Aujourd'hui que je doute de votre cœur, ma foiblesse n'auroit plus d'excuse. Je vous donnerois des titres pour me tromper. Si je suis assez malheureuse pour ne vous point inspirer de l'amour, je veux au moins me ménager des droits sur votre estime. Ne regardez point ma résistance comme un raffinement de coquetterie. Vous vous tromperiez; je n'ai consulté que mon cœur. Je vous aime autant qu'on peut aimer. Il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur. Conduisez-vous

d'après cette assurance, & laissez-moi goûter bientôt le plaisir inexprimable de vous pardonner. Le chevalier, étonné de la fermeté de la marquise, fait encore quelques tentatives; madame *de Terville* est plus inflexible qu'il n'est entreprenant: il ne conçoit plus rien aux femmes.

Cependant la noble sincérité de la marquise, en le désespérant, lui en impose, & lui inspire un respect involontaire. Tant de franchise, de tendresse & de beauté, auroit dû ouvrir les yeux au chevalier; mais *Rosis* éclipse par sa coquetterie les charmes naturels & les graces de madame *de Terville*. Il commence même à compter les instans qu'il a passés avec elle. Il la quitte en lui réitérant les plus belles protestations. Vous sortez, lui dit la marquise; n'est-ce pas pour me trahir? Ah, chevalier, que vous me rendez malheureuse! Demeurez.... Que dis-je! non, partez, mais ne vous séparez de moi que pour réfléchir à mes procédés, à mon attachement, à mes malheurs.... *Floricourt* prend congé d'elle: il n'avoit point fait un pas, qu'il avoit déjà oublié ses instances. Il retourne chez *Rosis*: elle étoit sortie. Quel coup de foudre! Il court de spectacle en spectacle, point de *Rosis*. Il faut bien se résoudre à ne la point voir. Le lendemain il lui écrit: on lui répond qu'on l'attend sur le soir. Que le soir est lent à venir! Il arrive enfin. *Floricourt* vole. Elle étoit dans son jour de belle humeur. Elle savoit que le chevalier, fêté comme il étoit, pourroit bien lui échapper,

si elle s'armoit d'abord d'une rigueur trop marquée. Avant que de triompher, il falloit assurer sa victoire. Cette soirée étoit destinée à ce projet. *Rosis* est négligemment couchée sur un sopha. Son rouge, plus pâle qu'à l'ordinaire, mêle une nuance de langueur à la vivacité de ses yeux. C'est *Vénus* dans son repos. Que *Floricourt* se promet d'heureux momens ! Il se place à côté d'elle : la conversation s'anime. *Rosis* est d'une gaîté extravagante. *Floricourt*, qui voudroit que l'entretien devînt plus sérieux, lui fait très-promptement sa déclaration. Elle le trouve on ne peut pas plus plaisant. Elle se leve, fait un tour dans la chambre, regarde le chevalier avec des yeux moitié tendres, moitié ironiques. C'est un *Protée*. Le sentiment, l'indifférence, la décence, le libertinage, tout se confond & se peint en un moment dans ses yeux. *Floricourt* la ramene insensiblement sur le sopha. Il se jette à ses genoux; il lui prend la main. Il étoit sur le point d'être plus hardi. Venez, venez, dit-elle en se levant brusquement, venez voir une emplette charmante, la plus jolie robe. Peste soit de la robe, dit tout bas le chevalier. En même tems *Rosis* prend une bougie, & le conduit malgré lui. Il est obligé de s'extasier sur le goût exquis de cette robe, sur la beauté du dessin, la vivacité des couleurs. Il est consumé d'amour, de dépit. Ce n'est pas tout; *Rosis* lui déploie adroitement toutes les richesses de son écrin, & sans affectation, a soin de faire observer qu'il lui manque une sultane. Il faudra quelque jour,

dit-elle, que je me fasse ce cadeau. *Floricourt* entrevoit le sens du propos ; mais il ne songe, pour le moment, qu'à assurer sa conquête. *Rosis* revient à la même place ; il reprend son poste. Un sourire de *Rosis* lui fait croire l'instant décisif. On entend du bruit : on annonce. C'étoit le comte *de* ***, l'amant de fantaisie. *Rosis*, qui vouloit tourmenter *Floricourt*, avoit prévenu le comte de venir à cette heure. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Le chevalier devint furieux, la jalousie est peinte sur son front. Enfin ne pouvant plus la contenir, il est obligé de sortir. *Rosis* le reconduit avec toutes les graces imaginables. Elle avoit juré d'être charmante ce soir-là. Il rode long-tems autour de la maison pour voir si le comte en sortira. Il se lasse enfin d'errer à la belle étoile, & de confier ses soupirs aux vents. Notre amant retourne chez lui, pour réfléchir aux incidens d'une intrigue aussi surprenante : l'amour-propre se met de la partie. Quoi, dit-il, j'aurai triomphé d'une honnête femme, & je ne pourrai venir à bout de *Rosis !* Il songe au moyen de la fléchir. Il se ressouvient qu'elle lui a fait entendre qu'il lui manquoit une sultane : il veut lui en donner une. Il n'avoit plus chez lui que trois cents louis destinés à acquitter une lettre de change, dont on poursuivoit le paiement depuis dix jours. Il se résout à les sacrifier. On lui apporte la sultane. Il n'a rien de plus pressé que de l'envoyer à *Rosis*. Il n'étoit pas midi ; *Rosis* reposoit. Sa vieille sentinelle fait d'abord quelques difficultés pour laisser entrer ;

mais comme elle s'apperçoit que c'est un présent, elle relâche un peu de sa sévérité, & croit qu'elle peut en toute sûreté réveiller mademoiselle. Mademoiselle, en se réveillant, crie, tempête, s'emporte contre le chevalier & la duegne; elle demande ce que c'est; on lui présente la boîte qui renferme la sultane; elle l'ouvre, y jette un coup-d'œil, ordonne qu'on mette cela sur la cheminée, & recommande qu'on la laisse dormir. Le valet-de-chambre vient rendre compte de son message à son maître, qui paroît très-mécontent. Il respecte cependant les caprices de sa dédaigneuse divinité; il se reproche d'avoir troublé son sommeil, & se flatte d'être mieux reçu.

Il se rend chez elle à l'issue de son dîner, & la trouve à sa toilette. Elle en avoit pour jusqu'au soir. La vieille étoit là qui examinoit en dessous & avec un sourire infernal la figure alongée du chevalier. En vérité, monsieur, lui dit *Rosis*, vous êtes un cruel homme! Vous me faites réveiller ce matin à je ne sais quelle heure. Vous êtes cause que j'ai les yeux horriblement battus. Le chevalier demeure pétrifié, confondu par un pareil reproche; il croyoit bonnement que l'envoi du matin avoit dû dissiper ces nuages, & qu'elle n'avoit point à se plaindre de son réveil. Dans une autre circonstance, il auroit prodigué à *Rosis* tout le mépris qu'elle méritoit; sa passion le rend souple & soumis; il adore, il déifie les caprices de son impertinente maîtresse. A mesure qu'elle est plus insolente, il est plus

amoureux; de fat, il eſt devenu ſot. L'amour eſt le dieu des métamorphoſes. *Floricourt* attend avec impatience la fin de la toilette. On demande la ſultane; il eſpere qu'elle va lui valoir au moins un coup-d'œil favorable, un ſourire de protection. On l'eſſaie avec indifférence; on ne paroît pas même ſe ſouvenir de qui on tient ce préſent. Je n'en puis plus, je me meurs, dit *Roſis*. Chevalier, laiſſez-moi libre, je vous prie. Quel ordre foudroyant! Il veut murmurer quelques plaintes; *Roſis* commande en reine; il faut obéir. Il ſort enfin, en montrant à ſon tour de l'humeur, dont on ne s'apperçoit ſeulement pas.

Il raſſemble tous les incidens qui peuvent l'aigrir davantage. Le premier jour qu'il voit *Roſis*, il perd cent louis avec elle. Quatre fois il eſt ſur le point d'en triompher; il eſt quatre fois arrêté au milieu de ſa conquête. Il lui envoie une aigrette de diamans magnifiques; cela lui donne de l'humeur. A ces réflexions il oppoſe les procédés de la marquiſe, d'une femme jeune, aimable, pleine d'eſprit & de raiſon, qu'il trahit, qu'il déshonore, & qui ſe permet à peine la plainte & le reproche. Ces idées l'agitent, l'inquietent, le tourmentent, mais ne le changent pas: elles ne ſervent qu'à donner plus de vivacité à ſon amour. Il eſt étonnant que les hommes ne tiennent jamais plus qu'aux attachemens qui les font rougir. Pour comble de diſgrace, il eſt arrêté en rentrant chez lui, & conduit en priſon pour la lettre de change qu'il de-

voit acquitter. Il écrit à ses meilleurs amis ; il les presse de le tirer de ce mauvais pas : ses meilleurs amis lui témoignent beaucoup de regrets, & ne lui donnent aucun secours. Il mande à *Rosis* le malheur qui lui est arrivé ; elle fait répondre froidement qu'elle en est au désespoir. En effet, l'accident est fâcheux, ajoute en souriant le comte *de* * * *. On rapporte au chevalier le propos du comte, avec le sourire ironique dont il étoit accompagné. Ce dernier coup l'accable. Insulté, trahi, privé de sa liberté, ce n'est plus ce petit-maître superbe qui avoit les charmes & les ailes de l'amour ; c'est un homme courbé sous le poids des humiliations, & qui ne jouit pas même du droit consolant de se venger.

Son aventure s'étoit répandue dans le monde. La marquise avoit appris sa nouvelle passion, & l'accident qui en étoit la suite. Dans le premier moment elle éclate en reproches, jure de ne le revoir jamais, puisqu'il lui a préféré une aussi indigne rivale ; il lui échappe tout ce que l'amour-propre irrité, tout ce que la jalousie peut inspirer à une femme outragée. Suis-je assez avilie, dit-elle, assez confondue ! Qui suis-je donc, puisque la plus méprisable des femmes l'emporte sur moi ! Qui suis-je, malheureuse ! Ah, perfide !... ah, cruel *Floricourt !*... Et je l'aimerois encore ! Moi, t'aimer ! aimer un traître qui me fait rougir ! Non... je renonce à toi. Va, languis dans les plus honteuses chaînes ; ne recueille dans tes amours que les fruits amers du repentir. Puisses-tu vivre dans la honte &

mourir dans les regrets! Sexe de tyrans, hommes trompeurs & barbares, n'espérez plus me séduire. Qu'avez-vous à prétendre, vous qui vous armez de notre foiblesse pour faire valoir l'orgueil de vos droits, qui nous parez de fleurs comme des victimes qu'on doit immoler, qui vous plaisez enfin à jeter le trouble & les alarmes dans des ames faites pour le repos & l'amour?

C'est ainsi qu'elle laisse échapper les premiers transports de son corroux; mais bientôt sa générosité, sa douceur naturelle prennent le dessus; elle s'attendrit par degrés sur le sort d'un malheureux qu'elle aime; & par une suite de son caractere, elle se fait une obligation de lui être utile. Elle savoit pour quelle somme *Floricourt* étoit dans les fers. Il n'avoit jamais osé s'adresser à elle; il l'avoit trop offensée. Elle se détermine à vendre des bijoux pour trois cents louis; mais ne voulant pas que le chevalier pût soupçonner la main qui brisoit ses liens, elle fait venir un vieux domestique qui vivoit de ses bienfaits, & qui par de longs services avoit mérité sa confiance. Cet homme étoit absolument inconnu à *Floricourt*. Elle lui ordonne d'aller lui porter la somme, & lui recommande expressément de ne la point déceler. Quelle fut la surprise du chevalier, en recevant cet argent! Il cherche à découvrir son bienfaiteur. Il a beau presser celui qui est chargé du message, il ne peut tirer aucun éclaircissement. Enfin, ravi, enchanté, il envoie payer sa dette, & sort. Que

les paſſions ſont tyranniques & aveugles ! le premier pas qu'il fait eſt pour ſe rendre chez *Roſis*. Il en fut bien puni. Sur le point d'entrer chez elle, il rencontre ce même comte qui s'étoit ſi inſolemment applaudi de ſa détention. Cet affront revit dans ſon cœur ; un mouvement de jalouſie s'y joint. Il aborde le comte, lui rappelle le propos qu'il a tenu, & lui en demande raiſon. Ils vont ſe battre. *Floricourt* eſt dangereuſement bleſſé : Il ſembloit que tout ſe réunît pour venger la marquiſe des outrages du chevalier. *Roſis* apprend ce malheur ; à peine en paroît-elle émue, & madame *de Terville* n'eſt pas plutôt informée de cette nouvelle, qu'elle oublie ſes reſſentimens, & s'abandonne à la douleur la plus vive & la plus ſincere.

Cependant *Floricourt* commence à ſe rétablir. Dès qu'il peut ſe livrer à ſes ſentimens, il s'étonne de renaître, pour ainſi dire, avec un cœur nouveau : le voile tombe ; le tourbillon qui l'enveloppoit ſe diſſipe. Le feu d'un nouvel amour circule dans ſes veines. Il voit *Roſis* comme un monſtre qui mérite ſon indignation ; madame *de Terville* comme une divinité digne de ſes hommages ; elle eſt l'objet de toutes ſes penſées ; il ne parle que pour prononcer ſon nom. Mais quel eſt ſon déſepoir de ne pouvoir aller ſe jeter à ſes pieds ! La porte de la marquiſe lui eſt interdite. Il écrit cent lettres qui lui ſont renvoyées ſans être décachetées. La marquiſe l'aimoit encore ; & c'eſt parce qu'elle l'aimoit, qu'elle ne vouloit ni le voir, ni entendre par-

ter de lui. Qu'on juge de la ſituation de *Floricourt.* Il n'en eſt point de plus cruelle ; il joint à l'amour le plus vif le remords de la plus affreuſe perfidie. Il adore une femme charmante, à qui il a donné le droit de le haïr. Accablé de honte, dévoré de regrets, il eſt malheureux par tout ce qui devroit faire ſon bonheur. Il ſonge aux trois cents louis qu'il a reçus dans la priſon. Une voix ſecrete lui dit qu'il doit ce bienfait à madame *de Terville.* Il voudroit en être ſûr ; ce ſeroit un titre pour haſarder de nouvelles tentatives : il pourroit couvrir ſon amour du voile de la reconnoiſſance ; il ne ſeroit pas privé du moins du plaiſir ſi pur de connoître, de chérir, d'adorer ſa bienfaitrice. Il regarde ſon ingratitude involontaire comme un crime, & ne peut ſouffrir une incertitude auſſi humiliante. Il n'eſt plus de plaiſir pour lui ; Paris n'eſt plus à ſes yeux qu'une ſolitude immenſe, où il ne voit que madame *de Terville.* S'il va aux ſpectacles, c'eſt dans l'eſpérance de l'y appercevoir. Un jour qu'il alloit à l'opéra, il reconnoît, ſur le point d'y entrer, celui qui comme un dieu tutélaire, lui étoit apparu dans ſa priſon ; il l'appelle, le fait monter dans ſon carroſſe. Chez moi, dit-il au cocher. Il s'enferme avec cet homme, qui ne peut rien comprendre à cette aventure, ni aux tranſports immodérés de *Floricourt.* Mon ami, raſſurez-vous, lui dit-il ; nous voilà ſeuls ; il faut que vous me rendiez le plus grand des ſervices ; je vous ai reconnu ; vous me reconnoiſſez ſans doute. Vous vous reſſouvenez des trois cents louis que j'ai reçus de vous : qui

vous les avoit donnés? C'eſt un myſtere qu'il faut m'éclaircir à l'inſtant. Je ne puis, lui répondit le vieux domeſtique; j'ai promis de ne rien dire; vous ne voudriez pas, monſieur, me faire manquer à mon devoir & à ma parole. Veux-tu me déſeſpérer, reprend *Floricourt?* Apprends que ma vie dépend de cet aveu. Que crains-tu? En te taiſant, tu dérobes à l'auteur d'une belle action la gloire qui doit lui en revenir, & à moi le plaiſir inexprimable de la reconnoiſſance. Si tu parles, il n'y a rien que tu n'obtiennes de moi; je te promets que ta fortune eſt faite. J'ai déjà des ſoupçons; tu ne feras qu'éclaircir mes doutes. Non, monſieur, répond-il au chevalier, & vos offres ſont une raiſon de plus pour que je me taiſe. *Floricourt* hors de lui-même, crut qu'il falloit l'intimider, puiſqu'il n'avoit pu le corrompre. Tu parleras, dit-il avec fureur, ou je ne réponds point de mes tranſports. Apprends que ton ſilence me déshonore, que tu deviens le complice de ma honte; je ne te donne plus qu'un moment; parle ou tremble. Il étoit inébranlable. *Floricourt* ne ſe poſſede plus; il tire ſon épée, & le menace de l'en percer. Ce bon-homme, que l'appas du gain n'avoit pu ſéduire, ne peut réſiſter à la crainte; il tombe preſque ſans connoiſſance, & avoue d'une voix tremblante & entrecoupée, qu'il avoit reçu cet argent de madame *de Terville*... De madame *de Terville*, s'écrie le chevalier! Qu'entends-je!.. C'en eſt aſſez... Ne crains rien... Je me charge de ton indiſcrétion. Prends toujours cet argent que je t'ordonne d'accepter, en attendant de

nouveaux bienfaits. Je ne puis t'en dire davantage. Va... Je ne me connois plus; tu viens de me rendre le plus heureux de tous les hommes. Il vole aussi-tôt chez la marquise. Il prie, il presse, il sollicite en vain; la porte lui est refusée. Sa passion l'aveugle; il s'oublie jusqu'à faire violence au Suisse; il pénetre dans l'appartement de madame *de Terville*, & se jette à ses genoux qu'il arrose de larmes. La marquise interdite, mais intérieurement flattée de cet emportement, voulut s'armer de rigueur. *Floricourt* mit tant de vérité, tant de chaleur, dans les expressions de sa reconnoissance & de son amour, qu'elle consentit à lui pardonner, à condition qu'il lui donneroit le tems de l'éprouver. Sa conduite fut si sage, ses mœurs si honnêtes, ses regrets si soutenus, ses égards si multipliés, qu'il ne lui laissa plus le moindre nuage. Il créa pour elle, si je puis m'exprimer ainsi, un nouvel art de plaire, des attentions inconnues jusqu'alors. Il ne trouvoit pas de moyen plus sûr & plus flatteur de mériter son amour, que de se distinguer dans le monde. Chaque honneur qu'il obtenoit étoit un hommage pour la marquise. Il avoit été un modele de fatuité & d'extravagance; il devint l'exemple des amans délicats, & prouva qu'il n'y a point d'homme, quelqu'étourdi, quelque vicieux qu'il soit, qu'une femme aimable & sensible ne ramene, pourvu qu'il ait un cœur. *Floricourt* épousa madame *de Terville*; il y a deux ans qu'ils sont unis: leur amour & leur bonheur n'ont encore rien perdu de leur premiere vivacité.

L'INOCULATION.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

M. de la Condamine, ce philoſophe ami de l'humanité, fut un des plus zélés partiſans de l'inoculation ; & cette ſeule autorité ſuffiroit pour en garantir les avantages. Son ſentiment étoit fondé ſur des preuves invincibles, & ſur la réviſion exacte des calculs les plus déterminans.

Quelle eût été ſa joie, s'il eût pu, avant que de mourir, s'appuyer de l'exemple auguſte que nous avons aujourd'hui *ſous les yeux* !

Je ne ſais par quelle fatalité les arts bienfaiſans trouvent preſque toujours, dans leur naiſſance, les plus violens contradicteurs. Il ſemble qu'un malheureux inſtinct, attaché à notre nature, force les hommes (ſur-tout ceux qui vivent en ſociété) à rejeter d'abord ce qui leur eſt utile.

Les Anglais eux-mêmes, ce peuple qui cherche la vérité avec ardeur, ou qui l'oſe défendre

avec

avec courage, les Anglais ont commencé par proſcrire l'inoculation.

Ce fut ladi Montagu qui, à ſon retour de Conſtantinople, la fit adopter à Londres. Elle avoit elle-même inoculé ſon fils. Son éloquence ſéduiſit la cour, la cour entraîna la nation, & c'eſt à la tendreſſe éclairée d'une mere que tout un peuple eſt redevable des progrès d'un art dont il eſt devenu le plus ardent apologiſte.

En vain le déclamateur *Maſſé* l'attaqua dans une diatribe publique, & crioit aux Anglois que *la lepre de Job venoit de ce que le diable l'avoit inoculé*; ils crurent davantage au diſcours du ſage évèque de Worceſter, &, pour la premiere fois peut-être, la philoſophie vraie l'emporta ſur le fanatiſme, dans l'eſprit de la multitude.

Je ne répéterai point ce que des plumes ſavantes ont écrit à l'avantage de l'inoculation. Son utilité eſt conſtatée par ſes ſuccès; mais l'amour & le reſpect pour les têtes illuſtres qui viennent d'en ſubir l'heureuſe épreuve, m'ont inſpiré quelques accens qui n'ont d'autre prix, ſans doute, que les ſentimens qu'ils annoncent, & le zele qui les anime.

C'eſt à la nation que je les offre ; à cette nation qui vient d'accueillir avec une bienveillance ſi encourageante l'ode ſur *le nouveau regne*.

La grandeur du ſujet, l'importance des objets que j'y traite, autoriſoient, je crois, le rythme grave & majeſtueux dont j'y ai fait uſage. Je n'ai eu garde de l'employer dans l'ode ſur l'inoculation. Moins les idées ſont impoſantes en elles-mêmes, plus il faut que leur marche ſoit précipitée.

Le genre de l'ode eſt, depuis long-tems, décrié parmi nous ; mais j'oſe croire que le ſeul moyen de le faire revivre avec quelque ſuccès, c'eſt de le rendre national. *Rouſſeau* lui-même, ce poëte ſublime qu'on cherche à dégrader dans le déſeſpoir de l'atteindre, *le grand Rouſſeau* auroit donné moins de priſe aux détracteurs modernes, s'il eût réſervé pour des ſujets moins vagues toutes les richeſſes de ſon imagination. Il ſe fioit à la force de ſon génie, à la magie de ſon pinceau, & à l'élégance continue de ſon expreſſion : toujours noble, toujours harmonieux, peut-être quelquefois n'a-t-il pas un but aſſez marqué ; & les beautés purement poétiques ne remplaceront jamais à la longue

le fond des idées qui appartiennent à tous les tems.

Quoi qu'il en ſoit, je ne craindrai point de ſacrifier quelques veilles à ce genre de poéſie, le plus élevé, & le plus fait pour conſacrer les grandes époques.

Sous un regne où l'on veut le bien, que de vérités intéreſſantes on peut revêtir du charme de la poéſie ! L'ame la plus patriotique a beſoin, pour ſe développer, du concours des circonſtances. Elles ſe réuniſſent toutes aujourd'hui en faveur de l'écrivain qui aimera ſa patrie, ſes maîtres, & le bonheur des hommes. C'eſt le moment de plaider leur cauſe, de porter leurs vœux au pied du trône, de célébrer à la fois & l'amour qui obéit, & la bienfaiſance qui regne, de précautionner une ame jeune & avide de lumieres contre les pieges de l'adulation, de s'élever contre ces tyrans ſubalternes qui déshonorent les rois, & de parler ou d'écrire avec cette franchiſe courageuſe qui eſt le plus bel éloge du monarque, & le droit le plus cher du citoyen.



L'INOCULATION.

ODE.

Que la raiſon de l'homme, incertaine & tardive,
S'affranchit lentement du joug qui la captive!
L'erreur à chaque inſtant, prompte à nous égarer,
Abjure l'art qui ſert pour celui qui peut nuire;
Et les foibles mortels, hardis pour ſe détruire,
Tremblent de s'éclairer.

Faut-il forger l'acier en glaive parricide,
De l'airain bouillonnant faire un tube homicide,
Servir ces deſtructeurs qu'ils nomment des héros?
Aveugles inſtrumens, déjà leurs mains ſont prêtes;
Ils aiguiſent le fer qui fait tomber leurs têtes
Aux pieds de leurs bourreaux.

Mais, s'il faut ou combattre ou fléchir l'injuſtice,
Prévenir un malheur, déraciner un vice,
Eclaircir des abus le chaos ténébreux:
La coutume arrogante, ou la crainte infidelle,
Repouſſe, en frémiſſant, la lumiere nouvelle
Qui nous rendroit heureux.

Sur le tems appuyée, en vain l'expérience
Oſe des droits de l'homme embraſſer la défenſe:

Que peut un ſage, hélas ! contre mille impoſteurs ?
Sous la garde des loix le préjugé circule :
On atteſte le ciel, & la terre crédule
Punit ſes bienfaiteurs.

Combien d'infortunés, qu'aujourd'hui l'on encenſe,
Ont baigné de leur ſang l'autel de l'ignorance !
Que n'eut point à ſouffrir l'auguſte vérité !
Le poiſon, les poignards ſont dirigés contr'elle :
A ſes concitoyens Socrate la révele ;
Il meurt perſécuté.

Deſcartes prouve un Dieu : ſoudain le fanatiſme
Vient, la torche à la main, l'accuſer d'athéiſme.
De l'axe du ſoleil démontrant le repos,
Le fameux Galilée eſt déclaré coupable,
Et l'on couvre d'affront un vieillard vénérable,
Blanchi dans les travaux !

O malheureux humains ! l'habitude indocile
Proſcrira donc toujours ce qui vous eſt utile !
Eh ! ne voyons-nous point cent détracteurs ingrats
Contre un art bienfaiſant s'armer avec furie
Pour ce monſtre hideux qui, né dans l'Arabie,
Vient ſouiller nos climats ?

Dans ſa premiere fleur il flétrit la jeuneſſe,

Il moiſſonne l'enfance, il atteint la vieilleſſe;
Il n'épargne beautés, vertus, âges, ni rangs:
De ſes poiſons ſubtils la rapide influence
Corrompt la terre & l'air, le toit de l'indigence,
Et les lambris des grands.



On l'a vu, j'en frémis, interrompant nos fêtes,
S'élancer tout-à-coup ſur les plus nobles têtes,
Dans le même cercueil les plonger à la fois;
Joindre au plus tendre époux ſon épouſe chérie,
Et ravir à l'amour, aux vœux de la patrie,
Les enfans de nos rois.



N'importe, il peut frapper, entaſſer ſes victimes,
Et combler de la mort les dévorans abymes.
Cette terre plaintive eſt vouée aux fléaux,
Et d'un bras inflexible écartant notre égide,
Pour nous dicter ſes loix, l'opinion ſtupide
S'aſſied ſur des tombeaux.



Monarques, c'eſt à vous de renverſer l'idole.
La plainte des ſujets n'eſt qu'une arme frivole;
Le peuple en vain gémit ſous le joug abattu:
Mais l'exemple peut tout, lorſqu'un prince le donne;
Les rois forment nos mœurs; tout émane du trône,
Le vice & la vertu.



Le ciel entend mes vœux ! Fuyez, vaines alarmes ;
François, applaudiſſez ; amours, ſéchez vos larmes.
De l'affreuſe Euménide on éteint les flambeaux ;
La tige des BOURBONS ſaura triompher d'elle,
Et verra s'affermir, plus pompeuſe & plus belle,
Ses fertiles rameaux.

Un ſouverain chéri, dans le printems de l'âge
Développe à nos yeux la fermeté d'un ſage.
Par une épreuve heureuſe il veut nous raſſurer,
Et d'un venin choiſi, qu'un art ſavant modere,
Il reçoit dans ſon ſein l'atteinte paſſagere
Qui le doit épurer.

Ainſi que par le ſang, unis par la tendreſſe,
Ses deux freres, qu'imite une jeune princeſſe,
Partagent, ſans trembler, cet effort courageux ;
Et déſormais leurs jours, dans un calme durable,
Ne redouteront plus d'un mal inexorable
Les retours orageux.

Vents propices, ſoufflez ! Naiſſez, préſens de Flore !
De l'azur le plus doux que le ciel ſe colore !
Que l'aſtre de Vénus jette des feux nouveaux !
O nymphes de Marly, préparez vos offrandes :
De roſes & de lys, treſſés dans vos guirlandes,
Parfumez ces berceaux.

Qu'entends-je ? Un cri s'éleve ! Une agile déesse
Ramene sur vos pas la folâtre allégresse.
Des pampres les plus verds son sceptre est enlacé :
Le bonheur lui sourit ; l'infortune l'adore ;
Elle vole, commande, & du dieu d'Epidaure
L'autel est renversé.



Trois brillans rejetons que le ciel nous ménage,
Étendent sur le trône un pacifique ombrage.
La France croit renaître en les voyant sauvés.
Elle contemple en eux sa gloire héréditaire,
Et bénit le secours de cet art salutaire
Qui les a conservés.



Meres, que craignez-vous, quand votre roi lui-même
Vient de frayer la route à son peuple qu'il aime ?
A vos filles offrez son heureux dévoûment.
Qu'elles suivent enfin des traces fortunées !
Ou peut-être ces fleurs, dans vos bras moissonnées,
Ne vivront qu'un moment.



L'esclavage n'est plus ; nos progrès vont éclore.
Ils naîtront ces beaux jours dont j'apperçois l'aurore !
Le pouvoir moins aveugle en sera plus sacré.
Je vois fuir les erreurs qu'adoptoient nos ancêtres ;
Et l'univers plus libre, aimera mieux ses maîtres
Qui l'auront éclairé.

Flambeau de la raifon, organe du génie,
Confole nos climats, douce philofophie,
Qu'ofent déshonorer de barbares crayons!
De tes faux fectateurs chaffe la foule obfcure,
Fais chérir les vertus, & pourfuis l'impofture,
Du feu de tes rayons!



Dès que tu régneras, une crainte fervile
Ne refroidira plus le defir d'être utile.
Les rois fe livreront à des confeils plus vrais;
Et leur autorité, plus fage & plus folide,
Ne facrifira point au préjugé timide
Le bonheur des fujets.



Des Phydias alors les cifeaux énergiques
De buftes révérés orneront nos portiques.
Le bronze nous rendra les traits de la bonté;
Et les arts réunis pour embellir la France,
Dreſſeront deux autels, l'un à la bienfaifance,
L'autre à la vérité.



LE NOUVEAU REGNE.

ODE A LA NATION.

L'ŒIL fombre & menaçant, quelle horrible Euménide,
Promenant dans les airs fon char contagieux,
Des vapeurs du Ténare enveloppe les cieux !
Cent dards empoifonnés arment fa main livide.
Des funebres oifeaux la gémiffante voix
L'appelle fur les tours du palais de nos rois.
Arrête, monftre impur ; n'acheve pas ton crime,
Et recule à l'afpect de l'augufte victime.
Que vois-je, tu defcends ! coup affreux ! jour de deuil !
Sous la fanglante faux LOUIS chancele & tombe :
Un long & pâle éclair a brillé fur fa tombe,
Elle s'ouvre..... & le trône a fait place au cercueil.

France, dans ton malheur vois l'appui qui te refte.
Sous un autre LOUIS, qu'annonçent les bienfaits,
Les lys vont refleurir à travers les cyprès.
Il va te confoler d'une perte funefte.
Dieu, foutien des BOURBONS, ne l'abandonnez pas !
O barrieres du trône, ouvrez-vous fous fes pas !....
Il vient, il les franchit... tout-à-coup le tonnerre
Éclate dans la nue, & fait trembler la terre.
Le front ceint de rayons, de feux refplendiffans,

Sous le dais du monarque un fantôme s'avance,
C'est son pere ! . . . il lui parle, & le prince en silence
Prête une oreille avide à ses nobles accens.



"O mon fils, mon cher fils, digne objet de mon zele,
„ Le monarque des rois, le dieu de tes aïeux
„ Me permet aujourd'hui de paroître à tes yeux.
„ Je quitte pour toi seul ma demeure immortelle.
„ Tu vas régner, frémis : envié par l'orgueil,
„ Le rang où tu t'assieds n'est qu'un superbe écueil.
„ Des syrenes des cours la rampante souplesse
„ Va de pieges sans nombre entourer ta jeunesse :
„ On n'osera t'instruire ; on saura te flatter.
„ Des lâches corrupteurs l'éloquente imposture,
„ D'un cœur ami du bien peut tromper la droiture.
„ Tremble... & connois le trône avant que d'y monter.



„ Au-dessus est la foudre, au bas est un abyme.
„ Le mensonge y répand une profonde nuit.
„ L'erreur vient s'y placer ; la volupté la suit.
„ A leurs profanes yeux tout paroît légitime.
„ De l'importun devoir le nonchalant oubli
„ Endort au milieu d'eux le monarque avili.
„ Ferme, ferme l'oreille à leurs accens perfides.
„ Accueille les vertus quelquefois trop timides.
„ Le dernier citoyen n'est point à dédaigner.

„ On révere les loix que l'équité dispense ;
„ La politique habile affermit la puissance :
„ Mais l'humanité seule apprend à bien régner.



„ Ah ! laisse tes sujets t'aborder sans alarmes,
„ T'offrir dans leurs regards, qui se tournent vers toi,
„ Les gages si touchans de la bonté d'un roi,
„ Te montrer leur ivresse, ou t'apporter leurs larmes.
„ Au comble des honneurs, objets d'un vain desir,
„ L'ame soupire encore & demande un plaisir.
„ Elle veut un bonheur plus pur & plus durable.
„ Il n'en est qu'un, mon fils, qui soit inépuisable ;
„ C'est d'éloigner la crainte, & d'inspirer l'amour.
„ Sois gardé par lui seul, jouis de son délire ;
„ Qu'une foule d'heureux, vrai soutien d'un empire,
„ Soit un luxe nouveau réservé pour ta cour !



„ Interroge sur-tout ces vieillards respectables,
„ Dont la sagesse active a médité les loix,
„ Connu les vœux du peuple & les fautes des rois,
„ Et des événemens les leçons redoutables.
„ La vérité leur plait, & son flambeau sacré
„ Dans leurs paisibles cœurs porte un jour épuré.
„ L'ambition chez eux, satisfaite ou trompée,
„ Témoin de l'art des cours, n'en est plus occupée.
„ Leurs conseils t'aideront à régir les humains,
„ Et marquant les écueils, leur utile génie

„ Lancera ſur les flots d'une mer applanie
„ Le vaiſſeau de l'état, dirigé par tes mains.

„ Loin de toi ces mortels, dont l'inſolente audace
„ A monté par la brigue au faîte des honneurs.
„ Pour couvrir leur néant, il leur faut des grandeurs.
„ L'or public s'amoncele & tarit ſur leur trace.
„ Leur ſublime talent n'eſt que l'art d'intriguer;
„ Leur ſeule politique eſt de tout prodiguer.
„ De ſpécieux dehors couvrent leurs injuſtices.
„ Achetant des amis, ils n'ont que des complices.
„ Ils engloutiſſent tout par un trafic honteux.
„ Souvent même leurs mains, par de lâches adreſſes,
„ Détournent de Cérès les ſolides richeſſes,
„ Et la fertilité diſparoît devant eux.

„ De leur joug tyrannique affranchis la nature.
„ De l'art qui la féconde aſſure les progrès;
„ Le tréſor de l'état germe dans les guérets.
„ Protege le mortel qui veille à leur culture.
„ Quel bonheur, ô mon fils, quel triomphe pour toi,
„ Lorſque le laboureur, ſans trouble & ſans effroi,
„ Chériſſant de ſes jours l'heureuſe deſtinée,
„ Recueillera ſa part des tributs de l'année!
„ Quand les plus durs travaux lui paroîtront un jeu!
„ Lorſqu'entouré d'enfans, appuis de ſa vieilleſſe,
„ A l'aſpect des moiſſons, ſes hymnes d'allégreſſe

„ Béniront à la fois ſon monarque & ſon Dieu !



„ Ce Dieu te voit, te ſuit, & te ſera propice.
„ Pour affermir ton trône, affermis ſes autels.
„ Comptable devant lui du bonheur des mortels,
„ Tu leur dois les ſecours de ta main protectrice.
„ De l'empire françois ramene les beaux jours ;
„ Que les arts conſolés y fleuriſſent toujours.
„ Ranime le pinceau des modernes Apelles ;
„ Sur ces bords embellis retiens nos Praxitelles.
„ Diſtingue tout écrit, noble & ſimple à la fois,
„ Dont la morale eſt pure, où la philoſophie,
„ Poſant une barriere aux écarts du génie,
„ Plaide pour les ſujets, ſans inſulter aux rois.



„ Fonde des monumens vainqueurs de tous les âges ;
„ Ennoblis le préſent & ſoumets l'avenir.
„ Que ton nom, reproduit dans un long ſouvenir,
„ Soit adoré du peuple & reſpecté des ſages !
„ Egaux en expirant, le prince & le ſujet
„ Ne ſauvent de la mort que le bien qu'ils ont fait.
„ Il reſte à l'univers, il vit dans la mémoire,
„ Et leur trépas alors eſt le ſceau de leur gloire.
„ Pénetre-toi, mon fils, de cette vérité ;
„ Agis, ſois vertueux, plains ces triſtes monarques,
„ Qui, morts & dépouillés de leurs frivoles marques,
„ Ne laiſſent que leur cendre à la poſtérité. „



L'ombre fuit à ces mots ; & traçant après elle
D'un météore ardent le sillon lumineux,
Elle s'envole & monte au séjour des heureux,
Où les rois ont leur Juge, où son Dieu la rappelle.
Avec le saint effroi d'un cœur religieux,
Le monarque s'incline en invoquant les cieux.
" Arbitre souverain, qui m'élevez au trône,
„ Apprenez-moi, dit-il, à porter la couronne.
„ Dirigez mon esprit, fortifiez mon cœur,
„ Gravez-y les conseils que m'a donnés mon pere ;
„ Détachez de son front un rayon qui m'éclaire,
„ Et qu'un peuple chéri me doive son bonheur ! „



O mon maître, ô mon roi, déjà le ciel t'écoute.
Il échauffe ton ame, il remplira tes vœux ;
Sur les dangers du trône, il ouvrira tes yeux,
Et l'ange de l'empire applanira ta route.
Ce sceptre si pesant, objet de tes frayeurs,
Ton auguste moitié l'entrelace de fleurs.
Ah, combien ses vertus parent le diadême !
On respecte le rang ; c'est la bonté qu'on aime.
La bienfaisance en elle est unie aux attraits.
Elle est de ses états l'ornement & l'exemple.
Couple heureux & sacré, que l'univers contemple,
Vous allez partager les cœurs de vos sujets.



Voyez-les accourir, chercher votre présence,
Vous exprimer leurs vœux par leurs cris éloquens;
Voyez tous les trésors des vergers & des champs,
Que dépose à vos pieds la prodigue abondance.
Les meres à l'envi, s'empressant sur vos pas,
Vous montrent à leurs fils suspendus dans leurs bras.
Les vieillards, qu'intéresse un regne à son aurore,
Vous présentent des fronts que la gaîté colore.
A votre aspect touchant le peuple s'attendrit;
Près de vous il ignore une crainte importune.
Le bienfaisant espoir adoucit l'infortune,
Et sous ses humbles toits la pauvreté sourit.



Pour moi, plein de respect & d'amour & de zele,
Moi, que de vils accens n'ont point déshonoré,
Fier d'un foible talent qui vous fut consacré,
Je vous offre en tribut un cœur pur & fidele.
Je ne briguai jamais la volage faveur.
Cultivant loin des cours un art consolateur,
D'un empire naissant je chante les prémices.
J'adore des vertus qui feront nos délices.
Du bonheur de l'état sachant faire le mien,
A ses jeunes appuis j'adresse un libre hommage,
Et je mourrois heureux, en contemplant l'image
D'une reine sensible & d'un roi citoyen.



ANACRÉON CITOYEN. (*)

PISISTRATE expiroit, & le peuple d'Athenes
Du royaume agité par divers intérêts,
A son fils Hyparchus abandonnoit les rênes.
Quoiqu'à peine il comptât quatre lustres complets,
Il étoit bienfaisant, il aimoit la justice.
Son cœur formoit déjà mille utiles projets :
Mais l'art de gouverner veut un long exercice.
Il falloit subvenir aux besoins du moment,
Des méchans en crédit anéantir les trames ;
Sans aigrir les esprits, réformer brusquement ;
Des ministres des dieux concilier les ames ;
Faire espérer le peuple, avoir pour soi les femmes,

(*) Ce conte est déjà ancien. L'éditeur n'a fait qu'y changer quelques expressions qui avoient vieilli. Il a été trouvé dans les papiers de ce célebre Desyvetaux, qui s'étoit fait berger à la fin de sa vie, & dont la paresse, la philosophie & les chansons pastorales rappelloient assez le génie facile du vieillard de Téos. L'ouvrage tel qu'il est m'a été communiqué, il y a quelques mois, par M. Ligniville, actuellement à Lyon. Il est neveu de ce même Desyvetaux, & m'a assuré que son oncle étoit le véritable auteur d'*Anacréon Citoyen*. Quoi qu'il en soit, cette piece m'a paru piquante, par le mêlange heureux de la morale & de la volupté.

Le trait d'ailleurs est absolument historique. Hyparchus, fils de Pisistrate, envoya à Téos un vaisseau à cinquante rames, avec des lettres fort civiles, par lesquelles il conjuroit Anacréon de passer la mer Egée, & de faire un voyage à Athenes. V. Suidas, Hérodote & Bayle. *Note de l'auteur.*

Dont l'avis influoit dans ſon gouvernement ;
Il falloit débrouiller le chaos des affaires,
Des vautours de l'état rogner un peu les ſerres ;
Diſcerner les cœurs vrais des cœurs intéreſſés,
Chercher, & recueillir dans un dédale immenſe
Les germes de bonheur qu'on avoit diſperſés ;
Ces travaux ont ſouvent effrayé la prudence,
Et les plus clairvoyans y ſont embarraſſés.

En ces jours orageux, on parloit dans la Grece
D'un philoſophe aimable, oublié par le tems.
Téos avec orgueil célébroit ſes talens,
Son luth harmonieux, préſent de la molleſſe,
Son paiſible abandon, & ſes goûts nonchalans,
Et ſes rians écrits, dictés par la ſageſſe.
Cet ami d'Apollon, loin des cirques vantés,
De leurs plaiſirs ſi faux, de leurs pompes ſi vaines,
Aſſis dans ſes boſquets, auprès de ſes fontaines,
Cultivoit les vertus au ſein des voluptés,
Et laiſſoit la fortune aux intrigans d'Athenes.

Voilà, dit Hyparchus, le conſeil que je veux.
Je ne ſouffrirai point, quoi-que ma cour me diſe,
Qu'un méchant me corrompe ou qu'un pédant m'inſtruiſe.
Je deſire un mentor qu'environnent les jeux,
Qui, malgré ſa ſcience, ait l'eſprit d'être heureux,
Et par un doux chemin au bonheur me conduiſe.
Partez, obéiſſez, cherchez Anacréon ;

On a de trop d'ennuis fatigué mon enfance:
Je veux qu'avec adreſſe égayant la leçon,
Et cette gravité qui ſuit l'expérience,
Un ſage, en raiſonnant, faſſe aimer la raiſon.
Des galeres déjà ſur les flots ſont lancées.
Hyparchus a remis des lettres de ſa main.
Au chantre de Téos elles ſont adreſſées;
Il l'invite en ami, bien plus qu'en ſouverain.
On aborde, on s'empreſſe, on le découvre enfin,
Couché tranquillement à l'ombre d'une treille,
Laiſſant tomber des fleurs de ſa débile main,
Le front enluminé d'une couleur vermeille,
Peignant un cœur joyeux dans un ſommeil ſerein.
Lycoris ſoutenoit ſa tête chancelante,
L'ornoit de myrtes verds, la poſoit dans ſon ſein,
Déroboit un baiſer ſur ſa bouche riante,
Et ſembloit en ſecret s'applaudir du larcin.
Les zéphirs qu'enchaînoient ces rives fortunées,
Agitoient ſes cheveux blanchis par les années:
Près de lui s'exhaloient les parfums les plus doux;
Les oiſeaux de ſes bois ſuſpendoient leur ramage,
De ſa félicité tout retraçoit l'image,
Et le plus heureux prince en eût été jaloux.
Il s'éveille, on accourt, il lit... Eſt-ce un menſonge?
D'où me vient cet écrit? quel eſt cet appareil,
Dit-il? Sous ces berceaux je me livre au ſommeil;

J'y retrouve un plaisir dans la douceur d'un songe,
Et la faveur d'un roi m'attendoit au reveil !
Il élude, il refuse : il relit & balance. . . .
Lycoris le regarde; il cede à Lycoris.
Mandé par une cour, retenu par les ris,
Les ris sont toujours prêts d'avoir la préférence.
Puis soudain il se dit : ne vit-on que pour soi ?
Hyparchus est aimable; Hyparchus m'intéresse.
Monarque & citoyen, il est sacré pour moi.
Allons, il faut le voir, l'humanité m'en presse;
Il faut, mettant ma gloire à lui prouver *ma foi*,
Par ce brillant exil honorer ma vieillesse,
Et faire mille heureux, en conseillant un roi.
Dans ces réflexions quelque tems immobile,
Il se décide & part : Lycoris dans ses bras
Le retient, l'attendrit, & ne le fléchit pas.
Les reproches sont vains & la plainte est stérile.
Mais, cachant la douleur qui le suivra toujours,
Il tourne encor les yeux vers ce charmant asile,
Solitaire témoin de ses longues amours;
Le calme est sur son front, son cœur n'est pas tranquile,
Et risquant à regret un reste de beaux jours,
Il s'arrache au bonheur, dans l'espoir d'être utile.
Le vaisseau qui le porte est couronné de fleurs.
Respectant le destin d'une tête chérie,
Les flots à peine émus par les vents protecteurs,

S'ouvrent facilement sous la main des rameurs :
Sous un autre Arion la mer est applanie.
D'Athenes qui l'attend il va combler les vœux.
Vers lui le peuple vole, Hyparchus le devance.
Venez, dit-il, venez, sage voluptueux,
Mon guide, mon appui, ma plus chere espérance;
Liguons-nous pour le bien, & gouvernons tous deux.

Anacréon surpris entre ses bras s'élance;
Mais enfin ce Nestor du Pinde & de Paphos,
Revenu de son trouble après un long silence,
Sourit à son éleve, & lui parle en ces mots :

Prince, jusqu'à présent, j'ai, ne vous en déplaise,
Vécu dans mes jardins, bien plus que dans les cours.
J'aime beaucoup les lieux où l'on pense à son aise,
Où l'on trompe l'envie en cachant ses amours;
Car je conserve encor les erreurs du bel âge :
J'ai de l'aveugle dieu retenu le bandeau;
Le cœur ne vieillit point ainsi que le visage,
Et des illusions l'essain jeune & volage
Me suit sur le penchant qui m'entraîne au tombeau.

Du trône & de ses loix j'ai peu d'intelligence;
Mais je suis sans parti, sans intérêt, sans fard :
Le zele près de vous tient lieu de connoissance,
Et j'aime un jeune roi qui consulte un vieillard.
Causons : l'art de régner, qui paroît si terrible,
N'est que l'art, selon moi, d'être juste & sensible.

Un monarque eſt un pere, ou veut le devenir.
Prompt à récompenſer, il eſt lent à punir ;
Et ne pouvant tout voir, tout juger par lui-même,
Contraint de partager le poids du diadême,
Une de ſes vertus eſt de ſavoir choiſir. . . .
C'eſt celle de votre âge, & je vous la conſeille.
Promettez-moi de fuir ces mortels careſſans
Qui des molles vapeurs d'un délicat encens
Offuſquent par degré la vertu qui ſommeille ;
Si la vôtre s'endort..... le peuple a cent tyrans.
Cher prince, aimez le peuple ; allégez *ſa miſere.*
Un ſage veut le bien, les rois doivent le faire.
Fêtez les citoyens plus que les courtiſans.
Téos vous le dira, je ne ſuis point ſévere :
Mais je ne voudrois pas qu'on flétrît des penchans
Qui promettent en vous du bonheur à la terre.
A de tranquilles ſoins conſacrez vos beaux *jours.*
Evitez, s'il ſe peut, les horreurs de la guerre,
Injuſte ou légitime, on en ſouffre *toujours* :
C'eſt un art meurtrier, il ne pourra vous plaire ;
Mars eſt un dieu cruel qui fait peur aux amours.
J'aime bien mieux les jeux des doctes immortelles.
Environnez leurs fronts des palmes de la paix ;
Secondez leurs travaux, protégez leurs ſuccès ;
Et l'auguſte avenir, prononçant après elles,
Vous ceindra d'un laurier qui ne mourra jamais.

Nous autres chansonniers, que par fois on dédaigne,
Nous avons notre prix, vainement disputé.
Brillans avant-coureurs de l'immortalité,
Il faut qu'on nous chérisse, ou du moins qu'on nous craigne;
Et l'écho de nos voix, quand nous parlons d'un regne,
Répond & retentit dans la postérité.
Ouvrez donc aux neuf sœurs des abris tutélaires,
Encouragez leur zele à des progrès nouveaux,
Et croyez qu'en dépit de vos nobles chimeres,
On n'a point de plaisir à régner sur des sots.
Sur un front de vingt ans illustrez la couronne,
Puisez dans votre cœur les maximes du trône;
La triste expérience endurcit trop souvent.
L'instinct seul des vertus conduit mieux la jeunesse
Que des préceptes vains, emportés par le vent.
La sensibilité fait plus que la sagesse....
Mais sur-tout, soyez gai; c'est un de mes desirs.
Le méchant ne rit point; tous les tyrans sont tristes.
De ces infortunés pourquoi grossir les listes?
Loin de moi la grandeur qui défend les plaisirs.
O rois, que je vous plains! le dégoût vous dévore:
Il se traîne avec vous au fond de vos palais;
Il vous rend importun l'éclat qui vous décore.
Ce monstre à vos côtés vient s'asseoir sous le dais;
Dans le sein de l'amour il vous poursuit encore.....
Voulez-vous un plaisir qui ne s'use jamais,

Un moyen d'être heureux, une volupté pure ?
Surprenez l'indigence en ses réduits secrets;
Si le peuple s'est plaint, appaisez son murmure;
Qu'il renaisse au bonheur, en comptant vos bienfaits.
N'en croyez pas des cours la brillante imposture;
Pour le mieux secourir, voyez l'homme de près,
Et vous créant un cœur digne de vos sujets,
Que la tendre pitié vous rende à la nature.
L'insensible étiquette est la mort des *vertus*.
Son code assoupissant, sa puérile étude
Livre l'ame aux langueurs de la froide *habitude*,
Et glace les esprits sous son joug abattus.
Mais on dit qu'en ces lieux votre épouse adorée
Veut, quoique souveraine, agir plus librement,
De ce joug monotone être enfin délivrée,
Echapper au costume, & rire impunément.
J'approuve son projet, j'aime sa *fantaisie*.
On va donc nous prouver qu'on peut régner gaîment!
Le ciel n'exige pas qu'une reine s'ennuie,
Sur-tout lorsqu'elle est jeune, & lorsqu'elle est jolie.
Le ciel, j'en suis très-sûr, en ordonne autrement.
Il pardonne aux sujets quelques grains de folie,
Et même aux majestés il permet l'enjoûment.
Je veux vous voir tous deux, malgré le diadême,
Heureux, indépendans, enviés par moi-même,
Connoître enfin le prix & l'emploi du moment....

J'irai reprendre alors mes couronnes de roses,
Retrouver mes gazons, plus frais que vos sophas;
Des festins où je regne articuler les clauses;
Et cueillant le baiser sur des levres mi-closes,
Régir en badinant mes paisibles états.
Qu'attendrois-je de plus aux bornes de ma vie?
De pampres couronné, je brave le trépas.
Une ivresse éternelle est ma philosophie.
J'ai du vin grec très-vieux, une très-jeune amie;
Je crois à son amour, j'adore ses appas:
Le vin qu'elle a versé se change en ambroisie,
Et le banquet fini, je suis dieu dans ses bras.
Un vœu nouveau pourtant & me pique & m'entraîne;
Mon cœur, je l'avoûrai, s'ouvre à l'ambition.
Oui, je demande un prix au zele qui m'amene.
C'est à table sur-tout que brille Anacréon....
Et je vais, s'il vous plaît, souper avec la reine.
Je veux en son honneur vuider plus d'un flacon:
Je veux, de mon vieux luth arrachant quelque son,
Que mes derniers accens puissent la rendre vaine.
Vous eûtes les conseils; elle aura la chanson.



RÉPONSE (*)

DE NINON

A UN COMTE RUSSE.

Quoi qu'en ait dit votre sot genre humain,
Je tiens toujours à ma philosophie.
J'en conviendrai, j'eus l'esprit libertin :
Ce fut par choix, plus que par fantaisie ;
Et je voudrois en reprendre le train,
Pour vous payer de votre apologie.
Mais le Léthé, tempérant nos ardeurs,
Nous investit de son onde mourante ;
Sous nos berceaux il verse les langueurs.
Avec ses flots, c'est l'ennui qui serpente.
Vous le savez ; une ombre ne peut rien
Que regretter l'amour & ses caresses,
Ses premiers feux, l'heureux tems des foiblesses ;
Ce tems si court que j'employai si bien !
Une ombre, hélas ! froidement immortelle,
Au doux plaisir ne peut tendre les bras,
Ne peut aimer, ni même être infidelle ;
Et l'impuissance est l'enfer d'ici bas.
Causons du moins & faisons connoissance.
Eh ! depuis quand vos éternels glaçons

(*) Cette réponse a été attribuée à M. Dorat.

Aux jolis vers donnent-ils la naiſſance ?
Les ris, le goût, la gaîté de la France
S'envolent-ils vers de froids horizons ?
On m'a ſouvent raconté ſur ces rives
Que votre czar, ſoi-diſant créateur,
Voulut polir vos ames inactives,
Et détruiſoit pour être fondateur.
Guidés tous deux par l'amour des conquêtes,
Moi je tournois, & lui, coupoit des têtes.
Rien n'eſt moins gai qu'un tel légiſlateur.
Aux doctes ſœurs il faut plus de clémence,
Un ſol, des mœurs, des climats tempérés,
Et du repos & de la tolérance :
Le knout ſied mal à leurs loiſirs ſacrés.
Mais à préſent le nord ſe civiliſe,
Je le vois bien : c'eſt que chez vous, dit-on,
L'autorité fait fleurir la raiſon,
Et que le trône en impoſe à l'égliſe.
Le trône eſt bon, le boudoir a ſon prix.
* * * *..... en étoit convaincue.
C'eſt là ſouvent qu'à l'amour ſeul rendue,
Elle admettoit ſes jeunes favoris.
L'eſſain des jeux dans ſes mains ſouveraines
De ſon état venoit brouiller les rênes.
Elle accordoit bien politiquement
Les doux ſecrets avec les pompes vaines,
L'art de régner, le miniſtre & l'amant,

Les nuits, les jours, les plaisirs & les peines,
Et son royaume & son tempérament.....
Je le sens bien, j'aurois régné comme elle;
Et sûrement vous m'en félicitez.
Vivre n'est rien, sans l'art des voluptés.
Dès le berceau, le desir nous appelle;
Et Dieu voulut qu'on lui restât fidelle :
Sur ce point-là j'ai fait ses volontés.
A mon attrait je pliai mon génie.
Je crus d'abord, en commençant d'aimer,
Qu'un seul objet pouvoit remplir la vie;
De cet espoir je me laissai charmer;
J'étois bien tendre, & voulois toujours l'être :
Mais, par degrés, je sentis la langueur
Et le dégoût se glisser dans mon cœur;
Je réfléchis, & j'appris à connoître.
Je vis l'amour comme une aimable erreur,
Comme un enfant qui vient pour disparoître,
Fait pour l'ivresse, & non pour le bonheur.
Dès ce moment, plus libre & plus sensée,
Je me formai des goûts sûrs & constans.
Pour mes amis, trésor de tous les tems,
Je cultivai mon ame & ma pensée;
J'abandonnai le reste à mes amans.
Je savois l'art de rompre avec décence;
A mes liens savoit-on échapper,
Bientôt ailleurs je savois m'occuper;

Le changement m'adouciſſoit l'abſence.
Je prévenois avec dextérité
L'inſtant fatal où la froideur commence,
Et je ſignois des billets de conſtance,
Pour mettre un prix à l'infidélité.
Je conſultois dans mon indépendance,
Mon cœur.... ma tête, & tous deux bien ſouvent.
Jamais les rangs, les titres, l'opulence,
S'ils ſe trouvoient dépourvus d'agrément,
Ne m'arrachoient la moindre préférence.
Le goût dans moi ſur l'orgueil prévalut.
Fin, délicat, ayant par excellence
Le ton qui plaît, Saint-Evremont me plut.
J'aimai Chaulieu, je dédaignai Chapelle.
Convive heureux, l'un n'étoit qu'amuſant,
Et l'autre étoit (mon cœur me le rappelle)
Auſſi fripon, mais plus intéreſſant.
Vous le voyez, j'expoſe ici ma vie,
Sans intérêt, ſans faſte, & ſans détours.
En la peignant, vous l'avez embellie :
Sans les farder, j'ai décrit mes amours.
Ce ton, ces mœurs, cette philoſophie
Fixoient chez moi le plus brillant concours.
La liberté, le goût & la folie
Semoient de fleurs le cercle de mes jours.
Tandis qu'au nom de LOUIS dit le juſte,
On gouvernoit bien deſpotiquement,

Qu'on abusoit d'un pouvoir très-auguste,
Et que l'adresse intriguoit sourdement,
Il est bien vrai qu'au sein de la mollesse,
Des arts chéris, d'un paresseux loisir,
D'un calme doux & de la politesse,
Nous rédigions un code pour jouir,
Code avoué même par la sagesse.
Le verre en main, on commentoit Platon.
L'instinct pour loi, des roses pour parure,
L'oubli des soins, le riant abandon,
Nous retraçoient les dogmes d'Epicure,
Et sur nos pas l'indulgente raison
Venoit chanter une hymne à la nature.

O ciel ! rends-moi ces jours voluptueux !
Si j'eusse été plus rigide & moins sage,
J'aurois osé porter plus haut mes vœux;
Mais la faveur n'est qu'un exil pompeux;
J'étois au port, & pour braver l'orage,
Trop de débris avoient frappé mes yeux.

Tendre victime, aimable la Valiere,
Qu'amour en pleurs suit encore aujourd'hui
Sous les cyprès de ce bois solitaire,
Quels noirs chagrins ont troublé ta carriere !
Que ton éclat s'est vîte évanoui !
Aussi pourquoi, trop douce & trop sincere,
T'avisois-tu d'aimer un roi pour lui ?
De cet abus tu vois quelle est la suite.

En y cédant, on se voue à l'ennui,
On vit en dupe, & l'on meurt carmélite.
Pour * * *, je ne l'aimai jamais.
Prude au cœur faux, se croyant philosophe,
Et bel esprit sans en avoir l'étoffe,
Elle eut toujours bien plus d'art que d'attraits.
Son air dévot, ses mystiques adresses,
L'activité d'un manege prudent
Sanctifioient ses utiles foiblesses.
Son confesseur étoit son confident.
Elle mêloit le divin au profane,
Et s'ennuyoit majestueusement
Entre les bras de son auguste amant,
Reine le jour, & la nuit courtisanne.
Sa grandeur même étoit son châtiment.
Mais laissons là mon siecle pour le vôtre.
Est-on plus doux, plus sage ou plus heureux?
Cet âge-ci l'emporte-t-il sur l'autre?
Les sots toujours ont-ils le sort pour eux?
Fait-on des loix exprès pour les enfreindre?
S'égorge-t-on dans ce tems comme au mien?
Les rois encor se brouillent-ils pour rien?
Et les bigots sont-ils toujours à craindre?
Peut-on penser, écrire impunément?
Quel bien a fait votre encyclopédie,
De vos progrès éternel monument?
Vous apprend-elle à chérir la patrie,



A devenir un plus ſenſible amant,
Un fils plus tendre, à ſurmonter l'envie,
A vous mieux battre . . . à ſouper plus gaîment?
Car les ſoupers ſont l'ame de la vie,
Et ſont les fruits d'un bon gouvernement.
Un mot encor : ſi vous voulez me plaire,
Dépêchez vîte au vieux Anacréon
Qui fit Mérope & fut mon légataire.
Envoyez-lui les vœux de Saint-Aulaire,
De Charleval, du prieur d'Oleron.
Dites-lui bien qu'on lui garde une place
Entre Lucien, Sophocle & Cicéron;
Qu'on y lira ſes vers ſi pleins de grace,
Et qu'il ſera couronné par Ninon.
Mes yeux ont vu cet aſtre à ſon aurore;
J'ai vu bientôt ſon eſſor plus hardi.
Ses derniers feux étincelent encore;
Et ſon couchant reſſemble à ſon midi.
Ah! de ma part conſolez ſa vieilleſſe,
Et mandez-lui qu'il a bien deviné;
Qu'au tribunal de l'auguſte ſageſſe
Pécheur aimable eſt toujours pardonné;
Qu'elle tolere un tant ſoit peu d'ivreſſe,
Un vers malin, un couplet bien tourné,
Et l'amour propre, & même une maîtreſſe;
Que l'on peut rire, & qu'on n'eſt point damné.

ÉPITRE

EPITRE

A LA LUNE.

Des nuits fantasque souveraine,
Toi qui d'abord en beau croissant,
Parois sous un dôme d'ébene,
Et qui, toujours t'arrondissant,
Comme de raison, deviens pleine;
Du haut de ton globe argenté,
Ecoute un fou qui de ta grace
Plus d'une fois fut enchanté,
Et qui, s'égarant sur ta trace,
Au doux rayon de ta clarté,
Aime à poursuivre dans l'espace
Ta vagabonde majesté.
Quoique le jour te discrédite,
J'ai beaucoup de respect pour toi,
Depuis que j'ai su qu'on t'habite,
Qu'on extravague sous ta loi,
Que tu contiens dans ton orbite
Des maisons, des clochers qu'on cite,
Des curés prêchant pour la foi,
Et quelque chose qui s'agite;
Qu'enfin chez toi l'on trouve aussi
Plus d'une nymphe blonde ou brune,

Et que tout ce qu'on fait ici,
On peut le faire dans la lune.
Dans ses loisirs intéressans,
Autrefois le bon Fontenelle,
Fit de l'esprit à tes dépens,
Et t'accabla, comme une belle,
De madrigaux assoupissans.
Tu t'es, je crois, bien amusée
Des phioles de Cyrano,
Ce philosophe en domino,
Digne d'estime & de risée:
Je ne veux point, en vérité,
Comme ce Bergerac vanté,
Dans les airs m'ouvrant un passage
Au gré d'un mobile aimanté,
Chez toi faire un second voyage:
Mais je prétends sans verbiage
Avec toi conclure un traité.
Du globe appellé sublunaire
Je suis plénipotentiaire,
Par d'illustres fous député,
Et nous pouvons parler d'affaire.
Voici le fait. Certain lutin,
Qui, voyageur très-volontaire,
Sur un beau rayon gris-de-lin,
Va galopant dans l'athmosphere,

M'a dit dit à l'oreille, un matin,
Qu'il te trouve un peu ſolitaire.
Trop peu de gens meublent ta ſphere;
A mon gré, ce monde eſt trop plein,
(Les ſots ſont foule ſur la terre)
Et je voudrois avec raiſon,
Sauf cependant l'avis d'un autre,
Accrocher à ton tourbillon
Ce qui m'a choqué dans le nôtre.
On dit qu'on mene tout à bien
Avec la puiſſance attractive:
J'aurai beſoin de ce moyen
Pour que, ſans te fruſtrer de rien,
Par les airs notre envoi t'arrive.
Mais convenons: je te préviens,
Sans vouloir employer la ruſe,
Que ſur ce globe je retiens
Tout ce qui l'inſtruit ou l'amuſe;
Les bons écrits, les jolis riens,
Nos beaux eſprits ſans inſolence,
Nos agréables libertins,
Nos convives ſans pétulance,
Quelques-unes de nos catins;
La profondeur, l'étourderie,
Le ton, la grace & les travers
De notre bonne compagnie;

Les grands livres, les petits vers,
Zadig, & l'encyclopédie;
Nos moralistes consommés,
Nos sylphides aux goûts fragiles,
Bâtissant à nos yeux charmés
Les édifices emplumés
De leurs coëffures volatiles;
Les airs de Gluck & de Floquet,
Les arts, les loix, les ariettes,
Buffon, Jean-Jacques & Gresset,
Nos connoissances, nos bluettes,
Ce qu'on admire & ce qui plaît,
Et les sages, & les coquettes.
Dût la clause avoir des frondeurs,
En la tenant, fais ton partage.
Attire à toi ces beaux diseurs,
Plaisans surannés d'un autre âge,
Et les martyrs du persiflage,
Dont ils furent les inventeurs;
Ces poëtes de fantaisie,
Guerriers, amans, auteurs benins,
Qui, dans leur noble frénésie,
Font gémir de leurs drames nains
Les tréteaux de la bourgeoisie;
Ces colonels législateurs,
Qui, fiers de leurs doctes prouesses,

Dressent un code pour les mœurs
Dans le boudoir de leurs maîtresses.
Enleve, enleve hardiment
Tous ces enfans si dogmatiques,
Cadençant des vers satyriques
Dans leur premier bégayement;
Nos Corneilles à la bavette,
Déifiés dans les journaux;
Ces magiciens sans baguette,
Enchantant un peuple de sots,
Dont la sottise se répete;
Tous ces espiegles clandestins,
Dont la muse très-occupée
Fait de petits extraits malins
Pour s'élever à l'épopée;
Ces athletes infortunés,
Qui, se présentant sur l'arene,
De linceuls encapuchonnés,
Risquent au grand jour de la scene
Leurs funebres colifichets,
Et du noir charbon des Anglois
Ont barbouillé leur Melpomene.
Prends encor, prends, si tu le veux,
Ces Orestes si langoureux,
Aux sens flétris, aux cœurs malades,
Qui, très-passionnés pour eux,

Sont de glace pour leurs Pilades ;
Ces bouffons cités & courus,
Qui penſent enchanter la ville,
Et prennent le béguin de Gille
Pour la couronne de Momus ;
Ces politiques en lunettes,
Qui, guerroyant ſur un ſopha,
Boudent dans leurs humeurs ſecrettes,
Ou Cathérine, ou Muſtapha,
D'après l'article des gazettes.
Nous te cédons auſſi gaîment
Tous ces penſeurs à la douzaine,
Réglant notre gouvernement,
Et ſe donnant bien de la peine
Pour végéter bien triſtement.
J'ai lu, je ne ſais chez quel ſage,
Que chez toi l'on dort ſobrement :
Mais fais-y lire quelqu'ouvrage
De nos Zoïles d'à préſent,
On y dormira davantage ;
Pour cet effet ils ſont divins,
Et tout veut que je t'en réponde.
Un feuillet de ces écrivains
Suffit pour aſſoupir un monde.
Enfin, ſi cette offre te plaît,
Eleve à toi ces beaux génies

Qui te conviennent tout-à-fait.
Ces peuplades, ces colonies,
Se formeront dans le trajet;
Et c'eſt un univers tout fait,
Qui dans le tien trop imparfait,
Fondera des académies.
Je compte ſur l'attraction;
Encore un coup, l'affaire eſt bonne.
Mais trop long-tems je m'abandonne
A te prouver que j'ai raiſon.
Daigne au moins, pour juſte ſalaire,
Charmer mes nocturnes loiſirs,
Et de ton rayon ſolitaire
Eclairer mes plus doux plaiſirs!
A tes faveurs je dois m'attendre;
Que ſous le pâle azur des cieux,
Ton demi-jour voluptueux
Rende Zélis encor plus tendre,
Et me rende encor plus heureux!



ÉPITRE

A THÉMIS.

Au tems de Rhée, en ces jours fabuleux,
Tu vins, dit-on, visiter notre terre :
Mais l'homme, hélas ! ébauché par les dieux,
Sa cruauté, son orgueil, sa misere,
Tous les excès que le soleil éclaire,
T'eurent bientôt fait remonter aux cieux.
Tu parus peu sous ce triste hémisphere.
Le siecle d'or fut celui des brigands ;
Les fils alors dépossédoient leur pere ;
Le bon Saturne avaloit ses enfans ;
Et toutefois, à consulter Ovide,
Sur tes autels fumoit un pur encens ;
Du champ d'autrui l'on n'étoit point avide,
Toute l'année étoit un long printems,
Des flots de lait serpentoient dans les plaines,
Flore y fixoit les zéphirs inconstans,
Le miel couloit de l'écorce des chênes,
Et la campagne à l'homme ami du bien
Prodigoit tout sans qu'on y semât rien....
Ovide ment. Puis, croyez aux fornettes,
Aux beaux discours de messieurs les poëtes.
Tu fais la foi qu'on doit à leurs romans.

Laissant ton nom & la fourbe à ta suite,
Toujours prônée, & toujours éconduite,
Voilà ton sort dès le berceau des tems.
Quelques mortels (il faut pourtant le dire;)
Qu'on distingua, qui nous sont encor chers,
Par intervalle éclairant l'univers,
L'auroient instruit, si l'on pouvoit l'instruire.
De Zoroastre, adorateur du feu,
Tu ne hais point la brillante chimere.
Dans le soleil il vit les traits d'un Dieu,
En jets de flamme imprimés sur la terre.
Il se trompa..... tel est notre destin,
Les mœurs sont tout, le reste est arbitraire;
Et comme toi, volontiers je tolere
Ecarts d'esprit, quand le cœur est humain.
Confucius fut ton apologiste,
Tu l'inspiras; sa vertu n'est point triste;
Il offre un guide à l'homme infortuné;
Et, dût frémir plus d'un fier casuiste,
Il vaut bien mieux que ceux qui l'ont damné.
Ce demi-dieu mit quelque frein au vice;
Mais, en dépit de son législateur,
Tu le sais trop, le Chinois est voleur,
Et ce défaut gâte un peu la justice.
Malgré Solon & son docte sénat,
L'Athénien, gai, frivole & profane,

Sur ta ſtatue érigé avec éclat
L'autel impur de quelque courtiſane,
Protege un mime & ſiffle un magiſtrat.
Quant à Lycurgue, il ne ſauroit te plaire.
Son but eſt faux, ſon code eſt meurtrier.
Il a l'eſprit d'un moine atrabilaire
Dictant ſes loix dans un cloître guerrier.
Rome en naiſſant eſt déjà tyrannique,
Et de Numa le rameau pacifique
Bientôt fait place à l'orgueil du laurier....
Je ne dis rien de Rome apoſtolique.
Juſtinien ſaiſit le fil heureux
Qui le guida dans tes routes déſertes.
Il s'illuſtra par un code fameux,
Vengea tes droits & répara tes pertes.
Peut-être auſſi j'en ferois mon héros :
Mais de la vue il priva Bélizaire ;
Il fut ingrat, violent, ſanguinaire ;
Ses cruautés ont flétri ſes travaux.
En m'opprimant, qu'importe qu'on m'éclaire ?
Que dirons-nous de ce fils d'Abdala,
Législateur, conquérant & prophete,
Qui ſe moquant de ta plainte indiſcrete,
Au nom du ciel cent fois te viola ;
Qui, dans le ſang, ſur de vaſtes ruines,
Le ſabre en main, au trône s'éleva ;

Dans ses loisirs battoit ses concubines,
Fit quelques loix, ou plutôt les rêva;
Qui sur l'erreur fonda son diadême,
Déshonora le dieu qu'il fit parler;
Et cependant arrangea pour lui-même
Un paradis.... où je voudrois aller?
  Plus constamment le peuple britannique
T'osa, dit-on, maintenir dans son sein.
Je n'en crois rien: ce peuple si divin,
Autant qu'un autre, est foible & fanatique.
Sage Thémis, tu n'auras point trempé
Dans ce complot, ce meurtre juridique
D'un de ses rois, que sa main a frappé.
Cromwel n'étoit qu'un fourbe despotique,
Cru citoyen sur un trône usurpé.
Ce novateur, tout pêtri d'artifices,
Le masque au front, le poignard au côté,
Sembloit céder un sceptre ensanglanté,
Qu'il retenoit en déguisant ses vices.
Ton nom par lui fut quelquefois cité;
Et vrai tyran, protecteur affecté,
A force d'art s'entourant de complices,
Il trompa Londre, en criant liberté.
  Pierre mérite un renom plus auguste;
Mais, trop ardent, il voulut tout forcer,
Et recueillir avant d'ensemencer.

Pour être grand, il cessa d'être juste.
Il eut l'esprit, non le cœur d'un héros.
Rectifiant les abus par des crimes,
Législateur entouré de victimes,
Sa palme est triste & croît sur des tombeaux.
Tu le vois bien, par-tout, belle étrangere,
Par-tout hélas ! tes affronts sont égaux.
Pour rédiger l'arrêt qui t'est contraire,
Très-sensément l'Espagnol délibere ;
Le Suisse à tort nous vante ses travaux ;
C'est te trahir, que d'être mercenaire.
Parmi ses joncs en proie à cent fléaux,
Souvent aussi le Hollandois rustique
A l'injustice ouvrit ses tribunaux.
On dérangea son flegme économique ;
Et succombant à l'orgueil des Nassaux,
De Barnevell le cœur patriotique
T'implore en vain sous le fer des bourreaux.
Eh ! parmi nous obtiens-tu plus d'empire ?
Si nous montons jusques aux premiers tems,
J'y vois des fous ou de vils fainéans,
Ton nom souillé, ton voile qu'on déchire,
De tristes rois chicanés par des grands,
Un trouble affreux, un aveugle délire,
De sots sujets, & de plus sots tyrans.
Chaque seigneur, au gré de son caprice,

Créoit des loix & rendoit la juſtice.
L'un s'en venoit, une pique à la main,
Et tout botté, ſiéger parmi des moines:
L'autre en ſurplis gourmandoit des chanoines,
Qui pour leurs droits ſe battoient en latin.
En privilege érigeant les ſcandales,
De ſon voiſin on troubloit le repos;
Fraudant l'époux par de galans impôts,
On moiſſonnoit l'honneur de ſes vaſſales,
Et ſans ſcrupule on voloit ſes vaſſaux.
Un regne alors n'étoit qu'une tutele.
On vit depuis un grave parlement,
Des mois entiers s'aſſembler avec zele,
Pour aviſer & juger ſainement
Si Jeanne d'Arc étoit vraiment pucelle.
On te pouvoit ſervir plus décemment.
Convenons-en: au ſein de ma patrie,
Même tes chefs t'ont par-fois avilie.
Mais c'en eſt fait; voici des jours nouveaux.
Plus fortuné, le peuple te deſire.
L'économie, appui de ton empire,
Introduit l'ordre au milieu du chaos:
Sully renaît, Machiavel expire.
Le bon eſprit va nous faire oublier
Les longs excès de l'eſprit financier.
Un citoyen s'arme pour le détruire.

M. . . . . . . formé par tes leçons,
Trop éclairé pour n'être que févere,
Adouciſſant ton noble miniſtere,
Te rend dans lui l'ame des Lamoignons.
Un ſage heureux, qui ſait inſtruire & plaire,
Qui de ſon ſort a mérité l'éclat,
En ſe jouant, a d'une main légere
Su démêler les rênes de l'état.
Avec adreſſe il oſe enfin t'admettre;
La probité va régner à ſon tour:
Chacun pourra, tel eſt le droit du jour,
Faire le bien . . . . ſans trop ſe compromettre,
Et ſans riſquer d'effaroucher la cour.

Qu'ai-je entendu? La renommée agile,
Bruyant écho, libre organe des cœurs,
Te reconduit juſques dans cet aſyle,
Où ſur les lys ſiegent tes défenſeurs.
Déjà ſourit la timide innocence,
En revoyant ſes premiers protecteurs;
Le zele actif a repris ta balance;
Ton glaive ſeul eſt caché ſous des fleurs.
Juſte & ſenſible, une auguſte princeſſe,
L'honneur du trône, où brille ſa beauté,
Pour faire aimer ton auſtere ſageſſe,
Conduit vers toi la tendre humanité;
Pallas te ſuit, la loi te ſert de guide,

Et te précede avec sécurité.
Un jeune roi te couvre d'une égide,
Et des rayons de son autorité.
Plus d'intrigant, plus d'exacteur avide;
Le droit public sera seul consulté :
Tout se ranime. . . . . Et la fable d'Ovide
Pourra fort bien être une vérité !



RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Si je n'ai jamais répondu pour mon compte aux gaîtés littéraires de M. Clémemt, j'ai toujours été indigné de l'injustice & de la morgue collégiale avec laquelle il déchire les ouvrages du premier écrivain de la nation. Il devoit respecter au moins une réputation affermie sur soixante ans de travaux & de succès : mais le pédantisme ne respecte rien ; il aime mieux se laisser envenimer par la haine, que de consentir à l'admiration ; & il se sent importuné par le talent supérieur, comme les oiseaux *de nuit le* sont par l'éclat du jour.

Ma seule intention a donc été, dans cette bagatelle, de venger M. de Voltaire des outrages qu'on lui fait tous les mois au nom des anciens & de la belle littérature. C'est une plaisanterie qu'on hasarde en réponse à des tomes d'invectives. Tout le monde a lu le dialogue charmant de Pégase & du Vieillard. Pégase, un peu piqué du ton cavalier dont le traite le vieillard agriculteur, arrive dans le cabinet de M. Clément, qui n'a rien moins que les goûts champêtres ; & ils ont ensemble la petite conversation qu'on va lire. Si on la trouve un peu vive, qu'on se ressouvienne que c'est un cheval qui parle à un faiseur de libelles. Ces gens-là ne se piquent ni d'honnêteté ni de modération.

DIALOGUE



DIALOGUE

DE PEGASE ET DE CLEMENT.

CLEMENT.

QU'EST-CE donc ? Dès l'aurore on assiege ma porte ?
On ne peut à son aise, en ce triste univers,
Composer savamment de la prose ou des vers !
C'est quelque auteur, je gage.

PEGASE.

A peu près. Que t'importe ?

CLEMENT.

S'avisa-t-on jamais de venir si matin ?
Les instans me sont chers ; laisse-moi, je te prie :
J'éprouve en ce moment les douceurs de la vie,
Et j'écris avec goût, du mal de mon prochain.
Va-t-en ; je n'ouvre pas.

PEGASE.

L'ami, je suis Pégase.
Mon voyage à Ferney m'a donné de l'humeur.
Ouvre ; nous médirons du vieux agriculteur.

CLEMENT.

Nous médirons ? Attends, que j'acheve ma phrase.
Comme te voilà fait !... Par quel sort inhumain ?...

PEGASE.

Sais-tu bien, qu'entraîné dans ma course immortelle,

J'ai fait, depuis Homere, un terrible chemin?
Allons, hérbege-moi : je te ferai fidele,
Je mordrai les paffans, j'adopterai tes goûts,
Me cabrant, regimbant, ombrageux & jaloux,
Pour mieux te reffembler, & te prouver mon zele.

CLEMENT.

Il parle avec efprit! Tu ne voles donc plus?

PEGASE.

Mais je vais quelquefois à petites journées.
J'ai vécu, mon très-cher, quatre à cinq mille années:
De vieilleffe & d'ennui j'ai les jarrets perclus.
Apollon a fouvent changé mes deftinées.
Si je crois ce qu'on dit, Médufe m'enfanta:
Je fis de mes talons jaillir une fontaine.
Bellérophon fur moi courut la prétentaine:
Pour battre la chimere au diable il m'emporta.
Je me nourris long-tems des gazons d'Hipocrêne.
Comme un franc étourdi, Pindare me monta.
(Votre Rouffeau depuis imita fes caprices.)
Multipliant fous lui mes écarts vagabonds,
Sur la cime des rocs, au bord des précipices,
Je m'élançois alors & par fauts & par bonds.
Mofchus, Anacréon, pleins d'adreffe & de grace,
Me remirent au pas : efcorté par les jeux,
En bon épicurien, je vivois avec eux,
Et je paiffois les fleurs qui parfumoient leur trace.

L'amante de Phaon venoit chaque matin
M'offrir, en ſouriant, des roſes dans ſa main.
Sophocle m'exerça par ſes courſes hardies :
Euripide, moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.
Eſchile échevelé me remplit de terreur ;
Nous paroiſſions tous deux pouſſés par les furies.
J'abandonnai la Grece, au bruit du nom romain.
Je fus légérement manégé par Horace ;
Ovide m'égara dans le plus doux chemin ;
Lucrece indépendant m'inſpira ſon audace ;
Juvenal me ſoumit avec un bras d'airain ;
Par Virgile aguerri, je bronchai ſous le Stace,
Et je voyois de loin arriver mon déclin.
Long-tems on me crut mort : craignant la barbarie,
J'avois paiſiblement regagné l'écurie ;
Le Dante, avec humeur, vint m'en tirer ſoudain.
L'œil morne & ténébreux, conforme à ſon génie,
Regrettant les vallons de l'antique Auſonie,
En croupe je portai le ſpectre d'Ugolin.
Peintre de l'enjoûment, honneur de l'Italie,
L'Arioſte accourut avec un front ſerein ;
J'adoptai l'Hyppogriffe, enfant de ſa folie,
Et bientôt je livrai mon dos & mon deſtin
Au chantre intéreſſant de la tendre Herminie.....
Tous ces cavaliers-là m'avoient mené grand train ;
J'avois l'oreille baſſe & les ailes traînantes ;

Il fallut réparer mes forces languiſſantes :
Mais ſur les bords françois je reparus enfin.
Malherbe, parmi vous, ennoblit mon allure ;
De la palme lyrique il ombragea mon front.
Je jetai Chapelain au bas du double mont ;
En embraſſant Gombault, il roula ſur Voiture.
Moliere prit leur place, & me fit détaler.
La Fontaine indulgent & plein de bonhommie,
Guidé par la nature, & par ma fantaiſie,
Me ſuivit, ſans mot dire, où je voulus aller.
La houſſine à la main, Boileau, grave & ſévere,
Châtia de mon vol l'aiſance irréguliere :
Je ne pus avec lui faire un pas ſans trembler.
Je l'eſtimois beaucoup, mais je ne l'aimois guere.
Corneille vint à moi : ſon fier & noble aſpect
Sans trop m'effaroucher, m'imprima du reſpect.
De ſon bras vigoureux je reſſentis l'atteinte ;
Il me fit pénétrer dans le palais des rois :
Tous mes crins ſe dreſſoient aux accens de ſa voix ;
Et tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte.
Il me bruſquoit par fois, c'étoit aſſez ſon ton ;
Il fallut nous quitter ; & j'acquis, ſous Racine,
Des mouvemens plus doux, une bouche plus fine.
Dans des ſentiers ſanglans je ſuivis Crébillon :
Quoiqu'il fût violent, j'aimois ſon caractere.
Il dédaignoit les lieux frayés par d'autres pas,

Et malheureusement j'étois déjà bien las,
Quand il fallut encor galoper sous Voltaire.

CLEMENT.

Celui-là, par exemple, a dû te rudoyer.

PEGASE.

Mais, non : s'il m'en souvient, il eut la main légere.
Je le vis autrefois, ferme dans l'étrier,
Courant, bride abattue ; & malgré ma colere,
Il faut que j'en convienne, il est bon écuyer.

CLEMENT.

La rage de louer aujourd'hui te domine.
Vieux Pégase, sois vrai : c'est à coups d'éperon,
Qu'il te forçoit d'aller, quand sur ta maigre échine,
Il nous est apparu dans le sacré vallon ;
Lorsque tu voiturois sa dolente Nanine,
Son mugissant Oreste & son froid Cicéron,
Et le triste Orphelin, soi-disant de la Chine,
Eriphile, Zulime, & Pandore, & Samson.
O cheval illettré, ton mauvais goût m'irrite !
Quoi, sur Voltaire encor tu n'es pas éclairé ?
Sa jeune Sophonisbe, en un jour décrépite,
Et ses Guebres transis ne t'ont pas déferré ?
Vas trainer, si tu peux, en dépit de l'envie,
Le char mal attelé de ses sots triumvirs,
Et ce lourd taureau blanc, fruit de ses vieux loisirs ;

Et ce bûcher mesquin, vrai tombeau d'Olimpie. (*)

PEGASE.

Vas; l'injustice perce & lui rend tous ses droits.
Je devrois t'envoyer le prix de ta tirade;
Mais je veux bien encor t'épargner cette fois.
Cite, cite du moins, Brutus, la Henriade,
Cet immortel tableau du meilleur de nos rois:
Cite ce Mahomet, monument du génie,
Où la force du style est jointe à l'harmonie,
Dont le vaste intérêt, & l'époque & les mœurs,
Dont le coloris mâle, & la pompe énergique,
Transmettent à grands traits aux yeux des spectateurs,
La sombre majesté de Melpomene antique.
De ta fureur burlesque interrompant le cours,
Rappelle-toi Tancrede, & Mérope, & Zaïre,
L'aimable Adélaïde, & Vendôme, & Némours,
Les sauvages vertus de la sensible Alzire,
Tous ces écrits charmans, dictés par les amours,
Que l'on revoit cent fois, que cent fois on veut lire,
Qu'un peuple délicat ne cesse d'adorer,
Que tu saurois chérir, si tu savois pleurer.
Ouvre, insigne menteur, ces annales brillantes,
Où chaque nation contemple ses erreurs,
Ses tyrans, ses fléaux, sur-tout ses bienfaiteurs;

(*) Quand on introduit un interlocuteur, il faut le faire parler d'après son caractere, & il eût été contre toute vraisemblance de donner à M. Clément du goût & de l'équité.

Où Rome reconnoît ſes brigues inſolentes ;
Où la philoſophie, avec légéreté,
Des attentats des ſots venge l'humanité,
Frappe indiſtinctement d'un joyeux anathême
Les moines, les abbés, les papes, les catins,
Inſulte aux oppreſſeurs de vous autres humains,
Et montre à l'univers la liberté qu'il aime.
Pour détremper ton fiel, jette, jette les yeux
Sur ces riens enchanteurs, délices de vos belles,
De l'enjoûment françois reſtes ſi précieux,
Toujours accumulés, ſans peſer ſur mes ailes.

CLEMENT.

Bavard impitoyable, as-tu bientôt fini
Ce long panégyrique auſſi plat que toi-même ?
Apprends que, devant moi, l'éloge eſt un blaſphême.
Tremble ! ton ſot babil ſera bientôt puni,
Et je t'attends, barbare, à ma lettre ſeptieme.

PEGASE.

Fort bien ! applaudis-toi d'un fatras ténébreux,
Où tu voudrois flétrir ce qu'au Pinde on renomme ;
Libelle ſcholaſtique, où tu crois, malheureux,
Qu'il importe au bon goût d'inſulter un grand homme.
Vas, vas, contre Neſtor Therſite eut beau crier ;
On ne l'écouta pas (je l'ai lu dans Homere).
Ton deſtin eſt le même, & ta ſotte colere
Que le chardon nourrit, n'atteint point au laurier.

CLEMENT.

C'eſt trop : de mon courroux je ne ſuis plus le maître ;
Mon encre... mes crayons... tu ſauras qui je ſuis.
Il parle de laurier ! devant moi !..... Je frémis....,
A moi, Moutard(*), à moi ! viens me venger d'un traître.

PEGASE.

Ô pédant plus fougueux & plus rétif que moi,
Je rougis que vers toi l'humeur m'ait pu conduire.
Je retourne à Ferney demander de l'emploi,
Et me purger de l'air qu'en ces lieux on reſpire.
La juſtice & l'honneur m'en impoſent la loi ;
L'aſyle de Voltaire eſt encor mon empire.
Je le vois, ſon nom ſeul te cauſe un juſte effroi ;
Rampe & ſiffle à ſes pieds.... Adieu, je me retire.
Subalterne Zoïle, Ariſtarque ſans foi,
Tu me dégoûterois même de la ſatyre,
Et les chevaux ailés ne ſont pas faits pour toi.

(*) Libraire de M. Clément.





ÉPITRE
A M. DE CHAMPFORT,
Après la lecture de son éloge de la Fontaine.

QUELQUE part que soit le bon homme ;
Dieu le sait, moi je n'en sais rien ;
Je suis sûr qu'il te veut du bien,
Et qu'il sourit dès qu'on te nomme.
Le voilà ce cher paresseux,
Si négligé pendant sa vie,
Elevant son front radieux
Que couronne une académie !
On sait enfin l'apprécier !
Dans son portrait sa grace éclate,
Et ta louange délicate
Rafraîchit encor son laurier.
Tu nous mets dans la confidence
De ses pacifiques humeurs,
Et nous découvres l'alliance
De ses talens avec ses mœurs.
Très-finement tu nous exposes
Le mystere de ses écrits,
Et les fleurs que tu décomposes
Ne perdent point leur coloris.
Tu nous peins sa philosophie

Qui fut un instinct précieux,
Sa nonchalante bonhommie ;
Un sens droit caché sous les jeux,
Une foule de mots heureux
Qui font rire jusqu'à l'envie ;
Sa piquante naïveté,
Et sa *simplesse* & sa gaité,
Et la bêtise du génie.
Du fond des immortels réduits,
A cette heure il te dit peut-être :
Ma foi, je ne croyois pas être
Si grand homme que je le suis.
Quoi, là-haut encore on me cite,
Moi, très-modeste fablier !
Vous venez de m'initier
Dans le secret de mon mérite.
Si c'est un piege qu'on me tend,
C'est avec plaisir que j'y donne.
Dans ce beau portrait qui m'étonne,
L'esprit se montre à chaque instant ;
Et je crois, Dieu me le pardonne,
Que mes renards n'en ont pas tant.
Mais où va ma muse infidele,
Que souvent je suis malgré moi ?
Peintre charmant, ce n'est qu'à toi
De faire parler ton modele.

LE POUVOIR DE L'HARMONIE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

DEPUIS que l'on écrit des odes, je ne crois pas qu'il en ait paru de comparables (du moins par le ſujet) à celle de Dryden ſur le pouvoir de la muſique.

C'eſt là que l'enthouſiaſme étincele, & que ſe déploient toutes les reſſources d'une imagination vraiment enflammée. C'eſt là que les écarts ſont motivés, que l'accent des paſſions ſe fait entendre, que tout eſt brûlant de la flamme du génie.

En effet, quelle admirable idée que d'eſſayer en quelque ſorte toutes les forces de l'harmonie ſur l'ame d'un héros que l'on fait obéir aux différentes impreſſions que l'art des ſons & la connoiſſance des accords peuvent enfanter!

Je me ſuis toujours étonné que le poëme de Dryden n'ait point encore fourni un ſujet aux amateurs de notre ſcene lyrique (*). Quelle

(*) Ce tableau eſt digne du pinceau noble & gracieux de l'auteur d'Adele.

vie répandroit ſur un pareil tableau la muſique imitative, pittoreſque, éloquente & dramatique du chevalier *Gluk !* Quels paſſages multipliés & naturels d'un mode à un autre!

Les gémiſſemens de la plainte, les cris de la colere, les ſanglots de la douleur, les ſoupirs de l'amour, les bruits de guerre, le tumulte des armes, & les molles inflexions de la volupté, tout y trouveroit ſa place, tout reſpireroit ſous les doigts créateurs du nouvel Orphée.

Ce ſont des tableaux qu'il faut aux muſiciens, & ce ſont, le plus ſouvent, des mots qu'on leur donne. Auſſi ne rendent-ils en échange que des ſons froids & indéterminés. Tout, dans la muſique comme dans la poéſie, doit être peinture ou ſentiment. Malheur au poëte lyrique qui n'eſt point paſſionné, & au muſicien qui ſe traîne après lui ! Ce double mécaniſme & de notes & de rimes n'eſt qu'un double ennui pour le public.

L'imitation que je riſque de l'ouvrage anglois eſt abſolument libre. J'ai pris le ſujet, mais je l'ai traité ſans m'aſſervir aux détails. Quel travail humiliant que celui d'un malheureux

copiste qui, n'osant jamais penser, lutte sans cesse contre la pensée d'autrui! Les traducteurs serviles (& ils le sont presque tous) éteignent toujours l'ame de leur modele (*). Pour bien traduire, il faudroit créer.

On a critiqué la mesure de l'ode du *Nouveau Regne*, parce qu'elle étoit de douze vers; on a blâmé celle de l'*Inoculation*, parce qu'elle n'étoit que de six: ici j'ai adopté toutes les mesures; tous les censeurs auront de quoi s'exercer.

D'ailleurs j'ai pensé que la variété des rhythmes convenoit parfaitement à l'ouvrage, & représenteroit mieux les modulations successives de l'art qu'il célebre. La marche réguliere & symmétrisée de nos odes soi-disant pindariques, ne s'adapte ni au caractere du genre, ni aux nuances inépuisables de la mélodie, aussi féconde que le sentiment même dont elle émane.

(*) Le public exceptera avec justice plusieurs traductions modernes, sur-tout celle de M. du Saulx. Il a conservé, autant qu'il étoit possible, l'ame, l'énergie & la verve fougueuse de son original.



LE POUVOIR DE L'HARMONIE.

POËME LYRIQUE.

Sous un pavillon d'or, Alexandre vainqueur,
Dans une fête magnifique,
Déployant des plaiſirs la pompe pacifique,
Aux charmes du repos abandonnoit ſon cœur.
Le héros tel qu'un dieu rayonne.
Des fleurs & des lauriers compoſent ſa couronne;
Les vaincus cherchent ſon appui,
Son front annonce la clémence,
Et ſes courtiſans en ſilence
Se ſont rangés autour de lui.



Thaïs, à ſes côtés, eſt ſemblable à l'aurore,
Quand de ſon doux éclat l'horizon ſe décore.
De ſes jeunes attraits les regards ſont frappés,
Et ſon tendre ſourire, envié des plus belles,
Soumet les cœurs rebelles
A ſes yeux échappés.



L'œil étincelant du delire
Qui preſſe & tourmente ſon ſein,
Timothée a touché la lyre,
Tout reſſent ſon pouvoir divin.

Il s'agite, il menace, il tonne.
Le chœur des muſes l'environne
Dans un muet recueillement.
Sa cadence lente ou preſſée,
Devient l'écho de la penſée,
Ou l'organe du ſentiment.



Dans ſes premiers accords il peint l'amant d'Alcmene,
Dont ſur les vaſtes cieux le regard ſe promene;
Tantôt il eſt armé de ſes carreaux brûlans;
Il vole, ſoutenu ſur ſon aigle intrépide;
Et tantôt, d'une nymphe adorateur timide,
Il fait taire autour d'elle & la foudre & les vents.



Sous la pourpre & l'or mobile
D'un ſerpent audacieux,
Il leve une tête agile;
L'éclair brille dans ſes yeux.
Bravant l'importun reproche,
D'Olympias il s'approche (*),
L'enlace amoureuſement:
Un triple dard la dévore,
Et ſa bouche ſe colore
Des feux d'un nouvel amant.

(*) Mere d'Alexandre, aimée de Jupiter ſous la forme d'un ſerpent.

Mais déjà dans le sein de la beauté qu'il aime,
L'immortel a gravé l'image de lui-même.
Ainsi le chantre ému célébroit leurs transports;
Il consacroit du dieu les ardeurs renaissantes,
Et par de longs éclats les voûtes frémissantes
Répétoient ses accords.

La cymbale sonne,
Le pampre verdit,
Le hautbois résonne.
Autour d'une tonne
Où le vin bouillonne,
L'égypan bondit.

Le tigre infidele,
En lesses de fleurs,
A pour conducteurs
Les amours trompeurs,
Dont le pas chancele,
Au gré des vapeurs
Du fils de Sémele.

S'armant de flambeaux,
La folle Bacchante
Agile & bruyante
Descend des côteaux.

Humides

Humides d'ivresse,
Ses yeux tour-à-tour
Peignent l'allégresse,
Le trouble & l'amour.

Le brûlant satire
Qui bientôt l'atteint,
Enflamme son teint
Du feu qui l'inspire.
Leurs cris confondus
Font trembler la plaine;
Tous deux hors d'haleine
Tombent éperdus
Aux pieds de Silene,
Bégayant à peine
Une hymne à Bacchus.

O puissance de l'harmonie!
C'est lui-même; il paroît: c'est Évan plus serein.
L'amour naît de ses yeux; la joie est son génie,
La coupe des plaisirs étincele en sa main.
Érigone s'y désaltere;
Elle y boit le nectar des dieux,
Et le feston du même lierre
Au fond du même char les enchaîne tous deux.

Qu'entends-je? Tout-à-coup le divin Timothée

Exhalant avec art les ſons de la terreur,
Du dieu des conquérans exprime la fureur;
Il le peint triomphant du rebelle Panthée,
Imprimant une ſainte horreur
A la nature épouvantée,
Aux rives de l'Indus plantant ſes étendards,
Oſant ſuivre de Mars les fougues imprudentes,
Et pouſſant, l'œil en feu, ſes pantheres ardentes
Sur les corps palpitans de cent monſtres épars. (*)

Du héros les regards s'allument;
Il entend hennir les courſiers;
D'Arbelle il voit les champs qui fument
Du ſang d'innombrables guerriers.
Au cri de l'honneur qui murmure,
Il cherche, il ſaiſit ſon armure,
Se tranſporte aux plaines d'Iſſus;
Et dans des tourbillons de poudre,
Il croit encor lancer la foudre
Dont il écraſa les vaincus.

Tandis que, défiant le ciel, l'onde & la terre,
Il s'abandonne aux horreurs de la guerre
Et du carnage dévorant:
Traînant les tons plaintifs d'une lente harmonie,

(*) Bacchus combattit les géans.

Le chantre, par dégrés, désarme la furie
Et la fierté du conquérant.



Vois Darius sur la poussiere
Tristement étendu, respirant à demi;
Il tombe; & pour fermer sa mourante paûpiere,
Il n'a pas un ami.



Il tombe de ce trône antique,
Élevé jusqu'aux cieux par l'orgueil des Persans,
Et le sombre écho du Granique
Prolonge de la mort les lugubres accens.



D'un prince infortuné la famille tremblante
Le redemande en vain par ses cris douloureux,
Et vient envelopper d'une pourpre sanglante
Ses restes malheureux.



Emu par ces accords funebres,
Son vainqueur triste & gémissant,
Se croit entouré de ténebres
Sur son trône resplendissant.
Sur les drapeaux de la victoire
Il déteste, il maudit sa gloire;
Du sort il déplore les jeux:
On éloigne, on soustrait ses armes;

Et l'on voit les premieres larmes
Couler, malgré lui, de ses yeux.

A l'amour la pitié nous mene.
Le nouvel Amphion, d'une savante main,
Imite avec plus d'art la voix d'une sirene,
Invitant à jouir le héros plus humain.

Grand prince, consolons la terre,
La volupté t'ouvre les bras :
Je la vois dans ses doux combats
Eteindre, en riant, ton tonnerre.
La gloire, idole de la terre,
Est l'ombre qu'on ne peut saisir ;
Et tous les lauriers de la guerre
Ne valent pas un myrte du plaisir.

O transport ! ô bonheur ! le superbe Alexandre,
L'œil serein, le cœur enchanté,
Vers la jeune Thaïs tourne un regard plus tendre,
Et tombe, en soupirant, aux pieds de la beauté.

De la beauté qui le caresse
Il savoure à longs traits le charme séducteur ;
L'amant est couronné des mains de la mollesse,
Il semble importuné des palmes du vainqueur.
Sous des roses l'amour cache ce cimeterre,

La terreur du monde alarmé ;
Et le fils de Philippe, adouci, désarmé,
Sur le sein de Thaïs languissamment préfere,
A l'orgueil d'être craint, le bonheur d'être aimé.

Aux armes, aux armes !
Les Grecs égorgés
Ne sont pas vengés :
Aux armes, aux armes !

Dans ces tristes champs,
Vastes sépultures,
Compte les blessures
De ces corps sanglans.
Vois les Euménides
Sortir des tombeaux ;
Vois de leurs flambeaux
Les lueurs livides ;
Vois leurs bras fumans
De cent parricides,
Te servir de guides
Aux embrasemens.
Vas, que leurs exemples
Raniment tes sens !
Cours brûler les temples
Du dieu des Persans.

L'art commande, il triomphe ; Alexandre s'éveille.
Il se croit rappellé du sommeil de la mort.
Eh quoi, dit-il, ma vengeance sommeille ?
Il n'écoute, à ces mots, qu'un farouche transport.
Il frémit, il vole, il s'élance :
Le clairon retentit, le trône est renversé ;
Et le peuple, absorbé dans un morne silence,
Craint, hésite, pâlit, & s'enfuit dispersé.
D'une main sanglante & hardie,
Parmi des cris tumultueux,
Le souverain impétueux
Agite des flambeaux & répand l'incendie.
Tremble, Persépolis ; crains ce mortel fougueux.
Sombre, échevelée, hors d'haleine,
Donnant l'affreux signal de la rebellion,
Thaïs même le suit, & comme une autre Hélene,
Voudroit lancer les feux sur un autre Ilion.



STANCES

Sur la mort d'un ami.

Sous le noir ciſeau de la Parque
Mes yeux ont vu tomber tes jours,
Ami, te voilà pour toujours
En proie au ténébreux monarque.
L'amitié, ni l'amour en pleurs,
Du nocher de la ſombre barque
N'ont pu ſuſpendre lés rigueurs.



Que fais-je ! ma douleur t'outrage ;
Cet inſtant, qu'on nomme la mort,
N'eſt qu'un terme où l'homme s'endort,
Après un pénible voyage.
Ta vertu qui vit dans les cieux,
Ne veut de moi qu'un pur hommage ;
La plainte importune les dieux.



Ce tombeau m'inſtruit & m'éclaire
Sur le néant de l'univers :
Mes yeux enfin ſe ſont ouverts.
Oui, ce bonheur imaginaire
Que nous pourſuivons ici-bas,

N'eſt qu'une trompeuſe lumiere
Que fait éclipſer le trépas.



Rêves brillans, voluptés vaines,
Vous ne ſéduirez plus mon cœur;
Des eſclaves de la grandeur
Je n'irai point briguer les chaînes.
Si l'arbitre de l'avenir
Me prépare à ſon gré des peines,
Je ne veux point les prévenir.



Entre les bras de la molleſſe,
Libre de crainte & de deſirs,
Loin des bruyans & faux plaiſirs,
Je verrai couler ma jeuneſſe.
J'attendrai la mort ſans terreurs.
Et que craindrois-je? mon ivreſſe
M'en épargnera les horreurs.



LA POÉSIE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

L'ESPRIT systématique fait de jour en jour de nouveaux progrès. On bouleverse les principes des arts ; on les asservit à sa maniere de voir & de sentir : il semble que chaque homme de lettres célebre ait le droit de consacrer ses erreurs & de les sceller, pour ainsi dire, du sceau de sa réputation. Malgré ce vertige général, je pensois que la poésie seroit respectée. La philosophie peut enfanter une foule de systêmes tous différens, & tous vraisemblables ; les songes ingénieux de la métaphysique peuvent varier à l'infini : rien de si vaste que le champ des conjectures. La vraie poésie est une : son caractere est fixe, sa beauté invariable : il étoit réservé à quelques hommes d'esprit de nos jours, de prétendre la rabaisser, de vouloir la sapper jusques dans ses fondemens.

Je vais mettre un seul article de leur systême sous les yeux des juges éclairés ; qu'ils prononcent. La richesse des images, le style pitto-

resque, le coloris, sans lequel il n'y a point de tableaux, tout ce qu'on exige des poëtes, est précisément ce qu'on leur interdit : on veut apparemment que nos poésies soient des traités, nos vers des sentences, nos poëtes des raisonneurs. Il valoit mieux ne point admettre de poésie, que de nous l'offrir sous des traits si étrangers. L'innovation de l'ingénieux M. de la Motte, contre laquelle on a déclamé avec tant de justice & d'avantage, me paroît judicieuse en comparaison de celle qu'on *veut introduire*. Il n'en vouloit qu'à la rime ; elle n'est que la forme de la poésie : aujourd'hui c'est le fond qu'on attaque ; sous prétexte de la perfectionner, on voudroit l'anéantir. Mais pourquoi les images choquent-elles ces messieurs? Pourvu qu'elles n'ôtent rien à la *justesse* des idées, il me semble que la philosophie, même la plus sévere, pourroit les adopter avec succès. Le pere Mallebranche, ce philosophe si plein de sens, étincele souvent de beautés vraiment poétiques : sa recherche de la vérité joint à la force du raisonnement les charmes d'une riante imagination. Platon, qui chassa Homere de sa ville idéale, ne persuade jamais mieux que lors-

qu'il emprunte les couleurs de l'Iliade. Bayle enfin, ce logicien si subtil, abandonne quelquefois le fil de la dialectique, pour cueillir les fleurs qui se présentent sous sa main. Ces auteurs sentoient bien que la vérité a besoin d'embellissemens. Pourquoi donc enlever à la poésie des ornemens que la raison même ne proscrit point? Le vrai philosophe, ce me semble, est celui qui, loin d'ôter aux sciences & aux arts ce qu'ils ont déjà, ne travaille qu'à les enrichir de ce qu'ils n'ont point encore. Il est beau, si l'on peut, d'enchérir sur les découvertes des âges précédens; mais doit-on chercher à éteindre les lumieres qu'ils nous ont transmises? Ce seroit le moyen de nous replonger dans le chaos de la barbarie. Il faut, du moins je me l'imagine, reprendre la route où nos grands hommes l'ont quittée, suivre leurs traces immortelles, & s'étayer de leurs efforts. Le génie a toujours assez de chemin à faire; & il me paroît inutile de recommencer une carriere immense, lorsqu'on approche du terme, & qu'on pourroit ensuite en ouvrir une nouvelle. C'est que malheureusement la vanité préside bien plus à nos recherches, que l'amour désintéressé des arts: nous détrui-

ſons, pour obtenir le titre de créateurs. Jamais le goût des paradoxes n'a été porté ſi loin ; le dernier ſur-tout me paroît inconcevable, du vivant d'un poëte philoſophe, & qui doit à ce qu'on voudroit bannir de la poéſie, la plus grande partie de ſa réputation. Mais rien de nos jours n'eſt à l'abri de cette fureur de choquer les idées. On ne croit à rien, on ne reſpecte rien, & nos grands hommes ſur-tout ſont jugés avec une ſouveraineté qui n'a point d'exemple. Homere, Virgile, Pindare, *Horace*, ne ſont plus ces maîtres ſuperbes que l'admiration de pluſieurs ſiecles ſembloit mettre à l'abri d'un nouvel examen : ils nous ſont offerts comme des eſclaves ſoumis, qui viennent attendre qu'on leur renouvelle, pour ainſi dire, un bail d'immortalité : heureux encore s'ils ſont accueillis avec faveur, & ne ſe voient point déchus de leurs prétentions ! Eſt-il poſſible, par exemple, que des hommes de goût préferent Lucain, le dernier de nos bons poëtes, à Homere, à Virgile ? Lucain a ſans doute des morceaux brillans, des éclairs d'éloquence qui échauffent, qui entraînent pour le moment : mais a-t-il cet enſemble plein de chaleur, cette connoiſſance profonde du cœur humain, cette variété de

caracteres, cette imagination enflammée, ce pinceau toujours vrai qu'on admire dans l'Iliade? A-t-il cette sage économie, ces ressources de l'art, ce fil imperceptible, cette gradation d'intérêt, cette magie de style, qui caractérisent l'Énéide? Celui de Lucain n'est presque jamais naturel; souvent ses pensées paroissent sublimes à l'oreille, & deviennent puériles lorsqu'on les décompose. Il affecte une pompe d'expressions, un faste monotone qui fatigue. Son poëme est dépourvu d'imagination, de machines. Lucain est un historien versificateur; son poëme, une gazette boursoufflée. Tel est le jugement de nos meilleurs critiques. Je n'oserois y joindre le mien, si je n'étois enhardi par leurs décisions, & par l'arrêt irrévocable de la postérité. Virgile, nous dit-on, a suivi de trop près les traces d'Homere. Qu'importe, pourvu qu'il l'égale, qu'il le surpasse? Didon fait oublier Calypso: ce n'est point sur les pas d'Ulysse qu'Énée descend aux enfers. Le poëte latin n'emploie cet épisode admirable, que parce qu'il étoit nécessaire à son plan. Que de beautés, vraiment originales, n'en résulte-t-il pas? Quel développement ingénieux de la philosophie de son tems! Quelle flatterie délicate pour la cour d'Auguste! Vir-

gile imitateur! Et depuis quand une noble imitation eſt-elle interdite aux poëtes? M. de Voltaire n'a-t-il pas profité lui-même des beautés des anciens? Dira-t-on pour cela que le maſſacre de la S. Barthélemi n'eſt qu'une copie de l'embraſement de Troye? que c'eſt à Didon que nous devons la belle Gabrielle? Nos ariſtarques paroiſſent pencher beaucoup pour le Taſſe; mais du moins qu'ils s'accordent. Ils déteſtent dans le poëme épique, ce que nous appellons *la machine*; c'eſt-à dire, l'intervention des êtres allégoriques perſonnifiés. Eh! quel poëte les a plus prodigués que l'auteur de la Jéruſalem délivrée? On rencontre à chaque pas, dans ſon ouvrage, des dieux & des démons. L'enfer, les cieux, toute la nature y eſt en mouvement. *Milton* intéreſſe de même à ſon action toutes les puiſſances céleſtes & infernales. Homere eſt créateur de ces reſſorts, employés depuis avec ſuccès. C'eſt à ces poëtes cependant qu'on décerne le prix, tandis qu'on le refuſe à Virgile, cet écrivain ſi ſage, ſi intelligent dans l'art de remuer les paſſions, ſi économe du merveilleux, & qui ſemble s'être rapproché davantage du ſyſtême de ſes injuſtes critiques. Ils auroient dû éviter ces contradictions, & ne point s'em-

barrasser dans leurs propres pieges. Les géans étoient bien armés, lorsqu'ils firent la guerre aux dieux.

J'ai cru pouvoir hasarder quelques réflexions sur cette matiere, sans blesser la délicatesse de ceux dont je combats le système, en rendant justice à leur mérite. Rien de plus dangereux que le despotisme qui s'introduit depuis quelque tems dans les lettres : tous les esprits y sont ou tyrans, ou esclaves ; si quelque parti domine, on applaudit à ses paradoxes, tandis que l'autre ose à peine bégayer quelques vérités. Cette tyrannie annonceroit, selon moi, la décadence prochaine des lettres & des arts. La mâle liberté d'écrire peut seule hâter la lenteur de leurs progrès ; c'est du choc de différentes lumieres réunies que naît enfin le jour de la raison. Pour moi, ennemi des disputes littéraires qui troubleroient mon repos, je n'ai élevé une voix foible qui ne sera peut-être pas entendue, que parce qu'on attaquoit des goûts qui contribuent à mon bonheur. J'aime la poésie, j'adore les anciens, & je ne changerai point de culte jusqu'à ce que les modernes les surpassent. On peut renoncer à des systêmes, jamais à des sentimens.

LA POÉSIE.

ODE.

Ut pictura, poesis.

Le Parnasse, autrefois siege de l'harmonie,
Ce mont, d'où s'élançoient les éclairs du génie,
Dans la nuit du chaos est-il donc replongé?
A la froide raison on soumet Polimnie,
Et son culte avili n'est point encor vengé.

Je cherche en vain cette déesse altiere,
Qui, dans son vol ambitieux,
Jusqu'au foyer de la lumiere,
Affrontoit le regard des dieux.
Je ne vois plus qu'une muse tremblante,
Dont tous les feux sont amortis,
Qui toujours foible & chancelante,
Traîne, en les mesurant, ses pas appesantis.

Ombres des demi-dieux, mânes de nos Orphées,
Dont les noms échappés de l'abyme des tems,
Conservoient parmi nous leurs honneurs éclatans,
Et triomphoient des brigues étouffées;
Des attentats de vos censeurs nouveaux

Défendez

Défendez vos trophées,
Et l'immortel laurier qui croît ſur vos tombeaux.



La raiſon timide & ſévere
Veut ſymmétriſer vos accords;
Aux loix d'une ſageſſe auſtere,
Elle aſſujettit vos tranſports:
De votre gloire elle diſpoſe;
Sous ce joug qu'elle vous impoſe
Venez courber vos fronts altiers;
Et briguant de viles entraves,
A ſes genoux, humbles eſclaves,
Venez dépoſer vos lauriers.



Vous qu'Apollon enflamme encore,
Laiſſez vos brillantes couleurs;
Déſormais à la jeune Flore
Arrachez ſes treſſes de fleurs.
Enlevez les fruits à Pomone,
A Cérès ſa faux, ſa couronne,
L'or ondoyant de ſes guérets;
Et dans vos peintures nouvelles,
Au zéphir dérobez ſes ailes,
A l'amour ſon arc & ſes traits.



La raiſon proſcrit ces images;
C'eſt elle qu'il faut écouter;
Et nos poëtes ſont des ſages
Qui ne ſavent que diſſerter.
Jaloux d'une palme fragile,
Homere, Pindare, Virgile,
Ont en vain bégayé des vers.
Le monde étoit dans ſon enfance;
Et le jour qu'attendoit la France,
Va ſe lever ſur l'univers.



Quelle ſainte fureur m'anime?
Diſparoiſſez, barbares loix.
Muſes, je vous retiens ſur le bord de l'abyme;
De vos autels il faut venger les droits.



Mais quels concerts ſe font entendre?
C'eſt toi, noble fille des cieux,
Qu'en ce moment je vois deſcendre
Du palais enflammé des dieux.
Tout l'olympe te ſert de trône;
Un nuage d'or t'environne.
Du vif éclat de tes couleurs
La voûte des airs ſe nuance;
Et l'amour ſur ton front balance
Des feſtons de myrte & de fleurs.



L'aurore vient t'offrir ſon écharpe éclatante,
Le ſoleil ſes rayons, Hébé ſon doux ſouris;
Élevant juſqu'à toi ſa conque tranſparente,
La déeſſe des mers, le front ceint de rubis,
Apporte à tes genoux les tréſors qu'elle enfante.



Des champs Elyſiens les immortels berceaux
Par toi ſe couvrent de verdure.
Par toi l'aquilon ſiffle, & le zéphir murmure;
Tu commandes à la nature,
Et tu la reproduis ſous tes brûlans pinceaux.



Le printems ſur tes pas renverſe ſes corbeilles;
Lui-même il rajeunit le verd des arbriſſeaux;
Et Bacchus, en riant, t'offre l'oubli des maux,
Dans le jus ambré de ſes treilles.



Tu parles: les humains confuſément épars,
Vont s'aſſembler ſous de communs aſyles.
Je vois naître les loix & s'élever des villes
Les magiques remparts.



La vérité par toi quitte enfin ſa rudeſſe;
Empruntant ta parure, elle a repris ſes droits,
Et ſous des traits plus doux, s'approche avec adreſſe
De l'oreille des rois.

O charme heureux de l'harmonie!
Flatteuſe illuſion, ſouveraine des cœurs,
Tout l'univers eſt plein de ta magie,
Et le plaiſir arme tes défenſeurs.

Quand la reine de l'empirée,
Des Grecs favoriſant les coups,
Du fils de Saturne & de Rhée
Voulut déſarmer le courroux;
Eſt-ce donc toi, froide ſageſſe,
Qui ſus prêter à la déeſſe
Un art & des traits inconnus?
Plus belle & ſur-tout moins ſévere,
Elle n'emprunta, pour lui plaire,
Que la ceinture de Vénus.

Déjà le maître du tonnerre
Sourit avec ſérénité;
Ses yeux, qu'enflammoit la colere,
Étincelent de volupté,
Il s'attendrit, brûle, ſuccombe;
Du haut des cieux un voile tombe,
Soutenu par mille zéphirs;
Et l'Ida, que couvre un nuage,
Voit éclorre un nouveau bocage,
Où le dieu cache ſes plaiſirs.

Tel eſt ton charme, auguſte poéſie,
Qu'on veut empriſonner dans un triſte devoir.
Semblable à la beauté par l'amour embellie,
Il ne faut point juger, mais ſentir ton pouvoir.



O vous qu'offenſe un beau délire,
Qui jamais d'Apollon n'éprouvez les fureurs,
Dont l'oreille ſe ferme aux accords de la lyre,
N'érigez plus en loix vos ſerviles erreurs.
Votre caprice en vain reſſerre
L'eſſor d'un vol audacieux.
Quand le timide oiſeau raſe humblement la terre,
L'aigle s'élance, & ſe perd dans les cieux.



LES TROIS FRERES.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

De tous les genres d'écrire, le conte eſt, ſans contredit, celui qui ſe rapproche le plus de la nature : il en eſt l'expreſſion naïve ; il doit en emprunter tous ſes ornemens. C'eſt un enfant qui ne ſauroit nous plaire, qu'autant qu'il nous reproduit les traits de celle à qui il *doit la* naiſſance : mais comme il eſt en nous de tout altérer, en croyant tout perfectionner, à meſure que l'eſprit a fait des progrès, le conte, avec ſa ſimplicité, a perdu ſon premier charme. Quelques imaginations ardentes & déréglées en ont détourné l'uſage & la deſtination. Ce qui étoit fait pour amuſer ou pour inſtruire, eſt devenu l'art d'endoctriner les paſſions, qui ne ſont déjà que trop ingénieuſes & trop ſavantes.

Au reſte, je ne prétends point m'ériger en moraliſte ; malheureuſement par-tout où il y a des hommes aſſemblés, il faut preſque toujours les corrompre pour leur plaire. Je ne m'attacherai donc qu'à la partie du goût & au caractere

particulier des différens écrivains qui se sont exercés dans le genre dont il est question.

Les Grecs, qui ont trouvé des imitateurs, étoient naturellement vifs, légers, railleurs ingénieux, amoureux de cette philosophie qui se moque de tout, parce qu'elle n'attache de prix à rien; estimant plus leurs poëtes que leurs généraux, & préférant la représentation d'une piece nouvelle d'Euripide au gain d'une bataille: ils auroient oublié les maux que leur fit la guerre du Péloponnese, si on l'avoit mise en vaudevilles.

Admirateurs excessifs, ou détracteurs cruels, ils persécutoient leurs sages, déifioient leurs bouffons : c'étoit un peuple charmant.

Aussi fut-ce à Athenes, où le caractere de la nation déployoit toutes ses nuances, & se jouoit sous toutes les formes, que le célebre écrivain de Samosate (*) jeta les fondemens de sa réputation. C'est là qu'il prit ce ton de plaisanterie, cette légéreté, cet atticisme que l'on trouve dans ses contes & dans ses dialogues : c'est là qu'il apprit à connoître les hommes. Ce que j'aime sur-tout dans Lucien, c'est ce dédain philoso-

(*) *Lucien.*

phique, cette noble indépendance qui ne plie que sous le joug de la raison. Avec lui, la vanité n'a point de subterfuges. Il la poursuit dans son dédale ; il se fait jour à travers ce brouillard d'encens dont les grands sont enveloppés ; il les apprécie, leur arrache le masque, & les expose à la risée de l'univers. Il fait descendre les dieux de l'olympe, les rois de leur trône, les héros de leur char de triomphe, & tous viennent rougir à ses pieds de leurs vices & de leurs foiblesses. Que ne sert-il d'exemple à ces *hommes timides*, qui rampent dans le cercle étroit des bienséances serviles, & qui osent écrire quand ils craignent de penser? Lucien ne se borne pas à un seul ton : quelle délicatesse, quelle chaleur, quelle grace, dans le récit des amours de Téomneste! Le conte de l'Ane est un chef-d'œuvre de gaîté, de finesse & de narration.

On a intitulé *odes* les œuvres d'Anacréon ; mais la plupart sont en récit, & peuvent passer pour des contes : tels sont *la Vengeance de l'amour*, *l'Amour refugié*, *l'Amour de cire*, & tant d'autres : ainsi je puis en parler, sans m'écarter de mon objet. Anacréon est, sans contredit, le poëte le plus aimable, le plus facile, le plus riant

de toute l'antiquité : malheureusement on l'a défiguré parmi nous. Comment, dans le silence d'un cabinet, peut-on se remplir de ce feu qu'il puisoit dans les yeux de sa maîtresse, dans le désordre de la table & dans l'entretien de ses amis? C'est une fleur qui n'a ni éclat ni parfum loin du sol qui l'a vu naître. Ce poëte est un de ceux qu'il faut laisser dans leur langue naturelle : il est moins difficile de l'égaler que de le traduire.

Le conte fleurissoit aussi parmi les Romains. Pétrone, chevalier romain, proconsul de Bithynie, consul sous Néron, & plus que tout cela, homme de plaisir & de bonne compagnie, fut un de ceux qui excellerent dans ce genre. Il trouva le moyen d'avoir du goût sous le regne de Claudius (*), & de la délicatesse à la cour de Messaline. C'est lui qui étoit chargé de désennuyer l'empereur, en inventant chaque jour quelque fête nouvelle. Personne n'a porté plus loin que lui la recherche de la volupté, & si l'on peut le hasarder, l'érudition du luxe & des plaisirs. Il donnoit à la cour la douce empreinte de son caractere & de son génie. Il respire dans ses

(*) Empereur crapuleux.

ouvrages : c'eſt par-tout un courtiſan délié, un libertin aimable, dont les couleurs ſont toujours fraîches & animées, & qui ne peint les paſſions qu'après les avoir ſenties. Il eſt certain que la familiarité des grands, quelque dépravés qu'ils puiſſent être, eſt très-utile à ceux qui écrivent. On y trouve cette aiſance, cette politeſſe, cette aménité, ce je ne ſais quoi, qu'on peut appeller le vernis de l'eſprit & la fleur de l'imagination. C'eſt toujours avec diſtinction qu'ils ſont vicieux & ridicules, & peut-être eſt-ce à *Claudius* que Pétrone eſt redevable de ſon immortalité. Son conte, appellé *Satiricon*, prouve à quel point il avoit étudié les hommes ; & l'on voit dans ſes amours de Circé & de Polyenos, & dans ſa matrone d'Epheſe, combien il connoiſſoit les femmes. Il ne faut point oublier parmi les Italiens Bocace & l'Arioſte. L'un plaira toujours par la gaîté franche & la pureté de ſon langage : l'autre eſt un fou plein de génie.

Mais c'eſt parmi nous particuliérement que le conte a fait des progrès ſenſibles & qu'il a acquis un nouveau degré de perfection. Il faut remonter juſqu'à Rabelais, que j'ai le malheur de ne pas entendre & de ne pas admirer. Je ne

conçois rien à sa gaîté hiéroglyphique, à son bavardage éternel, à ses indécentes facéties; & je conçois encore moins du Bellay, évêque de Paris, qui bannissoit de sa société tous ceux qui ne savoient point *maître François* (*) par cœur. J'avoue que des gens de beaucoup d'esprit lisent encore par choix cet auteur singulier; ils ont sans doute le mot de l'énigme; & puisqu'elle les amuse, je n'ai rien à leur répondre.

Marot est précieux par sa naïveté. Les petits contes de Rousseau le sont par leur énergie : il semble qu'ils soient écrits sous la dictée du dieu des jardins. Je suis loin cependant d'approuver ce genre d'ouvrages. L'obscénité (*) ne doit jamais souiller la plume d'un galant homme.

L'amour est nud; mais il n'est point crotté.

Ce vers me ramene enfin à notre divin la Fontaine, le plus original peut-être de tous les auteurs qui ont illustré la France. Tant de longs poëmes, écrits avec une pompe fastidieuse, ne seront point lus par la postérité, & elle n'ou-

(*) Surnom de Rabelais.
(**) C'est le défaut des contes de Vergier, de l'abbé Grécourt, & de Verville, chanoine de Tours.

bliera jamais Joconde, l'Oraifon de S. Julien, & les Cordeliers de Catalogne.

On a appellé la Fontaine l'*enfant gâté* de la nature : elle lui a fait à la vérité des confidences particulieres, & prodigué des fecrets que l'on n'arrache ordinairement qu'après bien des efforts. Tout fon génie eft en inftinct : il s'ignoroit lui-même, & il étoit fublime fans le favoir. Jamais il n'a cherché les fleurs dont il a femé fes ouvrages : elles fe préfentoient à lui ; il n'avoit que la peine de les cueillir, & ne fe donnoit jamais celle de les arranger. Ses fables font un tréfor de morale, de goût & de fimplicité. On peut regarder fes contes comme les archives de l'amour & de la galanterie. On lui a reproché la monotonie de fes fujets : mais quelle variété dans les détails ! quelle vérité dans les narrations ! Il féduit, il entraîne ; & le plaifir qu'on éprouve en le lifant, ne laiffe point la force de raifonner fur fes défauts. Que dis-je ! fes défauts même font des graces : il eft des négligences heureufes, dans le conte fur-tout, que glacent néceffairement la recherche & l'affectation. La Fontaine reffemble à ces beautés à qui le négligé fied mieux que la parure.

Pour le bien juger, il faut lire ce qu'en a dit dans son épître aux poëtes M. Marmontel, qui lui-même a fait des contes charmans. Dans leur genre ils peuvent servir de modeles. Il a écrit pour son siecle : il a saisi les nuances qui caractérisent nos mœurs. Son style est pur, élégant, plein de grace & de précision. Ses contes, en un mot, sont l'ouvrage d'un homme du monde, d'un philosophe aimable, & d'un moraliste ingénieux.

Ceux de Guillaume Vadé sont un phénomene de la vieillesse de M. de Voltaire. Après Mahomet, la Henriade, & l'histoire universelle, il a bien voulu nous faire des contes. Ils ont été avidement reçus par ce même peuple qu'il traite avec tant de rigueur dans son discours aux Velches. On lui a reproché cette invective contre une nation dont il est adoré, & qui lui en a tant de fois témoigné sa reconnoissance

Au reste, on ne peut qu'admirer l'heureuse fécondité de cet immortel écrivain. Il réunit tous les tons, se plie à tous les goûts, & embrasse, si l'on peut le dire, les deux poles du monde littéraire. Il instruit, il amuse, il console : mais ce qui surprendra toujours, c'est que

dans un âge avancé, il ait conservé cette gaîté précieuse; absolument perdue de nos jours; & nous sommes fort heureux qu'il existe à Geneve un vieillard pour nous faire rire, dans un siecle où nos jeunes gens sont presque tous d'une tristesse insupportable.

Telles sont mes réflexions sur tous ceux qui se sont distingués dans le genre du conte. Développer leur caractere particulier, entrer dans le détail de leurs beautés, c'est, je crois, indiquer le précepte, & le dépouiller *de sa* sécheresse & de son insipidité.

L'étude des grands modeles vaut mieux que toutes les leçons de nos prétendus législateurs. Horace, Vida & Boileau réunis ne formeront jamais un poëte : ils ont mis en vers de belles & d'harmonieuses inutilités. C'est par ses fautes & ses écarts que le génie s'éclaire. Ainsi, sans vouloir donner des leçons, je hasarderai mon sentiment sur le genre de conte que je crois le plus fait pour réussir parmi nous.

C'est chez le peuple, que la Fontaine a pris les principaux traits de ses tableaux ; il a peint la nature *bourgeoise*, si l'on peut le dire, & il l'a peinte avec des couleurs si vraies, qu'il feroit

indiscret de travailler après lui sur un fonds qui lui appartient, & qu'il a orné de toutes les graces de son génie. D'ailleurs, nous sommes dans un siecle où la chimere du *bon ton* préside aux productions légeres, & fait leur succès. J'entends ce mot de *bon ton* retentir de toutes parts, & je ne l'ai jamais entendu définir. C'est qu'en effet il n'a aucun sens déterminé. On le doit à l'amour-propre de quelques sociétés brillantes qui ont régné pendant quelque tems, & qui ont voulu absolument retrouver dans nos ouvrages l'empreinte de leur esprit, la frivolité de leur goût, & cette élégance efféminée que tant d'écrivains modernes ont prise pour du talent. Quoi qu'il en soit, il faut jusqu'à un certain point adopter cette chimere.

Ce qu'on appelle la bonne compagnie est, comme les autres ordres de citoyens, fertile en intrigues amoureuses, en aventures plaisantes, en caracteres dignes du conte. Pourquoi nos marquis, nos barons & tous nos élégans titrés ne remplaceroient-ils pas les paysans, les valets & les muletiers, personnages si distingués dans la Fontaine? Pourquoi, à la place de Cataut, de Perrette & de Magdeleine, ne peindroit-on pas

nos jolies femmes, qui ſous les pompons de l'art, tiennent de ſi près à la nature?

Nous avons encore le conte philoſophique dont M. de Voltaire nous a donné des modeles dans ſon Memnon & ſon Zadig. Ce genre ſurtout ne doit pas être négligé; il eſt conforme à nos mœurs, à notre goût, à notre caractere; la morale y diſparoît ſous le voile de l'enjouement; voilà ce qu'il nous faut: nous aimons la vérité, pourvu qu'on nous la diſe en riant; & ce n'eſt qu'en nous amuſant, qu'on peut nous rendre meilleurs.



LES

LES TROIS FRERES,

CONTE.

VERS ces beaux lieux que l'Oise fertilise,
Où loin de nous regne encor la franchise;
Séjour heureux, & dont les habitans
Sont fort têtus, mais fort honnêtes gens;
Dans leur châtel, vivoient jadis trois freres,
Jeunes tous trois, tous trois bien insolens,
Et des propos ne s'embarrassant gueres.
On respectoit leur richesse & leur nom.
Si l'on osoit hasarder quelque plainte,
Ils menaçoient: au défaut de la crainte,
Leur or brilloit; l'or a toujours raison;
Et chaque jour augmentant leur enceinte,
Ces bons seigneurs ravageoient le canton.
Chaque matin leur meute meurtriere
Se répandoit dans les bois, dans les champs,
Donnoit l'alarme à la province entiere,
Et renversoit les bleds encor naissans.
Le laboureur fuyoit dans sa chaumiere,
Et sur son dos emportoit ses enfans.
Ce n'étoit rien; vrais fléaux des familles,
A travers prés, dans leur emportement,
Ils s'en alloient donnant la chasse aux filles,

Qu'ils violoient impitoyablement.
Rien ne pouvoit lasser leur convoitise;
On les nommoit les trois dévirgineurs;
De douze à vingt, tout étoit à leur guise.
Sous une faux ainsi tombent les fleurs.
Au coin d'un bois, le long d'une garenne,
Ils vous happoient un tendron effrayé:
Ils violoient en chambre, comme en plaine;
De l'innocence ils n'avoient point pitié.
Les malheureux! tremblante, désolée,
La Picardie étoit dépucelée;
Chacun trembloit: maintes meres en pleurs,
Trop tard, hélas! posoient des sentinelles,
Maudissant bien les trois dévirgineurs,
Et le respect qu'ils n'avoient que pour elles:
Car c'étoit là le comble des horreurs.
Manquant de proie, à la fin nos Alcides
Se reposoient: même il couroit un bruit,
Que de tels faits leur cœur étoit contrit.
Filles d'aller & d'être moins timides:
Très-aisément la beauté s'enhardit.
Dans le débris de tant de pucelages,
Tous enlevés avec indignité,
Comme une rose échappée aux orages,
Intact encore, un seul étoit resté.
Ce pucelage étoit celui d'Annette.

Annette étoit la niece d'un curé,
Qui, tout en Dieu, vivant très-retiré,
La déroboit à la vue indiscrette
De tout pécheur de desirs dévoré.
Notre curé desiroit en cachette.
De ce trésor, envié du mondain;
Déjà, dit-on, il convoitoit les charmes.
L'apôtre en vain se tenoit sous les armes,
Du noir esprit l'aiguillon clandestin
Le stimuloit: la grace étoit muette;
La grace enfin laissoit parler Annette.
Digne d'un sage, ou d'un prédestiné,
Un sein naissant, que la rose couronne,
Voilé toujours & toujours soupçonné,
Enfle & rougit le lin qui l'emprisonne.
Elle avoit vu fleurir seize printems:
Sans autre soin, sa main timide & pure
Dans un jardin cueilloit ses ornemens;
Et ses seize ans lui servoient de parure.
Pour un curé, ces simples agrémens
Naissoient, croissoient, sous l'œil de la nature.
Notre prélat regne en maître absolu,
Dispose seul de cette ame facile,
Lui fait tout faire au nom de l'évangile,
Et se prépare à des plaisirs d'élu.
S'il est malade, il est soigné par elle:

C'eſt pour lui ſeul qu'Annette s'embellit:
Elle le choye, en niece bien fidelle,
Ourle ſon linge, & baſſine ſon lit.
C'étoit un ſort aſſez doux pour un prêtre:
Mais Dieu par fois veut éprouver ſes ſaints,
Se ſert de tout, pour leur faire connoître
Et ſon pouvoir & ſes vaſtes deſſeins.
Il étoit fête au plus prochain village,
Fête célebre; on danſoit tout le jour.
Dans le canton c'étoit un vieil uſage;
Sans doute auſſi l'on ſe faiſoit l'amour;
Et pour cela les filles d'alentour
Se raſſembloient ſous un antique ombrage.
Annette ſent battre ſon jeune cœur
Dès qu'elle voit approcher la journée,
Aux jeux d'amour, aux danſes deſtinée,
Et va trouver ſon oncle avec frayeur.
L'oncle benin ſourit & la raſſure;
Un tel début paroît de bon augure.
Annette alors du prélat prend la main;
Adroitement on le flatte, on l'embraſſe:
En l'embraſſant, on demande la grace
D'aller danſer dans le hameau voiſin.
Notre paſteur & menace & s'emporte.
Comment! dit-il; & les dévirgineurs?
Chaſſez, chaſſez ces deſirs tentateurs.

Annette insiste, Annette est la plus forte,
S'en va toujours baisant le bon curé
Qui n'en peut mais ; immobile, enivré,
Il permet tout, & dans son trouble extrême,
Il est tout prêt d'aller danser lui-même.
Voici le jour : que ce jour est serein !
D'un feu plus doux brillent les yeux d'Annette.
Elle choisit son juste gris-de-lin :
Près d'une eau pure elle fait sa toilette ;
En les cachant, embellit ses appas ;
Elle est parée, & ne s'en doute pas.
Incessamment Colin va la conduire.
De ce Colin crayonnons le portrait.
C'est du curé le confident secret ;
En travaillant on le voit toujours rire ;
Du presbytere il a tout le fardeau,
Fait le jardin, va, vient, revient, s'empresse,
Sait manier la plume & le rateau ;
Chante au lutrin, ou bien répond la messe ;
Fauche les bleds, ou taille les bosquets,
Et pour Annette assortit des bouquets.
Annette est prête, & monte sur son âne,
Qui lourdement bondit & se pavane,
Tout orgueilleux de porter tant d'attraits.
On part enfin ; notre guide rustique
Gaîment fredonne un air faux & gothique.

Annette aussi, sans prévoir son destin,
Trompe en chantant les ennuis du chemin.
Ne craignant rien, & songeant à la fête,
Ils côtoyoient l'épaisseur d'un taillis.
Voilà-t-il pas que nos trois étourdis
Viennent soudain troubler ce tête-à-tête?
Ah! croyez-moi; cessez votre chanson:
Vous allez bien chanter d'un autre ton,
Lui dit Colin: vous voyez les trois freres,
Plus que les loups, la terreur des bergeres:
Car Dieu merci, grace à ces trois fléaux,
Je n'avons plus ni filles ni perdreaux.
Messieurs, messieurs, alle n'est point pucelle,
Leur cria-t-il, stila n'est pas pour vous:
Alle est ma femme, & je la soutians telle;
Alle est ma femme, envers & contre tous;
Demandez-lui; si je ments, que je meure....
Foi de Colin. Tant mieux, à la bonne heure,
Monsieur Colin! mais puisqu'il est ainsi,
Tu parais fort; elle est jeune, elle est belle;
Use à l'instant de tes droits de mari:
Vite, maraud; pucelle ou non pucelle,
C'est le moyen de la mettre à l'abri.
Colin balance, & dans cette détresse,
De son pasteur respecte encor la niece.
Lors furieux, nos trois Alguasils

Sur lui tout droit braquent leurs trois fusils,
Voulant par là provoquer sa tendresse.
Il faut opter; Annette, ou le trépas.
Mais en plein air, à l'instant, en présence
De trois témoins, prendre ainsi ses ébats,
Et défricher le champ de l'innocence!
Je ne voudrois me voir en pareil cas.
J'en connois cent, j'en connois plus de mille,
De nos amans les plus avantageux,
Qui trouveroient ce pas là difficile:
Fusils braqués épouvantent les jeux.
Mais tout est bon aux amours de village;
Ils sont hardis, robustes, pleins de feu;
Peu leur importe ou le tems, ou le lieu;
Moins séduisans, ils ont plus de courage:
Notre Colin est de ces amours là:
Bref, dans Colin la nature parla.
Son choix est fait; il vous emporte Annette
Entre ses bras; puis sur l'herbe il la jette.
Puis.... peignez-vous le trouble, les douleurs
D'une innocente à qui l'amour prépare
Ce rude assaut, & qui voit un barbare
Tout prêt hélas!.. Je conçois ses frayeurs.
D'une voix foible, ah! du moins, lui dit-elle,
Mon cher Colin, mon ami, fais semblant.
Oh! ma fi non; voyez, mademoiselle;

Ils me tûroient : le point eſt important :
Réſignez-vous.... Le voilà qui butine
Roſes & lys ; au grand jour il produit
Deux pieds charmans, une jambe divine,
Cuiſſes, Dieu ſait ! & tout ce qui s'enſuit.
Il voudroit bien, en amant qui ſait vivre,
Cacher Annette aux yeux des trois coquins
Qui l'aſſailloient de leurs regards malins ;
Mais le plaiſir & l'égare & l'enivre.
Contre ce dieu tous nos efforts ſont vains,
Il guide ſeul les mains du bon apôtre :
Une voiloit ce que découvroit l'autre.
Malgré Colin, mille tréſors ſecrets
D'un homme ſaint douce & frêle eſpérance !
Sur la verdure étalent leurs attraits.
Aux premiers cris ſuccede le ſilence ;
Et pour ne point partager ces forfaits,
Sans doute Annette a perdu connoiſſance.
Et nos témoins, que ſont-ils devenus ?
Ils ſont partis, en éclatant de rire.
Pour nos amans, ſans diſcours ſuperflus,
Bien le ſavez, ils ſont dans le délire :
Dans ces momens que l'on ne peut décrire,
Leur bouche eſt cloſe, & leur œil ne voit plus.
L'âne près d'eux erre dans la prairie,
Et les contemple avec un œil d'envie.

De leurs transports ils reviennent enfin.
Annette pleure, en regardant Colin.
D'aller danser on n'a plus le courage:
Il faut tout droit regagner son village.
Sans dire mot, ils cheminent tous deux.
L'une gémit, tremble, baisse les yeux:
Comment d'un oncle affronter la présence?
De tems en tems l'autre pousse un soupir,
Se reprochant les pleurs de l'innocence,
Et tout honteux d'avoir eu du plaisir....
Bref, le curé découvre le mystere.
On prévoit bien quelle fut sa colere.
Un terme vint, qu'il fallut se calmer.
Il s'appaisa, pour l'honneur de sa niece.
Il approuva leur naïve tendresse:
Colin aimoit; il s'étoit fait aimer.
Le ciel de tout sait tirer avantage:
Cet accident fit un hymen heureux;
Sous l'œil de l'oncle ils tenoient leur ménage,
Entremêloient le travail & les jeux,
Furent constans; & grace à l'Être sage,
Par une voie inconnue à nos yeux,
De trois brigands leur bonheur fut l'ouvrage.



COMBABUS (*),

CONTE MORAL.

La reine de Syrie avoit rêvé, dit-on,
Qu'il lui falloit bâtir un beau temple à Junon,
Et partir sur-le-champ pour la ville sacrée.
Ce que rêve une reine est chose révérée.
Les mages sont mandés; on regle le départ;
Même sa majesté craint de partir trop tard.
Le roi n'ose opposer la foible voix des sages
Au rêve de sa femme, appuyé par les mages.
Sans mot dire, il consent qu'elle quitte la cour;
Et la religion l'emporte sur l'amour.
J'en suis édifié. Pour comble d'indulgence,
Cet époux (son défaut n'étoit pas la prudence)
Veut qu'un Syrien jeune & choisi de sa main,
Accompagne madame, & l'amuse *en chemin*.
Les rois sont quelquefois meilleurs maris que d'autres;
Et s'ils ont leurs défauts, n'avons-nous pas les nôtres?
Depuis plus de six mois, l'œil des dames d'honneur
Commençoit à lorgner un très-joli seigneur.
Combabus est son nom: la fraicheur du bel âge,
Tant prisée à la cour, brille sur son visage.
Par les veilles son teint n'est point endommagé,

(*) Ce sujet est historique. Il est tiré du dictionnaire de Bayle, à l'article *Combabus*.

Du plus beau ſourcil noir ſon œil eſt ombragé ;
Et divers attributs, que le ſexe apprécie,
Promettoient un Hercule aux Vénus de Syrie.
Vaine apparence, hélas ! & trop crédule eſpoir !
Ce jeune Combabus (pouvoit-on le prévoir ?)
Logeoit ſous tant d'attraits une ame inacceſſible.
Qu'importe qu'on ſoit beau, quand on eſt inſenſible ?
Il entroit fort avant dans la faveur du roi ;
Lui plaire & le flatter, c'étoit là ſon emploi.
Craignant de ſe livrer à d'innocentes flammes,
Ce monſtre avoit vingt ans, & n'aimoit point les femmes !
L'eſſain des doux plaiſirs, toujours ſi ſéducteur,
Voloit autour de lui, ſans effleurer ſon cœur.
Son maître cependant l'accabloit de careſſes,
Aux yeux des courtiſans, le combloit de largeſſes ;
Orgueilleux en ſecret d'avoir un favori
Qui ſût, pour lui complaire, être plus ſot que lui.
Il nomme Combabus pour ſuivre ſon épouſe ;
Contre les noirs accès de ſon humeur jalouſe
Ce choix le raſſuroit. Notre auguſte mari
Crut, avec Combabus, ſon honneur à l'abri.
Voilà notre benêt que ce choix déſeſpere.
On a voulu le perdre ; à la reine il va plaire,
Conſéquemment déplaire à monſieur ſon époux :
Il croit déjà le voir enflammé de courroux.
Plus de faveur pour lui, plus d'accès près du trône ;

La reine va l'aimer ! c'eſt la mort qu'on lui donne.
Tels étoient à peu près ſes diſcours orgueilleux ;
Les ſots, preſque toujours, ſont fort préſomptueux.
Chez lui, tout contriſté, Combabus ſe retire ;
Il ſonge à ſon deſtin, ſe lamente, ſoupire :
Du voyage fatal il maudit les apprêts ;
Il maudit Stratonice, avec tous ſes attraits ;
Car malheureuſement elle étoit jeune & belle,
Friande de l'intrigue & de la bagatelle.
Quelle horreur, s'il falloit, pour la déſennuyer,
Trahir, tromper ſon maître & le *cocufier !*
Un cocu ſur le trône eſt toujours redoutable ;
Et quand il eſt jaloux, il eſt inexorable.
Que fait donc Combabus ? On ne le croira pas ;
En vain l'amour frémit, & lui retient les bras ;
Ce froid ambitieux, dans ſa lâche folie,
Oſe attaquer en lui les ſources *de la vie.*
Il s'enleve ce bien, à tout mortel ſi cher,
Et qui, dans Abailard, déplut tant à Fulbert.
Il s'immole à l'attrait d'une chimere vaine,
Et ſe réduit à rien . . . pour attraper la reine.
Le tout dans une boîte eſt bien empaqueté :
Au roi, ſon bon ami, le tout eſt préſenté.
O grand roi ! lui dit-il, Combabus vous en prie,
Gardez bien ce dépôt, que ma main vous confie :
Ne l'ouvrez point ſur-tout : il n'eſt pas tems encor

De produire au grand jour un ſi rare tréſor.
Le monarque enchanté lui dit, ſois ſans alarmes.
Sur la boîte lui-même il appoſe ſes armes,
Et la fait devant lui remettre avec éclat,
Au lieu qui renfermoit les faſtes de l'état.
Cependant Stratonice à s'éloigner s'apprête;
Le jour de ſon départ lui ſemble un jour de fête.
L'or & les diamans brillent ſur ſes habits;
Dans ſes cheveux treſſés éclatent les rubis,
Et le front plus ſerein de la jeune princeſſe
Étincele des feux d'une douce allégreſſe.
Les eunuques, les noirs, les nains & les muets,
Monſtres ſuivant la cour, relevent tant d'attraits.
Déjà les éléphans, levant leur tête altiere,
Au ſon des inſtrumens, du pied frappent la terre,
Trainent un char pompeux, peint de mille couleurs,
Agitent fiérement leurs panaches de fleurs;
Et la reine, au milieu d'un peuple ivre de zele,
En quittant ſon époux, paroît cent fois plus belle.
Combabus dans ſon char s'aſſied à ſes côtés.
Quel rang, & quels honneurs! qu'ils ſont peu mérités!
D'un rapide coup-d'œil la reine le meſure,
Et même elle en conçoit un aſſez doux augure.
Comme elle ſe trompoit! Sur elle Combabus
N'oſe lever ſes yeux égarés & confus;
Il pâlit, il rougit; près d'un objet aimable,

Dans ce cruel état, qu'on est sot & coupable!
Par quel excès d'audace & de témérité,
Ose-t-on, sans desirs, approcher la beauté!
Et n'ayant plus de droits, ne vivant plus qu'à peine,
Respirer froidement le feu de son haleine!
Plus Combabus se trouble, & plus il a d'appas;
Ce trouble est excusé comme un tendre embarras;
Il est d'un feu naissant la preuve la plus sûre,
Et c'est la majesté qui combat la nature.
La reine ainsi l'explique, & la reine soudain
Laisse errer sur sa bouche un sourire *enfantin.*
Combabus lui répond par un autre sourire,
Que l'on croit expressif, & qui ne veut rien dire.
Ils voyagent ainsi, déconcertés, distraits,
En souriant toujours & ne parlant jamais.
Stratonice se livre au charme qui l'entraîne;
Stratonice étoit femme, avant que d'être *reine*,
Préféroit le plaisir à l'éclat de sa cour,
Et ne prétendoit point effaroucher l'amour.
Elle met dans ses yeux ce qu'il faut pour instruire
L'amant qui n'ose encore avouer son martyre.
Tantôt, c'est une douce & paisible langueur;
Tantôt, c'est le desir & sa naïve ardeur.
Un voile transparent se dérange, s'entr'ouvre,
Et de sa majesté le beau sein se découvre.
Combabus n'entend rien: tout sert à l'effrayer,

Et la reine à la fin commence à s'ennuyer.

Ils passent près d'un bois dont le feuillage sombre
Contre les feux du jour sembloit offrir son ombre.
Stratonice y descend, le desir la conduit,
Son cortege demeure, & Combabus la suit.
Toujours au fond du bois va se cacher la reine;
Vers le chemin toujours Combabus la ramene.
Ils s'égarent enfin: quels parfums! quel zéphir!
Dit Stratonice: ici tout paroît s'embellir;
On y peut respirer sans témoin, sans contrainte;
Et le timide amour n'y connoît plus la crainte.
Je préfere ces bois à ces palais brillans,
Où jamais on n'échappe à l'œil des courtisans.
Je veux m'y reposer sous ce dais de verdure:
Venez à mes côtés contempler la nature.
Approchez, Combabus. La reine en même tems
Laisse tomber sur lui ces regards éloquens,
Ces regards décisifs, que l'amour interprete,
Organes du desir, signal de la défaite.
Combabus, la fixant avec tranquillité,
Sur ce front amoureux glace la volupté.

Stratonice se leve: une rougeur charmante
Anime encor son teint, & la rend plus touchante.
Une grotte plus loin se présente à ses yeux,
Une eau vive entretient la fraîcheur de ces lieux.
Cent arbrisseaux unis y forment une voûte,

Que la main de l'amour y construisit sans doute.
Quel froid vient me saisir, dit la reine en entrant !
Elle tombe à ces mots sur un gazon naissant,
Et tombe sans songer à voiler mille charmes ;
Son œil sembloit mouillé de quelques feintes larmes :
Ses levres conservoient leur plus bel incarnat ;
Son teint dans ce moment avoit tout son éclat ;
Mais enfin Stratonice étoit évanouie :
Car c'étoit, comme en France, un usage en Syrie,
Un art très-innocent, qu'elle sut employer,
Pour enhardir un peu son benêt d'écuyer.
Sans trouble, sans frayeur, il avance près d'elle.
Stratonice soupire, & Combabus appelle.
Eunuques, médecins & valets d'accourir :
Tout l'équipage enfin vient pour la secourir.
Elle entr'ouvre les yeux : quel dépit ! quelle rage !
Vive une majesté pour sentir un outrage !
Elle feint cependant d'avoir perdu la voix,
Et sur un palanquin quitte ce maudit bois.
Combabus lui paroît un homme insupportable,
Et criminel sur-tout de n'être point coupable.
Il la suit en tremblant, & Stratonice enfin
Remonte dans son char, & poursuit son chemin.
Mais bientôt Combabus, par je ne sais quel charme,
Fléchit sa majesté, la touche & la désarme.
Un sourire niais, dont on lui sait bon gré,

Montre

Montre de belles dents, & tout eſt réparé.
On approche, on arrive, & de la ville ſainte
Avec tranſport déjà l'on apperçoit l'enceinte.
Là, nouvelles ardeurs. Il n'eſt plus queſtion
De dreſſer des autels à la chaſte Junon.
Combabus eſt le dieu que ſans ceſſe on contemple,
Et c'eſt à ce dieu ſeul qu'on veut bâtir un temple.
Quel dieu! La reine, hélas! qu'irritent les refus,
Brûle, languit, ſe meurt, & ne ſe connoît plus.
Une nuit, ne pouvant ſupporter ſon abſence,
Au lit de Combabus elle vole & s'élance.
Il frémit; il oppoſe une jalouſe main
A cent baiſers de feu qui dévorent ſon ſein.
Preſſé, ſollicité, pardonnez-moi, madame,
Lui dit-il, je ne puis contenter votre flame;
Tenez, voyez plutôt... Quel ſpectacle, grands dieux!
Pour un cœur né ſenſible & vraiment amoureux!
La reine embarraſſée, & ne ſachant que faire,
Lui dit, en avez-vous moins de droits à me plaire?
Jugez-moi, Combabus, & connoiſſez-moi mieux;
C'eſt votre cœur ſur-tout... c'eſt lui ſeul que je veux.
Il eſt vrai qu'écoutant une flamme ſi belle,
J'ai ſenti du deſir quelque foible étincelle;
Je l'avoue à ma honte... & je m'en repens bien...
Mais enfin... je vous aime... Il ne vous manque rien.
Elle ſort auſſi-tôt, déguiſant ſa colere;

Mais un pareil affront ne se pardonne guere.
La reine à Combabus n'adressoit plus le mot,
Et dès le lendemain ce n'étoit plus qu'un sot,
Un homme à faire peur, que nul ne devoit plaindre,
Un horrible fléau, dont il falloit tout craindre,
Un fantôme échappé du séjour des esprits,
Une espece de mort chez les vivans admis.

Dès que de Stratonice on soupçonna la haine,
On écrivit en cour qu'il adoroit la reine;
Que jamais on n'avoit brûlé de tant de feux,
Et que cet amour-là pouvoit déplaire aux dieux.
Le bon-homme de roi s'indigne & les rappelle.
Est-il possible, ô ciel! ma femme est infidelle!
La reine de Syrie! Ah! s'ils m'ont outragé,
L'univers le saura... mon front sera vengé.

Combabus de retour est admis près du trône.
Défends-toi, si tu peux, ami; l'on te soupçonne,
Lui dit le roi, réponds: plus de cent délateurs
Élevent à la fois leurs confuses clameurs.
Oui, sire, crioient-ils, la chose est bien certaine,
Nos yeux l'ont vu jouir des faveurs de la reine.
Nous le disons tout haut, pour que vous le sachiez,
Baisant très-humblement la poudre de vos pieds,
Vous êtes cocu, sire, & voici le coupable;
C'est un traitre, un impie, un homme abominable.
Taisez-vous, dit le roi, qu'on ne m'en parle plus;

Qu'on mène à l'échafaud mon ami Combabus.
L'imbécile eft furpris de cet ordre févere :
Un feul moment, dit-il, ô roi, tout débonnaire,
Qu'on apporte à vos yeux ce précieux coffret,
Scellé de votre main, & de votre cachet.
C'eft lui qui doit détruire un foupçon qui m'offenfe ;
C'eft là que dans fon jour brille mon innocence.
On va chercher la boite, on l'apporte, & foudain
Le roi prétend l'ouvrir de fon augufte main.
Il y voit le témoin le plus irrécufable.
Il eft vrai, Combabus, non, tu n'es point coupable ;
Lui dit-il, cependant tu n'es plus de mon goût ;
Je veux un favori préfentable par-tout.
Va, fors de mes états, & jamais n'en approche ;
Emporte, fi tu veux, ton coffret dans ta poche.
Ainfi, moqué, hué, malheureux & banni,
Par fon ambition Combabus fut puni.
La reine eut un amant plein d'efprit & d'adreffe,
Qui fut & conferver & chérir fa maîtreffe,
Encenfoit à la fois la fortune & l'amour,
Amant tendre la nuit, & courtifan le jour ;
Qui fe fit refpecter par une noble audace,
Amufoit le monarque, & régnoit à fa place ;
Qui fe vit, jeune encore, près du trône affermi ;
Qui fit cocu fon maître, & qui fut fon ami.

FIN du Tome III.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce troisième volume.

FIN de la Table.